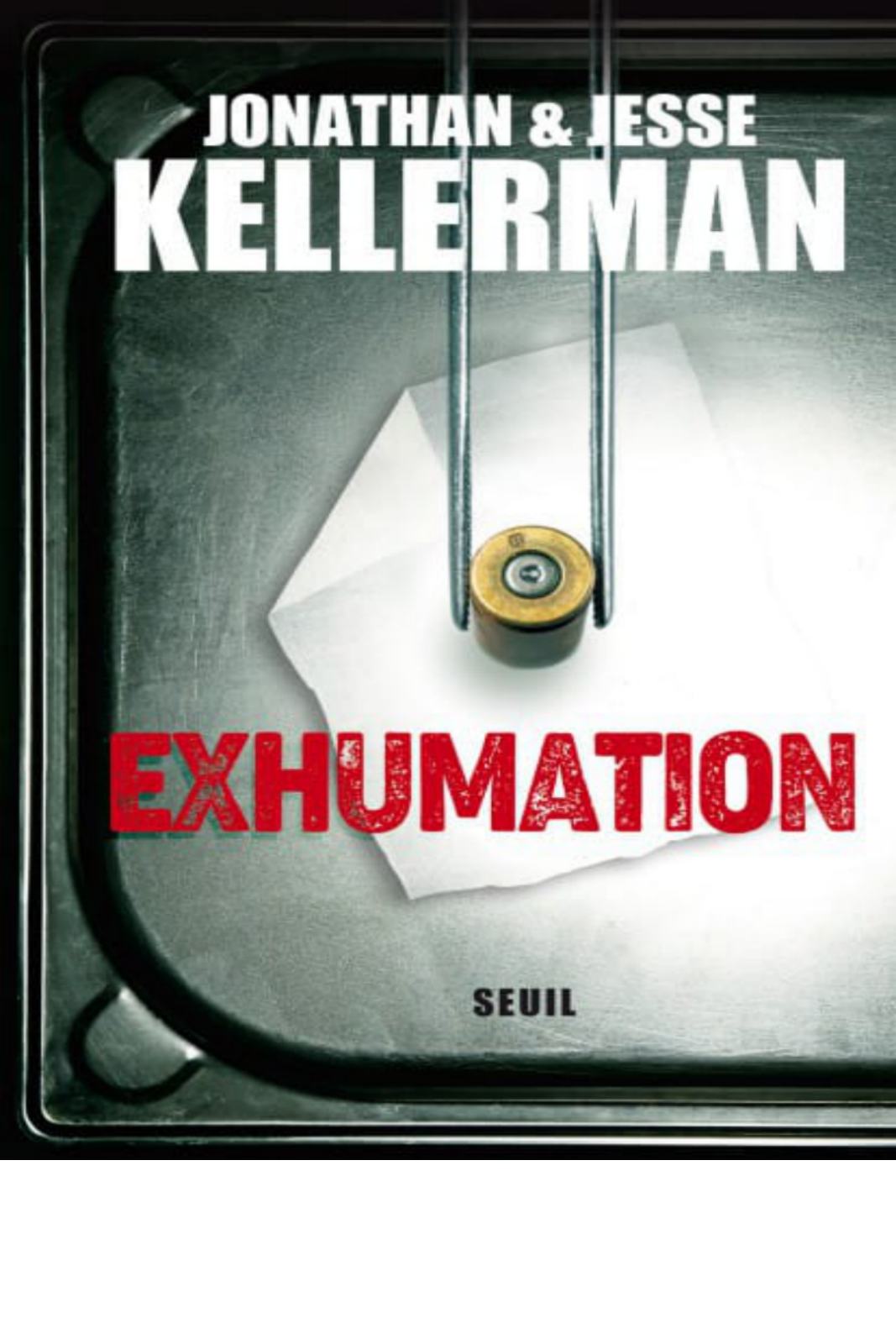


Exhumation

Kellerman, Jonathan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



**JONATHAN & JESSE
KELLERMAN**

EXHUMATION

SEUIL

Jonathan Kellerman
Jesse Kellerman

EXHUMATION

T O M A N

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR JULIE SIBONY

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

DES MÊMES AUTEURS

Que la bête s'éveille *Seuil*, 2015 (sous le titre *Le Golem d'Hollywood*)

et « *Points Thriller* » n° 4406

Que la bête s'échappe *Seuil*, 2016

et « *Points Thriller* »

JONATHAN KELLERMAN

Double Miroir

Plon, 1994

Terreurs nocturnes

Plon, 1995

La Valse du diable

Plon, 1996

Le Nid de l'araignée *L'Archipel*, 1997

La Clinique

Seuil, 1998

et « *Points Policier* », n° P636

La Sourde

Seuil, 1999

et « *Points Policier* », n° P755

Billy Straight

Seuil, 2000

et « *Points Policier* », n° P834

Le Monstre
Seuil, 2001
et « Points Policier », n° P1003

Dr La Mort
Seuil, 2002
et « Points Policier », n° P1100

Le Rameau brisé
Seuil, 2003
et « Points Policier », n° P1251

Qu'elle repose en paix *Seuil, 2004*
et « Points Policier », n° P1407

La Dernière Note
Seuil, 2005
et « Points Policier », n° P1493

La Preuve par le sang *Seuil, 2006*
et « Points Policier », n° P1597

Le Club des conspirateurs *Seuil, 2006*
et « Points Policier », n° P1782

La Psy
Seuil, 2007
et « Points Policier », n° P1830

Tordu
Seuil, 2008
et « Points Policier », n° P2117

Fureur assassine
Seuil, 2008
et « Points Policier », n° P2215

Comédies en tout genre *Seuil, 2009*

et « Points Policier », n° P2354

Meurtre et obsession *Seuil, 2010*

et « Points Policier », n° P2612

Habillé pour tuer

Seuil, 2010

et « Points Policier », n° P2681

Les Anges perdus

Point Deux, 2011

et « Points Policier », n° P2920

Jeux de vilains

Seuil, 2011

et « Points Policier », n° P2788

Double Meurtre à Borodi Lane *Seuil, 2012*

et « Points Policier », n° P2991

Les Tricheurs

Seuil, 2013

et « Points Policier », n° P3267

L'Inconnue du bar

Seuil, 2014

et « Points Policier », n° P4050

Un maniaque dans la ville *Seuil, 2015*

et « Points Policier », n° P4341

Des petits os si propres *Seuil, 2016*

et « Points Policier », n° P4560

Les Sœurs ennemies

Seuil, 2017

et « Points Policier », n° P4781

Killeuse

Seuil, 2018

AVEC FAYE KELLERMAN

Double Homicide

Seuil, 2007

et « Points Policier », n° P1987

Crimes d'amour et de haine *Seuil, 2009*

et « Points Policier », n° P2454

JESSE KELLERMAN

Les Visages

Sonatine, 2009

et « Points Thriller », n° P2523

Jusqu'à la folie

Éditions des Deux Terres, 2011

et « J'ai lu », n° 9947

Beau parleur

Éditions des Deux Terres, 2012

et « J'ai lu », n° 10340

Bestseller

Éditions des Deux Terres, 2013

et « Le Masque », 2017

Titre original : *Crime Scene*
Éditeur original : Ballantine Books
(Penguin Group, USA, une société Penguin Random House)
© Jonathan Kellerman & Jesse Kellerman, 2017

ISBN original : 978-0-3995-9460-1

ISBN : 978-2-02-138763-6

Éditions du Seuil, novembre 2018, pour la traduction française

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour Faye

Jonathan Kellerman

Pour Gavri

Jesse Kellerman

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Des mêmes auteurs

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Remerciements

Ne jamais rien présupposer.

Régulièrement, je me remémore cette règle.

Régulièrement, l'univers se charge de me la remémorer.

Quand je rencontre des gens nouveaux, en général ils sont morts.

Trois heures du matin. Un individu de sexe masculin, blanc, jeune, gît sur le dos sur le parking d'un bâtiment du campus de Berkeley. D'après le permis de conduire dans son portefeuille, il s'appelle Seth Lindley Powell. Il a dix-huit ans depuis quatre mois. Le permis indique une adresse à San Jose. Il y a fort à parier que ses parents se trouvent actuellement à cette adresse, endormis dans leur lit. Personne ne les a encore prévenus. Je n'en ai pas eu le temps.

Seth Powell a des yeux gris limpides, les cheveux châtain clair et les paumes ouvertes, tournées vers le ciel nocturne. Il porte un polo marron informe et un pantalon de treillis. Un de ses lacets est défait. À part quelques égratignures superficielles sur la joue gauche, il a le visage lisse et la mine joyeuse, quoique bleuâtre. Son crâne, sa cage thoracique, son cou, ses bras et ses jambes sont intacts. Il n'y a presque pas de sang.

Au bout du parking, derrière le ruban jaune de la police, se masse une foule d'étudiants qui prennent des photos de Seth. Et des selfies. Certains s'enlacent et pleurent, d'autres se contentent de regarder, curieux.

Les trottoirs sont jonchés de gobelets en plastique rouges. Une banderole accrochée à la façade annonce le thème de la soirée : SATURDAY NIGHT FEVER. Des garçons livrent leur témoignage d'une voix pâteuse à des agents en uniforme. Des filles en talons compensés tripotent les boutons de chemisiers criards en polyester, dénichés dans les bacs à cinq dollars des sorderies de Telegraph Avenue. Personne ne

sait ce qui s'est passé, mais tout le monde y va de sa version. D'une fenêtre au deuxième étage proviennent les éclats de lumière paresseux d'une boule à facettes que nul n'a pensé à arrêter.

Penché sur le corps de Seth Powell, je me laisse aller à une supposition : je me demande comment je vais pouvoir expliquer à ses parents que leur fils est mort d'une intoxication alcoolique pendant sa première semaine de fac.

Et je me trompe.

Le lendemain après-midi, un technicien entre dans le bureau de la brigade, m'arrache à mon ordinateur et me demande de l'accompagner à la morgue afin que je puisse voir de mes propres yeux la bouillie d'organes à l'intérieur de la cavité abdominale, les vertèbres inférieures déboîtées de leur alignement, le bassin en miettes, le tout étant cohérent avec une chute de quatre étages et un impact sur le coccyx.

Ce n'est pas pour rien qu'on fait des autopsies.

Les analyses toxicologiques confirment ce que les amis de Seth ont tous répété avec insistance, et que j'hésitais à croire : il ne buvait pas. C'était « le mec bien », le mec pur et intègre. Il écrivait des chansons. Il prenait des photos artistiques en noir et blanc avec un appareil argentique. La semaine de bizutage le déprimait. Quelqu'un a entendu dire qu'il était monté sur le toit pour observer les étoiles.

Le déprimait à quel point ?

À un moment, vous devez prendre une décision. Vous devez cocher des cases. Le fait qu'il existe un nombre infini de manières de mourir mais seulement cinq catégories de mort en dit long sur notre désir de simplicité.

Homicide.

Suicide.

Naturelle.

Accidentelle.

Indéterminée.

Mon boulot commence avec les morts mais continue avec les vivants. Les vivants ont des téléphones avec des touches bis. Ils ont des regrets, des insomnies, des douleurs thoraciques, des crises de larmes incontrôlables. Ils demandent : *Pourquoi ?*

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, *pourquoi* n'est pas une vraie question. C'est une expression de désespoir. Même si je connaissais la

réponse, je ne suis pas sûr que quiconque pourrait l'encaisser.

Alors je fais de mon mieux. La bonne vieille ruse.

Ils me demandent *pourquoi*, je leur réponds *comment*.

Sachant qu'il est impossible de vivre sans présupposés, j'essaye de choisir les miens avec soin. Je songe au lacet défait. Je classe la mort de Seth Powell dans les accidents.

Cinq ans plus tard, je pense encore à lui chaque fois que je reçois un appel de Berkeley.

On ne m'appelle pas souvent de Berkeley. Le comté d'Alameda couvre deux mille kilomètres carrés, au milieu desquels le campus de Berkeley constitue un grain de poussière, grosso modo épargné par la grande criminalité, comparé à son voisinage, sauf si vous considérez comme criminels les SDF et les réinterprétations vegan chichiteuses de plats traditionnels, ce qui n'est pas mon cas. Pourquoi rechigner devant un bon burger au tofu ?

Cinq ans après la mort de Seth Powell, quasi jour pour jour, à 11 h 52 un samedi matin de septembre, Zaragoza était penché par-dessus la cloison de mon box et se palpait la chair sous l'extrémité gauche de sa mâchoire, en quête du dernier développement qui allait sans nul doute laisser sa femme veuve et ses enfants orphelins.

« Hé, Clay, touche-moi ça.

– Toucher quoi ? répondis-je, sans lever les yeux de mon travail.

– Mon cou.

– Je ne te toucherai pas le cou.

– On le sent quand on appuie fort.

– Je te crois.

– Allez, mec, j'ai besoin d'un deuxième avis.

– Mon avis, c'est que la semaine dernière, tu m'as demandé de te toucher le ventre.

– J'ai regardé sur Internet, c'est un cancer du pharynx. Ou peut-être des glandes salivaires, mais ça, c'est plutôt rare.

– Toi aussi, tu es plutôt rare », rétorquai-je.

Ma ligne fixe sonnait. Je mis le haut-parleur.

« Bureau du coroner, ici Edison.

– Bonjour, ici l'inspecteur Schickman, de Berkeley. Comment ça va ? »

Voix sympathique.

« Qu'est-ce qui se passe ? répondis-je.

– J'ai un cadavre sur les bras. C'est sûrement une mort naturelle mais, vu qu'il est au pied d'un escalier, je me suis dit que vous voudriez peut-être venir jeter un œil.

– Sans problème. Attendez une seconde, je ne trouve plus mes petits formulaires. »

Zaragoza me tendit machinalement un formulaire vierge tout en continuant à se tâter le cou.

« Je vais aller faire une IRM, déclara-t-il.

– Pardon ? demanda Schickman dans le haut-parleur.

– C'est rien, dis-je en décrochant le combiné. C'est mon collègue qui a un cancer.

– Merde, lâcha Schickman. Désolé de l'apprendre.

– Il va s'en tirer, il en a un différent chaque semaine. Allez-y, je vous écoute. Nom de famille du défunt ?

– Rennert.

– Ça s'écrit ? »

Il me l'épela, avant de poursuivre :

« Prénom, Walter. Ça s'écrit comme vous pensez. »

Je posais des questions, il répondait, je notais. Walter Rennert était un homme blanc divorcé de soixante-quinze ans, résidant au 2640 Bonaventure Avenue. Vers 9 h 40, sa fille était arrivée chez lui pour leur traditionnel brunch hebdomadaire. Elle avait ouvert avec sa clé et avait trouvé son père étendu par terre dans le hall d'entrée, inconscient. Après avoir appelé les secours, elle avait essayé en vain de le réanimer. Les pompiers de Berkeley l'avaient déclaré mort à 10 h 17.

« C'est sa plus proche parente ?

– Je crois. Tatiana Rennert-Delavigne. »

Il me l'épela sans que je le lui demande.

« Est-ce qu'il y a un médecin traitant ?

– Euh... Clark. Gerald Clark. Je n'ai pas réussi à le joindre. Son cabinet est fermé jusqu'à lundi.

– On sait quelque chose de son état de santé ?

– Hypertension, d'après la fille. Il prenait des médicaments.

– Et vous dites qu'il est au pied de l'escalier ?

– Quasi. Du moins, il est allongé là.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie que c’est son emplacement. Mais je n’ai pas l’impression qu’il ait glissé.

– Hmm hmm. OK, on va venir voir ça.

– D’accord. Écoutez, je ne suis même pas sûr que je devrais vous en parler, mais sa fille est persuadée qu’il a été assassiné.

– Elle vous a dit ça ?

– C’est ce qu’elle a dit quand elle a appelé les secours : “Venez vite, mon père a été assassiné.” Quelque chose comme ça. Et elle a répété la même chose aux premiers flics arrivés sur place. C’est eux qui m’ont prévenu. »

Jusque-là, j’aimais bien ce Schickman. Il m’avait l’air de savoir ce qu’il faisait. Aussi attribuai-je l’hésitation dans sa voix à une incertitude sur la façon de se conduire avec la fille du défunt plutôt qu’à la moindre inquiétude sur le fait qu’elle puisse avoir raison.

« Vous savez comment c’est, reprit-il. Les gens sont sous le choc, ils disent toutes sortes de choses.

– Ouais. Je peux noter votre numéro matricule, vite fait ?

– Schickman. S-C-H-I-C-K-M-A-N. Soixante-deux. »

Berkeley. Même si je conçois que ça ne plaise pas à tout le monde, il faut reconnaître qu’il y a un certain charme désuet à un département de police suffisamment petit pour avoir des matricules à deux chiffres.

Je lui dictai mes coordonnées en lui disant qu’on arrivait.

« À tout de suite. »

Je raccrochai, me levai, m’étirai. Dans le box d’à côté, Zaragoza avait ouvert Google Images et faisait défiler un épouvantable catalogue de tumeurs.

« Tu t’amènes ? » lançai-je.

Il haussa les épaules et referma la fenêtre de son navigateur.

Où que j'aille, je pense aux morts. C'est inévitable. Sur deux mille kilomètres carrés, il n'y a quasiment aucun endroit dont le souvenir ne soit entaché par la mort dans ma mémoire.

Un virage sur l'autoroute et je ralentis machinalement pour éviter l'obstacle invisible d'une femme qui s'est jetée du pont, provoquant du même coup le carambolage de neuf véhicules et les cinq heures de bouchon qui allaient devenir son testament.

Le motel d'Union City où la nouba d'un avocat fiscaliste pour célébrer son divorce imminent s'est soldée par une overdose de speedball.

Dans certaines rues d'Oakland, vous avez l'embarras du choix.

Ce n'est pas que je sois hanté. Plutôt que je n'arrive jamais tout à fait à me sentir seul.

Le boulot nous colle à la peau de différentes manières. Pour moi, c'est ça. Zaragoza, lui, se chope des hantavirus, des bactéries mangeuses de chair ou je ne sais quoi.

« Un lymphome, annonça-t-il en tapotant son téléphone. Merde, ça j'y avais même pas pensé.

– C'est toujours moi qui récupère ta Xbox, hein ?

– Ouais, ouais.

– Alors c'est un lymphome. »

Calé sur le tableau de bord, mon propre téléphone m'indiquait de quitter la SR-13 et de continuer sur Tunnel Road en passant devant une succession d'allées privées qui s'enfonçaient dans l'ombre des séquoias. Un feu orange devant le Claremont Hotel me fit écraser la pédale de frein, et les brancards à l'arrière s'entrechoquèrent avec mauvaise humeur.

Des paires de colonnes en briques très espacées marquaient la

limite sud du quartier, entre lesquelles d'austères portails en fer restaient grands ouverts en signe d'hospitalité. Les maisons qu'on apercevait au-delà étaient hautes, clinquantes et majestueuses, en briques patinées et en bardeaux de bois, entourées de jardins savamment étudiés pour résister à la sécheresse. Un panneau m'encouragea à conduire comme si mes petits-enfants vivaient là. Je vis une Volvo avec un porte-vélos sur le toit, le pare-chocs affaissé sous les couches d'autocollants de plusieurs campagnes électorales successives. Je vis un SUV et une Tesla sept places garés côte à côte dans la même allée, tentative fugace pour reconnaître puis oublier le dilemme entre bien vivre et bien faire.

« Tu connais le quartier, non ? » me demanda Zaragoza.

Il faisait allusion à mes années d'étudiant. Je secouai la tête. À l'époque, je quittais à peine l'enceinte du gymnase, et je m'aventurais encore moins hors du campus. Je n'étais jamais venu pour le boulot non plus.

Bonaventure Avenue serpentait vers l'est sur environ trois cents mètres avant de se réduire à une voie unique qui se terminait en un cul-de-sac encombré par les véhicules des résidents, plus deux voitures de la police de Berkeley et un camion de pompiers. Ressortir celui-ci en marche arrière allait être un cauchemar.

Trois maisons s'agglutinaient sur le côté sud de la rue, là où la pente était la plus douce. Au nord, une demeure de style colonial espagnol se dressait sur les hauteurs, accessible par une longue et raide allée de gravier. Au sommet, je distinguai la silhouette trapue d'une ambulance, gyrophare allumé.

Je montai l'allée en douceur, laquelle s'élargissait à l'arrivée en un parking de dix mètres sur dix à l'asphalte fissuré, bordé de conifères. Outre l'ambulance, il y avait là une troisième voiture de police et une Prius gris métallisé, ce qui me laissait quelques centimètres pour ranger le fourgon parallèlement au portique de l'entrée. L'isolement du quartier et la disposition de la propriété faisaient que nous étions seuls sur les lieux. Tant mieux : personne n'aime devoir contenir les badauds.

Nous descendîmes du fourgon. Zaragoza se mit à photographier l'extérieur.

À l'autre bout du parking se tenait une femme longiligne d'une trentaine d'années, droite comme un i, unique civile au milieu d'une

douzaine de flics et urgentistes. Elle portait un pantalon de yoga noir et un fin sweatshirt gris dont une épaule avait glissé, révélant la bretelle d'un débardeur bleu sarcelle. Une cascade de cheveux bruns lui tombait dans la nuque ; elle avait le cou arqué, et un port si impressionnant que la policière qui se tenait à côté d'elle semblait naine en comparaison, bien qu'elles fassent toutes les deux plus ou moins la même taille. Un sac à main en patchwork était affalé contre son mollet. Elle avait une main en visière pour se protéger du soleil, dissimulant ses yeux, si bien que je ne voyais que ses joues, lisses, joliment galbées et légèrement ombrées. Ses lèvres en biseau se contractaient et se relâchaient sans arrêt, comme pour tester le goût de l'air.

Elle se retourna et me dévisagea.

Peut-être parce que je la dévisageais.

Ou bien je ne l'intéressais pas du tout et elle regardait en fait derrière moi : le fourgon, avec ses lettres dorées et son message irrévocable. L'ambulance arrive : il y a de l'espoir. Les flics arrivent : il y a encore de l'espoir. Quand le coroner débarque, vous perdez toute possibilité rationnelle de déni. Même si ce n'est pas ça qui en arrête certains.

Non, pourtant. Pas le fourgon. C'était bien moi qu'elle regardait.

Un rouquin au physique maigre et nerveux vêtu d'un polo noir de la police de Berkeley se planta alors devant moi.

« Nate Schickman, annonça-t-il. Merci d'être venu.

– Merci d'avoir laissé le portail de l'allée ouvert », rétorquai-je.

On ne se serra pas la main. Trop décontracté, sous les yeux de la famille. Il n'y a ni formation ni mode d'emploi pour savoir comment se comporter en présence des proches du défunt. Ça s'apprend comme tout ce qui est vraiment utile : en observant, en usant de bon sens, et en faisant des conneries.

Vous ne sortez pas des blagues, évidemment, mais vous n'en rajoutez pas non plus dans l'empathie lugubre. Ça sonne faux et c'est nul. Vous ne dites pas « Je suis désolé pour vous », ni « Je suis désolé de vous annoncer », ni aucune autre variante de « Je suis désolé ». Ce n'est pas à vous d'être désolé. Prétendre s'approprier la douleur d'autrui est présomptueux, voire parfois dangereux. J'ai eu à prévenir des familles dont le fils avait été tué par la police. Je leur dis que je suis désolé ? Ils se moquent que je ne sois pas celui qui a appuyé sur la

détente, ou que j'appartienne à une unité totalement différente, ou que je sois chargé de m'occuper des restes de leur enfant. Quand c'est votre gosse, un uniforme est un uniforme, un insigne est un insigne.

Et puis, n'oubliez pas où nous sommes. Autour de San Francisco, personne n'aime les flics.

« C'est la fille du défunt ? » demandai-je.

Schickman confirma d'un hochement de tête.

« Elle tient le choc ?

– Voyez vous-même. »

Tatiana Rennert-Delavigne n'avait pas l'air hystérique. Elle avait cessé de m'observer et s'était retournée, enroulant un bras autour de son épaule telle une écharpe, comme pour s'autoconsoler. Elle répondait par des signes de tête aux questions que lui posait la policière. Le fait qu'elle ne pleure ou ne crie pas ne la rendait ni plus ni moins crédible à mes yeux. Ni particulièrement suspecte. Le chagrin connaît une large palette d'expressions.

Je prévins Schickman que j'en avais pour une minute et m'approchai des deux femmes afin de me joindre à leur conversation.

La policière s'écarta pour m'accueillir. Le badge sur sa poitrine affichait HOCKING.

« Pardon, déclarai-je. Madame Rennert-Delavigne ? »

Hochement de tête.

« Edison, adjoint du coroner. Et mon collègue là-bas s'appelle Zaragoza. Je suis sûr que vous avez un tas de questions. Avant de commencer, je voulais vous expliquer précisément quel est notre rôle et ce qu'on est venus faire ici.

– D'accord, répondit-elle.

– Nous avons pour mission de protéger le corps de votre père. Nous allons entrer dans la maison et évaluer la situation. Si une autopsie s'avère nécessaire, nous le transporterons pour qu'elle puisse avoir lieu le plus vite possible. Je vous informerai si c'est le cas, de façon que vous ne soyez pas prise au dépourvu.

– Merci.

– En attendant, y a-t-il quelqu'un que vous pourriez appeler pour venir vous tenir compagnie ? »

Dans la seconde avant qu'elle baisse les yeux, je constatai qu'ils étaient verts.

« Parfois ça aide de ne pas être seul », ajoutai-je.

Je m'attendais à ce qu'elle me dise « mon mari » ou « mon copain » ou « ma sœur ».

Elle ne dit rien.

« Peut-être une amie, suggérai-je. Ou un conseiller spirituel.

– Comment faites-vous pour décider s'il faut une autopsie ? demanda-t-elle.

– Si nous avons n'importe quelle raison de croire que votre père n'est pas mort de causes naturelles – d'un accident, par exemple –, alors nous en demanderons une.

– Et quelles seraient vos raisons de croire ça ?

– Nous examinons le corps et son environnement physique. Au moindre doute, quitte à pécher par excès de prudence, nous préférons vérifier.

– C'est vous qui faites l'autopsie ?

– Non, madame. C'est le légiste, médecin de formation. Moi, je travaille pour le shérif du comté.

– Hum », fit-elle, sans que je puisse savoir si elle était soulagée ou déçue.

Le soleil tapait fort, et il n'y avait pas un souffle de vent. De petits animaux pépiaient dans les branches des cèdres.

« Il n'a pas glissé, déclara-t-elle. On l'a poussé. »

Elle pivota très légèrement pour s'adresser à Hocking.

« C'est ce que j'essaye de vous dire. »

Il fallait reconnaître à Hocking sa remarquable impassibilité.

« Je vais clairement avoir besoin que vous m'en disiez plus sur ce point, intervins-je. Mais pour l'instant, je vais vous demander si on peut s'en tenir là le temps que mon collègue et moi menions notre évaluation à l'intérieur de la maison. »

Je pris bien soin de ne pas employer le mot « investigation ». Plus juste, en un sens, mais je ne voulais pas laisser croire que j'avais ouvert la porte à la possibilité d'un homicide. Je n'avais ouvert aucune porte, zéro.

Tatiana Rennert-Delavigne resserra son bras autour d'elle sans rien dire.

« Je vous promets que nous traiterons votre père avec le plus grand respect, ajoutai-je.

– J'attends ici », répliqua-t-elle.

En approchant de la maison, je remarquai que l'entretien laissait à désirer. Certaines gouttières pendouillaient. Des fissures dans la façade avaient commencé à s'élargir. Il manquait des briques dans le sol du portique. En revanche, la porte d'entrée, à caissons, était en chêne massif, en parfait état, flanquée de deux pots de fleurs sans fleurs recouverts de lichen. Toutes les fenêtres que je pouvais voir étaient intactes.

Je notai mon nom sur le registre de police, coinçai mon bloc-notes sous un bras et enfilai des gants.

À l'intérieur, Zaragoza s'affairait avec son appareil photo. Deux flics de Berkeley traînaient près de l'entrée, en spectateurs.

Le vestibule était une pièce ovale à double hauteur de plafond, qui ouvrait de part et d'autre sur une salle à manger et un salon. Vaste, mais dépouillé : les seuls meubles étaient un fauteuil et une console surmontée d'un miroir oxydé accroché de guingois. Dans le fond, un escalier grimpaient en s'incurvant vers un lustre en fer tentaculaire.

Pas de tapis pour amortir l'impact de la chair sur le carrelage.

Pas de trace de désordre ; seulement le corps, face contre terre.

Je pouvais comprendre le choc de Tatiana.

Il y avait une odeur de café.

Walter Rennert était vêtu d'un peignoir bleu marine effiloché sur le bord. Il était pieds nus. De taille moyenne. Plutôt dans le haut de la fourchette côté poids. Il avait le bras gauche replié sous son torse ; le coude droit tordu vers le ciel, comme s'il avait essayé de ralentir sa chute. J'avais vu plein d'autres corps dans une position similaire, ce qui rendait difficile de ne pas s'empresse d'en tirer une conclusion.

Trois mètres le séparaient du bas de l'escalier. Ça fait beaucoup, pour un homme adulte. Je doutais qu'on l'ait poussé depuis le haut

des marches. Il aurait plutôt fallu qu'on le projette violemment tandis qu'il arrivait en bas.

Ou alors il avait trébuché dans les dernières marches, s'était étalé de tout son long et s'était fendu le crâne.

Ou bien il avait été déplacé.

Peut-être même par quelqu'un de chez nous.

« Quelqu'un l'a bougé ? » demandai-je en me retournant vers les deux flics devant l'entrée.

L'un d'eux alla chercher Schickman.

« Pas nous, déclara ce dernier.

– Les pompiers ?

– Pas que je sache. Il était froid au toucher quand ils sont arrivés, alors je crois qu'ils n'ont pas fait grand-chose. Je peux me renseigner.

– Merci. Tant que vous y êtes, posez aussi la question à sa fille. »

Il hocha la tête et sortit.

La source de l'odeur de café était une flaque marron sur ma gauche. Le gobelet dont elle provenait était renversé par terre, couvercle arraché. Un sachet en papier froissé avait recraché son contenu : un muffin au son d'avoine, un scone, deux croissants.

Le brunch hebdomadaire.

J'imaginai Tatiana sortant de sa Prius, son sac se balançant à son épaule, le café dans une main, le sachet de viennoiseries dans l'autre, essayant de manipuler la clé de la porte d'entrée avec deux doigts.

Je l'imaginai entrer dans la maison.

Le voir.

Lâcher ses courses.

Je ne la voyais pas crier ni paniquer. Plutôt lâcher ses courses parce que c'était la façon la plus rapide d'atteindre son sac et son téléphone.

Présumés.

Je commençai ma ronde par la console, sur laquelle un plateau contenait un trousseau de clés et un portefeuille en cuir noir. Parmi les clés, il y avait celle d'une Audi et celle d'une Honda. Je n'avais vu aucune de ces deux voitures. Rien de très mystérieux : le garage n'était pas collé à la maison, mais plus bas, au niveau de la rue, taillé à même la roche, disposition courante dans les villas sur les hauteurs.

Le portefeuille de Rennert renfermait un banal assortiment de cartes de crédit, plus quarante-six dollars en liquide. Il était membre

de deux bibliothèques, celle de la fac de Berkeley et la bibliothèque municipale. Carte de mutuelle. Sécu. Assurance auto. Carte de fidélité du Peet's Coffee, tout écornée.

Je comparai la photo du permis de conduire avec l'homme étendu au sol. Même avec un proche parent sous la main, je préfère toujours avoir au moins un document d'identité officiel. C'est le genre de truc qui paraît superflu jusqu'au jour où ça ne l'est pas.

Je m'accroupis pour l'examiner de plus près.

Le défunt avait une épaisse barbe grise et des cheveux poivre et sel en bataille qui avaient lutté pour défendre leur territoire. Il avait les paupières plissées dans une expression de souffrance, la bouche à demi ouverte. On aurait dit qu'il venait d'apprendre une terrible nouvelle, à peine crédible.

C'était en effet le même homme que Walter Jerome Rennert.

Sur la photo de son permis, il arborait un sourire ahuri.

Je la rangeai dans le portefeuille.

Zaragoza prit encore quelques photos du corps avant de tourner son attention vers l'escalier, qu'il monta marche après marche, en s'arrêtant sur chacune pour vérifier que les lattes ne branlaient pas. Les murs étaient en plâtre chaulé. Des taches de sang se seraient vues tout de suite. Les marches elles-mêmes n'étaient pas revêtues d'un tapis : un argument en faveur d'une glissade. S'il était descendu en courant, par exemple pour ouvrir la porte.

Je fis le tour du corps. La main droite de Rennert était plaquée contre son flanc, agrippant un objet, les doigts figés en arcs de cercle. Je fis signe à Zaragoza pour m'assurer qu'il avait bien pris des photos in situ. Il me répondit en levant le pouce et je pus donc dégager l'objet de son étau : un verre en cristal taillé, dont l'épaisse base opaque s'effilait jusqu'à devenir fine comme du papier à cigarette vers le haut. Il restait une goutte de liquide jaune dans le fond. À part une minuscule ébréchure sur le bord, il était intact, ce qui plaidait fortement contre une chute d'une hauteur importante, qu'elle ait été le résultat d'une négligence, de l'ivresse, de la malchance ou d'un acte de malveillance.

D'un autre côté, quelqu'un frappé, mettons, par un infarctus du myocarde pourrait avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Il aurait pu lutter pour rester debout, puis succomber étape par étape, tombant d'abord à genoux, puis à quatre pattes, puis sur les coudes,

avant de finir par lâcher. En se cramponnant à son verre tout du long. Parce qu'il voulait éviter de le renverser ou de s'écrouler dessus. Parce qu'il refusait d'admettre que c'était la fin. Parce qu'il avait à l'esprit une pensée très pragmatique, très indocile, très humaine : *Aucune raison de gâcher un verre en cristal en parfait état.*

Je glissai le verre dans un sachet transparent et l'étiquetai.

Schickman réapparut dans l'encadrement de la porte.

« Elle dit qu'elle a essayé de le retourner pour le réanimer mais qu'elle n'a pas réussi.

– Pas réussi à le retourner, ou à le réanimer ?

– Vous voulez que j'aille lui redemander ? »

Je secouai la tête.

« Je m'en occupe. Merci. »

La plupart du temps, le corps parle de lui-même.

Je posai le sachet et m'agenouillai derrière la tête de Rennert pour tâter son crâne et sa nuque. Puis je descendis le long de sa colonne vertébrale et l'arrière de sa cage thoracique, en enfonçant les doigts à travers les poils épais du peignoir, à travers les couches de peau, de graisse et de chair rigidifiées, afin de vérifier l'intégrité des os dessous.

Aucune indication de fracture ou de dislocation.

Mais ce n'est pas pour rien qu'on fait des autopsies : certains corps gardent leurs secrets.

Arrivé en haut de l'escalier, Zaragoza redescendit sans un mot pour m'aider.

Il saisit Rennert sous les hanches, moi sous les bras. Après avoir compté jusqu'à trois en silence, nous le fîmes rouler sur le dos.

Les parties du visage qui étaient restées en contact avec le sol étaient blêmes, contrastant avec les taches violacées sur son menton et son nez. Je n'observai aucune trace de coup. Son peignoir bâillait, révélant des touffes de poils gris et des marbrures blanches et pourpres sur la poitrine et le ventre. Ni lacérations, ni écorchures, ni traumatisme flagrant.

Il devenait de plus en plus dur de ne pas faire de suppositions.

Pris en tenaille dans la main gauche de Rennert se trouvait un objet qui, pour moi, est presque toujours la meilleure preuve qui soit : un téléphone portable. Les gens conservent leur vie entière sur leur téléphone. Vous seriez surpris du nombre d'entre eux qui tapent sur Google « signes d'une crise cardiaque » au lieu d'appeler les secours.

Rennert possédait un iPhone noir éraflé, en retard de trois ou quatre versions.

Zaragoza photographiait le corps côté face.

Quand il eut fini, j'entrepris d'inspecter les pommettes, le front, la mâchoire et la cage thoracique. Je libérai le téléphone et le tendis à Zaragoza pour qu'il l'ensache, terminant par un examen des extrémités avant de ressortir m'entretenir avec Schickman.

« On va garder son portable pour l'instant, dis-je. Si vous avez besoin de quelque chose, faites-moi signe.

– OK.

– Il faut encore qu'on fasse un petit tour dans la maison. »

Schickman acquiesça. Il avait l'air détendu. Lui aussi faisait des suppositions.

C'est le signe d'une bonne collaboration quand vous n'avez pas besoin de perdre du temps à négocier la répartition du travail. Zaragoza est peut-être un hypocondriaque invétéré, mais c'est un professionnel : il avait pris l'initiative de couvrir le rez-de-chaussée, me laissant le premier étage. Je doublai son inspection de l'escalier d'un second passage, sans rien trouver qui puisse trahir une chute ou une lutte.

Je voulais surtout localiser les médicaments pour l'hypertension. Si Rennert avait sauté plusieurs jours de traitement, ça pouvait faire pencher la balance vers une mort naturelle : une crise cardiaque, par exemple. Une overdose pouvait au contraire provoquer des étourdissements, qui à leur tour pouvaient conduire à une perte de connaissance.

Une maison est aussi un indicateur fort utile pour savoir si son occupant prend soin de lui, dort bien, se nourrit correctement, etc.

En l'occurrence, j'avais des signaux mitigés. Chacune des cinq chambres à coucher était en ordre et décorée avec goût, mais il s'en dégageait une odeur de renfermé.

Dans la chambre principale, je m'arrêtai un moment pour admirer la vue panoramique sur la baie de San Francisco.

L'armoire à pharmacie dans la salle de bains attenante était vide. Un voile de poussière tapissait le fond de la baignoire.

Rennert était divorcé. Peut-être dormait-il ailleurs car cette pièce lui rappelait trop de mauvais souvenirs ; ou bien lui paraissait

surdimensionnée pour un homme célibataire, vivant seul.

Rien ne laissait soupçonner l'existence d'une petite amie. Pas de vêtements de femme dans la penderie, pas de produits de maquillage égarés. Ici et là, au milieu des œuvres d'art, étaient accrochées des photos de famille, diverses combinaisons des trois mêmes visages, à divers stades de l'enfance et de l'adolescence : Tatiana et deux garçons plus âgés d'une dizaine d'années. Les enfants d'un premier mariage, peut-être. On les voyait, les joues rougies, en tenue de ski sur fond de pins majestueux ; à cheval dans un océan de hautes herbes sèches, se tenant par la main alors qu'ils se jetaient dans une piscine. Ils avaient l'air heureux. Si c'était en effet une fratrie reconstituée, la fusion semblait avoir fonctionné.

Mais bon, personne ne dégage son appareil quand les gamins se disputent.

Songeant que Rennert pouvait être du genre à ranger ses médicaments près de l'évier de la cuisine, je m'engageai dans le couloir et m'immobilisai devant une petite porte étroite.

Je l'avais négligée, en pensant – en supposant – que c'était un placard à linge.

Mais, en l'ouvrant, je découvris un deuxième escalier exigu qui montait un étage plus haut.

Alors que je grimpais les marches, une douleur fantôme se réveilla dans mon genou et je dus m'arrêter un instant, agrippé à la rampe, les dents serrées.

Je repris mon ascension.

L'escalier débouchait sur un grenier : plancher en contreplaqué, poutres et isolation apparentes. Sombre et suffocant, il courait sur toute la longueur du deuxième étage, sans cloisons intérieures mais subdivisé par des tapis orientaux, des meubles de rangement, des lampes, livres et autre bric-à-brac en tout genre. Un joyeux désordre qui donnait une impression de mouvement et d'intention, contrairement à l'étage du dessous.

Un monumental bureau ministre, richement sculpté et croulant sous des piles de livres et de magazines, occupait un vaste espace. Il n'y avait pas de fauteuil derrière, mais deux sièges devant qui se faisaient face. Le premier était une méridienne dans laquelle on semblait avoir souvent dormi : tissu râpé, couverture jetée sur le dossier, repose-tête en lin crasseux. L'autre était un rocking-chair en

bois à barreaux ciselés, d'un profond rouge cerise. Ces deux meubles constituaient une étrange association ; l'un élégant et froid, l'autre sale et froissé. On aurait dit qu'ils tenaient un conciliabule, un peu comme un type qui aurait pris une cuite et son petit frère propre sur lui qui lui ferait la morale. Une fois de plus.

Le long du mur du fond, je repérai les éléments d'une salle de bains rudimentaire : bac de douche en plastique, lavabo, toilettes, tuyaux à nu.

Je venais de trouver où Rennert s'était réfugié pour vivre.

Pas de frigo. Peut-être continuait-il à prendre ses repas en bas.

Je m'avançai jusqu'au lavabo dans la pénombre.

Pas de flacons de médicaments.

Je m'accroupis pour vérifier par terre.

Écartai le rideau de douche.

La chambre à coucher de fortune semblait être le second endroit le plus logique où chercher.

Je me frayai un chemin jusque-là en enjambant des caisses en plastique pleines de trente-trois tours, puis en poussant le rocking-chair pour pouvoir accéder au bureau.

Je me demandai comment ils avaient réussi à monter ce truc énorme par cet étroit escalier. Une grue, sinon ? La plus grande fenêtre, qui donnait sur la baie, ne paraissait pas assez large pour lui permettre de passer. Peut-être avait-il été démonté élément par élément puis réassemblé sur place, prisonnier à jamais de ce grenier.

Pour un symbole, ça semblait un peu gros.

Un seul coup d'œil au fatras de paperasse qui jonchait la surface de la table suffisait à émettre une sérieuse hypothèse sur la profession de Walter Rennert. Livres : *Le Cerveau adolescent*, *Dompter l'animal humain*, *Questions sur les programmes de recherche contemporains*. Revues universitaires : *Analyse*, *Le Trimestriel de l'enfance et de l'adolescence*, *Journal de psychologie sociale*.

Ça collait. On n'était pas loin du campus. Même si j'avais fait des études de psycho et que son nom ne m'était pas familier.

Hôpital, alors, ou cabinet privé ?

Peut-être se servait-il du grenier comme de son bureau, installant ses patients sur la méridienne pendant qu'il prenait des notes dans le rocking-chair. Pourtant, ça ne me semblait pas un endroit relaxant où venir s'épancher. Trop claustro. Mais chacun ses goûts.

Je me mis à ouvrir un par un les tiroirs de la colonne de droite.

Celui du haut : stylos, crayons, carnets de chèques, factures, relevés de comptes, notes de frais, Post-it, confettis, merdouilles.

Milieu, pareil.

En bas, un revolver Smith & Wesson .38.

Nous avons pour règle de nous limiter à un seul appareil photo par intervention. Sinon, on s'y perd vite. Zaragoza était toujours en bas avec le Nikon. En attendant, je sortis mon téléphone personnel afin de prendre quelques photos, pas tant pour le rapport officiel que pour pouvoir me rafraîchir la mémoire au besoin.

La simple présence d'une arme n'était pas en soi un signal d'alarme. Les gens ont des armes chez eux. Même à Berkeley. Et puis surtout, Rennert n'était pas mort par balle.

Je vérifiai le barillet.

Cinq chambres.

Quatre cartouches, balles blindées.

Le tiroir central contenait encore d'autres papiers et courriers non ouverts.

Ceux de la colonne de gauche étaient des faux, masquant en fait une seule porte qui s'ouvrait pour révéler un placard profond, rempli d'une splendide collection de whiskies d'exception : le garde-manger liquide de Walter Rennert.

Du moins je crois que c'étaient des whiskies d'exception. Je n'y connais rien en alcool. Mais les étiquettes étaient élaborées, avec des dessins d'animaux de chasse et des noms écossais tonitruants.

En tout cas, tous avaient été largement goûtés et appréciés.

Trois verres en cristal, identiques à celui que j'avais trouvé dans la main de Rennert, étaient posés sur une étagère fixée à l'intérieur de la porte du placard. Dans chacun des verres était rangé un flacon de comprimés en plastique ambré.

Les deux premiers flacons contenaient un diurétique et un bêtabloquant ; comme attendu, puisque Rennert était suivi pour de l'hypertension. Je notai les dates, les dosages, le nom du médecin qui les avait prescrits (un certain Gerald Clark). Après avoir compté les comprimés, je constatai que cela correspondait au nombre de jours restants avant la prochaine ordonnance.

Le troisième flacon avait été prescrit par un médecin différent, Louis Vannen, et obtenu cinq jours plus tôt dans une autre pharmacie.

Nous ne recevons pas de formation médicale ni pharmacologique à proprement parler mais, à force, on finit par apprendre quelques rudiments sur le tas. Le troisième flacon de Rennert était du Risperdal, le nom commercial de la rispéridone, un antipsychotique très répandu.

Le flacon contenait les trente comprimés prescrits pour le mois. Il restait encore deux mois de traitement à renouveler. Une inscription en grosses lettres noires prévenait l'utilisateur de ne pas consommer d'alcool pendant la prise de ce médicament.

Je pris mon téléphone pour taper dans Google « risperdal alcool interaction ». Pas de réseau.

Je replaçai les flacons dans leurs verres respectifs et redescendis chercher Zaragoza.

Il venait justement à ma rencontre.

« Le frigo est vide, en gros », m'annonça-t-il.

Il était aussi descendu à la cave, où il avait trouvé des empilements de cartons moisies et des rayonnages de casiers à bouteilles, dont les bouteilles sans la moindre particule de poussière indiquaient une saine rotation (ou pas).

Je lui décrivis le grenier et le bureau, en lui montrant les photos sur mon téléphone. Il monta à son tour en prendre de meilleures avec le Nikon et ensacher les flacons de comprimés.

Je rejoignis Schickman sur le pas de la porte.

« On va emporter le corps, lui dis-je. Je vais aller parler à sa fille pour la prévenir.

– OK, ça marche. Prenez votre temps. On peut vous aider à quelque chose ? »

Tout comme il est étrange d'imaginer quelqu'un chercher sur Internet des renseignements sur une crise cardiaque en cours, je trouve aussi étrange que d'autres se mettent à hurler : « Je fais une crise cardiaque ! » Pourtant ça arrive, et parfois ils crient assez fort pour que les voisins les entendent. Sans compter qu'un homme de quatre-vingt-dix kilos qui pousse des glapissements en dévalant les marches d'un escalier peut produire un raffut assez conséquent.

La distance entre la maison de Rennert et les propriétés mitoyennes risquait d'avoir étouffé le bruit, mais ça ne coûtait rien de demander.

Ce que je m'empressai de suggérer à Schickman : « Ce serait bien de savoir si quelqu'un a entendu quelque chose, alors puisque vous me le proposez gentiment, une rapide enquête de voisinage ne serait pas de refus.

– Ça m'apprendra à proposer », rétorqua Schickman en frottant le coup de soleil dans sa nuque.

Tatiana n'avait pas bougé du coin du parking où elle se trouvait, ni l'agent Hocking, bien que leur relation semblât désormais avoir du plomb dans l'aile. La policière avait les mains enfoncées dans les poches, l'air gêné, et Tatiana l'ignorait, tapotant sur son téléphone de ses deux pouces agiles. Elle me vit approcher et le fourra dans son sac, puis se redressa en écartant de son visage un serpent in de cheveux.

« On a presque fini à l'intérieur, lui annonçai-je, et je voulais vous prévenir qu'on ne va pas tarder à sortir le corps de votre père.

– C'est tout ? rétorqua-t-elle.

– Je vous demande pardon ?

– Vous êtes restés genre une demi-heure. »

Un peu plus d'une heure, en fait. Largement assez pour une situation où tout indique une mort naturelle. Une maison plus petite ? Un type qui range ses médicaments dans l'armoire à pharmacie ? Là, j'aurais vraiment bouclé en trente minutes.

Mais j'ai appris à réfléchir avant de parler, et c'est ce que je fis, en observant le joli visage en colère devant moi.

« Ce qu'on fait ici n'est qu'une première étape. Dans le cas de votre père, une autopsie nous donnera des informations beaucoup plus précises. La police doit attendre qu'on ait terminé avant de pouvoir pénétrer sur les lieux et commencer son travail. On essaye de leur céder la place le plus vite possible. »

Elle laissa échapper un soupir, l'air penaud.

« D'accord, dit-elle. Merci.

– De rien. Vous avez pu appeler quelqu'un ?

– Ma mère. Mais je ne sais pas quand elle va arriver. Elle vient du centre-ville.

– Je vois. »

Je me retournai vers Hocking.

« Je crois qu'ils vont avoir besoin d'un coup de main pour l'enquête de voisinage », lui signalai-je.

Hocking m'adressa un bref hochement de tête reconnaissant et nous laissa.

Tatiana la regarda s'éloigner.

« Elle ne me croit pas, marmonna-t-elle, avant d'ajouter en

penchant la tête : Vous non plus, d'ailleurs.

– Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire.

– Que quelqu'un l'a poussé. »

Je sortis mon calepin.

« Parlons-en, justement. »

C'était leur petit rituel : un brunch, tous les samedis, depuis deux ans. Elle ne se rappelait plus comment ça avait commencé. Elle passait à la boulangerie française de Domingo Avenue, prenait un café pour elle et des viennoiseries pour eux deux. Est-ce que je connaissais cette boulangerie ? Ils faisaient les meilleurs croissants du coin ; ils avaient remporté des tas de médailles. D'après elle, ils devaient importer leur beurre. Elle n'y allait qu'une fois par semaine, sinon elle prendrait vingt kilos.

Normalement, elle restait avec son père pendant deux ou trois heures, et elle repartait en début d'après-midi. Elle donnait un cours de yoga à 13 h 30 dans un studio de Shattuck Avenue. Il lui arrivait de revenir après et de lui apporter à dîner, ça dépendait.

Elle ne précisa pas de quoi ça dépendait. Tandis qu'elle continuait à parler, je listai mentalement des raisons potentielles.

Il buvait trop. Il ne se nourrissait pas.

Il se sentait seul.

Elle aussi.

Elle l'aimait.

Je lui demandai quand elle avait vu son père en vie pour la dernière fois.

« En personne, pas depuis mardi. Hier, j'ai appelé pour savoir s'il voulait quelque chose de particulier pour aujourd'hui.

– Quelle heure était-il ?

– 10 heures, 10 h 30.

– Il avait l'air comment ?

– Très bien. Normal.

– Il ne s'est pas plaint d'une douleur ou d'une gêne quelconque ?

– Non, répondit-elle, avec une légère note de soupçon dans la voix.

– Je suis obligé de vous poser la question, expliquai-je. C'est important de pouvoir éliminer des hypothèses. Depuis combien de temps prenait-il des médicaments pour l'hypertension ?

– Je ne sais pas. Quinze ans ? Mais je l'ai déjà dit à la police, ça

n'était pas un problème grave. C'était contrôlé.

– À part ça, il était en bonne santé ?

– Il a soixante-quinze ans, répondit-elle. Les bricoles habituelles. Mal au dos. Mais bon, il allait très bien. Mieux que ça, même. Il jouait encore au tennis.

– D'autres traitements ou maladies chroniques, à votre connaissance ?

– Non.

– Pour l'humeur, par exemple ?

– Non.

– Aucun problème de santé mentale ? »

Son visage se renfrognait.

« Comme quoi ?

– Une dépression, ou...

– Si vous me demandez s'il a pu vouloir en finir, c'est ridicule.

– Ce n'est pas ce que je veux dire. Je vous pose juste les questions de routine.

– Je sais. D'accord. Non, aucun problème de ce genre. Et non, il ne prenait rien d'autre. »

Je voulais bien croire qu'elle le croyait.

J'aurais pu la contredire ; lui montrer le flacon de Risperdal ; l'interroger sur ce Dr Louis Vannen. Mais dans quel but ? Je joue deux rôles à la fois, et je dois constamment soupeser mon besoin d'informations contre mon devoir de réconfort.

« L'inspecteur Schickman m'a dit que vous aviez tenté de le réanimer, repris-je.

– J'ai commencé. Et puis j'ai vu son visage, et... »

Elle se tut.

« Il est important que je sache de combien il a été déplacé », insistai-je.

Elle acquiesça mollement.

« Pas beaucoup. Je... »

Ses lèvres se mirent à trembler et elle les pressa contre ses dents.

« Il est lourd, poursuivit-elle. Pour moi. »

Elle était en train de revivre la scène : son corps-à-corps avec la dépouille de son père, la difficulté purement physique de la tâche, une terrifiante intimité imposée.

« Revenons sur ce que vous avez dit, comme quoi on l'aurait

poussé. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

– Parce que c'est déjà arrivé », dit-elle.

Je relevai les yeux de mon calepin.

« Qu'est-ce qui est déjà arrivé ?

– Ça.

– D'accord.

– Vous voyez ? Vous ne me croyez pas.

– Est-ce qu'on peut reprendre calmement, s'il vous plaît ? Il est arrivé quelque chose à votre père...

– Pas à lui, non. À un de ses étudiants.

– Un étudiant ?

– En thèse. Ici. À l'université de Berkeley.

– Son nom ? demandai-je.

– Nicholas Linstad. Mon père et lui menaient une étude ensemble. Un de leurs sujets a fini par assassiner une fille. Au procès, mon père a témoigné contre lui. Et Nicholas aussi.

– C'était quand ?

– Au début des années 1990. J'avais six ans, je crois. 1991 ou 1992.

– D'accord. Votre père et son étudiant ont témoigné contre un individu. Qui s'appelait ?

– Son nom n'a jamais été divulgué. Il était mineur. Perturbé. Toute cette histoire a été épouvantable.

– J'imagine.

– Vous ne comprenez pas. Mon père... ça l'a détruit. Ensuite ce cinglé a été libéré. Il se promenait dans la nature, alors que mon père avait contribué à l'envoyer en prison. Vous pensez que quelqu'un nous aurait *prévenus* ? C'est totalement irresponsable. Un mois plus tard, Nicholas s'est tué en tombant dans un escalier.

– Il est tombé ?

– On l'a poussé.

– Quelqu'un a été inculpé ?

– Ils ont conclu à un accident. Mais bon, franchement ! Pas besoin d'être grand clerc. »

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

« Et à quand remonte la mort de M. Linstad ?

– Il y a dix ou douze ans. Je ne me souviens pas de la date exacte. Je ne vivais pas à Berkeley, à l'époque. Mais je sais que mon père a

complètement paniqué. »

Je songeai au revolver dans le bureau de Rennert.

« Vous en avez parlé à la police ?

– À votre avis ? Apparemment, tout ça ne serait qu'une énorme coïncidence.

– C'est ce qu'ils ont dit ?

– Ils n'ont pas eu besoin, rétorqua-t-elle. Je l'ai bien vu à la façon dont ils me regardaient. »

Son sac se mit à vibrer.

« Avec le même regard que vous maintenant », ajouta-t-elle.

Elle se pencha pour attraper son téléphone, laissa échapper un juron entre ses dents.

« Il y a des bouchons sur le pont, dit-elle en répondant à un texto. Elle est bloquée. »

Qu'est-ce que je croyais, à ce stade ? Quels étaient mes présupposés ?

Ce n'était pas la première fois qu'un proche du défunt me demandait d'opter pour l'interprétation la plus sinistre. Le chagrin fait de nous tous des théoriciens du complot. Mais, d'après mon expérience, quand la mort rôde dans une famille, il y a généralement une explication banale.

Une mauvaise génétique. Un mauvais environnement. L'alcool. La drogue.

J'ai rencontré un jour une femme qui avait perdu trois fils, tous tués par balles. Il m'incombait de lui annoncer que son quatrième fils avait reçu des coups de couteau et était mort dans l'ambulance lors de son transfert vers l'hôpital. Sur son visage, j'ai vu du chagrin. De la lassitude. De la résignation. Mais pas de réelle surprise.

Un fracas métallique : Zaragoza qui préparait le brancard à l'arrière du fourgon.

Tatiana finit son texto et lâcha le téléphone dans son sac.

« Je comprends votre frustration, dis-je. Pour l'instant, notre but est de rassembler autant d'informations que possible. Ce qui inclut tout ce que vous m'avez dit jusque-là.

– Très bien. Et après ?

– L'autopsie est la priorité. Ça nous donnera une idée plus claire de ce qui s'est passé.

– Combien de temps ça va prendre ?

– Milieu de semaine prochaine, au plus tard. Après ça, on pourra délivrer un certificat de décès et vous rendre le corps de votre père. Si vous dites aux pompes funèbres qu'il est chez nous, ils s'occuperont du reste. »

Je marquai une pause avant d'ajouter :

« Vous avez une entreprise de pompes funèbres en tête ? »

Ce fut cette question, le pragmatisme lugubre qu'elle impliquait, qui finit par la faire craquer. Elle appuya les doigts sur ses tempes et ferma les yeux pour retenir ses larmes.

« Je ne sais même pas où chercher, dit-elle.

– Bien sûr. Ce n'est pas le genre de choses auxquelles on réfléchit. »

Je laissai passer un temps.

Elle s'essuya le visage d'un revers de manche.

« Qui je peux appeler ? me demanda-t-elle.

– Je ne suis pas autorisé à vous recommander des pompes funèbres, dis-je. Mais, d'après mon expérience, la plupart de celles autour d'ici sont très bonnes.

– Et les mauvaises ? fit-elle dans un bref éclat de rire. Celles-là, vous pouvez m'en parler ? »

Je souris.

« Malheureusement non.

– Laissez tomber. Je vais me débrouiller. »

Elle s'essuya de nouveau le visage, avant de me regarder d'un air grave.

« Pardon de m'être emportée, reprit-elle.

– Mais non, voyons.

– Il est mort, et j'ai l'impression que personne... Non, pas d'excuses. Je suis désolée.

– Vous n'avez pas de quoi être désolée.

– C'est tellement la merde, là, dit-elle en levant les yeux vers la maison. Je ne sais pas s'il a un testament. Je n'arrive pas à joindre mes frères. Personne ne décroche au studio, et ils m'attendent dans vingt minutes. C'est le bordel, voilà, ajouta-t-elle avec un grand soupir.

– Est-ce que votre père avait un avocat ?

– Ma mère le saura peut-être. Si elle finit par arriver.

– On peut prévenir vos frères, si ça vous aide.

– Non, merci, je vais le faire.

– Avant d’oublier : j’ai récupéré le portefeuille et le téléphone de votre père. Ça pourrait nous fournir quelques informations supplémentaires, donc on va les emporter avec nous. Vous ne connaissiez pas le code de son téléphone, par hasard ? »

Elle avait l’air perdue.

« Sinon, ça ne fait rien, tempérai-je. En général, c’est un anniversaire, ou...

– Vous n’avez pas une méthode pour, genre, le déverrouiller de force ?

– Avec le code, ça irait beaucoup plus vite.

– Mince. OK, essayez ça. »

Je notai une série de numéros sous sa dictée.

« Si aucun ne fonctionne, revenez vers moi.

– Ça marche. Merci. Il y a autre chose que vous vouliez me dire ?
D’autres questions ?

– Je suis sûre que je vais en avoir. »

Je lui tendis ma carte.

« C’est ma ligne directe. Considérez-moi comme une ressource. Je suis là si vous avez besoin de moi. C’est un processus qui peut être déroutant, et une de nos missions est de vous le faciliter au maximum.

– Merci, dit-elle.

– De rien. »

Je me retournai vers la maison.

« Certaines personnes trouvent ça dur quand on sort le corps, ajoutai-je. Ce serait peut-être mieux si vous alliez faire un tour un petit moment. »

Elle ne répondit pas. Elle examinait ma carte.

« Même si vous vouliez juste redescendre jusqu’à la rue pendant quinze ou vingt minutes, continuai-je. Ou bien vous pourriez partir donner votre cours. »

Elle glissa la carte dans sa poche.

« Je vais rester. »

Zaragoza avait posé le brancard à terre près de la porte et il était en train d'étaler un drap dans le vestibule à côté du corps. Il releva les yeux et haussa un sourcil lorsqu'il me vit revenir avec des sacs en papier kraft et des colliers de serrage en plastique.

On protège les mains pour pouvoir y prélever des traces éventuelles, mais seulement dans les cas suspects.

« Ça peut pas faire de mal », expliquai-je.

Il me répondit par un haussement d'épaules nonchalant et nous déplaçâmes le corps jusqu'au centre du drap, en nous fabriquant des poignées dans le tissu. En général, on se sert de ce qu'on a sous la main dans le fourgon, mais en l'occurrence j'étais content que ce soit un drap et pas une housse mortuaire ; les draps se manœuvrent avec plus de fluidité et sont moins susceptibles de vous faire faire un faux mouvement. Depuis que j'étais monté au grenier, j'avais comme un bourdonnement dans le genou... ce que j'appelle une nausée de la jambe.

Je ne sais plus qui a dit qu'il est inutile de s'inquiéter de ce qu'on ne peut pas contrôler, mais cette personne avait clairement une piètre mémoire, ou une piètre imagination, ou les deux. Moi, je prends des précautions. Je mets de la glace. Je fais des étirements. Je vais à la muscu dès que je peux. Et pourtant, je m'inquiète. J'ai une assez bonne imagination et une excellente mémoire.

Alors que je m'accroupissais et m'arc-boutais en plaçant tout mon poids sur mes talons, je me demandai, comme à chaque fois : *Est-ce aujourd'hui que mon corps va me lâcher ?*

« Un, compta Zaragoza, deux, trois, *debout.* »

Il se leva.

Je me levai.

Le corps se leva.

Pas de catastrophe aujourd'hui.

Nous traversâmes le vestibule, en avançant tout doucement afin de minimiser le balancement. Tandis que nous sortions de la maison et déposions le corps sur le brancard, puis que nous l'enveloppons de couvertures et le sanglions, je sentais le regard vert perçant de Tatiana qui nous surveillait de loin.

Je rejoignis Schickman pour le prévenir que nous lui laissions la place.

« Je vous dirai ce qu'a donné l'enquête de voisinage, me répondit-il.

– Juste histoire que vous soyez au courant, la fille prétend que son père avait un étudiant qui est mort dans des circonstances similaires. »

Schickman hocha la tête.

« Elle me l'a dit aussi. J'ai essayé de lui poser des questions plus précises, mais elle s'est énervée tout de suite. Elle m'a reproché de ne pas l'écouter. Pourquoi ? Vous pensez que ça peut vouloir dire quelque chose ? »

J'émetts des opinions fondées sur des faits observables. Il est très rare que le parcours d'une personne joue un rôle dans mon jugement sur la nature de son décès, la seule exception étant le suicide.

La position de Walter Rennert, main sur la poitrine, l'expression de son visage, la couleur de sa peau et son passif médical me dictaient la version vraisemblable. Je repensai à ma décision de protéger ses mains, embarrassé, à présent, de m'être laissé convaincre de douter de mes propres conclusions.

« Attendons l'autopsie, dis-je. Je suis off lundi et mardi, je serai de retour mercredi.

– Parfait, rétorqua Schickman avant de lancer un regard derrière mon épaule. Elle tient le coup, là, toute seule ?

– Sa mère est en chemin. Je vais voir pour combien de temps elle en a. »

Tatiana m'informa que sa mère était sortie des bouchons et serait là dans quelques minutes.

« Je vais attendre qu'elle arrive, proposai-je.

– Vous n'êtes pas obligé.

– Ça ne me dérange pas. »

Elle observait les allées et venues des policiers dans la maison.

« Quelles sont vos autres missions ? me demanda-t-elle.

– Pardon ?

– Vous m’avez dit qu’une de vos missions était de me faciliter les choses. Quelles sont les autres ? répéta-t-elle en me fixant des yeux.

– Assurer la garde du corps de votre père. Bien que ce soit davantage un devoir qu’une mission.

– Quoi d’autre ?

– Sécuriser les biens, quand il n’y a personne de la famille sur place.

– Vous avez la liste affichée en grand dans votre bureau ? »

Je souris.

« Juste au-dessus de la machine à café. »

Le bruit d’une voiture nous fit nous retourner en même temps. Une Mercedes noire déboula au bout de l’allée et freina dans un soubresaut.

Tût-tût-tût-tût-tût.

« Ça doit être ma mère », déclara Tatiana.

Je lui promis de la tenir au courant.

Le temps qu’on retourne à la morgue, qu’on y décharge Rennert, qu’on le pèse et qu’on le confie à un technicien, il était 15 h 30, la fin du service visible à l’horizon. L’ambiance au bureau parvenait à être à la fois morne et surexcitée : ce que vous obtenez après de longues heures dans un espace clos gris et mal éclairé où tout le monde sirote non-stop des boissons sucrées. J’ôtai mon gilet pare-balles, fis quelques flexions du genou et m’installai à mon ordinateur pour commencer la paperasse.

Le sergent Vitti arriva en traînant les pieds et en agitant son téléphone en l’air.

« Alors, les gars, comment ça va ? C’était sympa, Berkeley ? Vous avez fini la composition de vos équipes ? »

Je lui répondis en levant le pouce, sans quitter mon écran des yeux.

Vitti ouvrit l’application dont il se servait pour gérer la ligue virtuelle de football américain de la brigade. Ses lèvres remuèrent en silence tandis qu’il évaluait ma sélection de joueurs en caressant d’une main son crâne rasé.

« Il y a quelques choix douteux, là-dedans, Edison. Kirk Cousins

plutôt que Cam Newton ?

– C'est son année.

– Vous êtes mort. Zaragoza ?

– Avec tout le respect que je vous dois, sergent, je refuse de participer.

– Arrêtez, vous n'allez pas recommencer avec ça ?

– Puis-je me permettre de rappeler que le gagnant de l'an dernier...

– Putain mais c'est pas vrai, Zaragoza !

– ... n'a pas reçu la récompense financière dont il avait été convenu ? Aussi, je refuse de participer. On ne m'y reprendra pas deux fois, merci. »

Vitti en appela au reste de la brigade.

« Quelqu'un veut bien résoudre ça pour moi ? lança-t-il à la cantonade. Sully ? »

Une des techniciennes s'écarta de son ordinateur et se pencha en arrière.

« Ouai ?

– Vous pouvez dire à Zaragoza qu'il n'y avait pas de récompense pour le vainqueur de la ligue ?

– La mise était de vingt dollars par personne », objecta ce dernier.

Sully se gratta le nez et se remit à taper sur son clavier.

« C'était un *gentleman's agreement*, dit-elle. On jouait sur l'honneur.

– Ah, voilà, approuva Vitti en repartant vers son bureau. Merci.

– Vous vous foutez de moi, ou quoi ? explosa Zaragoza. Vous vous foutez de moi. C'est impossible d'avoir un *gentleman's agreement* avec vous, parce qu'il n'y a pas un seul gentleman parmi vous...

– Bim ! Cassés ! rétorqua une autre technicienne du nom de Daniella Botero.

– ... ce que vous êtes précisément en train de démontrer avec votre mauvaise foi à la con, continua Zaragoza. Moffett ? Aide-moi, vieux. »

Une voix de baryton paresseuse s'éleva d'un des boxes de l'open space.

« La mise était de cent dollars par personne.

– S'te plaît. Arrête. Arrête.

– Cinq cents dollars », renchérit Moffett.

Il se leva. Il était aussi grand et gros que Vitti, et avait le même crâne rasé, jusqu'au pli en V qui marquait l'ancienne limite de son

implantation capillaire. Enlevez dix ans au sergent Vitti et vous obtenez Moffett ; inversement, en passant Moffett en vitesse accélérée, vous avez notre prochain chef de service. Il arborait un grand sourire et mâchait un donut géant dont le glaçage s'effritait sur sa chemise et tremblotait au coin de ses lèvres.

« Dix mille dollars », poursuivit-il.

Derrière moi, les techniciens riaient à gorge déployée.

« Cent mille... Eh ! Merde ! »

Zaragoza lui avait arraché son donut et l'avait jeté rageusement à la poubelle.

« Ça va pas, mec !

– T'en as pas besoin, expliqua Zaragoza.

– C'est pas à toi de décider pour moi. On vit pas sous le communisme.

– Mange des fruits. Sérieux, allez tous vous faire foutre. »

La conversation dévia vers le poids de Moffett. Mon téléphone sonna.

« Bureau du coroner, ici Edison.

– Aaaaahhh, voilà, très bien, monsieur, c'est de nouveau Samuel Afton. »

Samuel Afton avait deux traits marquants. Le premier était une élocution traînante qui étirait toute affirmation en une question et toute question en un mystère existentiel. Même une info qui n'était pas de la toute première fraîcheur lui arrachait des « Oooh, mon Dieuuuuu » démesurés.

Le second trait qui caractérisait Samuel Afton était une haine incommensurable pour sa mère. C'était impressionnant. Et le fait qu'il exprime son aversion de cette même voix rêveuse ne la rendait que plus pernicieuse.

Les parents de Samuel Afton s'étaient séparés lorsqu'il était bébé, et sa mère s'était remariée avec un certain Jose Manuel Provencio. Ce mariage-là avait duré plus longtemps mais s'était lui aussi soldé par un divorce. Au lieu de continuer à vivre avec sa mère biologique, cependant, Samuel Afton avait choisi de rester avec son père adoptif.

Désormais Afton avait autour de trente-cinq ans, et Jose Manuel Provencio était mort sans ressources suffisantes pour payer ses funérailles. Samuel Afton n'avait pas les ressources nécessaires non plus. La seule personne dans le paysage immédiat qui aurait eu les

moyens était la mère biologique d'Afton, l'ex-femme de Provencio. Elle avait d'ailleurs proposé de payer, ce que je trouvais plutôt sympa de sa part, somme toute.

Mais Samuel Afton ne voulait en aucun cas recourir à elle. Non, monsieur. Pas question.

Depuis deux mois, le corps de Jose Manuel Provencio reposait dans la chambre froide d'une morgue de la ville de Fremont, occupant de précieux mètres carrés. Le directeur de la morgue devenait dingue et me suppliait de le laisser incinérer Provencio en tant qu'indigent. J'avais déjà transmis cette proposition à Samuel Afton, qui l'avait refusée. Il m'avait promis de trouver parmi la famille de Provencio quelqu'un à même de prendre en charge les frais funéraires.

Ça faisait des semaines que nous avions cette conversation.

« Bonjour, monsieur Afton. Quoi de neuf ?

– Oui, alors, j'ai essayé de vous joindre mais je n'y suis pas parvenu.

– Pardon. Je n'étais pas à mon bureau. Que puis-je faire pour vous ? Vous avez pu parler au neveu de M. Provencio ?

– Aaah, c'est ça. Donc, je lui ai laissé un nouveau message, mais honnêtement, il ne m'a pas encore rappelé. Il habite en Virginie, vous comprenez. Je ne sais pas quelle heure il est, là-bas, vous connaissez le décalage horaire ?

– Trois heures.

– Oh mon Dieu. Ça fait quoi, autour de 7 heures du soir ?

– À peu près, oui.

– Ah-haaah, donc voilà, c'est pour ça que je n'ai pas réussi à le joindre, sans doute parce qu'il est occupé à autre chose pour le moment. »

J'ouvris une fenêtre Google sur mon ordinateur.

« Sans doute.

– Peut-être qu'il est sorti s'acheter de quoi dîner.

– Peut-être. »

Je tapai « risperdal alcool interaction » dans la barre de recherche.

« Donc, reprit Samuel Afton, ce que j'aimerais déterminer, c'est votre calendrier, parce que voyez-vous ça m'aiderait beaucoup de savoir que... »

Mélanger le Risperdal à de l'alcool pouvait déclencher une kyrielle d'événements fâcheux : crise d'épilepsie, vertiges, évanouissements,

coma, arythmie.

« ... plus ou moins quand vous avez besoin d'une réponse, disons jusqu'à quand vous pouvez attendre, au plus tard.

– Légalement, il n'y a pas de durée limite, répondis-je en me frottant les yeux.

– Ah-hah.

– Mais on va devoir faire quelque chose. Il est à la morgue depuis juillet.

– Ah-hah, oui, je comprends.

– Alors si la famille ne veut pas payer les funérailles...

– Oui, mais justement, ça je n'en sais rien, voyez-vous, parce que pour ne rien vous cacher, son neveu ne m'a pas rappelé.

– D'accord, mais si vous n'arrivez pas à le joindre, lui ou un autre membre de la famille... Et vous ne voulez toujours pas que ce soit votre mère qui paye, même si elle le propose ?

– Non, monsieur, je ne le veux pas.

– Je sais que vous n'êtes pas en bons termes avec elle.

– Oh mon Dieu, je ne vous le fais pas dire. Cette salope...

– Je comprends, mais...

– Cette salope m'a piqué tout mon argent. Et on parle de ma propre mère, vous vous rendez compte ?

– Je me rends compte. Ma question, c'est que fait-on de votre beau-père, parce qu'en attendant il poireaute là-bas, et il va y avoir un moment où je vais devoir prendre une décision et le considérer comme indigent, ce que vous m'avez dit que vous ne souhaitiez pas non plus. Alors, si vous voulez continuer à essayer de joindre sa famille, d'accord, je peux patienter encore un peu. Mais à un moment... Par respect pour lui...

– Oui, monsieur, je comprends. Je vous remercie de votre aide.

– Bonne fin de journée, monsieur Afton.

– À vous aussi, merci. »

Je raccrochai. Je me sentais fatigué.

Toujours sur Google, je cherchai le médecin qui avait prescrit du Risperdal à Rennert. Je m'attendais à tomber sur un psychiatre. Ou peut-être un généraliste.

Je ne m'attendais pas à ce que le Dr Louis Vannen ait un cabinet d'urologie à Danville.

Internet indiquait des tas d'utilisations détournées de la

rispéridone – dépression, TOC, stress post-traumatique –, mais aucune qui ne concerne de zone sous les épaules, encore moins sous la ceinture.

Je me tordis le cou pour interpeller ma voisine de bureau.

« Hé, Shoops ! »

La quatrième coroner adjointe de l'équipe, Lisa Shupfer, assise en face de moi, avait le nez rivé sur son écran, ignorant délibérément le débat qui faisait rage sur les régimes sans graisse versus les régimes sans sucre.

« Mmh ?

– Tu as déjà vu un urologue prescrire du Risperdal ?

– Un urologue ?

– Ouais. Peut-être une maladie dont je n'aurais jamais entendu parler... »

Shupfer secoua la tête.

« Demande au Dr Bronson, il devrait savoir.

– Il est déjà parti, intervint Daniella Botero. C'est l'anniversaire de son fils.

– Savoir quoi ? s'enquit Moffett.

– Mon défunt prenait du Risperdal, expliquai-je.

– Qui était rangé avec ses bouteilles d'alcool, précisa Zaragoza.

– S'il avait besoin d'un traitement psychiatrique, pourquoi ne pas s'adresser à un psychiatre ? m'étonnai-je.

– Peut-être qu'il avait honte », suggéra Shupfer.

Bien vu.

« Peut-être que son pénis était psychotique, ajouta Moffett.

– Trouve-m'en un qui ne le soit pas », rétorqua Daniella Botero.

Je passai le plus clair de mon dimanche au bureau. Samuel Afton rappela trois fois pour m'informer des derniers développements. Il avait laissé tomber la piste du neveu mais dégotté le nom d'un cousin de son beau-père à El Paso.

Je lui répondis que ça semblait prometteur.

Je m'attaquai à mes dossiers en retard, remplis plusieurs rapports en ligne sur des cas récents et m'avançai le plus possible sur celui de Rennert, laissant des messages téléphoniques aux Drs Gerald Clark et Louis Vannen.

En revenant au bureau le mercredi suivant, j'appris que l'autopsie de Walter Rennert avait eu lieu le lundi après-midi. J'avais parié sur un infarctus du myocarde, et si je restais prudent sur la cause exacte de la mort, mon intuition selon laquelle on avait affaire à un accident cardiaque se révéla correcte. Les conclusions du légiste étaient encore plus précises : rupture de l'aorte, provoquée par une grave dissection aortique.

En gros, le plus large vaisseau sanguin dans le corps de Rennert avait tout bonnement explosé. Le genre de choses dont on ne se relève pas.

Je me demandai comment Tatiana réagirait à cette nouvelle.

Pas bien, sans doute. Il y a souvent une relation inversement proportionnelle entre l'intelligence et l'adaptabilité. Les gens les plus intelligents – et Tatiana m'avait l'air d'en faire partie – ont tendance à camper plus longtemps sur leurs positions, principalement parce qu'ils en ont les moyens. Ils possèdent les ressources dans lesquelles puiser. Ils épluchent Internet à la recherche d'arguments en leur faveur. Ils sont capables de fournir un million de raisons qui prouvent que j'ai tort, que j'ai forcément tort. Et ils peuvent se montrer terriblement

convaincants. Plus le cerveau est souple, plus il se laisse facilement asservir par ce féroce petit dictateur sanguinaire qu'est le cœur.

Je me souviens d'un père et d'une mère à Piedmont dont la fille adolescente était morte d'une overdose d'héroïne et de cocaïne mélangées. En apparence, c'étaient des gens bien sous tous rapports : éduqués, professionnels et – de leur point de vue – impliqués dans la vie de leurs enfants. En bref : totalement démunis pour faire face à une telle déchirure dans leur réalité.

Pendant des mois, ils avaient continué à téléphoner au bureau, m'implorant d'abord, puis me hurlant dessus pour que je classe l'affaire comme un homicide. Ils avaient fait pareil avec les flics, exigeant l'arrestation du dealer inconnu. J'avais dû leur expliquer cent fois qu'aux yeux de la loi, la mort de leur fille était un accident. J'avais l'impression d'être un distributeur automatique de boissons cruellement défectueux qui recrachait leur pièce encore et encore. Et je dois admettre que j'avais fini par leur en vouloir un peu de m'avoir forcé la main, de m'avoir obligé à rouvrir leur plaie.

Aux yeux de la loi, Walter Rennert était mort de mort naturelle. Je devais attendre la fin du protocole d'autopsie pour clôturer mon rapport, mais à partir des constatations du légiste et de mes propres observations, j'avais déjà largement de quoi prendre une décision et délivrer un certificat de décès.

Aussi trouvais-je troublant de m'apercevoir qu'un recoin de mon cerveau avait commencé à explorer d'autres pistes possibles, plus satisfaisantes pour Tatiana.

Le fait que je puisse nourrir de telles pensées souligne la confusion inhérente au processus même. Par où commencer ? Comment trancher ? Ces questions s'appliquent chaque fois qu'on est devant un choix, mais elles semblent particulièrement pertinentes quand il s'agit de la mort, conséquence finale de toutes les causes antérieures.

Une overdose vous tue. De même que la décision d'essayer l'héroïne. De même que l'historique qui vous a conduit à cette décision. La famille. Les amis. Les expériences. Les coïncidences. Je comprends que mettre un enfant au monde puisse vous faire sentir responsable de tout ce qui suit. Je comprends qu'on préfère rejeter la faute sur le dealer.

Cinq catégories de mort, et c'est fait exprès. En nous restreignant à une poignée d'options, on évite les prises de tête philosophiques. Le

soulagement que procure un certificat de décès réside dans ses limitations. Il omet de faire référence à vos choix, grands ou petits. Il met un couvercle sur le passé. Il dit : « Voilà ce que vous avez besoin de savoir sur ce qui est arrivé. »

À quelques exceptions près, son jugement vaut pour l'éternité. Alors il est important de ne pas se tromper, tant pour les morts que – surtout – pour les vivants.

Si j'arrivais d'une façon ou d'une autre à faire passer la mort de Walter Rennert de naturelle à accidentelle, est-ce que ça contenterait Tatiana ? J'en doutais. L'histoire qu'elle s'était racontée était celle d'un homicide. Une fiction. Je rouvris mon rapport et commençai à taper.

Je travaillais depuis une heure lorsque je reçus un appel du Dr Gerald Clark.

Clark était le médecin traitant de Rennert depuis trente ans, et son attitude reflétait la durée et la nature de leur relation. Il me confirma les antécédents d'hypertension de son patient et parut attristé mais pas surpris en apprenant les conclusions de l'autopsie.

« L'alcool était le principal problème, dit-il. Tout le reste découlait de ça, si je puis dire. Pour vous donner une idée des quantités qu'il buvait, rendez-vous compte qu'il jouait au tennis toute la sainte journée et qu'il était quand même en surpoids.

– À entendre sa fille, j'avais plutôt l'impression que c'était un joueur du dimanche.

– Vous ne l'avez jamais vu sur un court, à l'évidence. Il était membre du Berkeley Tennis Club. J'ai eu l'occasion d'y aller une fois, pour retrouver un ami. On s'est installés au bar, et par la baie vitrée, qui est-ce qu'on voyait courir comme un dératé, ruisselant de sueur ? Walter, le visage rouge comme une tomate. Mais je veux dire, rouge écarlate. On aurait dit un nounours Haribo à la fraise. J'ai dû me retenir pour ne pas aller lui jeter un seau d'eau à la figure. Quand je l'ai revu à mon cabinet, je lui ai dit : “Walter, si tu ne fais pas attention, tu vas finir par te tuer.”

– Et que vous a-t-il répondu ?

– Il a éclaté de rire et m'a rétorqué de me mêler de mes oignons, me raconta Clark en riant lui aussi à ce souvenir. Il n'avait pas l'air de tellement s'amuser, d'ailleurs. Sincèrement, il avait l'air de souffrir. Je

le lui ai dit. “Pourquoi tu ne fais pas quelque chose de plus relaxant, comme de la natation ?” Il pouvait être très têtu, quand il voulait.

– Est-ce qu’il était déprimé ?

– Je ne l’ai jamais traité pour une dépression.

– Ça ne veut pas dire qu’il ne l’était pas. »

Clark laissa échapper un soupir.

« Est-ce qu’il donnait l’impression d’être heureux ? Non. Il avait subi un sacré coup dur.

– Par “coup dur”, vous voulez parler...

– De la fac.

– Sa fille a évoqué une étude dont un des sujets a fini par tuer quelqu’un. Mais je n’ai pas beaucoup plus de détails.

– Il n’y a pas grand-chose d’autre à savoir. Ça a été un fiasco, et pas seulement à cause de ce qui est arrivé à cette malheureuse. Les répercussions ont été épouvantables. La famille de la victime a attaqué l’université, qui a poussé Walter vers la sortie. Évidemment, il se sentait coupable. »

Ça l’a détruit.

Craignant peut-être de s’être trop avancé, Clark s’empressa d’ajouter :

« Je ne vous dis là rien qui ne soit pas de notoriété publique. Ça a fait la une des journaux. Vous imaginez l’effet que ça a eu sur lui. J’ai voulu lui prescrire du Prozac, mais il a refusé. Je lui ai conseillé de trouver au moins quelqu’un à qui parler. Il ne voulait rien entendre. “Je connais les psys, je *suis* psy, je ne veux pas parler à un psy.” Têtu. Mais, vous savez, je côtoie Walter depuis un bout de temps. Même avant tout ça, on ne pouvait pas dire que c’était un grand optimiste.

– Est-ce qu’il a fini par se faire aider d’une manière ou d’une autre ?

– Il ne me l’aurait jamais avoué.

– Ça va peut-être vous paraître un peu saugrenu, mais avez-vous jamais adressé le Pr Rennert à un urologue ?

– Franchement, là, je ne vois pas le rapport. »

Je lui parlai de la prescription de Louis Vannen.

« Ce nom ne me dit rien, répondit Clark. Il a prescrit du Risperdal à Walter ?

– On dirait bien.

– Ah. »

J'entendis le combiné bouger, un clic de souris, la respiration de mon interlocuteur ralentir tandis qu'il lisait.

« Je n'ai rien à ce sujet dans son dossier, déclara-t-il.

– Ce serait forcément noté ?

– On garde une trace de tous les traitements en cours. Sauf s'il a omis de le mentionner.

– Vous voyez une raison qui aurait pu faire qu'il en avait besoin ?

– Eh bien, on l'utilise parfois chez les dépressifs ou les bipolaires. Il n'était pas bipolaire. »

Nouveaux clics de souris.

« Bon sang !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je lui avais donné du Lasilix et du Logimax pour son hypertension. Ils ont tous les deux des interactions avec le Risperdal.

– Des interactions de quelle gravité ?

– Modérée, dit-il, avec dans la voix un malaise de plus en plus perceptible. Des effets cardiaques. »

Sans doute le légiste avait-il relevé ces interactions et les avait-il jugées sans lien avec la cause de la mort.

« Merci de votre aide, docteur », conclus-je.

Il raccrocha. Le pauvre homme devait désormais se demander s'il avait contribué à tuer son patient.

Mais ce n'était pas le cas. J'en étais relativement certain. Et rien de ce qu'il m'avait dit n'avait altéré mon opinion sur la nature du décès de Walter Rennert. Au contraire. J'avais là un homme de soixante-quinze ans qui avait traversé un épisode de stress majeur, qui buvait trop et qui s'adonnait au tennis comme un forcené. La véritable énigme, c'était qu'il ne se soit pas écroulé plus tôt.

Je réfléchis à la meilleure façon de présenter ces conclusions à Tatiana pour qu'elle puisse les entendre. Mais je renonçai vite. J'allais devoir attendre qu'elle m'appelle et qu'elle me hurle dessus.

Ça aurait pu s'arrêter là.

Ça aurait dû. J'avais cherché à joindre les deux médecins avant d'apprendre la cause du décès. Maintenant que je la connaissais, je n'avais plus aucune raison de leur courir après. Si Clark ne s'était pas donné la peine de retourner mon appel, nous ne nous serions sans doute jamais parlé. Ça aurait pu s'arrêter là.

Mais non.

Car je pris une initiative supplémentaire, petite mais cruciale. À cet instant précis, elle paraissait inoffensive. Insignifiante.

Je rappelai le cabinet du Dr Louis Vannen.

En y repensant, je ne sais pas très bien pourquoi j'ai fait ça. Je pourrais prétendre que j'essayais de rassembler d'autres arguments en vue du moment où Tatiana me tomberait dessus. Pourtant, je savais pertinemment qu'accumuler les faits faisait rarement changer les gens d'avis.

Je n'ai pas non plus rappelé par curiosité morbide. À ce stade de ma carrière, il ne m'en restait pas des masses.

J'expliquai à la secrétaire de Vannen qui j'étais et ce que je cherchais. Invoquant des raisons de confidentialité, elle ne put me confirmer si Walter Rennert avait bel et bien été un de leurs patients. Elle transmettrait mon message au docteur. Le docteur me rappellerait dès qu'il aurait un moment.

Le vendredi, un corbillard en provenance du cimetière de Mountain View se présenta pour enlever le corps de Walter J. Rennert.

J'étais soulagé. La famille avait choisi un bel endroit, ce qui, avec un peu de chance, signifiait qu'ils avaient décidé de tourner la page et de ne pas faire d'histoires. Je m'en voulus d'avoir fait un procès d'intention à Tatiana, de ne pas l'avoir considérée comme une personne mais une variable dans ma pile de travail.

Je repensai à ses yeux.

Lui souhaitai mentalement bonne chance et pris la ferme résolution de l'oublier.

Le jeudi suivant, je reçus une demande de notification du comté de Del Norte. Un homme de Crescent City s'était tiré une balle dans la poitrine, laissant derrière lui une fille adulte qui vivait dans notre coin. Il nous arrive d'effectuer des visites de la part d'autres comtés, comme ils le font pour nous ; c'est plus humain que de passer un simple coup de fil au plus proche parent, surtout dans les cas de suicide, ou quand les gens sont brouillés. En l'occurrence, les deux étaient vrais. Je notai l'adresse de la fille et embarquai Shupfer avec moi dans la Ford Explorer, direction Pleasanton.

Si je m'entends bien avec tous mes collègues, il y a des fois où je suis content de faire équipe avec l'un plutôt que l'autre. Ce jour-là, je n'étais pas d'humeur très loquace. Les bouchons matinaux s'étaient dissipés, nous permettant de rouler sans encombre et en silence... une situation qui n'était guère possible qu'avec Shoops. Dehors défilaient des lotissements pavillonnaires et des pelouses jaunies. J'avais des crampes dans les jambes, qui m'obligeaient à gigoter sans cesse pour changer de position. Shupfer, au contraire, avait avancé son siège au maximum afin d'atteindre les pédales, le volant coincé contre le

ventre.

Pour vous faire une idée de Shoops : douce et potelée, un mètre cinquante-cinq maximum, avec des cheveux qui commencent toujours la journée plaqués sur son crâne mais la terminent en un halo châtain frisé. Elle pourrait être la star d'un sketch de « 1, rue Sésame » visant à éduquer les enfants sur la déception.

Mettons que vous soyez un détenu à la prison où elle était autrefois gardienne. Vous pourriez avoir l'illusion de croire – comme le fit un certain abruti d'une certaine histoire légendaire – que vous êtes en droit de lui lancer des obscénités ; ou de lui suggérer une activité obscène à laquelle se livrer pendant son temps libre. Vous pourriez même aller jusqu'à lui empoigner une partie du corps.

Ce sont là des erreurs que vous ne commettriez qu'une seule fois.

Techniquement, Shoops est la plus ancienne de l'équipe. Elle a rejoint le service au moment de la transition, quand le comté a arrêté d'embaucher des coroners civils pour les remplacer par des agents de la paix. Mais un congé de maternité prolongé a remis son statut à zéro, si bien que j'ai officiellement plus d'ancienneté qu'elle. Quand arrive le mois de décembre et qu'on doit poser nos vacances, c'est la dernière servie. J'aime autant vous dire que je ne la ramène pas. Ni personne, d'ailleurs.

Le GPS nous indiqua de quitter l'autoroute, dans un chaos de motels bon marché et de chaînes de magasins répartis de part et d'autre de l'avenue principale. Il semblait à peine croyable qu'en seulement trente minutes de route vers l'intérieur des terres le paysage puisse avoir mué de façon aussi spectaculaire. Une topographie plus plate, une végétation décolorée. L'architecture ressemblait à partout et nulle part à la fois. Ce n'est pas une critique contre Pleasanton, qui est aussi « plaisante » que son nom l'indique. Plutôt un constat sur l'endroit dont nous venions.

« Je continue à avoir le trac », dit Shupfer.

Je la dévisageai du coin de l'œil.

« Avant une notification, précisa-t-elle.

– Ah bon ? »

Elle opina du chef.

« À chaque fois.

– Moi aussi. »

Nouveau hochement de tête de sa part, différent : approbateur.

Coincée dans une enfilade de maisons de style ranch, prise en sandwich entre une école primaire et un collège, l'impasse Homer Court était la dernière et la plus courte ramification partant de la tortueuse Chapman Way. En m'extirpant tant bien que mal de l'Explorer, je sentis le soleil se resserrer sur nous, comme le zoom d'un microscope.

Mon regard s'attarda sur le panier de basket mobile planté sur le trottoir, le socle écrasé sous des sacs de sable, le panneau en surplomb sur la chaussée.

« Ouais, franchement, commenta Shupfer. Pourquoi ils le foutent pas dans leur allée, bon sang ? »

Elle pensait à la sécurité. À ses propres gamins qui dribblaient des heures sur l'asphalte, en criant « voiture » et en déguerpissant à chaque alerte.

J'acquiesçai en silence, même si ce n'était pas à ça que je pensais, moi. Pas du tout.

Je m'étonnais de ce que l'arceau me paraisse aussi haut.

Il y a plusieurs raisons d'avoir le trac avant une notification. Les gens s'en prennent au messenger, et parfois violemment. Par un jour de canicule comme celui-là, vous êtes tenté de renoncer à votre gilet pare-balles. Je ne le fais jamais. Mieux vaut être en sueur et vivant.

Il est rare que ça en arrive là, bien sûr. Dans le meilleur des cas, je suis juste sur le point de gâcher la journée, la semaine, l'année, la vie de quelqu'un. Si cette idée ne vous met pas mal à l'aise, c'est que vous manquez de l'empathie requise et que vous ne devriez pas faire ce boulot.

Un cruel paradoxe. Seul un vrai psychopathe serait capable de délivrer ce genre de nouvelle sans en subir les conséquences. Mais qui a envie d'apprendre la mort de son père par un psychopathe ?

Une part de moi espère toujours que la personne ne sera pas chez elle. En pleine journée, en pleine banlieue peuplée par des familles à deux salaires...

Peut-être qu'on aurait de la chance : pas de voiture dans l'allée.

Nous toquâmes à la porte.

Silence.

Shupfer réessaya, plus fort.

Nous fîmes le tour de la maison. Je me penchai par-dessus la grille,

criai en direction de l'arrière-cour.

Pas de réponse.

Un voisin nous confirma que c'était bien la maison de Melissa Girard. Il repéra l'Explorer, afficha une mine inquiète et nous demanda ce qu'on était venus faire ici.

« Juste une visite de courtoisie, répondit Shupfer. Pas de quoi s'affoler. »

Nous retournâmes devant chez Melissa Girard. Shupfer sortit une carte de visite, écrivit un petit mot au dos et s'apprêtait à la glisser sous la porte lorsqu'une Toyota RAV4 bleue se gara derrière nous.

Shupfer rangea la carte dans sa poche.

La conductrice descendit. Elle avait les traits tirés, la peau très claire, et nous dévisagea avec des yeux de raton laveur tandis que nous redescendions l'allée à sa rencontre. Je remarquai un siège enfant sur la banquette arrière, tourné dos à la route.

« Madame Girard ? » commença Shupfer.

La femme hocha la tête.

« Je suis Lisa Shupfer, adjointe du coroner du comté d'Alameda. »

Elle parlait clairement, sans se précipiter ni faire traîner. Avec l'intonation de la vérité, qui est une sorte de don naturel.

« Je crains d'avoir une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Votre père est décédé. »

Le temps d'un instant, Melissa Girard resta sans réaction. Puis elle ouvrit la portière arrière et se pencha vers le siège enfant.

Elle le détacha et le hissa hors du véhicule, le dos plié dans une position douloureuse. L'espace au pied de la banquette arrière était rempli de sacs de supermarché. Elle n'allait jamais y arriver toute seule. Je trottais jusqu'à elle pour lui proposer mon aide.

« Merci », dit-elle.

Le voisin nous épiait par la fenêtre. Shupfer le fusilla du regard et il disparut.

Nous entrâmes dans la maison et la suivîmes dans la cuisine.

« Sur le plan de travail, ça ira, merci », m'indiqua Melissa Girard.

Je dégageai de la place pour les sacs parmi un capharnaüm de biberons sales.

« Y a-t-il quelqu'un que vous pourriez appeler pour venir vous tenir compagnie ? demanda Shupfer.

– Pourquoi voulez-vous que je fasse ça ?

– Ça peut aider de ne pas être seul », dis-je.

Melissa Girard désigna d'un geste le siège enfant.

« Je ne suis pas seule, rétorqua-t-elle avant d'éclater de rire. Je ne suis jamais seule. »

Riant toujours, elle se mit à déballer ses courses.

Le bébé était un garçon d'environ trois mois, qui dormait, la tête affalée sur la poitrine. Son body disait « J'♥ MON GRAND FRÈRE ».

De derrière la porte du frigo, Melissa Girard nous lança : « Il vous fallait autre chose ? »

Shupfer me fit signe de l'attendre dehors. Je sortis.

Assis dans l'Explorer, je me surpris à penser à Tatiana Rennert-Delavigne. Elle était mon point de comparaison le plus récent, et je ne pouvais m'empêcher de songer au contraste entre sa réaction à la mort de son père et celle de Melissa Girard.

Je me demandai si elle allait bien.

Je n'avais aucun prétexte valable pour la contacter. En me souvenant que le Dr Louis Vannen ne m'avait jamais rappelé, je changeai mon fusil d'épaule et me rabattis sur une autre idée.

« Cabinet médical, j'écoute. »

Je répétais mon laïus. Comme la fois précédente, la secrétaire refusa de me dire si Walter Rennert avait été un de leurs patients. Elle transmettrait le message au docteur, etc.

« D'accord, la coupai-je. J'ai déjà appelé la semaine dernière. Le Dr Vannen est-il à son cabinet actuellement ? »

– Il est sorti déjeuner il y a quelques minutes.

– Vous pourriez regarder son agenda et me dire quand il sera libre ?

– Il est complètement débordé. Tout ce que je peux faire, c'est le prévenir.

– OK, merci. Bonne journée.

– À vous aussi. »

Shupfer réapparut. Je me penchai pour lui ouvrir la portière côté conducteur.

« Ça va ? » lui demandai-je.

Elle secoua la tête, introduisit la clé dans le contact.

« On ne devrait pas attendre que quelqu'un arrive ? » suggérai-je.

Shupfer se tourna vers la maison et réfléchit quelques secondes.

« Je crois que non, finit-elle par dire.

– Ça t’ennuie si on fait un petit détour ? »

Vingt minutes plus tard, nous nous engageons sur le parking du centre médical dans lequel exerçait Louis Vannen. Shupfer longea une rangée d’emplacements réservés. Trois appartenaient au cabinet d’urologie Contra Costa & Associés. Celui du milieu était inoccupé.

Shupfer trouva une place non loin et se gara en marche arrière.

Peu avant 13 heures, un coupé BMW gris métallisé se glissa dans l’emplacement réservé. Les feux de stop s’éteignirent et je sortis de l’Explorer.

« Docteur Vannen ? » dis-je.

Il se figea, le corps à moitié hors de la voiture. Il avait la soixantaine bien tassée, une silhouette musclée et bronzée, les manches roulées sur des avant-bras velus. Il me regarda, regarda l’Explorer, Shoops, puis moi de nouveau. Il se dressa alors de toute sa hauteur, le torse bombé.

« Je peux vous aider ?

– J’espère, répondis-je en marchant vers lui. Ça fait une semaine que j’essaye de vous joindre. J’ai appelé à votre cabinet deux fois et on m’a dit qu’on vous transmettrait le message, mais comme j’étais dans le coin, je me suis dit que j’allais passer. »

Il émit un son à mi-chemin entre le gloussement et la toux : *Ah, c’est lui.*

« Vous tombez mal, j’ai des patients qui m’attendent.

– C’est au sujet d’un de vos patients, justement. Walter Rennert. »

Un temps. Vannen replongea dans la BMW pour récupérer son téléphone dans le porte-gobelet. Lorsqu’il ressortit, son expression s’était éclaircie.

« Désolé, dit-il en claquant sa portière. Je n’ai aucun patient de ce nom-là.

– Vous lui avez prescrit des médicaments, insistai-je. Du Risperdal. »

Il secoua la tête.

« Je ne pense pas, non.

– Il y a votre nom sur le flacon.

– Alors ce doit être une erreur. Vérifiez auprès du pharmacien.

– Très bien. Pardon de vous avoir dérangé.

– Il n’y a pas de mal. Mais maintenant il faut vraiment que j’y aille.

– Bien sûr. Merci. »

Il s’éloigna en direction du bâtiment.

« Docteur Vannen ? »

Il pivota, l’air agacé.

« Vous avez oublié de fermer votre voiture à clé. »

Il me fixa du regard, sortit les clés de sa poche, pressa sur le bouton. La BMW bipa.

Je remontai à côté de Shoops.

« C’était bizarre, non ? » lui demandai-je.

Elle mit le moteur en route.

« Hmm.

– Ça veut dire quoi, “hmm” ?

– Rien, dit-elle en passant une vitesse. Hmm, c’est tout.

– Allez, vas-y, roule.

– Hmm. »

Les gens conservent leur vie entière sur leur téléphone.

Avoir quelqu'un dans vos contacts ne prouve pas que vous ayez une vraie relation avec lui. J'ai moi-même parmi mes contacts des noms – Ike le Plombier, Fille Lunettes à carreaux – que je suis incapable d'associer à un visage.

Mais, à un moment, j'ai eu une raison de les enregistrer.

Sitôt de retour au bureau, je descendis au service des scellés pour y récupérer l'iPhone de Walter Rennert.

Assis à mon poste de travail, je fouillai dans mes notes à la recherche des codes que Tatiana m'avait suggérés. Elle m'avait dicté quatre combinaisons de quatre chiffres. L'anniversaire de Rennert et ceux de ses enfants.

« Quelqu'un sait à combien d'essais j'ai droit avant qu'il se bloque ? demandai-je à la cantonade en brandissant le téléphone en l'air.

– Cinq, répondit Moffett.

– Dix », rectifia Sully.

Une autre technicienne, Carmen Woolsey, me conseilla de le monter au labo.

« Je n'ai pas envie de me retrouver avec une avalanche de données », rétorquai-je en tapant sur Google « iphone code erroné ».

Sully avait raison : après dix codes incorrects, non seulement le téléphone se bloquerait mais il effacerait automatiquement toute sa mémoire.

Aucun des codes de Tatiana ne fonctionnait.

S'il me fallait encore un prétexte pour l'appeler, je le tenais.

« Allô ?

– Bonjour, madame Rennert-Delavigne ? Ici Clay Edison, du

bureau du coroner.

– Ah », fit-elle.

On aurait pu devenir fou à essayer de deviner la signification de ce « ah ».

Ah, c'est vous. Ah, super. Ah, merde.

« J'ai sous les yeux l'iPhone de votre père, dis-je, et malheureusement aucun des codes que vous m'avez suggérés ne semble être le bon.

– ... ah... euh, une seconde... attendez une seconde. »

J'entendis le grincement d'une chaise sur le sol.

« Je vous dérange ? demandai-je.

– Non, non, ça va, je... »

Elle s'éclaircit la gorge.

« Ça va, reprit-elle. Je comptais vous appeler. »

Je me raidis en prévision des hurlements qui allaient sans doute suivre.

« D'accord.

– Je voulais vous remercier de votre aide. Pour les... les pompes funèbres.

– Je vous en prie, répondis-je. Mais je ne me souviens pas de vous avoir été très utile sur ce point.

– Non, enfin, vous m'avez aidée d'une manière générale, disons. Alors merci.

– Pas de problème. »

Peut-être n'avait-elle pas vu le certificat de décès et s'accrochait-elle encore à l'idée d'une enquête pour homicide. Ou bien j'avais vu juste : elle avait repris ses esprits et tourné la page.

« Le téléphone, poursuivit-elle. Ça veut dire que vous travaillez encore sur ce dossier ? »

Merde.

« L'autopsie a été réalisée la semaine dernière, indiquai-je. Il reste quelques détails à boucler.

– Comme quoi ?

– C'est tout un processus, dis-je en cherchant à rester le plus vague possible.

– Mais vous avez terminé l'autopsie.

– L'intervention en elle-même est terminée, oui, mais pas l'ensemble du protocole. J'ai de quoi noter, si vous avez d'autres codes

à me proposer.

– Je... OK. Je vous ai donné les anniversaires, je crois. Qu'est-ce que vous avez ? »

Je lui relus la liste, et elle me fournit une autre combinaison de quatre chiffres.

« Ça, c'est leur anniversaire de mariage. »

Avec un divorce à la clé ? Mouais...

« Et les anniversaires des parents de votre père, par exemple ?

– Je ne les connais pas par cœur. Je peux chercher et vous rappeler.

– Ou m'envoyer un mail. Vous avez mon adresse sur la carte que je vous ai laissée.

– À votre avis, on me le rendra quand ? Le téléphone. J'aimerais bien récupérer les photos qui sont dessus.

– En général, on le garde jusqu'à ce que le dossier soit officiellement clos.

– Et vous avez une idée de quand il le sera ? »

Pour une mort naturelle sans équivoque ? Un mois. Deux, maximum.

« Vous savez quoi ? répondis-je. Si j'arrive à déverrouiller le téléphone, je télécharge les photos et je vous les envoie. Ça vous va ?

– Parfait. Merci beaucoup.

– De rien.

– Il n'y a pas d'urgence, ajouta-t-elle. Je voudrais juste les avoir, c'est tout.

– Je comprends. »

Silence.

« Je vais vous trouver les autres dates d'anniversaires », dit-elle.

La date de l'anniversaire de mariage échoua, ainsi que les deux autres qu'elle m'envoya le lendemain. N'ayant plus droit qu'à trois essais, je me lassai de vivre dangereusement et montai au labo.

« Vous avez du bol que ce soit un 4S, déclara le gars de l'informatique après un bref coup d'œil. Ceux d'après sont un vrai cauchemar. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

– Tout. Appels, textos, historique du navigateur, photos, vidéos. »

Lorsque je revins au bureau après mes jours de repos, un mail m'attendait.

« Ce n'est pas super organisé, déclara le gars de l'informatique en me tendant le téléphone et une clé USB, mais tout est là. »

Tout, en effet. Rennert avait opté pour le modèle à soixante-quatre gigas, la plus grande capacité disponible à l'époque ; la moitié de ce qui existait désormais, mais déjà largement assez pour y accumuler un paquet de conneries en l'espace de quelque cinq années. Tout élément d'information potentiellement utile était enfoui dans des dossiers, sous-dossiers et sous-sous-dossiers, mais sans l'interface ergonomique habituelle. C'était comme de se faire vomir dessus par la Matrice.

À force d'exploration, je finis par trouver la liste des contacts.

« Shoops, lançai-je. Viens voir ça. »

Elle fit rouler son fauteuil jusqu'à moi. J'avais sélectionné un dossier nommé LOUIS VANNEN et ouvert un fichier texte contenant l'adresse mail de Vannen ainsi que ses numéros de fixe et de portable.

« Donc ? demanda-t-elle. Il a menti.

– Ouais.

– Donc ?

– Donc il a *menti*. »

Elle me jeta un regard en coin.

« Tu disais que ce dossier était une affaire bouclée.

– Ça l'est.

– Alors qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Je trouve ça bizarre.

– Il y a des tas de choses bizarres. Zaragoza est bizarre.

– Eh ! Je vous entends.

– La vie est bizarre, reprit Shupfer. La mort est bizarre.

– Dis donc, ça vole haut, commenta Moffett.

– Pourquoi Vannen m'aurait-il menti ? » insistai-je.

Shupfer haussa les épaules.

« Peut-être qu'il flippe parce qu'il lui a prescrit le Risperdal pour un usage récréatif.

– Il y a des gens qui prennent du Risperdal pour s'amuser ?

– Les gens prennent tout et n'importe quoi pour s'amuser, répondit Moffett.

– Ça, c'est vrai, renchérit Daniella Botero. J'avais une copine au lycée qui se shootait à la noix de muscade.

– Je ne savais pas que c'était possible, rétorqua Moffett.

– Si, carrément. Mais bon, faut s'en enfiler genre un demi-kilo.

– Tant qu'à se faire faire des ordonnances de complaisance, objectai-je à Shupfer, autant demander de l'OxyContin, non ? »

Nouveau haussement d'épaules.

« Rennert était psy, dit-elle, il connaissait sa chimie personnelle.

– De la *noix de muscade*, marmonna Moffett.

– Ça ne me plaît pas », persistai-je.

Shupfer sourit, mais seulement des lèvres, pas des yeux.

« Comme tu voudras, princesse », me lança-t-elle en roulant jusqu'à son bureau.

Je me replongeai dans mon fatras de données. Rennert n'avait pas beaucoup de photos, ce qui me semblait assez bien coller avec l'homme que je commençais à deviner : un solitaire. Je copiai le peu qu'il y avait sur une clé vierge et la glissai dans une enveloppe adressée à Tatiana, que je jetai dans ma bannette À POSTER.

Quelqu'un proposa d'aller chercher des cafés pour tout le monde et prit les commandes.

« Un latte aux épices, lança Moffett. Avec un max de muscade. »

À 17 h 30, je rassemblai mes affaires. Mais au lieu de déposer l'enveloppe au courrier, je continuai à marcher vers la porte, descendis l'escalier et traversai le hall, dont le lino avait été fraîchement désinfecté. Je saluai de la main Astrid derrière la vitre de la réception et sortis dans la douceur du soir.

Blotti dans un petit coin tranquille, au pied d'un parc régional, l'immeuble qui abrite nos locaux est un bloc de béton neuf entouré de chênes de Californie et d'une profonde ravine grouillant de lierre, comme des douves désaffectées. Je franchis la passerelle qui menait au parking, la rampe humide sous ma paume. Bientôt l'automne.

Je songeai au programme qui m'attendait. La salle de gym. Un arrêt tacos au Chipotle. Retour à la maison pour me planter devant la chaîne Histoire. La grande question était de savoir avec qui j'allais passer ma soirée : Jésus ou Hitler ?

Je lançai mon sac sur la banquette arrière de ma voiture et roulai jusqu'à Berkeley.

Tatiana Rennert-Delavigne habitait sur Grant Street, près de ce qu'on appelle le Gourmet Ghetto, à un quart d'heure en voiture de chez son père. Ses pénates étaient plus modestes : le premier – et dernier – étage d'un immeuble orange des années 1970, qui jurait un peu dans un pâté de maisons plutôt mignon à part ça. La Prius gris métallisé partageait le parking avec un break Subaru bicolore.

Déposer la clé USB dans la boîte aux lettres.

Repartir sans avoir sonné.

Rentrer chez moi regarder mes documentaires historiques.

Je détachai ma ceinture et ôtai la chemise de mon uniforme. Je sortis de mon sac de sport un spray de désodorisant lavande, espérant ainsi couvrir la pellicule de puanteur acquise en un seul passage d'une minute trente par la morgue.

Corps en décomposition. *L'odeur du mal*, comme dit Zaragoza. Une souillure sensorielle persistante, qui vous ronge les sinus, vous laque le visage et vous poursuit des heures durant. Il en suffit d'une bonne bouffée pour détruire vos illusions sur le monde.

Je m'aspergeai de désodorisant.

La voiture se remplit d'exhalaisons lavande.

Je baissai la vitre et agitai la main en toussant.

Une fois les vapeurs dissipées, je sentais un poil moins mauvais.

Peu importait. Je n'allais pas la voir, de toute façon, je n'étais qu'un livreur.

Je m'aspergeai une seconde fois.

J'attrapai dans mon sac un vieux sweatshirt portant le blason de la fac de Berkeley, que j'enfilai sur mon tee-shirt.

L'homme dans le rétroviseur : échevelé, la mine vaseuse, vaguement fétide.

Quel tombeur !

Les marches extérieures qui montaient à l'appartement de Tatiana étaient en béton, silencieuses sous mes pas. Une petite boîte aux lettres en métal était fixée à la façade. Le rabat grinça quand je le soulevai pour déposer l'enveloppe à l'intérieur.

Je commençai à redescendre les marches.

Derrière moi, une porte s'ouvrit.

« Bonjour. »

Je pivotai.

Elle était pieds nus sur le palier, vêtue d'un legging et d'un tee-shirt très décolleté, les cheveux relevés en chignon.

« Bonjour, répondis-je. Je ne voulais pas vous déranger. Je vous ai apporté les photos que vous m'aviez demandées. »

Elle me dévisageait.

« Vous n'étiez pas obligé, dit-elle.

– Pas de problème. J'étais dans le coin. »

Ben voyons. J'avais fait un détour de huit kilomètres pour venir jusque-là.

« Bref, enchaînai-je en désignant la boîte aux lettres. Tout est là. »

Elle alla récupérer l'enveloppe et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

« Ils ont marché, donc, je suppose.

– Pardon ?

– Les codes que je vous ai donnés. C'était lequel ?

– Aucun, en fait. Mais on a nos méthodes. »

J'avais dit ça pour plaisanter, mais elle hocha la tête d'un air absent, le nez toujours plongé dans l'enveloppe.

« C'est dingue que tout tienne sur un petit truc comme ça. »

Je n'eus pas le courage de lui dire que son père n'avait guère été un photographe prolifique. Le dossier contenait une centaine d'images, dont beaucoup étaient des doublons. Enfin, il y avait quand même une poignée de clichés qui lui feraient plaisir, où on les voyait ensemble.

« C'est très important pour moi d'avoir ça, dit-elle en plaquant l'enveloppe contre sa poitrine. La moindre trace. »

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

« J'ai l'impression que je devrais vous offrir un café, non ? Ce n'est pas ça que je suis censée faire ?

– Vous n'avez rien de spécial à faire.

– S'il vous plaît. Vous avez pris sur votre temps. Je n'ai pas de café, seulement du thé. Vous voulez un thé ? »

Autour de nous, le ciel s'était embrasé.

« Un verre d'eau ne serait pas de refus », répondis-je.

Elle s'écarta pour me faire entrer chez elle.

Au fil des ans, j'ai hélas eu l'occasion de visiter certaines des maisons les plus spectaculairement cradingues de Californie. Comparé, mettons, à un squat de toxicos, l'appartement de Tatiana paraissait indéniablement spacieux, alors même que de vastes portions étaient englouties sous des cartons et des piles de papier chancelantes. Des paquets de cartons aplatis, encore dans leur film d'emballage, étaient posés contre le mur, attendant qu'on leur donne vie, impatients qu'on les nourrisse.

Tatiana me conduisit jusqu'à la kitchenette par un chemin qui avait été dégagé à travers le salon.

« Pardon pour le bazar, dit-elle. Je suis un peu sous l'eau, en ce moment. »

Elle sortit un verre d'un placard et une carafe filtrante du frigo.

« Asseyez-vous, je vous en prie. »

Je ne voyais pas où. Il y avait des cartons sur les chaises de la cuisine et une mosaïque de papiers sur la table ; des relevés de banque, d'assurance, des factures, pour certains datant de plusieurs années, adressés à Walter Rennert ou à un fidéicommissaire à son nom.

Tatiana termina de me servir et, en se retournant, s'aperçut que j'étais toujours debout. Elle s'empressa de poser le verre et d'empiler des documents qu'elle fourra en vrac dans un carton ouvert.

« Je suis l'exécuteur testamentaire, expliqua-t-elle en refermant le carton d'un coup sec. Surprise ! »

Elle débarrassa deux chaises, me tendit le verre, et nous nous assîmes.

« Vous ne le saviez pas ? m'étonnai-je.

– Il n'a pas pris la peine de me prévenir, dit-elle avec une pointe d'amertume dans la voix, aussitôt balayée. Je suis le choix le plus logique. Stephen vit à Boulder, dans le Colorado, et Charlie à New York. Ils ont leur vie. »

Ce qui voulait dire qu'elle, non ?

Je bus une gorgée, en décidant que ce verre serait mon horloge :

une fois vide, je m'en irais.

« Papa a quand même eu le bon sens de diviser ses biens en trois, précisa-t-elle. Au moins, on ne se battra pas pour ça. »

La fratrie m'avait paru plutôt heureuse sur les photos d'enfance. Mais à présent, il y avait de l'argent en jeu. Je hochai la tête d'un air évasif.

Tatiana laissa échapper un soupir et replia une jambe sous elle, le dos droit comme un piquet, le torse bombé. On aurait dit qu'elle se présentait pour une inspection militaire. Elle avait le sternum constellé de taches de rousseur, la lèvre inférieure dilatée en une moue légèrement boudeuse, les yeux écarquillés devant l'avalanche étalée autour d'elle.

« C'est sans doute difficile à croire, dit-elle, mais je suis de nature plutôt minimaliste. »

Ça ne me surprenait pas. Abstraction faite du fatras hérité de son père, on ne voyait pas grand-chose en termes de déco. Des posters noir et blanc accrochés à la hâte avec des bouts de scotch ; un ukulélé sur le futon. Une pile de livres de cuisine et un bouquet de fleurs séchées dans une bouteille de lait reconvertie. Ça ressemblait davantage à un appartement d'étudiant, donnant l'impression qu'elle venait d'emménager. Ou qu'elle allait bientôt déménager. Ou qu'elle ne savait pas trop.

« L'avocat... reprit-elle. Il en avait un, au fait... L'avocat m'aide, mais il me reste quand même une tonne de boulot, surtout parce que mon père était complètement désorganisé. Je dois tout faire évaluer. Les œuvres d'art... J'ai parcouru ses relevés de carte bancaire. Il avait souscrit des tas de trucs, des abonnements à la con, des services d'"alertes à la fraude" ou je ne sais quoi, le genre d'arnaques sournoises qu'une personne normale remarque et annule. Il avait trente-six comptes différents, et de chacun partent chaque mois des prélèvements automatiques vers Dieu sait où. Sans compter qu'il gardait ses archives dans sa cave, qui est inondée dès qu'il pleut, si bien que tout jusqu'à mi-mollet est à moitié moisie. Je ne peux pas y passer plus de cinq minutes sans que ça déchaîne mes allergies, alors j'ai décidé de tout trimballer ici. J'ai déjà fait quatre voyages, et ce n'est pas fini. »

Je songeai qu'elle avait peut-être une autre raison inavouée : elle ne pouvait pas supporter de se retrouver seule dans cette grande

maison vide, à entendre le fantôme de son père dégringoler encore et encore dans l'escalier.

« Enfin bref, conclut-elle en secouant la tête pour chasser son irritation dans un sourire. Alors comme ça, vous habitez dans le coin ?

– Lake Merritt, répondis-je.

– Ah, fit-elle, et son sourire se voila d'une légère perplexité. Super. »

À sa place aussi, j'aurais été perplexe. Nous n'étions pas du tout près de chez moi. Mais j'étais content d'avoir trouvé un sujet de conversation neutre.

« Disons que c'est mieux si vous aimez les oies, précisai-je.

– C'est votre cas ?

– À regarder de loin, ça va. Mais de près, c'est vraiment des enfoirées. »

Elle pouffa de rire.

« Je connais des gens comme ça, dit-elle. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'ils se donnent tous rendez-vous dans mon cours de yoga. »

Je lui demandai où elle enseignait.

« C'est un boulot d'appoint. En fait, je suis danseuse. Et vous ?

– Euh, ben... »

Elle se plaqua une main sur la bouche.

« Oh, mon Dieu, je ne peux pas croire que je viens de vous poser cette question. »

Elle éclata de rire.

« Un réflexe, commentai-je.

– Exactement.

– Il faut dire, ajoutai-je en montrant mon sweatshirt Berkeley, que je suis venu déguisé. »

Elle eut un large sourire. Elle avait de très belles dents. Et des dents, j'en ai vu beaucoup.

« Oui, acquiesça-t-elle. *Exactement*. Merci. C'est de *votre* faute. »

Je ris moi aussi, en partie pour cacher ma gêne. Le fait qu'elle m'ait posé la question, même par inadvertance, attirait l'attention sur l'incongruité de ma présence. C'était le genre de question qu'on pose lors d'un premier rendez-vous avec quelqu'un qu'on a connu sur un site de rencontres.

Je vidai mon verre d'un trait et me levai pour le déposer dans

l'évier.

« Ne bougez pas, je vais le faire, dit-elle en me le prenant des mains. Je peux vous offrir autre chose ?

– Non, merci.

– Merci à vous pour les photos.

– Je vous en prie. Bon courage », conclus-je, ou plutôt tentai-je de conclure.

Mais je n'eus pas le temps de finir ma phrase avant qu'elle ajoute :
« Je vous ai reconnu, vous savez. »

Je me tus.

« Là-bas, chez mon père. J'ai pensé... quand vous vous êtes présenté, enfin, c'est-à-dire que vous êtes assez... »

Elle agita une main au-dessus de sa tête, pour mimer le mot
« grand ».

« Mais je n'étais pas sûre jusqu'à ce que vous me donniez votre carte.

– Vous étiez en fac à Berkeley ? devinai-je.

– Promo 2007, précisa-t-elle.

– Moi, 2006.

– Je sais. Je vous ai cherché sur Google, juste pour vérifier que je ne m'étais pas fait un film. Ça m'a rassurée, en un sens. *Oh mon Dieu, je le connais*. Même si je ne vous connais pas, en fait. C'est étrange, non, d'avoir pensé ça ?

– Pas si étrange, rétorquai-je avec un haussement d'épaules. Ça arrive. Les gens sentent une connexion.

– Vous avez l'habitude qu'on vous reconnaisse.

– C'est pas non plus comme si j'étais célèbre.

– Un peu quand même, à l'époque.

– Un peu comme ça », concédai-je en rapprochant le bout de mon pouce et de mon index.

Et puis je les rapprochai encore plus, de sorte qu'ils se touchaient presque, et j'ajoutai : « Pendant ça de temps.

– Je ne suis jamais allée à aucun match, admit-elle. C'est mal ?

– Très mal. Mais je vais quand même vous aider. »

Elle rit.

« Parce que vous êtes un mec bien. »

Je souris, haussai de nouveau les épaules.

« On ne parlait que de ça, cette année-là, dit-elle. De l'équipe de

basket. »

En effet. De l'équipe, et de moi.

« Je suis sûre que c'est pour ça que je ne suis jamais venue aux matches, poursuivit-elle. Par principe. Moi, je me la jouais artiste. Je suis désolée. »

Je balayai ses excuses d'un geste.

« Ça vous manque ? demanda-t-elle.

– Pas vraiment.

– Même pas un peu ?

– Je ne dis pas que ça a été facile d'arrêter. Mais je n'ai pas eu le choix.

– Et maintenant ? Pourquoi ça ?

– Ce boulot, vous voulez dire ? »

Elle confirma d'un hochement de tête.

« Pourquoi fait-on ce qu'on fait ? m'interrogeai-je tout haut.

– Parce que ma mère m'a mis des ballerines aux pieds avant même que je sache marcher », répondit-elle.

Jusque-là, elle n'avait montré aucun signe laissant penser qu'elle percevait mon odeur, que ce soit celle de la morgue ou du désodorisant. Mais je m'aperçus en sursautant que *moi*, je percevais la sienne. Les odeurs jouent un rôle dans mon travail ; ce sont des outils parmi les autres et, à force, mon nez est devenu à la fois extrêmement sensible et difficilement rebuté. Tout corps, vivant ou mort, possède son propre parfum unique. Celui de Tatiana était sombre, puissant et alerte alors qu'elle se rapprochait de moi.

« Ça ne finit pas par vous lasser, s'enquit-elle, d'avoir affaire à des gens comme moi toute la journée ?

– Non.

– Vous dites ça avec une telle conviction !

– C'est la vérité, insistai-je. Quand je parle avec une personne endeillée, elle se fiche de savoir à combien d'autres personnes j'ai parlé avant elle, ce jour-là ou n'importe lequel. Et elle a bien raison. Pour elle, c'est la première fois. Elle mérite la même attention et le même respect que toutes les précédentes. »

Tatiana faisait rouler le verre vide entre ses paumes comme si elle voulait fabriquer un boudin en pâte à modeler.

« Je sais que vous ne me croyez pas, pour mon père », déclara-t-elle.

Je m'apprêtais à la démentir, mais elle m'interrompit :

« Ça ne fait rien. Moi non plus, je ne me croirais pas. Mais si ce que vous venez de me dire est vrai, regardez-moi dans les yeux une minute. »

Je me demandai alors si tout jusque-là – me proposer d'entrer, ses paroles, sa fausse timidité – n'avait été destiné qu'à nous conduire jusqu'à cet instant, où elle pourrait faire pression sur moi. Mais cela lui imputait une bien trop grande part de responsabilité. Pour commencer, elle ne m'avait jamais demandé de passer chez elle. C'était mon idée.

« Vous avez l'impression que les gens ne vous écoutent pas ? demandai-je.

– J'ai l'impression que les flics n'ont pas envie de s'en mêler, parce que ça les obligerait à reconnaître qu'ils ont peut-être merdé.

– Merdé à quel niveau ?

– Quand Nicholas est mort. Ça aussi, ils l'ont ignoré, et maintenant il faut bien qu'ils justifient leur décision. Mais je me souviens de la panique dans laquelle était mon père.

– J'imagine », dis-je.

Elle me dévisagea en fronçant les sourcils.

« Je n'arrive pas à savoir si vous êtes ironique ou pas.

– Pas du tout. Ça a dû être terrifiant pour lui. »

Elle s'autorisa un hochement de tête.

« Et vous aussi, ça a dû vous affecter, ajoutai-je. Pas seulement ça. Toute l'histoire.

– Mes parents ont fait de leur mieux pour me protéger de ce qui leur arrivait. Je suis littéralement tombée des nues quand ils m'ont annoncé qu'ils divorçaient. Je veux dire, je ne suis pas aveugle ; ça faisait des années qu'ils étaient malheureux. Et ni l'un ni l'autre n'était spécialement doué pour faire durer un mariage. Mais, je ne sais pas pourquoi, j'avais supposé qu'ils continueraient à tenir. Pour *moi*. »

Elle ricana de sa propre candeur.

Je lui demandai combien de fois ils avaient été mariés respectivement auparavant.

« Papa, juste une. Mais elle ? Bon sang... C'est ce qu'on appelle une collectionneuse. Il était son cinquième.

– Oui, c'est vrai que ça commence à faire, reconnus-je.

– Mais je suis sûre que vous avez vu pire, non ? s'enquit-elle,

pleine d'espoir.

– J'ai eu un gars qui s'était marié neuf fois. Dont deux avec la même femme.

– Les gens sont dingues, soupira-t-elle. Un jour, elle m'a dit que j'étais son Ave Maria. Comprendre par là : sa dernière chance d'avoir un enfant. Bien entendu, elle ne pouvait pas se permettre de tomber enceinte tant qu'elle dansait. C'est une de ses rengaines : "J'ai vu trop de filles à qui c'est arrivé, ton corps n'est plus jamais le même après..." Qu'est-ce que ça veut dire, vous avez "eu un gars" ? »

J'hésitai une seconde.

« Dans le cadre de mes fonctions, dis-je.

– Ah, fit-elle. Bien sûr. J'aurais dû m'en douter.

– Toutes mes histoires finissent de la même façon.

– J'ai presque peur de vous demander de quoi il est mort.

– D'un accident de moto.

– J'imaginai qu'il avait peut-être été assassiné par sa dernière épouse. »

Le décolleté de son tee-shirt s'était un peu affaissé. Elle tira dessus pour le remonter puis passa une main dans sa nuque afin de rassembler quelques mèches folles, tendant le tissu sur ses seins. Il faisait chaud dans la cuisine. Elle n'avait pas la clim, comme la plupart des maisons du comté d'Alameda. C'est quand on en a vraiment besoin qu'on s'aperçoit que ça manque. Des diamants scintillaient dans le creux de son cou.

« L'autre jour, repris-je, vous avez dit que vous aviez quitté Berkeley pendant un temps.

– Je suis partie vivre à New York.

– Pour danser ? »

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

« Je suis revenue il y a trois ans, déclara-t-elle.

– Pour votre père. »

Que je l'aie deviné tout seul parut d'abord la désarmer, puis la toucher.

« Il ne me l'a jamais demandé, précisa-t-elle. Il a même essayé de m'en dissuader, à vrai dire. Mais il fallait bien quelqu'un pour s'occuper de lui.

– Je suis sûr qu'il le comprenait.

– Qu'il l'ait compris ou pas, il lui fallait quelqu'un, et personne

d'autre ne s'est proposé. Devoir s'arrêter de travailler a été terrible pour lui. Il aurait très bien pu continuer à son compte. Recherche indépendante. Mais il disait qu'il avait perdu sa crédibilité professionnelle. Moi, je lui rétorquais qu'il se fourrait le doigt dans l'œil. Je voulais qu'il s'occupe.

– En plus du tennis.

– En plus du tennis. Il ne faisait que ça. À part tourner en rond chez lui. »

Elle tapotait machinalement le bord du verre.

« Je ne pensais pas qu'il suffirait que je claque des doigts, et hop, poursuivit-elle. Mais c'est frustrant de voir que les flics refusent ne serait-ce que de poser des questions. Qu'est-ce qu'ils ont à y perdre ? À part peut-être pour l'égo de je ne sais qui.

– Vous voulez une réponse honnête ? demandai-je.

– Oui.

– Ils ont beaucoup à y perdre. J'ai vu des gens perdre leur vie entière à se poser des questions. »

Elle garda le silence.

« Je ne dis pas que vous avez tort de demander, ajoutai-je.

– Mais bon, je ferais mieux de me ressaisir et de... (elle dessina un moulinet avec son doigt)... et d'avancer.

– Je ne peux pas savoir à votre place ce qui est bon pour vous.

– Tout ce que je vous demande, c'est de garder un esprit ouvert. »

Un médecin qui ment ; l'écho d'une chute précédente ; un meurtrier dans la nature.

Ça ne me paraissait qu'un demi-mensonge de lui dire : « Promis. »

Elle posa le verre dans l'évier et s'accroupit pour ouvrir le placard en dessous, dont elle sortit un cendrier en céramique et une boîte à cigares, qu'elle disposa sur le plan de travail. La boîte contenait un sachet de marijuana, un paquet de feuilles et plusieurs joints préroulés.

Elle en alluma un au brûleur de la gazinière et tira une profonde bouffée.

Puis me le tendit, encore incandescent.

« Non merci », dis-je.

Un nuage de fumée roula dans sa bouche ouverte, ondulant sur sa langue avant qu'elle ne l'expulse en un long ruban blanc.

« J'ai une autorisation médicale, dit-elle.

– Je ne vous ai rien demandé.

– À cause de mes migraines. »

Je lui adressai un petit salut.

« Bonne soirée, madame Rennert-Delavigne. »

Elle me retourna mon geste.

J'occupe mes jours de repos à des activités d'homme célibataire. Ce qui peut s'avérer compliqué, vu que je travaille le week-end. Mais nous sommes au royaume des autoentrepreneurs et des horaires décalés ; montez une boîte qui vaut un milliard de dollars en restant en pyjama et c'est le jackpot. Même en semaine, les divertissements ne manquent pas, et j'arrive généralement à trouver quelque chose à faire. Flâner au marché bio et draguer la marchande de champignons. Traîner un pote au Lincoln Square Park pour un match de basket improvisé sur un des terrains à disposition, ou carrément à Mosswood Park si je me sens d'attaque et prêt à attendre le début d'une partie.

Ma seule obligation semi-régulière, c'est quand la femme de Zaragoza a pitié de moi et décide de m'inviter à dîner.

Au pire du pire, il y a toujours Tinder.

Mais cette semaine-là, je suis resté chez moi avec mon ordinateur et j'ai lu.

Les articles de presse sur la débâcle de Walter Rennert étaient assez sommaires. Les événements en question dataient d'avant l'explosion d'Internet, et les archives en ligne des journaux locaux, dont *The Oakland Tribune* et *The Daily Cal*, ne démarraient qu'au début des années 2000. Celles du *San Francisco Chronicle* remontaient plus loin, mais naturellement ils avaient jugé que c'était un simple fait divers ne méritant pas grande attention.

Je parvins cependant à apprendre la date du meurtre originel – dans la nuit d'Halloween 1993 – ainsi que le nom et l'âge de la victime.

Donna Zhao, vingt-trois ans, étudiante à Berkeley, avait été retrouvée poignardée à mort dans son appartement, à moins d'un kilomètre au sud du campus de la fac.

Tatiana s'était trompée sur l'année, mais de peu. Elle était enfant, à l'époque ; ce qu'elle savait de cette affaire, elle l'avait appris après coup.

Une chose qu'elle avait bien retenue : l'identité de l'agresseur n'avait jamais été divulguée. Comme beaucoup de procès de mineurs, celui-ci avait eu lieu à huis clos, et je ne trouvais aucune information sur son déroulement. L'essentiel de la couverture médiatique s'était focalisé non pas sur le meurtre en lui-même mais sur le procès civil qu'avaient intenté par la suite les parents de Donna Zhao, accusant de négligence l'université de Californie, son conseil d'administration, le département de psychologie et le Dr Walter Rennert.

Tatiana m'avait dit que l'agresseur avait été recruté pour une des expériences menées par son père. Ce qu'elle avait omis de préciser, délibérément ou pas, était la nature de cette expérience.

Rennert, apparemment, avait consacré sa carrière à étudier les effets de la violence médiatique sur le développement du cerveau. Sa théorie semblait être qu'exposer les enfants à des images choquantes provoquait chez eux toutes sortes de dégâts : une diminution de l'empathie, un affaiblissement de leurs résultats scolaires et – le cœur de son sujet – une propension à commettre des actes de violence dans la vraie vie. En parcourant ses publications en ligne, je compris qu'en pratique il faisait des choses comme montrer à des adolescents des extraits de films d'horreur tout en mesurant leur rythme cardiaque.

Ça me paraissait normal. Pendant ma dernière année de fac, quand je m'étais soudain retrouvé avec pas mal de temps libre, je m'étais porté volontaire pour plusieurs études de psycho. Je me souvenais d'un tableau en liège dans le hall du bâtiment Tolman couvert de tracts promettant des cookies gratuits aux bénévoles qui voudraient bien participer à la construction collaborative d'une tour en briques de bois ; ou cinq dollars pour chausser des lunettes stéréoscopiques ridicules et suivre une balle rebondissante.

Si vous vouliez gagner des crédits d'enseignement plutôt que du cash, il fallait déployer un peu plus d'efforts. Coder des vidéos, taper des données, aider à l'organisation de l'étude elle-même. C'est précisément ce que faisait Donna Zhao avant d'être assassinée : elle travaillait dans le labo de Rennert, comme assistante sur l'expérience qui allait conduire son tueur jusqu'à elle.

Les parents Zhao, de nationalité chinoise, avaient fait appel à un

avocat de San Francisco pour les représenter. Leur postulat était que Rennert, son labo et les institutions auxquelles ils appartenaient avaient échoué à évaluer correctement le potentiel de violence réelle du garçon. En l'exposant à des stimuli violents, ils avaient déclenché une crise qui s'était dirigée sur la cible la plus proche : Donna Zhao.

Un accord à l'amiable avait été signé en 1997.

Ses modalités restèrent confidentielles.

Quelques jours plus tard, Walter Rennert démissionnait de son poste à l'université.

Il n'était pas fait mention de son témoignage au procès.

Le nom de Nicholas Linstad n'apparaissait nulle part.

Je me concentrai sur ce dernier mais ne trouvai strictement rien, pas même une nécro ou un avis de décès.

J'avais fait le tour de ce que je pouvais apprendre sans quitter le confort de mon canapé. J'éteignis mon ordinateur et sortis courir.

En matière de gentrification, le quartier de Lake Merritt a beaucoup d'avance sur le reste d'Oakland. Niché dans la moitié nord de la ville, entouré d'eau et d'autoroutes, il est à l'écart des zones vraiment craignos et ne cesse d'absorber le trop-plein de richesse qui s'échappe des quartiers huppés voisins d'Elmwood, Piedmont ou Montclair. J'y vis depuis suffisamment longtemps pour l'avoir vu changer sous mes yeux, les anciens bistrots se transformer en bars à cocktails – pardon, « cabinets de mixologie » – branchés.

Il reste quand même quelques aspérités. Des épices moulues à la main, des cafés-torréfacteurs et des artisans typographes tant que vous voulez. Mais ce même près de la bretelle de sortie, avec son écriteau en carton et son chihuahua squelettique dans son sac à dos ? Il est toujours sous crystal meth.

Ce jour-là, je courus autour du lac en suivant mon trajet habituel : le long de Bellevue Avenue en passant devant le jardin de bonsaïs, puis en continuant vers le centre nautique, où un groupe de jeunes Blancs athlétiques en tenues ridiculement assorties traînaient leurs avirons vers une eau agitée. Le soleil couchant parvenait assez bien à tout nimer de propre. Les oies, sorties en force, cacardaient de leur odieux ton railleur. Depuis des décennies, elles utilisent ce parc comme relais migratoire. Elles débarquent pour quelques semaines, telles de vieilles tantes mal élevées, avant de s'envoler plus au sud. Mais ces dernières années, elles se sont aperçues qu'elles se plaisaient

bien ici. Peut-être ont-elles des capteurs de cote immobilière. Désormais installées pour de bon, elles ont grignoté le terrain, chiant partout sans discrimination, de sorte que les pelouses sont maintenant constituées davantage de fiente que d'herbe. Même pour un nouveau venu dans le quartier comme moi, c'est difficile de ne pas y voir une métaphore.

Dans la brise résonnaient les clochettes du parc d'attractions Children's Fairyland voisin.

Je continuai à courir, en essayant de garder un esprit ouvert.

Quand, exactement, l'assassin de Donna Zhao était-il sorti de prison ?

Où était-il à présent ?

Distract, je déviai vers le bord du sentier. Sur ma droite s'éleva un braillement rauque et un blitz marron sale.

Putain.

Je fis un bond de côté pour éviter la charge de l'oie, qui se retrouva à donner des coups de bec dans le vide.

Arrivé sur Broadway, je sautillai d'un pied sur l'autre en attendant que le feu passe au rouge.

J'avais encore d'autres questions : sur la mort accidentelle de Nicholas Linstad, sur le procès, sur l'expérience malheureuse de Walter Rennert. Sur Tatiana.

Le petit bonhomme devint vert. Je baissai la tête et fonçai contre le vent pour avoir l'impression d'aller vite. Avec un peu de chance, je pourrais attraper la marchande de champignons avant qu'elle parte.

Le jeudi matin, le sergent Vitti déboula dans l'open space d'un pas pesant.

« Mesdames et messieurs, annonça-t-il, nous avons un gagnant. »

Je réduisis la fenêtre de mon navigateur et pivotai sur mon fauteuil pour accepter ses félicitations.

« Deux semaines d'affilée, bordel, dit-il en brandissant mon bras en l'air. Qu'on apporte un cookie à cet homme !

– Y en a plus, rétorqua Carmen Woolsey.

– Qu'on apporte un donut à cet homme. »

Sully lança un mini-paquet de M&M's sur mon bureau.

« Ça fera l'affaire, marmonna Vitti avant de me flanquer un micro imaginaire sous le nez. Coach. Hé, coach. *Coach.* Quel est le secret de

votre réussite ?

– Je ne peux pas révéler cette information pour le moment », répondis-je.

Vitti gloussa.

« Nan mais regardez-moi cette diva, franchement. »

Tonnerre de huées.

« Vous feriez bien d'en prendre de la graine, bande de jaloux », lança Vitti avec un grand sourire.

Il m'attrapa par les épaules et se mit à les masser furieusement. C'était un fameux pétrisseur d'épaules, le sergent.

« Cette semaine, je vais m'occuper de vous, reprit-il. Vous le savez, pas vrai ? Quel effet ça vous fait, coach ?

– Je ne peux pas révéler cette information pour le moment. »

Vitti me pinça le menton, me tapota la joue et repartit du même pas pesant, en déclarant au passage qu'il faudrait avoir validé ses choix de joueurs au plus tard pour le lendemain 17 heures, avant le coup d'envoi à 17 h 30.

Shupfer leva les yeux au ciel : *Par pitié.*

Je regardai Vitti disparaître dans son bureau et rouvris la base de données en ligne.

D'après notre système, Nicholas Linstad était, au moment de sa mort, un homme blanc divorcé de quarante-deux ans.

Son plus proche parent était son père, Herman Linstad, résidant à Göteborg, en Suède.

Nicholas était mort le 2 décembre 2005 d'une hémorragie cérébrale provoquée par un traumatisme contondant à la tête.

La nature du décès était accidentelle.

Le coroner en charge du dossier était M. Ming.

Je connaissais Ming de loin. Un des derniers coroners civils, il avait pris sa retraite depuis belle lurette mais continuait à passer au bureau de temps en temps. Shupfer et lui étaient proches. Le M de son prénom était l'initiale de « Marlborough ».

J'envoyai un mail à notre service d'archives.

Vingt-quatre heures après, une caisse arriva contenant le dossier de Linstad ainsi que plusieurs dizaines d'autres. Le sien était plutôt épais, en comparaison : il y avait le rapport d'autopsie complet, des photos et des extraits du rapport de police.

En le feuilletant, je remarquai un certain nombre de similitudes superficielles avec le cas Rennert.

Linstad vivait au nord du campus de Berkeley, à l'étage d'une maison en duplex dont le rez-de-chaussée lui servait de bureau. Un escalier extérieur permettait d'accéder directement à l'habitation. C'était au pied de ces marches que le corps avait été retrouvé, par le facteur, autour de 9 h 30. Dans son récit, Ming notait qu'il avait plu par intermittence la veille, et de plus en plus fort pendant la nuit. Les cheveux et les vêtements de Linstad étaient détrempés. La rampe en bois sur le palier de l'étage était branlante, et la porte de l'appartement légèrement entrouverte. L'intérieur présentait un certain désordre, mais pas de traces claires de lutte. Il y avait peu de meubles et quasiment pas d'objets qui traînaient, ce qui rendait la chose difficile à dire. Un seul verre à pied sur la table basse ; un autre dans l'évier ; une bouteille de vin à moitié pleine sur le plan de travail, une autre, vide, dans la poubelle.

Si on voulait voir les similitudes, il fallait aussi voir les différences.

Alors que le corps de Rennert ne montrait ni coupures ni égratignures, celui de Linstad portait les stigmates caractéristiques d'une chute. Dans l'espoir de freiner sa dégringolade, il avait tenté de s'agripper à la façade en bois de la maison, laissant de profondes entailles dans les bardeaux et accumulant des échardes sous ses ongles ; il s'était arraché la moitié de l'ongle du majeur droit. Il avait des bleus sur toute la colonne vertébrale, et un long hématome étroit sur le flanc droit, résultant sans doute d'un choc contre l'arête d'une marche. Il avait les articulations des doigts tout écorchées, et du sang avait coulé sur et autour des marches du bas, en quantité suffisante pour n'avoir pas été lavé par la pluie de la nuit. Le légiste avait conclu que le traumatisme principal provenait du choc de la tête de Linstad contre le trottoir, et non d'un objet. Les analyses toxicologiques indiquaient une alcoolémie de 1,1 gramme par litre de sang.

Les parallèles que je pouvais voir s'expliquaient facilement comme des coïncidences. Linstad et Rennert buvaient tous les deux. Et alors ? L'alcool est un tueur plein de ressources ; le couteau suisse de la mort. Certaines personnes boivent suffisamment pour fragiliser leur aorte. D'autres boivent et tombent dans l'escalier.

Il suffit de chercher des points communs pour en trouver partout.

Linstad vivait dans un immeuble d'un étage. Ah ah ! Tatiana aussi.

Vous voyez ? Du grand n'importe quoi.

Une déposition enregistrée par la police de Berkeley retint davantage mon attention. Un voisin de derrière affirmait avoir entendu le bruit d'une dispute, suivi d'une détonation sourde – peut-être un coup de feu – aux alentours de minuit.

Mais l'enquête de voisinage n'avait rien donné pour corroborer ses dires et, lors d'un second interrogatoire, le type avait reconnu qu'il ne pouvait pas être sûr que la détonation n'ait pas été un coup de tonnerre ou un bruitage à la télévision. Apparemment, ça en était resté là.

Personne – ni chez nous ni chez les flics – n'avait mentionné le tueur de l'affaire Donna Zhao. Soit ils ignoraient son existence, soit ils considéraient la thèse de son implication si improbable qu'elle ne méritait même pas un coup de fil.

Pourtant, malgré tout cela, le coroner en charge du dossier, Ming, dans ses premières conclusions, avait classé le décès dans la catégorie indéterminée.

Je sentais son malaise irradier de la page. Des circonstances indéterminées ne font plaisir à personne, surtout pas à la famille. On s'efforce toujours au maximum de les éviter ; une fois par mois, on se réunit afin d'en discuter en groupe pour essayer de les résoudre, avec le sergent Vitti et l'équipe au complet. La plupart du temps, on parvient à une détermination, comme Ming et consorts avaient fini par le faire.

Le décès de Nicholas Linstad était devenu un accident.

Qu'est-ce qui avait fait douter Ming au départ ?

Je demandai à Shupfer si elle avait son numéro sous la main.

« Je suis retombé sur une de ses anciennes affaires », expliquai-je.

Elle me jeta un regard en coin avant de griffonner quelque chose sur un Post-it.

« Voilà, princesse. »

Avant que je puisse composer le numéro, ma ligne fixe sonna.

« Bureau du coroner, ici Edison.

– Aaah, oui, bonjour.

– Comment allez-vous, monsieur Afton ?

– Je vais bien, merci, oui. Écoutez, je voulais vous dire que je suis prêt à mettre en place les arrangements dont nous avons parlé pour les funérailles.

– Comme indigent, donc ?
– Hahhheuhh... ? Non, monsieur, ce n'est pas ce que je veux dire, non.

– Vous avez trouvé quelqu'un de la famille ?
– Oui, monsieur. Enfin non, pas ça, mais j'ai parlé à l'homme qui le garde en dépôt, et au départ il m'avait dit que ça coûterait mille cent dollars, mais maintenant il dit qu'il peut me le faire pour cinq cents. »

La morgue qui cherche à se débarrasser d'un corps, même à perte. Ou quand l'entêtement finit par payer. Même si, à en croire Afton, cinq cents dollars était encore au-dessus de ses moyens.

Ce qu'il ne tarda guère à me faire savoir :

« À vrai dire, et pour être tout à fait honnête avec vous, je n'ai pas cette somme en ma possession pour le moment, mais je pense l'avoir dans le courant de la semaine prochaine.

– D'accord.

– Donc ce que je voudrais, monsieur, c'est vous informer de cet état de fait de façon qu'on puisse laisser la situation en stand-by un peu plus longtemps, n'est-ce pas, jusqu'à ce que cette autre situation se débloque et que je puisse être payé.

– Courant de semaine prochaine ?

– Oui, monsieur.

– OK. Vous êtes sûr de ça ?

– Aaaah, euh, oui. Oui, je suis sûr.

– D'accord.

– D'accord, d'accord. Alors je vous rappelle la semaine prochaine, hein ?

– Non, pas besoin. Vous pouvez régler ça directement avec la morgue.

– Très bien, monsieur. C'est ce que je ferai. Bonne journée à vous.

– À vous aussi, monsieur Afton. »

Je raccrochai, puis examinai le Post-it avec le numéro de Ming, hésitant à l'appeler.

Moffett décida pour moi.

« Yo, coach ! 1055 Alameda Avenue, on est partis. »

Je collai le Post-it au bas de mon écran et attrapai mon gilet pare-balles.

Deux semaines plus tard, je n'avais pas eu de nouvelles ni d'Afton ni de la morgue, ce qui me parut bon signe. Je n'avais pas non plus de nouvelles de Tatiana, ce que je décidai de prendre comme un signe de rien en particulier. J'avais toujours le Post-it collé sur mon écran, mais il avait dérivé jusqu'aux marges de ma conscience.

Un samedi matin plutôt calme, j'ouvris ma liste de dossiers en attente dans l'idée de les clôturer à la chaîne.

Cliquer sur un nom, confirmer que tout était au clair, l'envoyer aux oubliettes.

Je tombai sur RENNERT, WALTER J.

Le rapport d'autopsie était arrivé la veille.

Je n'avais pas besoin de le lire. Je savais ce qu'il disait. Tout était au clair.

Je pointai le curseur de ma souris sur le bouton ENVOI.

Le Post-it sembla s'illuminer d'un coup.

Je le décollai. Le regardai un moment. Appelai Ming.

Répondeur.

Je raccrochai sans laisser de message et jetai le Post-it à la poubelle.

Le curseur attendait, impatient de dégager Rennert Walter J. et Rennert-Delavigne Tatiana de mon système.

Je ne pourrais pas lui raconter l'histoire qu'elle avait envie d'entendre, mais peut-être quand même la convaincre que j'avais gardé un esprit ouvert.

Je cliquai sur l'onglet COMPLÉMENT D'INFORMATIONS et parcourus le fichier contenant les données extraites du téléphone portable de Rennert.

La semaine ayant précédé sa dissection aortique, il s'était peu servi de son navigateur. Il avait lu des articles sur CNN et la BBC. Cherché des vols d'Oakland à Reno sur Southwest Airlines. Acheté en ligne un nouveau pommeau de douche, sans doute pour remplacer celui qui fuyait dans son grenier. Il avait visité la page d'accueil de l'Association californienne de psychologie, et suivi plusieurs liens à partir de là. Il avait peut-être renoncé à son poste, mais pas à sa passion.

Sa boîte mail contenait surtout des spams. Il y avait un message d'un certain Charles Rennert : le frère de Tatiana, Charlie. Son adresse indiquait qu'il travaillait pour une ONG. Il écrivait d'un ton agacé qu'il attendait toujours de savoir s'il pouvait utiliser la maison de Tahoe à Noël. Il avait besoin d'une réponse de son père avant la fin de la semaine, pour pouvoir dire à Jenna s'il fallait qu'elle inscrive les enfants aux cours de ski ou non. À ce que j'en voyais, Rennert n'avait pas eu le temps de répondre.

D'après son calendrier, il avait joué au tennis le lundi, le mercredi et – plus intéressant – le vendredi à midi. Le légiste avait situé le décès de Rennert quelque part entre 20 heures ce soir-là et 2 heures du matin le samedi. Je pouvais appeler le club de tennis, chercher à savoir avec qui il avait joué. Peut-être ce dernier match avait-il été particulièrement éprouvant. Même si, à en croire Gerald Clark, Rennert ne jouait jamais cool.

Pendant la majeure partie de la semaine, il n'avait passé ou reçu qu'une dizaine d'appels. Un pressing ; le service client de la Citibank ; la pharmacie où il achetait son Risperdal. Quelques coups de fil à sa fille. Comme elle l'avait déclaré, elle lui avait téléphoné le vendredi matin à 10 h 21 ; une communication d'environ quatre minutes.

Tu veux quelque chose de spécial pour le brunch, papa ?

Après ça, le schéma changeait.

Vers 15 h 30, Rennert s'était mis à composer un numéro à Berkeley. Les appels étaient courts, et il y en avait beaucoup ; dix-huit, pour être précis, chacun d'une durée de trente ou quarante secondes, comme s'il n'arrivait pas à joindre la personne qu'il voulait mais refusait de jeter l'éponge. Au début, ils étaient espacés d'une quinzaine de minutes, mais à partir de 17 heures il avait réessayé toutes les trois ou quatre minutes.

Ce mystérieux correspondant était probablement la dernière personne à qui il avait parlé. À supposer qu'ils aient fini par se parler.

Grâce à une recherche inversée, je constatai que le numéro était celui du Claremont Hotel, mitoyen du club où Rennert jouait au tennis et à cinq minutes à pied de chez lui.

S'il avait tellement besoin de joindre quelqu'un là-bas, pourquoi n'y était-il pas allé en personne ?

Peut-être qu'il y était allé.

J'appelai la réception, me présentai, demandai à quoi correspondait ce numéro et appris que c'était celui de la chambre 415. Comme je voulais savoir qui l'avait occupée le 8 septembre, on me répondit que cette information était confidentielle.

« À qui ai-je l'honneur ? m'enquis-je.

– Je m'appelle Emilio.

– Soyez gentil, Emilio, et passez-moi votre directeur, s'il vous plaît. »

Long silence, après quoi il reprit le combiné.

« J'ai posé la question à notre directrice, monsieur. Elle est très claire sur le fait que nous ne pouvons pas divulguer cette information. Y a-t-il autre chose en quoi je puisse vous être utile ? »

Je réprimai l'envie brûlante de lui faire remarquer qu'il ne m'avait pas été très utile jusque-là.

« D'accord, Emilio, dis-je. On se voit plus tard.

– Bien, monsieur. »

Puis : « Pardon, quoi ? »

Je raccrochai.

Je me rendis au Claremont ce soir-là après le boulot. Je me garai dans la rue pour économiser les seize dollars de voiturier et grimpai Tunnel Road à pied en passant devant le club de tennis de Rennert, jusqu'à me retrouver sous l'aura mentholée d'une marquise me souhaitant la bienvenue au bal d'automne du cercle de lecture des femmes de Lamorinda.

La pièce montée couleur crème du bâtiment de l'hôtel se dressait, légèrement penchée, à flanc de colline, disproportionnée et anachronique, tel un vieil homme politique refusant de mourir. J'étais déjà entré à l'intérieur, des années plus tôt, pour un gala de bienfaisance de l'université où l'on m'avait exhibé et fait poser en photo avec les donateurs. Héros local, roi du dribble, sauveur. Les gens avaient foi en moi, à l'époque. Peut-être s'imaginaient-ils qu'ils

allaient repartir avec un objet de collection, quelque chose qu'ils pourraient revendre sur eBay ou au moins mettre à l'honneur sur la cheminée du salon, à côté de leurs antiques fanions bleu et or aux couleurs de Berkeley.

Depuis, le foyer avait pris un coup de jeune : couleurs capiteuses et meubles en aluminium brossé. Dans la salle de réception principale, le bal battait son plein. Des adolescentes en robes du soir et des garçons en costumes informes traversaient le foyer en papotant et en prenant des photos.

À la réception, je montrai mon insigne et demandai Emilio.

En un rien de temps, j'étais assis dans un bureau en face de la chef d'Emilio, Cassandra Spitz.

« Vous comprenez bien que je ne peux pas vous dire ça comme ça, m'expliquait-elle.

– Je ne vous le demanderais pas si ce n'était pas important.

– Je m'en doute. Mais on ne reste pas en activité pendant un siècle en révélant les noms de ses clients.

– Très réussie, la rénovation, au fait », dis-je.

Elle sourit. Elle semblait apprécier cette diversion de sa routine de travail.

« Merci, répondit-elle. Ce que je *peux* vous dire, c'est que nous avons plusieurs événements ce week-end-là. Vous pourriez essayer de m'interroger là-dessus, dans les grandes lignes.

– Je vous interroge. »

Elle tapota sur son ordinateur et lut.

« Voyons voir... Il y avait le mariage Ellis-MacDonald dans la salle Empire le samedi. Une réception au profit de la Fondation pour la bibliothèque publique de Berkeley le dimanche soir dans la salle Sonoma.

– Et plus tôt dans la semaine ?

– Du mercredi au samedi, nous avons hébergé le congrès annuel de l'Association californienne de psychologie.

– Et l'hôte de la chambre 415 était là pour ça.

– Je ne saurais vous le dire. »

Je lui montrai une photo de Rennert.

« Vous le connaissez ? »

Son sourire disparut.

« Il faisait partie de la conférence ? demandai-je.

– Non.

– Mais il était là. »

Elle contempla la photo d'un air las.

« Ce monsieur... Désolée, je ne connais pas son nom.

– Walter Rennert.

– M. Rennert s'est présenté à l'hôtel et a exigé de parler à un de nos clients.

– L'individu de la chambre 415. Le docteur... »

Elle sourit. *Bien tenté.*

Je souris aussi.

« C'était quand ? repris-je.

– Le vendredi soir. Vers 18 h 30. »

Ça collait avec la chronologie des coups de fil. Il avait fini par perdre patience.

« Je peux voir les bandes de la vidéosurveillance ?

– On ne garde que les dix derniers jours.

– D'accord. Donc Rennert se pointe et demande à parler à un individu, qui pourrait ou pas être celui de la chambre 415, qui pourrait ou pas avoir été là pour la conférence. A-t-il indiqué à quel sujet il voulait voir cette personne ?

– Pas que je sache. Notre personnel lui a proposé de laisser un message à l'intention du client. M. Rennert est devenu très agité et a voulu absolument connaître le numéro de sa chambre. Je suis intervenue pour essayer de résoudre la situation. J'ai vite compris qu'il avait bu. »

Ça collait aussi.

« Vous saviez qu'il avait essayé de joindre le client en question par téléphone ?

– Pas sur le moment, non. Après coup, une des réceptionnistes m'a dit qu'elle lui avait passé la chambre plus tôt dans la journée.

– À dix-huit reprises », précisai-je.

Elle ouvrit de grands yeux.

« Ah, fit-elle.

– Et vous avez pu résoudre la situation ?

– Absolument pas. Il m'a tourné le dos et il est parti. J'ai cru qu'il s'en allait, donc je suis retournée dans mon bureau. Mais apparemment il s'est mis à passer la tête dans toutes les salles de conférences, une par une, jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait.

- Et ensuite ?
- Il y a eu un incident.
- Quel genre d'incident ?
- Des cris, principalement.
- Ça en est venu aux mains ? »

Elle secoua la tête.

« La sécurité lui a demandé de partir, ce qu'il a fait.

- Quelle était la teneur de leurs cris ?
- Pas de *leurs* cris. Des siens. C'était totalement à sens unique.
- Une soirée mémorable, on dirait.
- Un siècle, cher monsieur, rétorqua-t-elle avec un haussement

d'épaules. Je vous assure qu'on a vu pire. Ou mieux. »

Elle tapa quelque chose sur son clavier puis se leva après avoir ajusté l'angle de son écran.

« Désolée, mais je dois aller voir comment ça se passe en cuisine. À moins que vous n'ayez d'autres questions.

- Non. Merci de m'avoir accordé du temps.
- Je vous en prie. Vous trouverez la sortie tout seul ?
- Je crois que je peux me débrouiller. »

Elle me laissa seul.

On ne reste pas en activité pendant un siècle en ayant de mauvaises relations avec la police locale. Cassandra Spitz avait fait pivoter son écran juste assez pour que je puisse apercevoir une page du registre électronique de l'hôtel.

La réservation allait du mercredi 6 septembre au samedi 9 septembre, pour un total de trois nuits. Le client s'était vu attribuer la chambre 415 – junior suite, lit king size, une personne, non-fumeur – au tarif conférence.

Je notai le nom du client. Même si cela m'aurait sans doute suffi à le localiser, il se trouvait, de façon fort commode, qu'un numéro de téléphone portable figurait aussi sur la fiche de réservation. Je le notai également. Le numéro commençait par 310 : l'indicatif de Los Angeles.

Pourquoi Rennert avait-il eu un besoin si urgent de contacter un de ses collègues psychologues ?

Afin de le savoir, j'allais devoir appeler cet Alex Delaware.

Le Dr Alex Delaware n'avait pas de site Internet personnel, mais il était titulaire d'une chaire professorale à la fois au département de psychologie et à la faculté de médecine de l'université de Californie. Je trouvai sa page sur le site de la fac. Il était spécialisé en psychologie de l'enfant : angoisse, traitement de la douleur, traumatismes, mode de garde. Il avait publié de très nombreux articles sur les effets des maladies chroniques ou en phase terminale. Il était membre de plusieurs associations professionnelles, recevait au Western Pediatric Medical Center, avait remporté un prix d'enseignement.

Plus intéressant, il était consultant pour la police.

Au congrès annuel de l'Association californienne de psychologie, il avait donné une conférence intitulée « L'évaluation médico-légale pédiatrique : séparer le vrai du faux ».

J'appelai son bureau, m'attendant à tomber sur une secrétaire ou un répondeur.

Il décrocha avec un simple « Allô ».

Je me présentai.

« Comté d'Alameda, répéta-t-il d'une voix détendue, qui paraissait jeune pour un type avec autant de références à son actif.

– J'ai des questions à vous poser au sujet de Walter Rennert », dis-je.

J'avais espéré une réaction mais, n'en obtenant aucune, je poursuivis : « J'ai cru comprendre que vous aviez eu une altercation avec lui récemment.

– Vous voulez bien me donner votre numéro matricule, s'il vous plaît ? » me rétorqua-t-il.

Je n'avais pas tellement le choix. Je m'exécutai.

« Je vais demander à un de mes amis d'appeler votre brigade », dit-

il.

Sa voix s'était quelque peu durcie. Toujours détendue, toujours posée, mais affirmée sans être agressive pour autant. La voix de quelqu'un capable de rester ferme face à des invectives d'ivrogne.

« Quand est-ce que vous pensez pouvoir me rappeler, docteur ? demandai-je.

– Dès que mon ami m'aura confirmé votre identité. »

Trop détendu ? Peut-être donnerait-il suite. Peut-être pas.

« D'accord, merci », répondis-je.

Quelques instants plus tard, Vitti sortit de son bureau pour venir me voir.

« Je viens de recevoir un coup de fil d'un inspecteur du LAPD qui voulait savoir si vous existiez vraiment.

– C'est pour un de mes dossiers, expliquai-je.

– Ouais, OK, fit-il en se grattant le crâne. De toute façon, je lui ai dit que vous étiez un petit con.

– Merci, chef.

– Y a pas de quoi. »

Je rappelai Delaware.

« On peut se parler, c'est bon ?

– Si vous faites vite. J'attends un patient dans quelques minutes.

– Comment connaissiez-vous le Dr Rennert ?

– Je ne le connaissais pas, rétorqua-t-il. Pas personnellement.

– J'ai eu le sentiment que lui vous connaissait.

– Il savait qui j'étais, mais ça s'arrête là. Je n'ai eu aucun contact avec lui depuis vingt ans. Même plus.

– Pourtant vous l'avez vu le 8 septembre dernier, non ?

– Je donnais une conférence et il m'a interrompu. Ce n'était pas une conversation. »

Comme l'avait dit Cassandra Spitz.

« Que s'est-il passé entre vous il y a vingt ans ?

– J'ai servi d'expert judiciaire dans un procès auquel il était mêlé.

– L'affaire Donna Zhao. »

Un temps.

« Oui. C'est à nouveau d'actualité ?

– Il y a eu deux procès, continuai-je, au pénal et au civil. Auquel avez-vous participé ?

– Le civil.

– Et vous étiez expert pour le compte de la défense ou des plaignants ?

– J’ai été embauché par les plaignants. Mais le témoignage que j’ai livré était impartial.

– Bien sûr. Je peux vous demander sur quoi portait votre expertise ?

– Ce n’est pas que je veuille couper court à cette conversation, mais nous allons devoir raccrocher. Mon patient est arrivé.

– Je peux vous rappeler dans une heure, suggèrai-je.

– Ça ne va pas être possible, désolé. Je suis débordé.

– Ce soir, alors.

– J’ai un dîner de prévu.

– Docteur Delaware, dis-je, êtes-vous au courant que Walter Rennert est mort ? »

Un nouveau temps, plus long.

« Je vois, fit-il. Pas d’une mort naturelle ?

– C’est ce que nous essayons de déterminer.

– Je suis désolé de l’apprendre. De quand ça date ?

– Peu après vos retrouvailles. »

Voilà qu’à présent c’était moi qui répondais à ses questions. Ce type était malin.

« Je m’efforce de reconstituer les dernières heures du Dr Rennert, repris-je, et il semblerait que vous soyez le dernier à l’avoir vu ou lui avoir parlé. Votre aide me serait vraiment précieuse pour comprendre dans quel état il était ce soir-là.

– Attendez, je regarde... J’aurai un moment pour vous parler demain entre 15 heures et 15 h 30.

– Ça marche.

– Ou bien... vous savez quoi ? Il se trouve que je dois revenir à San Francisco d’ici quelques jours. On pourrait se voir, si vous préférez. »

Une conversation en tête à tête en dit presque toujours plus long qu’au téléphone : la gestuelle, les expressions du visage, etc. J’ai aussi constaté que, une fois que les gens sont assis face à vous, une sorte de lien social s’installe et ils se livrent plus facilement.

À moins que ce ne soit l’inverse : le Dr A. Delaware, maître en psychologie criminelle, qui voudrait observer *mes* signaux non verbaux et se servir de ses pouvoirs mentaux de psy-Jedi pour

contrôler la situation.

Ou alors c'était juste une façon pour lui de gagner du temps afin de se concocter une histoire imparable.

Mais, à part une légère impression bizarre, je n'avais aucune raison de le soupçonner de malhonnêteté.

Rester cordial.

« Ce serait formidable, merci. »

Cette fois, il avait réservé un hôtel dans le quartier de Nob Hill. Nous convînmes de nous retrouver au bar.

Avant de raccrocher, il ajouta :

« Je suis sincèrement désolé d'apprendre la mort de Walter. Nous avons des divergences, mais j'ai toujours eu le sentiment que, dans l'ensemble, c'était un brave type. »

Ces divergences étaient précisément ce qui m'intéressait.

« À jeudi », conclus-je.

La circulation était relativement fluide, et j'arrivai à l'hôtel de Delaware avec quelques minutes d'avance. Je m'arrogeai un canapé dans le hall qui offrait à la fois une vue sur le bar et sur l'ascenseur. Un quartet de jazz jouait un morceau vraisemblablement très connu. Aucune idée pour ma part. Je n'ai pas l'oreille musicale. Je ne suis même pas sûr que c'était du jazz.

J'avais fait quelques recherches supplémentaires au sujet de Delaware, et déniché une photo de lui sur le trombinoscope de la fac. Elle devait dater un peu. On y voyait un jeune homme aux yeux clairs et inquisiteurs, à la mâchoire carrée et aux lèvres droites, toute cette symétrie surmontée d'une tignasse de cheveux bruns bouclés.

Pas de raison particulière de mettre une photo plus récente ? Une certaine vanité californienne ?

Lorsqu'il sortit enfin de l'ascenseur, je faillis ne pas le reconnaître car je m'attendais à voir quelqu'un qui ne ressemblerait *pas* au type de la photo, alors que si.

À part quelques cheveux blancs et des traits légèrement plus marqués, c'était bien le même homme, de taille moyenne et de forte stature, vêtu d'un col roulé et d'un pantalon noirs. Il devait avoir un super chirurgien esthétique.

Je le regardai s'approcher du bar. Il passa commande, pivota et s'adossa au comptoir, les coudes repliés en arrière. Avant de quitter le

bureau, je m'étais changé pour me mettre en civil et, tandis qu'il balayait le hall du regard, ses yeux glissèrent sur moi sans s'arrêter.

Sa boisson arriva. Ses boissons – pluriel.

Besoin de calmer ses nerfs ?

Il posa des billets sur le bar, attrapa ses deux verres et s'avança lentement dans le hall pour éviter de les renverser.

Pile dans ma direction.

À ce rythme, il mit trente bonnes secondes pour arriver jusqu'à moi, ce qui me laissa largement le temps de me demander comment il m'avait repéré.

Il posa les verres sur la table basse et s'assit dans un fauteuil.

« Je suis si peu discret ? demandai-je.

– Je connais beaucoup de flics », répondit-il avec un haussement d'épaules.

Il fit glisser vers moi un des deux verres, haut, translucide, un quartier de citron vert coincé sur le bord.

« Une eau pétillante, ça vous va ?

– Parfait. Merci. »

Il s'était gardé le verre carré bas, dans lequel une boule de glaçon luisait au fond d'un liquide ambré. Il en but une gorgée.

« J'imagine que vous êtes en service et que vous ne voulez pas d'alcool. Mais si je me trompe, qu'à cela ne tienne. »

Il fit rouler la bille de glace en souriant.

« Dix-huit dollars pour un Chivas ? s'étonna-t-il.

– Combien pour une eau pétillante ?

– Il ne vaut mieux pas le savoir. »

Il but une deuxième gorgée en me fixant de ses yeux clairs, d'un bleu tirant sur le gris, pénétrants et dénués d'angoisse.

« Que puis-je pour vous, donc ? » me demanda-t-il.

Un innocent. Ou un psychopathe.

« Commençons par le soir de la conférence, dis-je. Votre version.

– J'étais censé parler une heure. Vers le milieu, un homme s'est glissé dans le fond de la salle. J'ai remarqué qu'il avait l'air un peu agité, mais pas de quoi s'affoler. Les gens changent d'avis tout le temps, passent d'un séminaire à l'autre. J'ai continué mon laïus. Il est resté debout quelques minutes, puis il s'est mis à courir dans l'allée centrale.

– Vers vous ?

– Pardon, rectificatif. *Courir* n'est pas le bon terme. Il tenait à peine sur ses jambes. Il a trébuché contre un pied de chaise et il s'est étalé sur la moquette. »

Ce souvenir semblait l'attrister.

« Des gens ont voulu l'aider à se relever, mais il les a envoyés promener et s'est planté devant l'estrade. “Delaware..., il m'a fait en agitant le doigt. Delaware, je te *pardonne*.” C'est là que j'ai réalisé qui c'était. Ça m'étonne moi-même, d'ailleurs, vu à quand ça remonte.

– Qu'est-ce qu'il avait à vous pardonner ?

– Rien. C'est justement ce que je lui ai dit. “S'il vous plaît, pas ici, pas maintenant, ce n'est vraiment pas nécessaire.” Mais de son côté, je crois qu'il ne me portait pas dans son cœur. J'ai entendu dire qu'il avait fini par perdre son boulot.

– En effet.

– Quelle histoire terrible. Pour tout le monde. »

Il but une gorgée.

« Mais il faut remettre les choses dans leur contexte, reprit-il. Je témoigne constamment dans des procès. Il y a des tas de gens qui m'en veulent. Ça fait partie des risques du métier.

– Alors pourquoi Rennert était-il obsédé par vous ?

– Est-ce qu'il était réellement obsédé ? objecta Delaware. Ou juste ivre, amoindri, et profitant de l'occasion parce qu'il se trouve que j'étais de passage ? »

Sa remarque me fit vaciller.

« Je n'en sais rien, concédai-je.

– C'est un procès qui avait duré longtemps. Beaucoup de moments d'émotion, des équipes d'experts des deux côtés. Y compris, je suppose, d'autres psychologues. Vous leur avez parlé ? »

Je dus reconnaître que non.

« Une affaire de garde d'enfant, d'accord, poursuivit Delaware. Les gens décident de ne pas mêler leurs gosses à leur séparation, mais souvent ils ne peuvent pas s'en empêcher et ça vire au règlement de comptes. On en arrive vite aux attaques personnelles. Mais avec Rennert, rien de ce que j'ai pu dire ou faire n'aurait dû lui inspirer de rancœur particulière. Je ne suis pas du genre à faire preuve de créativité à la barre. Je préviens d'ailleurs les avocats dès le début. La plupart du temps, ils embauchent quelqu'un d'autre.

– Mais pas cette fois-là.

– Ils voulaient un avis qualifié sur un seul point très précis. Je leur ai donné le mien. Je doute que ça ait pu être déterminant. Et ce n'est pas comme si Rennert avait déjà essayé de me contacter par le passé. Alors j'ai du mal à croire qu'il ait gardé une dent contre moi pendant toutes ces années. »

Il sourit avant d'ajouter :

« D'un autre côté, peut-être que je suis dans le déni. »

Sa lecture de l'état d'esprit de Rennert me paraissait coller avec mes propres impressions. D'après le calendrier de son iPhone, Rennert avait joué au tennis le matin de la conférence. Je supposais qu'il avait pu quitter le club et voir l'événement annoncé sur la marquise de l'hôtel. J'imaginai le mélange de joie et d'effroi. Un congrès de psychologie, à deux pas de chez lui.

Cela avait dû piquer sa curiosité, naturellement. Assez pour qu'il consulte le programme et la liste des intervenants. Il avait d'ailleurs visité la page d'accueil du congrès depuis son téléphone.

Fait défiler la liste des orateurs.

Vu le nom de Delaware.

Senti se ranimer une vieille rancune.

Expert pour la partie civile.

Appelé le Claremont, sans obtenir de réponse.

Descendu quelques verres.

Trouvé, tout à coup, le courage de se déplacer jusque là-bas pour aller dire ses quatre vérités à son ancien adversaire.

« Quel était le point précis en question ? m'enquis-je.

– On m'avait demandé d'évaluer le jeune qui avait commis le meurtre et de déterminer s'il était assez stable psychiquement pour participer à une étude risquant de produire un fort niveau de stress.

– Et vous avez conclu que ça n'était pas le cas.

– La psychologie est une science limitée, répondit-il. On ne peut pas broder sur le passé ou l'avenir. J'ai dit que, si c'était moi qui menais l'étude, je l'aurais exclu. C'est tout.

– C'est tout, mais ça implique Rennert.

– Si les jurés l'ont pris comme ça, c'est leur problème. Je ne peux pas contrôler comment les choses sont interprétées. Je vais être très clair : je n'ai jamais dit qu'un jeu vidéo pouvait pousser quelqu'un à tuer quelqu'un d'autre. Je ne l'ai jamais dit, parce que je ne le crois pas. J'ai toujours pensé que toutes ces histoires de cause à effet entre

les médias et la violence étaient un tas de conneries. Pour commencer, c'est beaucoup trop simpliste. Ça sous-estime le rôle de la responsabilité personnelle. D'après mon expérience, c'est l'individu qui importe avant tout. Sans compter qu'une bonne part des études qui prétendent prouver ce lien de cause à effet sont mal conçues et contrôlées n'importe comment. Mais, dans les années 1990, c'était un sujet tendance. Si ça plaisait aux autorités, on pouvait décrocher des subventions faramineuses.

– Vous ne pensez pas que cette expérience ait pu d'une manière ou d'une autre agir comme un déclic chez ce gosse ?

– Je ne peux pas répondre à cette question.

– Vous ne *pouvez* pas, ou vous ne *voulez* pas ?

– Les deux. Je ne sais pas quel a été le déclic. Les gens sont compliqués. A ne cause pas nécessairement B. J'ai essayé d'expliquer ça à la barre, mais les avocats des plaignants m'ont coupé.

– Parce que, là, vous n'alliez plus dans leur sens.

– Comme je vous l'ai dit, je suis impartial. J'ai pensé que la défense reviendrait peut-être là-dessus dans son contre-interrogatoire, mais non.

– Ne jamais poser une question dont vous ne connaissez pas déjà la réponse », commentai-je.

Delaware hocha la tête.

« Les avocats de la défense voulaient me faire quitter la barre le plus vite possible. Il fallait encore qu'ils présentent leur version des faits, et quand des jurés entendent les mots « étude » et « meurtre » dans la même phrase deux cents fois de suite, même si c'est la phrase "L'étude n'a pas causé le meurtre", ils commencent à associer ces deux idées sans même s'en rendre compte. »

Il marqua une pause avant de poursuivre.

« Vous voyez l'ironie de la chose, évidemment. Rennert qui, année après année, publication après publication, se démène pour prouver qu'il existe une relation causale entre la violence médiatique et la violence réelle. Et puis un gosse fait exactement ce qu'il avait prédit, il joue à un jeu et il tue quelqu'un, et les avocats de Rennert se retrouvent à devoir rétropédaler pour affirmer que non, en fait ça ne marche pas comme ça. Tout ce que notre client a écrit, tout le travail de toute sa vie, ses articles, ses bouquins, ses conférences ? En fait c'était pour déconner, les gars. Je n'étais plus là quand l'avocat des

Zhao a fait sa plaidoirie, mais je suis sûr qu'il a dû s'en donner à cœur joie. »

Il fit tourner le glaçon dans son verre.

« Écoutez, reprit-il, je n'étais pas d'accord avec la méthodologie de Rennert. Je trouvais qu'elle manquait de rigueur, et qu'elle était fondée sur des prémisses stupides. Et ce qui est arrivé à cette pauvre gamine est atroce. Mais ce n'est pas lui qui tenait le couteau.

– S'il croyait à ses propres théories, il s'est forcément senti responsable.

– C'est sûr, acquiesça Delaware. Du peu que je le connaissais, j'ai toujours pensé qu'il avait de bonnes intentions. Quand il a déboulé à l'hôtel, il avait l'air possédé. Il disait qu'il m'avait pardonné, mais j'avais l'impression que ça s'adressait surtout à lui-même. Ça m'a fait de la peine. Ça m'en fait encore. »

L'idée que Rennert ait pu avoir besoin de sédatifs ne semblait plus aussi extravagante. Et il était tout aussi concevable qu'il l'ait caché à sa fille.

« Vous aviez des liens personnels, en dehors de cette affaire ? demandai-je.

– Vous m'avez déjà posé la question par téléphone, répondit Delaware. Je vous ai dit que non.

– Et le gamin ?

– Quoi, le gamin ?

– Vous l'avez évalué. Vous avez passé du temps avec lui.

– D'après les termes de la décision de justice, je ne suis pas autorisé à vous dire grand-chose. Sans compter que c'est un mineur. À l'époque, du moins.

– Quel genre de problème avait-il ? »

Delaware esquissa un sourire. Il n'avait pas l'intention de répondre à cette question.

« Voilà ce que je peux vous dire : plus j'ai d'expérience, moins j'en sais. Ce serait bien pratique si tout le monde correspondait à un diagnostic. Ou s'il suffisait d'un diagnostic, d'ailleurs. »

En songeant à sa récente conférence – « L'évaluation médico-légale pédiatrique » –, je lui demandai s'il en avait choisi le thème en ayant l'affaire Zhao à l'esprit.

« Non, dit-il. C'est une coïncidence, maintenant que vous m'y faites penser. C'est juste une conférence que j'ai l'habitude de donner.

Relativement technique, dans laquelle j'aborde le profilage et autres prétendues recettes miracles. Un de mes sujets favoris, ajouta-t-il avec un nouveau sourire, car les gens *sont* réellement compliqués.

– Vous imaginez que ça ait pu énerver Rennert.

– J'imagine. Bien que je sois déjà venu donner des conférences à Berkeley et qu'il ne m'ait jamais fait le coup de débarquer au beau milieu.

– Il aurait pu, s'il avait été au courant, rétorquai-je. Qu'est-ce qui vous amène, cette fois-ci ? Encore une conférence ?

– Ma copine anime une master class, je l'accompagne.

– Elle est psychologue, elle aussi ?

– Elle fabrique des instruments de musique.

– Elle était avec vous, la dernière fois ?

– Non, j'étais en solo.

– D'accord. Vous n'avez pas fini de me raconter ce qui s'est passé après que Rennert a fait irruption dans la salle.

– Il a crié jusqu'à ce que la sécurité l'exfiltre.

– Et ensuite ?

– J'ai terminé ma conférence, presque pas touché au plateau-repas du dîner, et je me suis couché.

– Seul.

– Oui, soupira-t-il en reposant son verre. Personne ne pourra corroborer cette partie, désolé.

– Vous n'avez pas reparlé à Rennert à aucun moment de la soirée, ni en chair et en os, ni par téléphone ?

– Non. J'ignore ce qui avait pu le mettre dans une telle colère, mais c'était son problème, et le sien seul.

– Vous n'êtes pas allé chez lui ?

– Absolument pas, répondit Delaware, apparemment plus amusé qu'agacé. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il habite. »

Facile à trouver, cela dit. Mais il n'y avait aucune raison d'imaginer que Delaware – ou quelqu'un d'autre – ait pu provoquer la rupture de l'aorte de Rennert, même en se glissant dans son dos et en lui criant : « Bouh ! » Médicalement, le stress de leur confrontation avait peut-être joué comme facteur supplémentaire. Mais, de mon point de vue, il ne s'agissait jamais que du dénouement tragique d'une histoire tragique.

Pas d'un accident. Certainement pas d'un homicide.

« De quoi est-il mort ? » voulut savoir Delaware.

À mon tour de sourire et de ne pas répondre.

Delaware éclata de rire.

« D'accord, fit-il, je comprends. »

Il jeta un coup d'œil à sa montre, puis vers le bar.

Une femme – menue, incroyablement bien roulée, avec une crinière de cheveux auburn – le salua de la main. Comme lui, elle était toute de noir vêtue. Noir et moulant.

Il lui fit signe et se leva.

« Je dois y aller, désolé, déclara-t-il. Bonne chance dans vos recherches. »

Tatiana m'appela le lendemain pour me demander des nouvelles.

Mauvais timing. J'avais justement rencontré Delaware dans l'espoir de glaner des informations dont je pourrais me servir pour assouvir son appétit.

Je n'avais rien à lui offrir.

RENNERT, WALTER J.

ENVOI

Un seul clic, et ce serait fini.

Je réduisis la fenêtre en songeant : *Espèce de lâche.*

« J'en ai terminé avec les affaires de votre père, dis-je. Si vous voulez les récupérer.

– Ses affaires ?

– Son téléphone, tout ça. »

Je regrettai aussitôt d'avoir dit ça. Je sentis qu'elle sentait que j'essayais de me débarrasser d'elle.

« Très bien, rétorqua-t-elle, comme si j'étais une simple voix au bout du fil et qu'on ne s'était jamais rencontrés. Quand puis-je venir les chercher ? »

La réponse standard : *Elles sont à votre disposition dans nos locaux du lundi au vendredi entre 8 h 30 et 17 heures.*

« Je peux vous les déposer ce soir, proposai-je. 18 h 30, ça vous va ?

– J'avais prévu de passer chez lui prendre les derniers cartons. Je ne sais pas pour combien de temps j'en ai.

– Je peux vous retrouver là-bas, alors.

– Ça ne vous ennue pas ? Ce serait plus simple. »

Son ton s'était brusquement adouci.

Je n'avais pas le courage de me demander ce que j'étais en train de foutre. Je savais très bien ce que j'étais en train de foutre : si Tatiana

avait eu une tête de crapaud, la conversation aurait été close depuis belle lurette.

N'aurait même jamais commencé.

Mais Tatiana n'avait pas une tête de crapaud.

« Pas de problème, dis-je. À tout à l'heure. »

Je raccrochai.

Shupfer s'était penchée sur le côté de son écran pour me dévisager.

« Quoi ? » fis-je.

Elle secoua la tête, se replongea dans son boulot.

« Shoops, insistai-je. Pourquoi tu me regardes comme ça ?

– Je ne te regarde pas.

– Tu me regardais. »

Elle me fixa de nouveau.

« Nous ne sommes pas un service de livraison, dit-elle.

– Je te demande pardon ? »

Elle se remit à taper sur son clavier.

Difficile, dans un open space, de ne pas se forger des opinions. Je le fais moi-même. Mais on ne s'attend pas à les entendre formulées tout haut. Chacun est censé les garder pour soi et s'occuper de ses oignons. C'est hypocrite, certes, mais pas plus que la société en général.

Le fait que Shupfer avait raison ne faisait que me gonfler encore plus.

« Super remarque, merci du tuyau, lui lançai-je. Attends, je vais prendre des notes. »

Elle m'ignora.

Je repoussai mon fauteuil à roulettes de mon bureau et me levai pour aller à la machine à café.

Moffett me rejoignit, se servit une tasse et murmura : « T'énerve pas sur elle, mec.

– C'est elle qui s'énerve sur moi, répliquai-je en déchirant un sachet de sucre.

– Elle traverse une mauvaise passe. Faut pas que tu le prennes pour toi.

– Quelle mauvaise passe ?

– Danny. »

La colère me quitta instantanément, remplacée par de la culpabilité.

« Merde. C'est grave ?

– J'en sais rien. Je crois qu'ils ont dû appeler les urgences hier soir.

– Merde. Je savais pas.

– Je suis pas censé savoir non plus. Je l'ai entendue demander à Vitti si elle pouvait prendre sa journée demain. Ils doivent l'emmener voir un spécialiste, avec Scott. »

Je risquai un coup d'œil vers l'autre bout de la pièce. Shupfer avait la tête baissée.

« Je me sens comme un con, marmonnai-je.

– T'inquiète. Je te disais juste ça pour que tu sois au courant. »

Il tâtonna dans la boîte à gâteaux commune, palpant le fond pour réussir à collecter quelques miettes sur le bout de ses doigts.

« Mais c'est quoi, cette histoire ? reprit-il. Tu fais des livraisons, maintenant ? »

Je le fusillai du regard.

« Relax, mon pote, dit-il en léchant le sucre sur son pouce. Je pose juste une question. »

Il me décocha un grand sourire, me donna une tape sur les fesses et retourna à son bureau d'un pas nonchalant.

La lumière était allumée au rez-de-chaussée de la maison de Rennert alors que je grimpais l'allée en voiture. Tatiana avait garé sa Prius n'importe comment. C'était sa maison, désormais – du moins un tiers – et elle pouvait bien faire comme elle voulait.

En marchant vers la porte, je fus frappé de constater à quel point l'endroit paraissait plus frais et plus calme que lors de ma précédente visite. Le cycle des saisons. Fini l'effervescence estivale, supplantée par une quiétude à la fois apaisante et désolée, avec pour seul mouvement celui des feuilles mortes voletant dans le vent.

Avant de toquer, j'arrangeai mon uniforme. Il ne sentait pas trop mauvais. J'aurais pu me changer, mais il m'avait semblé plus prudent de ne pas le faire. Histoire de me discipliner, de me donner une façade de légitimité.

De loin : « C'est ouvert ! »

Je la trouvai plantée au bout de la table de la salle à manger, des liasses de papiers dans les mains, les yeux plongés dans un nouveau carton, la mine découragée. Un verre vide était posé sur le buffet à côté d'une bouteille de vin blanc ouverte.

« J'essaye de savoir ce que je peux jeter dans tout ce bazar », dit-elle sans relever la tête.

La table était grande, assez longue pour asseoir seize convives confortablement, même si je doutais qu'elle ait beaucoup servi récemment. Des toiles d'araignées drapaient les dossiers sculptés des chaises et pendaient des appliques. Sur un des murs, une marine bouillonnante montait presque jusqu'aux poutres du plafond.

« On dirait qu'il ne savait pas qu'on pouvait mettre des choses à la poubelle, commenta-t-elle. Regardez-moi ça. »

Je m'approchai d'elle, et elle me montra le mode d'emploi tout fripé d'un robot aspirateur. Les tendons de ses avant-bras saillaient comme des rails de chemin de fer.

« Je ne crois même pas qu'il ait d'aspirateur comme ça, dit-elle avant de balancer le mode d'emploi par terre et de se tourner enfin vers moi. Alors, qu'est-ce que vous m'apportez de beau ? »

Je lui remis le téléphone, toujours dans son sachet plastique de mise sous scellés.

« Je peux l'ouvrir ? demanda-t-elle.

– Il est à vous. »

Elle ne l'ouvrit pas. Elle resta là à tâter l'écran à travers le plastique, et je plongeai la main dans mon sac à dos pour en sortir un deuxième sachet contenant les flacons de médicaments du grenier.

« Je n'en ai pas besoin, déclara-t-elle.

– Peut-être, mais ça lui appartenait, alors je suis tenu de vous le rendre. »

Je me demandais si elle remarquerait le Risperdal. Mais elle jeta le sachet sur la table, où il atterrit avec fracas.

« C'est tout ? » s'enquit-elle.

Le troisième et dernier sachet contenait le verre à whisky en cristal que son père avait à la main au moment de mourir.

« Je n'en veux pas », rétorqua-t-elle.

J'hésitai.

« Je suis sérieuse, insista-t-elle. Je me fous des consignes que vous avez. Enlevez-moi ça de là. Et ces trucs aussi. »

Je rangeai à la fois les médicaments et le verre dans mon sac à dos.

Elle s'éloigna brusquement vers le buffet et attrapa la bouteille de vin.

« Vous en voulez ?

– Non, merci. Je conduis. »

Peut-être ma réponse l'avait-elle mise mal à l'aise ; elle s'arrêta au quart de son verre. Elle en but une petite gorgée discrète avant de le reposer et de se frotter les mains.

« Tant que vous êtes là, vous voulez bien me rendre un service ? demanda-t-elle. À la cave. J'aurais bien besoin d'une paire de bras en plus. »

Je la suivis jusqu'à la cuisine, que nous traversâmes pour atteindre un escalier de service en bois, éclairé par une ampoule faiblarde.

« Attention à votre tête », prévint-elle.

Je me baissai pour éviter une planche qui dépassait, et débouchai dans un espace tout en longueur qui sentait le renfermé et le bois pourri. Le long d'un mur couraient les rayonnages de casiers à bouteilles que Zaragoza avait mentionnés. Le sol était en béton brut, taché de traces concentriques aux endroits où de l'eau stagnait et s'évaporait régulièrement. Tatiana s'enfonça jusqu'au bout de la pièce, où se dressaient deux gigantesques chaudières dont les conduits partaient dans tous les sens comme des tentacules. Coincée entre elles, tel un arbitre surpassé, se trouvait une étagère métallique derrière laquelle, tout au fond de la cave, étaient stockés trois cartons.

« C'est tout ce qui reste, indiqua Tatiana.

– Encore des modes d'emploi d'électroménager. »

Elle sourit d'un air las.

« Ouais. Et ce truc est complètement bloqué. »

Pour le prouver, elle attrapa un des montants de l'étagère et essaya de le secouer d'avant en arrière, en vain.

Je tirai à mon tour un grand coup dessus : il ne bougea pas d'un pouce.

« On peut tenter d'employer la manière forte, dis-je, mais je vous le déconseille. Ça risquerait d'érafler les tuyaux, et il vaut mieux éviter.

– Pourquoi ?

– Ils sont couverts d'amiante. »

Elle eut un mouvement de recul.

« Ça va, précisai-je. En l'état, c'est inoffensif. Mais il ne faut pas que des particules s'échappent dans l'air. Est-ce que votre père avait des outils quelque part ? On pourrait la démonter, ce serait le plus simple.

– Je crois qu’il y en a là-haut.

– Si vous trouvez aussi du lubrifiant, ce serait super. »

Elle disparut et revint avec un tournevis, une pince et une bombe aérosol bleu et jaune.

« Suffit de demander », lança-t-elle.

Démonter l’étagère s’avéra une entreprise quelque peu acrobatique, moi me tortillant de tout mon long pour atteindre les boulons rouillés à l’arrière tandis que Tatiana tenait la pince en résistant de toutes ses forces. Il y avait une vis en particulier qui refusait catégoriquement de céder.

« Laissez tomber, finis-je par dire. On va faire sa voisine à la place. »

Elle s’accroupit, secoua les poignets en l’air.

« J’ai besoin d’une pause. »

Je reculai à quatre pattes et m’assis en tailleur sur le béton.

« J’ai hâte d’en avoir fini, reprit-elle, le regard fixé sur les trois cartons prisonniers derrière l’étagère. Mais en même temps, c’est triste. Vous comprenez ? »

Je songeai à son appartement, réduit au strict nécessaire, une absence d’attaches censée lui rappeler que son retour en Californie n’était que temporaire.

« Vous pensez que vous allez repartir ? » demandai-je.

Elle me dévisagea d’un air interrogateur.

« À New York, précisai-je.

– Pour quoi faire ?

– Pour danser. »

Elle secoua la tête.

« J’ai raté ma fenêtre de tir.

– Vous plaisantez ?

– Non, c’est comme ça. On a juste quelques bonnes années et après c’est fini.

– Je crois que je vois.

– Ouai, fit-elle en souriant. Regardez-nous. Foutus à trente ans. »

Je ne pus m’empêcher de sourire aussi.

« Les gens me demandent ce que je fais dans la vie, et je leur réponds que je suis danseuse. C’est ce que je vous ai répondu. Mais en fait je ne danse pas, ou pas assez souvent pour me dire danseuse. *J’enseigne* la danse. *J’enseigne* le yoga. Je suis prof, donc.

– L'un n'exclut pas l'autre, si ?

– Vous pouvez dire que vous êtes ce que vous voulez, ce n'est pas pour autant que c'est vrai.

– Bien sûr que si. C'est ça l'Amérique. »

Elle ricana.

Nous nous tûmes un moment, le bruit de notre respiration se réverbérant en courts échos mats qui semblaient rétrécir l'espace autour de nous. Et puis, tout à coup, une des deux chaudières se réveilla dans un rugissement.

« La vache ! Quel boucan », s'exclama-t-elle en portant une main à sa poitrine.

J'empoignai le tournevis.

« Prête ? »

On se remit au boulot.

On finit par réussir à desserrer suffisamment l'étagère pour la déloger par à-coups successifs. Je montai les trois cartons à l'étage. Ils étaient salement chiffonnés et puaien le mois. Tatiana me dit de les laisser dans l'entrée de service, hors de portée de ses sinus.

Ma chemise était collante de sueur, mon genou dangereusement tendu. Un verre d'eau à la main, je la suivis jusqu'à la salle à manger pour qu'elle puisse se resservir du vin. Elle aussi avait des auréoles sous les bras. Nous étions tous les deux barbouillés de crasse et de rouille. Il fallait que je m'asseye pour soulager ma jambe mais, ne voulant pas salir les belles chaises en cuir, je me contentai de prendre appui sur la table afin de diminuer la pression.

« Merci, dit-elle.

– Je vous en prie.

– Vous avez vraiment été adorable, depuis le début. Bien au-delà de vos fonctions.

– Ce n'est pas grand-chose, rétorquai-je.

– Si, insista-t-elle, la voix rauque. Ça compte. Beaucoup. »

J'eus un geste de protestation, qui sembla l'agacer. Elle se retourna, vida son verre d'un trait et attrapa la bouteille. Puis elle se ravisa, la reposa brutalement et me rejoignit en deux grandes enjambées avides, son corps coulissant contre le mien alors qu'elle se hissait sur la pointe des pieds, la tête renversée en arrière.

Ça ne pouvait pas arriver. Pas sans mon concours. Avec mon mètre quatre-vingt-dix, je faisais vingt bons centimètres de plus qu'elle.

J'allais devoir participer activement.

Ce que je fis. Je me penchai, et nous nous rencontrâmes où nous pûmes.

Le baiser ne dura pas longtemps. Je me reculai, un goût de sel sur la langue.

Elle resta collée contre moi, le dos cambré en un arc élégant, ses magnifiques yeux verts plantés dans les miens, sa cage thoracique plaquée à mon ventre, son corps menu pendu à mon cou avec une pesanteur paralysante. Elle attendait que je bouge, que je replonge vers elle, et comme je n'en faisais rien elle se mit à scruter mon visage. Je la vis me disséquer dans sa tête, comprendre, se vexer.

Elle se détacha de moi pour aller chercher son verre de vin.

« Je ne voudrais pas faire une bêtise, expliquai-je.

– Quelle bêtise ?

– Je ne sais pas trop.

– Eh ben tiens-moi au courant quand tu sauras. »

Elle termina son vin cul sec et reposa violemment son verre sur le buffet. Elle me tournait toujours le dos. Les mains sur les hanches, elle flanqua un coup de pied dans le carton le plus proche, un parmi tant d'autres.

« Je veux bien de l'aide », dit-elle.

Nous réussîmes à caser huit des onze cartons restants dans la Prius, laissant les trois moisés pour un prochain voyage.

« Tu es en état de conduire ? » demandai-je.

Elle ignore ma question et monta dans sa voiture.

Assis au volant de la mienne, moteur coupé, je regardai s'éloigner ses feux stop.

Le dossier Rennert était clos, ou le serait bientôt, par un simple clic de souris. Sur le papier, Tatiana et moi redeviendrions de parfaits étrangers. Ce qui pouvait ouvrir des opportunités. Ou les détruire.

Nous ne sommes pas un service de livraison.

Je mis le moteur en route, fis demi-tour et m'engageai dans l'allée. Je passai la crête et pilai aussitôt.

Tout en bas, un homme était debout sur le trottoir.

Il avait les yeux levés vers la maison de Rennert. Je ne voyais pas son visage. Il n'était pas tourné dans le bon angle, il portait une capuche et mes phares noyaient les détails, ne me laissant qu'une impression générale de sa silhouette et de sa carrure.

Il était sacrément balèze.

Voilà à peu près ce que j'eus le temps d'enregistrer avant qu'il ne prenne peur et ne s'enfuie, disparaissant derrière une haie.

Je relâchai la pédale de frein et continuai à descendre jusqu'au niveau de la rue.

Le cul-de-sac était désert.

J'avancai encore un peu pour jeter un coup d'œil dans Bonaventure Avenue.

Aucune trace de lui.

Je n'étais pas en service, pas armé, fatigué.

J'avais mon canapé, ma télé et ma poche de glace qui

m'attendaient chez moi.

Pourquoi s'enfuir ?

Un voyeur ?

Un cambrioleur en repérage ?

Quelqu'un qui poussait les gens dans les escaliers ?

Mon métier, c'est d'analyser les faits. J'essaye de rester pragmatique. Mais souvent, c'est une question d'instinct, quelque chose qui vous titille le cerveau et vous dit : *Y a un truc bizarre.*

Où diable était-il passé ?

La rue était la seule issue possible pour un véhicule. Mais je remarquai alors un panneau indiquant un sentier piéton à l'autre extrémité du cul-de-sac.

CHEMIN BONAVENTURE.

Je laissai ma voiture garée là.

Le sentier serpentait entre deux des propriétés du flanc sud, descendant la colline en zigzag. Je n'y voyais pas à plus d'un mètre cinquante. Sur ma gauche se dressaient de hautes haies de bambous, derrière lesquelles gargouillait une fontaine ou une mare, tentative du propriétaire pour couvrir le bruit des promeneurs. Ce qui voulait dire que je n'entendais pas ce qu'il pouvait y avoir devant moi.

Et qu'on ne m'entendrait pas venir non plus.

Je pressai le pas, mes semelles claquant sur le béton, mon genou commençant à protester.

Après une volée escarpée de marches à moitié éboulées, je débouchai dans un deuxième cul-de-sac. Des maisons plus sobres, avec des breaks garés devant, des statues excentriques et des jardinières mal entretenues.

C'est alors que je le vis : une centaine de mètres plus loin, qui courait en direction de College Avenue.

Je lui emboîtai le pas.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Se raidit.

Piqua un sprint.

Clairement bizarre.

Je me mis à courir derrière lui.

Au bout de trois mètres, mon genou me fit comprendre mon erreur.

« Police ! crieai-je. Arrêtez. »

Il bifurqua à gauche dans Cherry Street, sa masse s'éloignant dans le clair de lune et la lueur glacée des téléviseurs qui filtrait par les fenêtres des maisons. Pour un homme de son gabarit, il bougeait vite. Ou peut-être que j'avais cette impression parce que je claudiquais comme une épave.

Je lui hurlai à nouveau de s'arrêter.

Il continua de courir.

Ça faisait un bail que je n'avais pas intercepté quelqu'un, encore moins procédé à une arrestation. Mais je reste un policier ; j'étais en uniforme, et son refus d'obtempérer constituait à lui seul un motif d'interpellation. Peu importait désormais le pressentiment qui avait déclenché ma suspicion. Il avait peut-être de la drogue sur lui, ou une arme. Ou même un mandat d'arrêt contre lui.

Arrivé à l'angle de Russell Street, il prit à droite, de nouveau vers l'ouest, sortant de mon champ de vision.

J'atteignis le coin en titubant.

College Avenue grouillait de monde et d'odeurs, librairies et cafés assurant une vive animation nocturne. Des papas hipsters trimbaient des bambins bien au-delà de l'heure du coucher. Des étudiants en parkas North Face se baladaient bras dessus, bras dessous, laissant échapper des éclats de rire et des nuages de buée.

Vu sa taille, et vu la mienne, j'aurais dû facilement le repérer.

Il n'était nulle part.

Je remontai l'avenue, scrutant chaque vitrine de magasin. Les gens me contournaient de loin. J'étais dégoulinant de sueur, rougeaud et crasseux.

Il n'était pas chez l'épicier italien. Il n'essayait pas des vêtements tibétains.

Je traversai Ashby Avenue et revins sur mes pas, passant devant le cinéma, le glacier. Malgré le froid, il y avait la queue devant, les clients canalisés par un cordon de velours noir. Tout le monde avait l'air de s'amuser, sauf moi.

Il avait peut-être sauté dans une voiture.

Filé par une petite rue.

Escaladé une clôture.

De l'air me fouetta le visage alors qu'un bus me dépassait à toute allure.

Je me tordis le cou pour voir s'il était dedans. Trop tard ; le bus

lâcha un pet de gaz d'échappement et plongea dans l'obscurité.

Je restai immobile, une main derrière le crâne, à bout de souffle.

Il avait disparu.

Je me traînai péniblement jusqu'à ma voiture. J'avais le genou enflé comme une barrique, et je songeais à poser un jour de repos le lendemain. Physiquement, je ne serais sans doute pas capable de grand-chose à part brasser de la paperasse. Mais Shupfer manquerait déjà à l'appel. Elle avait un enfant malade, la définition même d'une excuse valable.

Quelle était la mienne ? Je m'étais blessé en poursuivant un suspect ?

Suspect de quoi ? Un type à capuche fuyant les lieux d'un décès qui s'était produit deux mois plus tôt ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que je faisais là ce soir ?

Expliquez-vous, Edison. Qu'on comprenne.

Impossible.

Grimaçant de douleur, je me glissai au volant, ouvris la boîte à gants, attrapai un flacon d'ibuprofène dont je laissai tomber quatre comprimés dans le creux de ma paume et les avalai sans eau.

Je passai les deux heures suivantes sans bouger du cul-de-sac, à attendre qu'il se montre.

Peu après minuit, je finis par rentrer chez moi. J'enveloppai mon genou dans de la glace, coinçai un coussin dessous et m'étendis sur mon lit.

À 4 h 30, la sonnerie du réveil me tira du sommeil. Je roulai sur moi-même. La poche de glace avait fondu. Je la soulevai délicatement et testai mon amplitude de mouvement. L'articulation était raide, mais au moins la douleur s'était-elle estompée jusqu'à devenir une menace sourde.

Je boitillai jusqu'à la douche et me détendis longuement sous le jet brûlant en priant pour que la journée ne soit pas trop mouvementée. L'imposante silhouette de l'homme me revint soudain en mémoire, et mon cœur se mit à battre la chamade. Pour me calmer, je tournai mes pensées vers Tatiana.

Son port de danseuse. Ses clavicules. Son corps tel que je me l'imaginai, lisse et souple.

Je me séchai, m'habillai et partis au travail.

« On parle d'un dossier qui date de quand, exactement ? » demanda l'inspecteur Nate Schickman.

J'hésitai un peu plus longtemps que je ne l'aurais dû.

« Par pitié, ne me dites pas que c'est Rennert. »

Je me mettais à sa place. Il bossait au service des homicides. Démarrer une enquête avec deux mois de retard était son cauchemar absolu.

« J'avais cru comprendre que, pour vous, c'était une affaire classée. Vous avez des doutes, maintenant ?

– Non, non. Mort naturelle.

– Hmm, fit-il. Quoi, alors ? Y a autre chose ? »

Je changeai le combiné d'oreille, en me ratatinant pour essayer d'avoir autant d'intimité que possible. Je ne risquais pas d'être espionné par Shupfer ; elle avait effectivement pris sa journée. Mais j'étais conscient de Moffett, à deux mètres de moi, qui faisait semblant d'égorger Daniella Botero dans un remake d'une scène de *The Walking Dead* ; conscient de Zaragoza, derrière la cloison de son box, qui fredonnait tout haut « The Final Countdown » ; conscient de Carmen Woolsey qui riait sottement devant une vidéo de chat.

« Je suis sûr que ce n'est rien, répondis-je. Une affaire dans laquelle Rennert a été impliqué, mais en tant que témoin. Je veux juste vérifier que j'ai bien tout verrouillé. Vous savez ce que c'est. Il suffit d'avoir laissé passer un micro-détail pour que ça vous retombe sur la gueule puissance dix. »

Cela eut pour effet de le détendre un peu. Rien ne soude davantage les flics entre eux que la haine de la bureaucratie.

« Pigé, fit-il. Donnez-moi le nom.

– Donna Zhao. Octobre 93.

– Je vous l’envoie ? »

J’imaginai le dossier livré à mon bureau, au vu et au su de tout le monde.

« Ne vous embêtez pas, je vais passer le chercher. Mardi, c’est bon ?

– Nickel. Je vous attends. »

Les quatre emplacements de parking devant le bâtiment de la Sécurité publique de Berkeley étaient occupés. Je tournai un moment avant de trouver une place dans Allston Way, en face de l’ancienne poste centrale, désormais fermée, avec sa majestueuse colonnade noire de suie. Un campement avait poussé sur les marches, mélange de SDF et de protestataires mobilisés contre un certain nombre de maux sociaux, dont le sort des SDF. Un homme me tendit un choix de tracts : ANNULER LA DETTE, SAUVONS NOTRE BUREAU DE POSTE, DITES NON AUX PROMOTEURS RAPACES. Je refusai par un sourire ; trois mètres plus loin, je l’entendis ronchonner dans mon dos.

C’était l’heure du déjeuner. Devant le lycée, je piétinai à contre-courant dans une marée d’adolescents qui se ruaient vers les snacks de Shattuck Avenue. Ils envahissaient les pelouses et bloquaient les trottoirs sur plusieurs pâtés de maisons tout en mangeant, papotant, envoyant des textos ou les trois à la fois.

Pendant que j’attendais que le feu passe au rouge pour traverser Martin Luther King Jr Way, des skateurs assaillaient le muret autour du Peace Wall Park dans un crissement qui me hérissait les poils des bras.

Le hall du bâtiment de la Sécurité publique était pimpant et silencieux. Le réceptionniste bipa le poste de Nate Schickman, mais ce fut Hocking qui descendit m’accueillir pour m’escorter jusqu’aux locaux de la brigade criminelle.

« Vous, dit-elle, sans animosité particulière.

– Moi », confirmai-je.

Schickman n’était pas à son bureau. Quelqu’un fit savoir qu’il était dehors. Je comprenais qu’il puisse avoir besoin de s’évader : la pièce qu’il partageait avec cinq autres flics était confinée, sans fenêtre, une grotte éclairée au néon, avec des tableaux blancs qui auraient eu besoin d’un sérieux lessivage.

« Dehors » désignait le parking à l’arrière du bâtiment. Hocking

m'y accompagna, fit demi-tour et rentra aussitôt, pas impressionnée pour un sou par le spectacle qui s'offrait à nous : Schickman, en survêtement gris, qui poussait des grognements en retournant d'un côté sur l'autre un pneu de camion géant tandis qu'un autre type le chronométrait sur son téléphone en lui criant de se magner le cul. Rien qu'à le regarder, j'eus la sensation que mon ligament croisé se redéchirait.

« Dix ! » hurla le chronométrateur.

Schickman se laissa tomber à genoux puis roula tant bien que mal sur le dos, un bras replié sur les yeux, le ventre secoué de convulsions.

« Putain de sa mère », souffla-t-il.

Le chronométrateur se tourna vers moi.

« Je peux vous aider ?

– Je vais attendre qu'il ressuscite », répondis-je.

Schickman se redressa en position assise.

« Merde, grommela-t-il. J'avais oublié que vous veniez. »

Il tendit une main, et son camarade l'aida à se relever.

« Je reviens tout de suite, lui lança Schickman. Ne te refroidis pas. »

Le type se mit à faire semblant de sauter à la corde.

Schickman monta lentement les marches en se pétrissant les quadriceps. Il me demanda si j'étais adepte de CrossFit.

« Je suis plutôt adepte de ne pas me retrouver paralysé », rétorquai-je.

Il éclata de rire.

« Moi, c'est de la rigolade, dit-il. Mon pote, là, il peut soulever deux cent cinquante kilos.

– Ça ne me paraît pas d'une grande utilité.

– Jusqu'à ce que vous soyez coincé sous un tracteur. Vous avez déjà vu quelqu'un coincé sous un tracteur ?

– Non, mais je suis encore jeune.

– Voilà. »

Il grimpa plus vite. Comme mon genou allait mieux, je réussis à le suivre. Le destin m'avait fait une fleur : pas de cadavres pour moi au boulot, et j'avais été scrupuleux avec la glace et l'ibuprofène. Shupfer avait réapparu le samedi sans explication, avec un simple hochement de tête à mon intention en signe de trêve. Quand je lui avais demandé des nouvelles de Danny, elle avait d'abord haussé les épaules. Puis

dit : « On n'est pas sortis des emmerdes. » Puis ajouté : « Il est rentré à la maison. » Puis : « Merci. » Ce qui s'apparentait presque à de l'optimisme, pour elle.

La vie avait repris son cours normal, à part la possibilité tenace qu'un rôdeur tourne autour de la maison de Rennert et/ou de sa fille.

Je n'avais rien dit à Tatiana. Je ne voulais pas lui faire peur avant de savoir s'il y avait de quoi avoir peur.

Schickman – béni soit-il – ne me posa pas de questions supplémentaires. Peut-être que c'était un brave type, peut-être qu'il s'en foutait. Il me conduisit jusqu'à une réserve contiguë à leurs bureaux et attrapa sur l'étagère du haut un carton portant au marqueur noir l'inscription manuscrite :

12-19139 vi : Zhao 31 oct 93

homicide – ne pas détruire

Il transporta le carton jusqu'à la salle de conférences, inoccupée.

« S'il vous manque un truc, dit-il en le lâchant sur la table avec un bruit sourd, vous savez où me trouver.

– À l'hosto. »

Il mima des étirements comiques.

« C'est l'Amérique, vieux. »

Puis, redevenant sérieux :

« Il va sans dire que le jour où j'ai besoin de quelque chose...

– Évidemment. Merci. »

Une fois seul, j'étais le contenu du carton sur la table. La pièce maîtresse du dossier Donna Zhao était un classeur en vinyle de douze centimètres d'épaisseur dont l'intérieur était compartimenté par des intercalaires aux couleurs de l'arc-en-ciel : jaune pour le rapport de police, orange pour les dépositions écrites et les mandats, etc., jusqu'aux transcriptions des appels téléphoniques carcéraux en bleu et aux fichiers audiovisuels en vert. La palette suggérait une enquête démarrée à ébullition, qui refroidissait au fur et à mesure.

Enfant, j'avais pour habitude de commencer les livres par la dernière page. Je ne sais pas très bien d'où ça m'était venu. Je crois que j'avais tendance à prendre les histoires un peu trop personnellement, faisant miennes les luttes des personnages à un point qui en devenait pénible. Lire la fin d'abord était ma solution, une

façon d'instaurer un espace critique entre eux et moi ; suffisamment pour laisser la place au plaisir.

Un jour, mon frère m'avait vu faire ça avec un livre qu'il venait de finir. Je ne me rappelle plus lequel. Nous avons quatorze mois d'écart ; nos goûts se recoupaient souvent. Sans doute une biographie d'athlète. Nous en dévorions à la chaîne. *Les Légendes du sport : Michael Jordan*, ou quelque chose du genre.

Ce que je n'oublierai pas est la réaction qu'avait eue Luke : il était devenu dingue, m'arrachant le livre des mains pour le balancer par-dessus la clôture dans le jardin de la voisine ; venant se coller à moi en hurlant à la trahison. Je ne comprenais pas. Qui avais-je trahi ? L'auteur ? Michael Jordan ? Qu'est-ce que ça pouvait faire ? Mais ça, c'est mon frère tout craché : moralisateur, trop sensible, pas fait pour vivre dans un monde injuste. Tel qu'il le voyait, lui avait bossé pour mériter ce dénouement. Pas moi.

Ce qu'il est devenu était d'une cruelle poésie, sinon inévitable.

Ce que nous sommes devenus tous les deux.

Quand il avait fini par s'en aller, furax, j'avais fait le tour du pâté de maisons pour sonner chez Mme Gilford. Elle m'avait ouvert et m'avait regardé avec un sourire perplexe traverser son salon pour aller récupérer un chétif livre de poche dans le buisson de romarin au fond de son jardin.

Je songeais distraitement à Luke tout en feuilletant le dossier à la recherche d'un procès-verbal d'arrestation. Je n'avais pas l'impression de trahir qui que ce soit en commençant par des informations qui pouvaient peser sur la sécurité de Tatiana.

Je trouvai son nom au bout de plusieurs centaines de pages.

Il s'appelait Triplett, Julian E.

Le 23 avril 1994, il avait été arrêté et placé en détention sous l'inculpation de meurtre.

À l'époque, il résidait au 955 Delaware Street, apt 5, Berkeley, CA 94710.

C'était un homme noir, cheveux châains et yeux marron, né le 9 juillet 1978.

La ligne suivante me glaça le sang.

À l'âge de quinze ans, Julian Triplett mesurait un mètre quatre-vingt-treize et pesait cent douze kilos.

L'individu que j'avais poursuivi faisait facilement cette taille. Voire

plus. Vingt années et quelques s'étaient écoulées, largement le temps pour un garçon en pleine croissance, même déjà gigantesque, de continuer à croître.

Le policier qui avait procédé à l'arrestation et dirigé l'enquête se nommait Ken Bascombe.

Je revins en arrière pour lire son rapport.

À 4 h 31 le matin du 1^{er} novembre 1993, Bascombe avait été appelé pour intervenir dans un immeuble de Benvenue Avenue, juste à côté de People's Park. En arrivant sur place, il avait trouvé la rue barrée aux deux extrémités, de crainte d'un afflux de badauds. Après s'être entretenu avec les policiers présents sur les lieux, il avait appris que la victime était Donna Zhao, une femme de vingt-trois ans d'origine asiatique, apparemment décédée suite à de multiples coups de couteau portés au visage, au cou et au thorax. Elle partageait un trois-pièces au deuxième étage avec deux colocataires, Li Hsieh et Wendy Tang. Toutes les trois étaient étudiantes à la fac de Berkeley.

C'étaient les colocataires qui l'avaient trouvée.

D'après la déposition de Wendy Tang, aux alentours de 21 h 30 la veille au soir, Li Hsieh et elle avaient quitté l'appartement ensemble pour aller fêter Halloween. Elles avaient tenté de convaincre Donna de les accompagner, mais celle-ci avait décliné la proposition au motif qu'elle était trop fatiguée et qu'elle avait trop de travail. Wendy Tang et Li Hsieh étaient sorties et avaient passé la nuit de fête en fête avant de finir par rentrer vers 4 heures du matin.

Les deux femmes reconnaissaient avoir bu. Pour cette raison, elles ne s'étaient pas aperçues tout de suite qu'un crime avait eu lieu, malgré le désordre manifeste qui régnait dans l'appartement. Des meubles étaient renversés, une lampe brisée en deux. Une traînée de sang sur la moquette menait à la cuisine, séparée du salon par une porte-saloon, elle aussi maculée de sang. Wendy Tang avait déclaré : « On a cru que c'était une blague. »

En pénétrant dans la cuisine, elles avaient trouvé le corps de Donna Zhao gisant sur le linoléum dans une mare de sang. Des tiroirs avaient été arrachés. Le grille-pain était dans l'évier. Il y avait des empreintes de main sanguinolentes sur la porte du frigo, ainsi que de nombreuses autres traces et bavures, signes que la victime s'était débattue. Les éclaboussures sur les murs atteignaient une hauteur de

deux mètres quarante, quelques gouttes ayant même giclé jusqu'au plafond.

Bien qu'elles aient eu « la gerbe », les deux colocataires n'étaient pas encore complètement sûres qu'il ne s'agissait pas d'un canular, et Wendy Tang avait appelé Donna tout haut. Ne recevant pas de réponse, elle l'avait ensuite secouée puis avait couru appeler les secours depuis le téléphone de sa chambre.

La police était arrivée sur les lieux à 4 h 11, les pompiers juste après.

À 4 h 24, Donna Zhao était déclarée morte.

Selon Wendy Tang, aucun objet de valeur ne semblait avoir disparu de l'appartement. Elle expliqua que Donna n'avait pas de petit ami, ni tellement d'amis tout court, peut-être parce qu'elle était mal dans sa peau du fait d'être plus âgée que ses camarades de promo. Son prénom chinois était Dongmei. Studieuse et réservée, elle parlait un anglais hésitant mais sans fautes. Comme Li Hsieh, elle était née à Pékin ; toutes les deux communiquaient entre elles principalement en mandarin. Tang, née aux États-Unis, avait décidé de partager un appartement avec elles afin de faire des progrès dans cette langue. Elle ne voyait pas une seule personne au monde qui puisse vouloir du mal à Donna.

L'enquête de voisinage n'avait permis d'identifier aucun témoin crédible qui aurait pu voir quelqu'un entrer ou sortir de l'immeuble. La police de Berkeley avait toutefois reçu une multitude d'appels signalant des individus étranges qui couraient partout, couverts de sang ou brandissant une arme. C'était Halloween.

Dans un premier temps, l'enquête s'était concentrée autour de People's Park et de ses habitués, un mélange de fous, de SDF, de dealers, de vagabonds et autres marginaux. En règle générale, les flics avaient plutôt une attitude non interventionniste, une politique issue des années 1960. Alors comme aujourd'hui, il suffisait de se balader pour observer une ribambelle de doux dingues.

Cet état d'esprit avait vite volé en éclats. Une jeune femme, étudiante, seule dans son appartement en train de faire ses devoirs... trucidée : le tollé avait été immédiat, et virulent. Une des bizarreries de la nature humaine est que nous avons rarement peur des choses qui peuvent vraiment nous tuer. À l'exception de Zaragoza, peu de gens font des cauchemars sur le cancer, les maladies du cœur ou le diabète.

Les meurtres sur des inconnus, aussi rares soient-ils, sont la quintessence de l'aléatoire et attisent une quantité disproportionnée de terreur. Et ce qui va de pair avec la terreur : la couverture médiatique.

En passant le quartier au peigne fin, la police avait découvert un couteau à viande sanguinolent enroulé dans un sweat à capuche XXL de couleur grise mais teinté de sang rouge et marron. Les deux objets avaient été fourrés dans un sac en plastique et jetés dans une poubelle au coin de Dwight Way et Telegraph Avenue, à quelques rues de la scène du crime.

Photographié sur fond blanc à côté d'une règle, le couteau était une chose terrifiante, composé d'un épais manche noir et d'une large lame dentée de onze centimètres.

Au cours des quarante-huit heures suivantes, les flics avaient ratissé le parc et embarqué tout ce qui leur tombait sous la main, sous des motifs rarement – voire jamais – invoqués à Berkeley : trouble à l'ordre public, atteinte à la pudeur. La stratégie était de coffrer le plus d'individus possible en espérant que l'un d'entre eux s'avérerait être le meurtrier. Naturellement, ce coup de filet avait déclenché des protestations, qui s'étaient muées en petite émeute, laquelle avait conduit à d'autres arrestations, d'autres coups de matraque et toujours plus d'indignation. Le cercle vicieux classique d'une mauvaise opération de com.

Il avait fallu attendre plusieurs semaines pour qu'émerge un suspect crédible, sans que ce soit le fruit d'un quelconque travail d'enquête extraordinaire. Un homme s'était présenté au commissariat en disant qu'il voulait parler à quelqu'un urgemment.

Aux alentours de 23 h 30 le soir du meurtre, avait-il raconté aux policiers, il rentrait chez lui depuis son labo lorsqu'il avait remarqué un individu qui rôdait devant l'immeuble de Donna Zhao. Il était en mesure de fournir une description physique détaillée de l'homme en question, vêtements compris : un short – curieux vu le froid qu'il faisait – et un sweatshirt à capuche gris qui ressemblait beaucoup à celui retrouvé dans la poubelle.

L'information sur le sweatshirt n'avait pas encore été révélée au public.

Après quelques hésitations, l'homme était allé un cran plus loin en déclarant pouvoir identifier formellement l'individu. Il refusa toutefois

de donner son nom.

L'informateur, Nicholas Linstad, avait expliqué être en thèse au département de psychologie de l'université de Berkeley. Et il se trouvait qu'il menait alors une étude à laquelle participait l'individu, élève de seconde au lycée de Berkeley.

Linstad avait dit qu'en reconnaissant l'individu, il s'était fait du souci, se demandant ce que pouvait bien faire dehors un garçon de cet âge à une heure si tardive, surtout un soir aussi agité. Il l'avait appelé depuis le trottoir d'en face puis avait traversé pour lui parler. Mais avant que Linstad n'ait pu l'atteindre, le garçon s'était enfui. Linstad n'avait pas essayé de poursuivre la conversation ; sa femme l'attendait à la maison.

Je me redressai contre le dossier de ma chaise, les yeux dans le vague.

C'était Nicholas Linstad qui avait dénoncé Julian Triplett.

Difficile d'imaginer un meilleur motif de vengeance.

Curieux de savoir pourquoi Linstad avait attendu plus d'un mois pour se manifester, je cherchai dans le dossier la transcription de son interrogatoire par l'inspecteur Bascombe.

LINSTAD : Ce n'est pas facile, vous comprenez. C'est un gamin.

BASCOMBE : Je sais.

LINSTAD : C'est un enfant. Il faut bien que vous en ayez conscience. Il n'est pas...

BASCOMBE : Je comprends. Je... c'est normal, vous avez de la peine pour lui.

LINSTAD : Oui, bien sûr, mais je me disais aussi que je m'étais peut-être trompé, que peut-être la police arrêterait le vrai coupable. En venant vous parler, je le mets dans une situation terrible, et en même temps, si ça se trouve, le vrai coupable se promène dans la nature. Vous comprenez ?

BASCOMBE : Je comprends. Je comprends. Je peux revenir sur un point, une seconde ? Vous pensiez que vous vous étiez peut-être trompé ? Vous voulez dire que vous n'êtes pas sûr que c'est lui que vous avez vu ?

LINSTAD : Non, non. Ça, j'en étais... j'en suis certain, c'était clairement lui.

BASCOMBE : Vous avez vu son visage.

LINSTAD : Je l'ai appelé par son prénom et il s'est tourné dans ma direction.

BASCOMBE : OK.

LINSTAD : Mais c'est tout ce que j'ai vu. Je ne l'ai pas vu entrer dans l'immeuble, ni en sortir. On parle de la vie d'un garçon, la vie d'un enfant.

BASCOMBE : Il y a aussi la vie de la victime.

LINSTAD : Oui... C'est tout ce que j'ai vu.

BASCOMBE : Vous disiez qu'il appuyait sur les boutons du digicode... Nicholas ?

LINSTAD : Peut-être. C'est possible.

BASCOMBE : Tout à l'heure, vous aviez l'air assez sûr de vous.

LINSTAD : C'est possible. Il faisait noir.

BASCOMBE : Vous êtes en train de dire que vous n'en êtes plus sûr ?

LINSTAD : Je... [inaudible].

BASCOMBE : Écoutez, je comprends ce que vous ressentez. Mais j'ai besoin de savoir ce que vous avez vu, exactement tel que vous l'avez vu. Il faisait peut-être noir, mais vous avez vu son visage, non ?... Nicholas ?

LINSTAD : Oui, d'accord.

BASCOMBE : Oui, il appuyait sur le digicode ?... Je sais que vous faites oui de la tête mais, pour l'enregistrement, pouvez-vous formuler verbalement ce que vous...

LINSTAD : J'ai vu qu'il appuyait sur les boutons.

BASCOMBE : Est-ce qu'il avait l'air de chercher à s'introduire dans l'immeuble ?

LINSTAD : [inaudible] intentions. J'ai pensé qu'il habitait peut-être là.

BASCOMBE : Vous avez trouvé ça suspect.

LINSTAD : Non, je ne sais pas.

BASCOMBE : C'est le mot que vous avez employé. La première fois qu'on s'est parlé, vous m'avez dit que vous l'aviez remarqué parce qu'il avait un comportement suspect.

LINSTAD : J'aurais peut-être dû dire qu'il avait un comportement nerveux.

BASCOMBE : Dans quel sens ?

LINSTAD : Je ne sais pas. C'est une intuition que j'ai eue. Je travaille avec des adolescents, j'ai l'habitude de les observer.

BASCOMBE : Vous n'avez pas alerté les autorités.

LINSTAD : Non, bien sûr que non.

BASCOMBE : Pourquoi ?

LINSTAD : Parce que je ne savais pas ce qu'il était en train de faire. Il ne faisait rien de mal. Il était juste là. Je l'ai appelé, il m'a vu et il est parti. Pourquoi est-ce que j'aurais appelé la police ? Pour leur dire quoi ? Il y avait quelqu'un... qui n'est plus là... Ce ne sont pas mes affaires.

BASCOMBE : D'accord... Vous avez besoin d'une pause ? Vous voulez encore un peu d'eau ?

LINSTAD : Non, merci.

BASCOMBE : Je vais vous en rechercher.

LINSTAD : D'accord, oui.

(14:29:36)

BASCOMBE : On peut continuer ? Vous avez dit que la victime travaillait aussi sur cette étude, et que ce garçon, Triplett, y participait. Pardon, est-ce que vous pouvez, verbalement... ?

LINSTAD : Oui.

BASCOMBE : Est-ce qu'ils étaient en contact tous les deux ?

LINSTAD : Elle contribuait au recueil des données. Elle était

présente à certains moments et pas à d'autres. Les sujets venaient plusieurs heures d'affilée accomplir leur tâche, et [inaudible] elle était là en même temps que lui. Mais je ne sais pas s'ils se connaissaient, je ne peux pas vous le dire.

BASCOMBE : Ils étaient amis ?

LINSTAD : Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne pense pas.

BASCOMBE : D'accord, mais ce que je vous demande, c'est s'il y avait une forme de relation antérieure entre eux qui aurait pu le conduire à s'en prendre à elle ?

LINSTAD : Je ne sais pas, vraiment, je n'en sais rien.

BASCOMBE : Et le garçon, vous le connaissiez un peu ?

LINSTAD : Pas tellement.

BASCOMBE : Assez pour être inquiet en le voyant dehors.

LINSTAD : Je n'étais pas inquiet, j'étais [inaudible] .

BASCOMBE : Quelle est la différence ?

LINSTAD : Dans le... le... disons qu'au sens large, j'étais troublé. Ce garçon, j'avais l'habitude de le voir au laboratoire. Vous devez comprendre ce que ça m'a fait de le voir dans un contexte totalement différent. Il était tard. J'étais fatigué. Pardon, j'ai du mal à m'exprimer.

BASCOMBE : Ça ne fait rien, faites comme vous pouvez.

LINSTAD : C'est tout ce qui me vient, je ne sais pas comment le dire autrement.

BASCOMBE : En termes de personnalité, comment le décririez-vous ?

LINSTAD : C'est, euh... c'est vraiment difficile à dire.

BASCOMBE : Vous avez quand même interagi avec lui ?

LINSTAD : Très brièvement.

BASCOMBE : Il n'a jamais eu de mot ou de geste déplacé, ou menaçant ?

LINSTAD : Je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire.

BASCOMBE : Selon vos impressions.

LINSTAD : Je ne me sens pas à l'aise de parler de ça.

BASCOMBE : Qu'est-ce qui vous met mal à l'aise ?

LINSTAD : Il a droit... Il a droit au respect de sa vie privée.

BASCOMBE : Certes, mais vous êtes quand même conscient, vous devez avoir conscience de ce qu'il a fait.

LINSTAD : Ce n'est pas... Je n'ai pas l'intention de le jeter en pâture à... à [inaudible].

BASCOMBE : Nicholas. Croyez-moi. C'était vraiment affreux. Épouvantable.

LINSTAD : S'il vous plaît.

BASCOMBE : C'est monstrueux, ce qu'il lui a fait. Je peux vous montrer les photos.

LINSTAD : Non, non, non.

BASCOMBE : Ça fait un bail que je suis flic, d'accord ? Je n'ai jamais vu ça.

LINSTAD : Je ne veux plus en parler. Je l'ai vu là-bas, c'est tout.

BASCOMBE : Ce que j'essaye de vous dire, c'est que si vous pouvez nous aider... Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ?

LINSTAD : On peut faire une pause, s'il vous plaît ?

(14:51:09)

BASCOMBE : Comment vous vous sentez ? Ça va mieux ?

LINSTAD : Oui, ça va mieux, merci.

BASCOMBE : Vous êtes prêt à reprendre ?

LINSTAD : Je dois vous dire que je ne crois pas que je devrais continuer à vous parler avant d'avoir pu voir un avocat.

BASCOMBE : OK, c'est pas un problème, mais parlons d'abord de votre étude.

LINSTAD : Attendez, ce n'est pas mon étude.

BASCOMBE : Je croyais que si.

LINSTAD : J'ai un superviseur, c'est son labo.

BASCOMBE : Comment s'appelle-t-il ? J'aimerais lui parler.

LINSTAD : C'est vraiment nécessaire ?

BASCOMBE : Ben oui, je pense, parce qu'on parle quand même d'un gamin qui faisait partie de son étude, et la victime aussi. Vous pouvez me donner son nom ? Je n'aurai pas de mal à le trouver, de toute façon. Il suffit que j'appelle votre département...

LINSTAD : Pr Walter Rennert.

BASCOMBE : OK.

LINSTAD : Il ne sait pas que je suis là. Je ne lui ai pas dit que je venais.

BASCOMBE : Pourquoi vous ne lui passez pas un coup de fil tout de suite ? Vous pouvez l'appeler d'une autre pièce. Lui expliquer qu'on aimerait lui parler.

Un coup à la porte me ramena brusquement au présent. Nate Schickman passa une tête dans la salle de conférences. Il s'était changé en tenue de ville.

« Tout va bien là-dedans ? »

Il y avait une pendule au-dessus de la porte. Je n'avais pas quitté ma chaise depuis trois heures.

« Ça va, répondis-je. C'est assez long à trier.

– Vous trouvez ce qu'il vous faut ?

– Je me rapproche. »

Il s'avança dans la pièce et se planta devant la table en y contemplant le bazar avec une expression amusée. En plus du classeur principal, il y avait un tas d'autres trucs auxquels je n'avais pas touché. Un second classeur rempli exclusivement de photos de la scène de crime. D'autres rapports. Une boîte de mini-cassettes, qui seraient intéressantes à écouter. Juste en voyant les mots de Linstad retranscrits sur le papier, il était difficile de savoir si ses

tergiversations étaient le fruit de sa nervosité, de sa culpabilité ou d'une incertitude réelle sur ce qu'il avait vu.

« Quand je suis allé vous le chercher, j'en ai profité pour jeter un œil, dit Schickman. C'est du lourd. J'étais assez surpris de n'en avoir jamais entendu parler.

– Ça date d'avant vous.

– Ouais, mais les gens ici ont de la mémoire.

– L'inspecteur en chef, Ken Bascombe, il est toujours dans les parages ? »

Schickman secoua la tête.

« Connais pas.

– Vous ne savez pas si quelqu'un serait en mesure de le joindre ? »

Schickman me dévisagea.

« Soyez franc. C'est quoi l'histoire, là ? Soit votre dossier est clos, soit il ne l'est pas.

– Il est clos. Je peux vous envoyer le certificat de décès, si vous voulez.

– Qu'est-ce qui se passe, alors ?

– La fille de Rennert est persuadée que c'est un meurtre à cause de cette autre affaire. Ma réaction a été la même que la vôtre : comment se fait-il que je n'en aie jamais entendu parler ? Alors je voulais voir un peu, c'est tout. »

Il me sourit, trop poli pour me traiter de menteur.

« La curiosité n'a pas de limites, hein ?

– C'est mon jour de repos, j'en fais ce que je veux. »

Il jeta un regard en coin au classeur ouvert sur la table.

« C'est comment, déjà, le nom de l'inspecteur ?

– Bascombe.

– Je vais voir ce que je trouve », déclara-t-il.

Je me replongeai dans le dossier.

Le temps que les flics se décident à interroger Walter Rennert, ils avaient réussi à dégouter le nom de Julian Triplett. Ce n'était pas compliqué : il leur avait suffi de traverser la rue et de poser la question à la sortie du lycée de Berkeley. Sur les huit cents élèves de seconde, un seul garçon correspondait à la description physique donnée par Nicholas Linstad, dans toutes ses monstrueuses proportions.

De son côté, Rennert avait commencé par nier qu'il ait pu y avoir le moindre contact entre Triplett et Donna Zhao. Mais il avait fini par admettre qu'il n'était pas dans le bâtiment de psycho vingt-quatre heures sur vingt-quatre à superviser tous les aspects de son labo.

Il avait refusé de décrire la nature de l'étude à laquelle participait Triplett, fulminant au sujet de la liberté de recherche. Bascombe avait changé de tactique en essayant de l'amadouer pour le faire parler de la personnalité du suspect. Là encore, Rennert avait refusé. Quand l'inspecteur avait insisté, Rennert avait exigé la présence d'un avocat.

Et ça en était resté là. Peut-être pouvait-il déjà pressentir l'ampleur des emmerdes à venir.

Finalement, devant l'amoncellement de preuves, ce que pouvaient bien penser Linstad, Rennert ou n'importe qui d'autre de la propension de Julian Triplett à la violence avait perdu toute importance.

Le premier interrogatoire de Triplett par la police avait eu lieu fin janvier 1994. Sur la transcription, il apparaissait détaché, donnant souvent des réponses bizarres. Il semblait faire une fixation sur le magnétophone, demandant à Bascombe qui les écoutait, et même, à un moment, essayant de l'éteindre. Incapable d'expliquer ses faits et gestes la nuit du meurtre, il ne cessait de se contredire.

Il était chez lui.

Non, il rentrait chez lui.

Non, il jouait à des jeux vidéo.

Six autres interrogatoires allaient suivre, et Bascombe noterait que Julian Triplett portait à chaque fois la même tenue : un short de sport bleu marine ou noir et un sweat à capuche gris.

Bascombe avait demandé à Triplett la permission de prendre ses empreintes digitales.

Triplett avait accepté.

Le labo avait trouvé une correspondance entre une empreinte partielle relevée sur le manche du couteau et le pouce droit de Julian Triplett.

Confronté à cela, Triplett avait imploré. Il avait avoué le meurtre de Donna Zhao.

BASCOMBE : Où est-ce que tu l'as poignardée ?

TRIPLETT : Là.

BASCOMBE : Il montre son torse. Où d'autre ?

TRIPLETT : Là.

BASCOMBE : Dans l'abdomen. Et après l'avoir poignardée ? Qu'est-ce qui s'est passé, Julian ?

TRIPLETT : Elle a, genre, disparu.

BASCOMBE : Elle a disparu ?

TRIPLETT : OK.

BASCOMBE : C'est une question. Je te demande.

TRIPLETT : OK.

BASCOMBE : Julian. Julian. S'il te plaît. Dis-moi la vérité. Comment ça, elle a disparu ? Pour aller où ?

TRIPLETT : Genre dans l'air.

BASCOMBE : Dans l'air.

TRIPLETT : Je peux avoir un Coca ?

BASCOMBE : Tu peux si tu arrêtes de te moquer de moi. Je vais te reposer la question. Qu'est-ce qui s'est passé après que tu l'as poignardée ? Qu'est-ce que tu as fait du couteau ? Tu l'as jeté ?

TRIPLETT : Ouais.

BASCOMBE : Où ?

TRIPLETT : Je veux rentrer chez moi.

Comme avant, sans les intonations de voix, je n'arrivais pas à savoir ce qui pouvait bien se passer dans la tête de Triplet à la seule lecture de la transcription. Dénî, peur, remords, confusion ? Sa jeunesse compliquait les choses.

L'heure tournant, je renonçai à lire le reste sur place et me mis à feuilleter les pages à toute allure en les photographiant avec mon téléphone pour pouvoir y revenir plus tard.

Je photographiai aussi les photos. La rue, l'extérieur de l'immeuble, l'escalier, la porte d'entrée. Les angles habituels, mais en

moins grand nombre que dans les dossiers que j'avais coutume de traiter. C'était l'époque prénumérique, quand chaque cliché coûtait de l'argent.

Le couloir.

Le salon, sens dessus dessous.

La cuisine.

Un être humain, déchiqueté.

À 17 h 56, je remis tout dans le carton et le rapportai à Schickman dans son bureau. Deux autres flics étaient derrière leur ordinateur.

« Cool, commenta Schickman. Vous n'avez qu'à le laisser là. »

Je posai le carton devant lui.

« Merci beaucoup.

– Pas de problème », dit-il.

Je lui demandai s'il avait eu le temps de se renseigner sur Bascombe.

« Merde, non. Je suis un peu sous l'eau, là. Demain, parole de scout.

– T'as été scout, toi ? lui lança un de ses deux collègues. Mon cul, ouais !

– Demain, ce serait super, rétorquai-je. Merci. »

Je lui serrai la main et partis.

Le crépuscule avait envahi l'esplanade et chassé skateurs et lycéens, ne laissant que des hommes en haillons, ou dans des sacs de couchage, allongés sur les bancs. Ils passaient et repassaient en titubant sous le halo des réverbères, shootaient dans des bouteilles, péroraient tout haut, affrontaient des ennemis invisibles. Eux aussi étaient invisibles, plaqués au ras du sol, enjambés.

Au bout de la pelouse empourprée, les lumières étaient encore allumées dans le lycée. Activités extrascolaires. Maths, débat, jazz ou escrime.

Julian Triplett n'avait jamais terminé sa seconde.

À moins de huit cents mètres de là, plein est, se trouvait le campus de la fac de Berkeley, chargé d'histoire et regorgeant de moyens, un paradis pour les jeunes esprits pleins d'espoir et de folie. On venait du monde entier pour boire à cette source.

Donna Zhao non plus n'avait pas fini son année.

Je les imaginai tous les deux se percuter telles des comètes.

Fusionner en une violente explosion de chaleur sans laisser aucune trace.

Julian Triplett n'était pas dans le système.

Je trouvai sa dernière adresse connue – chez sa mère, sur Delaware Street –, mais elle remontait à dix ans et personne ne décrocha quand j'essayai d'appeler. À part une sœur cadette du nom de Kara Drummond, qui vivait à Richmond, il n'avait pas d'autre famille. Il n'avait pas non plus de casier judiciaire adulte. Pas d'historique bancaire, pas de compte Facebook, Twitter ou Instagram, pas de galerie de photos sur Google Images.

S'il est rare de n'avoir aucune présence sur Internet, ça n'est pas pour autant inédit. Les citoyens de People's Park ne sont pas tellement branchés non plus aux réseaux sociaux. Peut-être Triplett vivait-il dans la rue. Ou bien, une fois sa peine purgée, il avait décidé de partir loin, refaire sa vie. Une partie de mon boulot consiste à retrouver des gens, dont certains préfèrent qu'on ne les retrouve pas.

La sonnerie du téléphone m'interrompt.

« Oui, bonjour, ici Michael Cucinelli, de la morgue Cucinelli Brothers, à Fremont.

– Bonjour, monsieur Cucinelli, que puis-je faire pour vous ?

– Ouais, bon, je vous contacte directement parce qu'on a ici le corps d'un certain Jose Provencio, et pour être honnête avec vous, ça commence à faire long.

– Attendez une seconde...

– Ouais ben non, justement, parce que ça fait déjà cinq mois que j'attends, alors je n'ai plus tellement de patience, voyez-vous.

– Une seconde, une seconde, dis-je en agitant frénétiquement ma souris. Jose Provencio, vous dites ?

– Oui.

– Jose *Manuel* Provencio ?

– ... oui.

– Il est toujours là ?

– Je l'ai sous les yeux au moment où je vous parle.

– Vous plaisantez ?

– J'ai l'air de plaisanter ?

– Vous voulez dire qu'il ne s'en est jamais occupé ?

– Qui ça ?

– Samuel Afton. Le beau-fils de M. Provencio. Il m'a assuré qu'il s'en occupait. Il m'a dit qu'il avait trouvé un arrangement avec vous.

– Écoutez, je ne suis pas au courant de tout ça. Ce que je sais, c'est que mon abruti de neveu me dit qu'on a ce type sur les bras depuis cet été. Je respecte ce que vous faites, mais là j'ai atteint ma limite.

– Moi aussi. Donnez-moi cinq minutes, d'accord ? Je vous rappelle. »

La ligne de Samuel Afton basculait directement sur son répondeur. Je laissai un message en lui demandant de me recontacter au plus vite, après quoi je rappelai Cucinelli.

« Voilà ce que je vous propose, dis-je. Si je n'ai pas de nouvelles de lui d'ici la fin de la journée, vous le mettez chez les indigents. »

Il maugréa mais consentit.

« Du moment qu'on règle ça aujourd'hui.

– Avant 17 heures, vous avez ma parole. »

Je raccrochai, et Zaragoza se pencha par-dessus la cloison de mon box.

« Yo ! fit-il. On bouge. »

Je tendis la main pour attraper mon gilet pare-balles. Zaragoza éclata de rire.

« Nan, mec. On sort chercher à bouffer. »

Dans la voiture, il me demanda si j'allais bien.

« Moi ? répondis-je. Super. Pourquoi ?

– T'as l'air fatigué. »

Je m'étais couché tard plusieurs soirs d'affilée pour éplucher le dossier Zhao. Même après m'être forcé à éteindre la lumière, je restais allongé sur le dos à écouter les voitures bringuebaler sur les nids-de-poule de Grand Avenue, en me demandant si je devais appeler Tatiana, et pour lui dire quoi.

La question n'était pas de savoir si Julian Triplett était dangereux.

J'avais vu le carnage. J'avais lu le rapport d'autopsie. Donna Zhao avait reçu vingt-neuf coups de couteau.

La question était plutôt de savoir si le colosse que j'avais aperçu devant la maison de Rennert était bien Julian Triplett, ou si c'était un autre colosse lambda et que je m'étais laissé berné par une non moins colossale coïncidence, victime de ma propre imagination.

Admettons que c'était lui. Qu'espérais-je obtenir en prévenant Tatiana ? Que pourrait-elle faire ? Courir s'acheter un flingue ? Comme si une danseuse, élevée à Berkeley, accepterait de s'armer. Et même si elle s'armait, elle risquait surtout de se blesser elle-même par accident.

En lui faisant prendre conscience d'une menace, d'une certaine façon je créais cette menace, ce qui dans ma tête me conférait une responsabilité envers elle : celle de m'assurer qu'il ne lui arriverait pas de mal. Alors est-ce que j'allais rester planté devant chez elle, à faire le guet tout seul ? Pendant combien de temps ?

Je craignais aussi de nourrir ses doutes. Rien n'indiquait que le décès de son père soit autre chose qu'une mort naturelle, et je n'avais aucune preuve des mauvaises intentions de Triplett. Je n'avais même pas la preuve qu'il connaissait l'existence de Tatiana. Ce n'était pas chez *elle* qu'il était venu.

J'avais passé en revue d'autres explications possibles à sa présence devant la maison. La plus convaincante était qu'il avait vu l'avis de décès dans le journal et qu'il était venu se réjouir sur place.

« Insomnie, répondis-je à Zaragoza.

– T'as essayé la mélatonine ? J'en ai dans mon bureau.

– Non, merci.

– Sinon, je voulais te demander... Dimanche soir... Il y a Priscilla qui va faire... »

Il s'interrompt, se gratta le menton.

« À manger ? suggérai-je.

– Faut espérer !

– Cool. Merci.

– Tu la remercieras, elle. C'est son idée. »

Ce qui fit dresser mes antennes.

« Pas de cousines célibataires, hein, par pitié.

– *Une* fois, protesta-t-il.

– Ouais, ben ça m'a suffi.

– Je vais te dire, mec, t’as eu tort. Iris est une super nana.

– Je n’en doute pas. »

En ressortant du In-N-Out Burger les bras chargés de sacs en papier gras, je sentis ma poche vibrer et m’empressai de balancer ma cargaison sur la banquette arrière de l’Explorer. Trop tard : j’avais raté l’appel. Je m’attendais à un message de Samuel Afton.

C’était Tatiana. Pas de message.

Trépignant d’impatience pendant tout le trajet retour, je laissai Zaragoza monter distribuer les vivres tandis que je restais sur le parking pour la rappeler.

« Salut, fit-elle.

– Tout va bien ?

– Euh, oui. Et *toi*, ça va ? »

Contrairement à moi, elle paraissait calme, bien qu’un poil déconcertée. Personne n’était venu toquer à sa fenêtre. Ni se planquer dans les buissons. Il n’y avait que mon affolement inexplicable pour la troubler.

« Non, non, je... » bredouillai-je.

Je laissai l’adrénaline retomber avant de poursuivre.

« Grosse journée, repris-je. Et toi, quoi de neuf ?

– Je voulais juste te dire que j’allais m’absenter un moment. Au cas où tu aurais besoin de me joindre pour quelque chose. »

La meilleure nouvelle possible. Plus sûr pour elle, du moins à court terme. À mon soulagement se mêlait pourtant une pointe de regret.

« Merci de me prévenir. Tu vas où ?

– À Tahoe. Mon père a une maison là-bas. Avait. Il faut que je commence à m’en occuper.

– Tu pars bientôt ?

– Demain matin. J’ai trouvé quelqu’un pour assurer les cours à ma place dans les semaines qui viennent. Je me suis dit qu’il valait mieux régler tout ça le plus vite possible.

– Bien sûr. Ça te dirait de faire un truc avant ton départ ?

– Un truc ? »

Mollo, Clay.

« Dîner, par exemple. »

Silence.

« Tu veux dire, ce soir ?

– Ça m’a l’air d’être la seule option, non ? Sauf si tu veux prendre

un petit-déj à 3 heures du mat'.

– Je ne sais pas trop... Je comptais partir tôt demain.

– D'accord.

– Enfin, ça dépend.

– De ?

– Tu m'as dit que tu avais besoin de réfléchir.

– En effet.

– Et donc ? Tu as réfléchi ?

– J'ai envie de te voir », dis-je.

Nouveau silence. Plus long.

« Désolée, mais ce soir ça ne va pas être possible. Je suis lessivée. »

Bim ! Touché coulé !

« En revanche, ajouta-t-elle, je pourrais décaler mon départ à lundi. »

Avant de rentrer chez moi, je tentai de joindre Samuel Afton une dernière fois. Je lui laissai un message pour l'informer que le comté allait procéder à la crémation de son beau-père en tant qu'indigent. Je donnai le feu vert à Cucinelli, éteignis mon ordinateur et descendis au vestiaire. Zaragoza était déjà là, qui rangeait son équipement avec léthargie.

« Yo ! fis-je. Je vais devoir annuler pour dimanche soir. J'ai un truc qui vient de tomber. »

Il accepta mon revirement sans sourciller, se contentant de hausser les épaules tout en commençant un texto.

« Remercie Priscilla de ma part et dis-lui que je suis désolé.

– Je suis en train d'écrire à Iris que, finalement, c'est pas la peine qu'elle vienne. »

Tatiana sortit de chez elle vêtue d'un jean et d'un débardeur très fin qui accentuait sa minceur. Elle avait les cheveux lâchés et une touche de maquillage. Des créoles aux oreilles.

« Qu'est-ce que tu dirais d'un mexicain ? me demanda-t-elle.

– Qu'il a une moustache et un sombrero ? » risquai-je.

Nous nous mîmes en route.

« Je te trouve très belle, dis-je.

– Merci.

– C'est trop ?

– C'est jamais trop. »

Elle avait choisi, non pas un restaurant, mais un food truck parmi une dizaine garés en cercle sur le parking devant la station de North Berkeley. Quelque deux cents personnes se pressaient là, sous des guirlandes lumineuses, assiette en carton à la main.

« Tu es libre de choisir où tu veux et ce que tu veux, déclara Tatiana, mais je recommande vivement les *tacos al pastor* de chez Red Rooster.

– Marché conclu. »

Nous allâmes chercher des tacos et des bières, puis trouvâmes deux chaises en plastique inoccupées.

« Je crois qu'ils font la même chose autour du lac Merritt, dit-elle.

– Les samedis. Quand je bosse.

– Pauvre chou. »

Elle me tendit son assiette de tacos à la langue de bœuf pour que je goûte. Lorsque je déclinai son offre, elle se pencha vers moi et piqua un morceau de porc dans la mienne.

« Je t'ai proposé des miens seulement pour que tu me donnes des tiens.

– Tu aurais pu t'en commander.
– Mais du coup, on n'aurait pas pu partager.
– On ne partage pas vraiment, fis-je remarquer. C'est juste que tu me voles poliment.

– C'est vrai, mais comme ça j'ai l'impression d'avoir une excuse.
– Je ne sais pas pourquoi, mais je pensais que tu serais végétarienne.

– Vegan, précisa-t-elle. Pendant treize ans.
– Et après treize ans, qu'est-ce qui s'est passé ?
– Les *tacos al pastor*. »

Je l'interrogeai sur ce qu'elle comptait faire à Tahoe, à part vider les meubles.

« Du ski. Du yoga. Si je suis réaliste, c'est sans doute ma dernière occasion de profiter de la maison avant qu'on la vende. Barbara, sa première femme, c'était elle la mordue de ski. Mon père n'a jamais aimé le froid. Je ne sais pas pourquoi il a gardé cette baraque depuis toutes ces années.

– D'après ce que j'ai vu, il n'était pas du genre à se séparer des choses.

– Ouais. Mais bon, quand même, une maison... Il parlait sans cesse de la mettre en location, mais il ne s'y est jamais résolu. La majeure partie de l'année, elle était vide. Il y passait de temps en temps pour vérifier que tout allait bien. Je ne me souviens même plus de la dernière fois que j'y ai mis les pieds.

– Tu n'y allais pas avec lui ?

– Il ne me le proposait jamais. Je suis sûre qu'il ne m'aurait pas empêchée de l'accompagner, mais je sentais bien qu'il avait besoin d'un break de temps en temps, alors j'essayais de respecter son désir.

– Un break par rapport à quoi ?

– À moi.

– Tu es un peu dure avec toi-même, non ? »

Elle haussa les épaules.

« Je n'arrêtais pas de l'emmerder. J'en suis consciente. Je voulais qu'il soit en bonne santé.

– Tes frères, c'est les enfants qu'il a eus avec Barbara ? »

Tatiana acquiesça d'un hochement de tête.

« C'est une femme adorable. Elle est venue pour l'enterrement. Ça m'a touchée, mais ma mère a piqué une crise.

– À quel sujet ?

– Va savoir... Elle a l'air de penser qu'elle a toujours un droit de propriété sur mon père. Leur relation était complètement ridicule. Dans la journée, ils allaient voir un médiateur familial pour leur divorce, et le soir ils rentraient et ils couchaient ensemble.

– Ah oui... C'est original.

– N'est-ce pas ? Je le sais parce que ma mère me le racontait. J'avais beau lui dire que je n'avais pas envie d'entendre ça, elle me répondait que j'avais un sens de la morale bourgeois.

– Un sens de la morale tout court, quoi.

– C'est la revanche de notre génération.

– Et tes frères ?

– Oh, ils sont beaucoup plus rangés que moi. Charlie est avocat. Dans les droits de l'homme. Stephen était dans la finance, mais il a démissionné pour ouvrir un club d'escalade.

– Ça ne me paraît pas très rangé.

– Il le gère comme une banque d'investissement, rétorqua-t-elle.

On n'est pas fâchés, mais on n'est pas proches non plus. Et toi ?

– J'ai grandi à San Leandro. Mes parents sont toujours là-bas.

– Des frères et sœurs ?

– Pas à proprement parler, non. »

J'attrapai son gobelet vide.

« Une autre bière ? proposai-je.

– Volontiers. »

Alors que je faisais la queue en écoutant une version à l'accordéon de « Every Breath You Take », je jetai un coup d'œil à la plaque de la rue.

Nous étions sur Delaware Street, au niveau des numéros 1400.

À quelques encablures de chez la mère de Julian Triplett.

Je me retournai vers Tatiana.

Elle me fit coucou de la main.

Je lui répondis de même.

Je revins avec une Corona et une margarita, en lui laissant le choix.

« On n'a qu'à partager, dit-elle en prenant la margarita.

– Ouais, je sais comment ça marche, avec toi. »

Le groupe s'était mis à jouer « Super Freak ».

« Je voudrais te dire quelque chose, mais je ne suis pas sûre que je

devrais, déclara Tatiana. Je te le dis, ou pas ?

– Voilà ce que je te propose : tu me dis d’abord ce que c’est, et ensuite je te dirai s’il faut me le dire ou pas. »

Elle éclata de rire.

« OK, je te le dis, alors. J’ai été mariée.

– D’accord. Je pense que tu peux me le dire.

– Ça ne te fait pas flipper ?

– Pourquoi ça me ferait flipper ?

– Y a des mecs que ça fait flipper.

– Pas moi.

– Tu veux savoir pourquoi j’ai divorcé ? demanda-t-elle en penchant un peu la tête.

– Si tu as envie de me le dire.

– Je l’ai rencontré à New York. Au bout de six mois de mariage, il m’a annoncé qu’il était homo.

– Ça a dû être une sacrée surprise.

– *Moi*, j’étais surprise. Après coup, je me suis rendu compte que tout le monde le savait sauf moi.

– Moi aussi, j’ai été marié », dis-je.

Elle haussa les sourcils.

Je pointai le doigt vers une femme émaciée avec des nattes près du camion à glaces.

« C’est elle », annonçai-je.

Tatiana froissa sa serviette en boule et me la jeta à la figure. Je me baissai pour l’esquiver et elle atterrit sur le bitume derrière moi. Une petite fille d’environ sept ans courut la ramasser.

« Pollueuse ! » hurla-t-elle.

Son tee-shirt portait l’inscription PUR PRODUIT LOCAL.

Elle se mit à sautiller en rond en agitant la serviette et en scandant : « Pollueuse ! Pollueuse ! »

« Pardon, lui dit Tatiana. C’est un accident. C’était lui que je visais.

– Pollueuse ! »

La mère de la fillette vint s’excuser.

« Sa classe vient juste de terminer une séquence pédagogique sur le recyclage. »

La gamine nous tira la langue tandis que sa mère la traînait par le bras. Le groupe attaqua « Take On Me ».

Tatiana avala les dernières gouttes de sa margarita.

« Espèce de sale gosse, marmonna-t-elle.

– Viens, on s'en va », rétorquai-je.

Nous marchâmes vers l'est, en traversant Ohlone Park.

« J'ai envie d'être Ohlone¹, dit-elle.

– C'est vrai ?

– Non.

– Tant mieux. Ça te dit qu'on se balade un peu ?

– Ouais. »

À part un léger vacillement occasionnel dû à l'alcool, elle marchait d'un pas gracieux et déterminé, et ses mouvements étaient fluides. Je la sentis frissonner contre moi.

« Tiens, dis-je en lui donnant ma veste.

– Merci, galant homme. On ne m'avait pas fait ça depuis la terminale. Où est-ce que tu m'emmènes ? »

Dix minutes plus tard, nous débouchions sur University Avenue.

« Tu m'emmènes sur le campus, devina-t-elle.

– Ah, peut-être, mais où sur le campus ?

– Par pitié, dis-moi que ce n'est pas une tentative désespérée pour revivre nos années de jeunesse.

– Pourquoi désespérée ? »

Nous traversâmes le petit bois d'eucalyptus en titubant joyeusement, franchîmes le pont qui enjambait Strawberry Creek, sans quasiment croiser personne. La brume accrochée aux arbres diffusait en halo la lueur verte de l'éclairage des sentiers. J'imaginai Donna Zhao, rentrant chez elle dans le noir, le dos ployé sous le poids de ses livres et de la fatigue. De façon assez étrange, c'était elle qui m'avait conduit là, jusqu'à ce moment et cet endroit, jusqu'au contact du bras de Tatiana perdu dans la manche trop large de ma veste mais agrippée fermement au mien tandis qu'elle tanguait en riant.

Devant nous se profilait la silhouette du pavillon Haas et du complexe sportif.

« Où est-ce que tu m'emmènes ? redemanda-t-elle. Sérieusement ?

– Je veux te montrer quelque chose. »

Nous arrivâmes devant une porte latérale. Je sortis une carte magnétique de mon portefeuille, la passai devant le capteur. La serrure s'ouvrit dans un claquement.

« Un de mes anciens coéquipiers est devenu entraîneur adjoint, expliquai-je. Il m'a obtenu un double.

– Cool.

– C'est comme ça que ça marche, avec moi. »

Nous longeâmes un couloir en béton peint en bleu et jaune aux couleurs de l'équipe de Berkeley, sur les murs duquel figuraient des slogans au pochoir : LES CHAMPIONS SE BATTENT JUSQU'À LA VICTOIRE ; AVOIR UN CORPS FORT, UN ESPRIT SAIN ET DES IDÉAUX NOBLES. Dans l'air planait une odeur âcre de nettoyant industriel. Dans la salle de musculation, quelques joueurs de football américain soulevaient des poids, écouteurs aux oreilles, et nous ignorèrent.

Le terrain de basket se trouvait au bout du couloir. J'ouvris la porte avec la même carte magnétique et actionnai les interrupteurs. Les projecteurs s'allumèrent dans un grésillement, jetant un voile blafard sur le parquet ciré.

« Il faut attendre deux minutes pour qu'ils chauffent », dis-je.

Je décrochai un chariot à ballons et le traînai jusqu'à la limite de la ligne des trois points. Immobile, je fixai le panier.

J'ai une très faible tolérance à l'alcool. Je n'ai jamais cherché à la renforcer, jamais eu envie. Pendant les années de fac, quand la plupart des gens apprennent à boire, je suivais un régime alimentaire strict et un entraînement physique intensif. En l'occurrence, j'avais bu une demi-bière, que j'avais ensuite évacuée par une demi-heure de marche. Pourtant je me sentais encore échauffé, ma concentration aiguisée par la pression de ce que je m'apprêtais à faire.

J'attrapai un ballon, le tournai dans ma main, inspirai, expirai.

Pris mon élan.

Tirai.

Le ballon rebondit sur l'arrière de l'arceau. Pas l'ouverture flamboyante que j'espérais.

« Je n'ai rien vu, dit Tatiana.

– Vu quoi ? » rétorquai-je en attrapant un autre ballon.

Je tirai.

Cette fois, je le sentis au moment où la balle quitta ma main ; je me vis de l'extérieur, les angles dans le bon alignement, tête et cou, épaule et coude, poignet et doigts, collaborant tous ensemble. Je sentis cet instant d'apesanteur, quand la gravitation relâche son emprise et que vous flottez, que le ballon se mue en vapeur, un souffle granuleux qui roule sur le bout de vos doigts. Je le sentis se détacher de moi avec une conscience claire de sa mission, extension de mon

corps qui continuait à s'élever après que j'étais moi-même retombé au sol en douceur ; s'élever, s'élever, ses coutures tournant vers l'arrière dans un brouillage de la symétrie et de la physique ; puis, après avoir atteint son apogée, redescendre en un gracieux arc de cercle, pile vers sa destination.

Le filet claqua, s'immobilisa.

Je relâchai mon souffle et pris un troisième ballon.

Clac.

Un quatrième.

Clac. Clac. Clac.

Je m'arrêtai au moment où, tendant la main vers le chariot, je m'aperçus qu'il était vide. Il y avait des ballons éparpillés partout, comme après une bataille au canon, l'écho du dernier rebond s'éteignant progressivement. J'avais réussi vingt-trois paniers sur vingt-neuf.

Tatiana bougea dans un angle de mon champ de vision.

Je me tournai vers elle. J'avais oublié qu'elle était là.

« C'était magnifique, dit-elle.

– Merci.

– Sincèrement, Clay. Je... c'était vraiment extraordinaire.

– Merci beaucoup.

– Merci à toi pour le spectacle. »

Je hochai la tête.

« Ça te manque, donc, reprit-elle.

– Bien sûr.

– Surtout quoi ? »

La chaleur du public. Les étudiants au visage peinturluré, allongeant le cou pour crier. À vrai dire, ça n'avait jamais été mon boulot de mettre des paniers. Le coup de la ligne des trois points est un bon numéro de foire, mais jamais je n'en aurais mis la moitié avec une main dans la figure.

Moi, j'étais meneur de jeu. L'homme de l'ombre. Celui qui analyse la situation et passe la main à ceux qui sont plus à l'aise dans la lumière.

C'est ce qui me définit le mieux, même aujourd'hui.

En deuxième année de fac, quelqu'un avait remarqué que j'étais bien parti pour battre le record détenu par Jason Kidd du nombre de passes décisives dans une même saison. Un groupe de fans avait

commencé à venir assister aux matches. Ils s'étaient surnommés les Clay-makers. Ils s'asseyaient en ligne, quelques rangs devant la fanfare. À chacune de mes passes décisives, ils retournaient tour à tour une pancarte avec la photo d'une ampoule et le mot BRILLANTISSIME ! À cause de « Edison ». Pigé ? Typique d'une blague à la Berkeley.

J'ai fini à deux doigts du record. Mais ça m'était égal. Il me restait deux saisons, deux autres chances de le battre. L'équipe s'était qualifiée pour le championnat universitaire NCAA pour la première fois en trois ans. C'était tout ce qui comptait.

Favoris pour notre premier match, nous avons gagné avec vingt points d'écart. Puis nous avons franchi le deuxième tour entre les trente-deux équipes restantes. Ça n'était pas arrivé depuis dix ans. Nous avons alors battu la tête de série numéro trois, le Maryland, nous qualifiant ainsi parmi les huit derniers des « Elite Eight ». Il fallait remonter à 1960 pour trouver la dernière fois que ça s'était produit. J'avais fait dix-sept passes décisives durant ce dernier match, à une passe du record du championnat. J'avais aussi marqué douze points. On m'avait vu dans l'émission « SportsCenter » sur la chaîne ESPN. Nous étions les Petits Poucet. Ça avait été l'hystérie pendant un moment.

Quand Tatiana disait qu'elle m'avait reconnu, elle faisait référence au Clay Edison de ces quelques mois, la partie de ma vie en italique. Des agents de joueurs qui débarquaient à notre hôtel. L'un d'entre eux s'était même présenté au travail de mon père. C'était le temps de tous les possibles. Peut-être que je ne ferais pas deux autres saisons en championnat universitaire, finalement. Peut-être que je passerais chez les pros. Que je deviendrais riche. Encore plus riche. Célèbre. Encore plus célèbre. Ça paraissait si évidemment désirable que je ne m'étais jamais arrêté deux secondes pour me demander si, au fond, c'était ce que je désirais.

C'était ce que je désirais. Je le sais, aujourd'hui.

Nous avons battu Miami après trois prolongations pour arriver en finale contre le Kansas.

J'avais fait une première période pas terrible. Le Kansas avait une très grande équipe cette année-là, dont trois futurs joueurs de la NBA, et je m'étais mis en surchauffe, paniqué, faisant beaucoup tourner le ballon pour rien. Mon coach m'avait renvoyé sur le banc pour me calmer, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que cinq minutes à jouer et que

nous soyons menés de onze points. Alors il avait fini par me faire rentrer.

Au lieu de jouer selon les placements qu'il nous avait fixés, j'avais cédé à la frustration et m'étais libéré d'un marquage pour foncer droit vers la raquette. Je me souviens clairement de l'expression sur le visage de leur pivot alors que je me ruais vers lui : un mélange de stupeur, de pitié et d'agacement. Il faisait vingt centimètres et cinquante kilos de plus que moi. Que j'ose tenter ma chance face à lui... ça n'était pas dans son répertoire mental, et je l'avais pris au dépourvu.

Il avait réagi du mieux qu'il avait pu, se décalant pour m'intercepter, jetant les deux bras en l'air et me heurtant de plein fouet alors que je m'élançais pour tirer. J'étais retombé de travers et j'avais atterri sur l'intérieur du pied droit, le genou vrillé, tout le poids et toute la force de mon héroïsme s'abattant latéralement sur mon ligament croisé antérieur, mon ligament collatéral tibial et mon ménisque interne.

J'ai entendu d'autres gens parler d'une blessure catastrophique et dire des choses comme : « C'est drôle, sur le moment je n'ai pas ressenti de douleur. » Je ne peux pas être d'accord. Ce n'était pas drôle, et j'ai ressenti la pire douleur de ma vie. Mais la douleur, aussi intense soit-elle, n'est pas ce qui reste sur le long terme. On peut la placer sur une échelle et l'assimiler.

Ce sont les sensations inconnues, celles dépourvues de toute référence antérieure, qui vous font vivre un véritable enfer.

Prenez une botte de céleri fraîche.

Attrapez-la à deux mains.

Tordez-la de toutes vos forces.

Voilà ce que j'avais l'impression qu'on avait fait à mon genou.

Et le public, hurlant, impitoyable.

Et le sol, glissant, impitoyable.

Et la tête de l'entraîneur, livide. C'était plus fort que lui. Plus tard viendraient les paroles de réconfort, les encouragements, l'organisation, la structure. Mais il m'avait montré la vérité en un instant, et jusqu'à aujourd'hui je ne peux m'empêcher de le détester pour ça.

Je regardai Tatiana.

« C'est surtout mes coéquipiers qui me manquent », dis-je.

Elle ôta ma veste, ses chaussures, et s'approcha à pas feutrés. Je lui lançai un ballon. Elle le rattrapa maladroitement et dribbla quelques secondes avec. Elle semblait chercher mon approbation, et tandis que je m'avançais vers elle pour lui donner des conseils, elle me doubla avant de tenter un tir sauvage qui rebondit sur le haut du panneau.

« Merde ! » hurla-t-elle alors que nous courions tous les deux pour récupérer le ballon.

J'arrivai le premier et réussis à le ramener en dribblant jusqu'au centre du terrain. Tatiana se retourna vers moi, un grand sourire aux lèvres, et se frotta les mains en signe de défi.

« Comptage simplifié, proposai-je.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Un panier normal vaut un point, un panier à trois points en vaut deux.

– Ça n'a ni queue ni tête ! »

Je me ruai vers elle, m'arrêtai net, pris mon élan et tirai. Clac !

« Deux, annonçai-je en me baissant pour ramasser un autre ballon par terre. Honneur aux perdants, dis-je en le lui tendant.

– Va te faire foutre ! » me rétorqua-t-elle.

Nous jouâmes sans aucun respect des lignes ni des règles, courant, tirant et marchant quand ça nous arrangeait. Chaque fois que je lui barrais la route, elle se contentait de faire demi-tour pour se précipiter dans l'autre sens vers le panier adverse ; quand je lui arrachais le ballon des mains, elle en attrapait un autre par terre. Si je m'approchais trop près d'elle, elle se mettait à me rouer de coups, ses cris ricochant contre les parois et les tribunes, enflammant le silence. Personne ne vint voir d'où venait ce raffut ni nous demander de faire moins de bruit. Notre monde s'était réduit à ces quatre murs.

Les joues en feu, les cheveux collés au front, son débardeur plaqué contre ses côtes, elle balançait un tir perdu particulièrement haineux depuis la ligne de lancer franc.

Je reculai, bondis, l'interceptai en l'air et le propulsai dans le panier.

« Celui-là, on n'a qu'à dire qu'il est pour toi, déclarai-je.

– Y a combien ? J'ai perdu le fil.

– Moi aussi.

– Je suis vraiment trop nulle. »

Je pris un ballon et me plantai derrière elle, en me baissant afin de

passer mes bras autour de sa taille et de placer ses mains dans la bonne position.

« La main droite fournit la puissance, la gauche sert à guider. Mais tu dois avoir l'impression que tes deux mains ne font qu'une. »

Je m'écartai.

Le ballon s'écrasa contre la planche.

« Plus serré, dis-je en lui en confiant un autre. Donne-lui davantage de hauteur. Plus tu exagères l'arc, plus ta cible s'élargit. »

Elle dribbla une fois. Deux. Tira.

La balle rebondit sur l'arceau et tomba dans le panier.

J'applaudis. Elle se tourna vers moi avec une révérence. Me tendit les bras.

« Viens ici tout de suite, dit-elle. S'il te plaît. »

Nous nous écroulâmes au sol, agrippés l'un à l'autre, nos doigts se débattant avec les fermetures éclair et les boutons, roulant à demi nus sur le parquet. Ça paraissait sympa, comme idée, mais très vite, elle dit : « Tu sais quoi ? C'est vraiment pas confortable. »

Et nous éclatâmes de rire en chœur.

« On n'est plus des gamins, répondis-je.

– Dieu merci », renchérit-elle.

Je me levai, l'aidai à en faire autant puis, avant de pouvoir peser les risques pour mon genou, je glissai un bras sous son dos et un autre sous ses jambes et la portai jusqu'à une pile de tapis de gymnastique entassés dans un coin. Ils sentaient le caoutchouc et la sueur. Des corps avaient lutté dessus.

J'étendis ma veste et Tatiana s'y déploya telle une créature à peine libérée de captivité, bondissant pour attraper et dévorer le premier être vivant qui lui tomberait sous la main, en l'occurrence moi. Elle m'enserra de ses deux bras, ses doigts se plantèrent dans ma nuque. Les projecteurs nous éclairaient de leur lumière implacable, découpant sa silhouette parfaite en contre-jour.

« Et si quelqu'un arrive ? murmura-t-elle.

– Ça te dérange ? »

Elle sourit.

« Non, ça me plaît. »

J'aurais dû m'en douter : c'était une femme de scène.

1. Jeu de mots entre le nom du parc et le mot *alone*, qui signifie « seul(e) ».
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

Le lendemain matin, je me réveillai seul, clignant des yeux face au plafond rosissant de sa chambre à coucher. Mes vêtements étaient pliés par terre. Un creux dans les draps à côté de moi. Je plongeai par-dessus le bord du lit pour essayer de trouver mon téléphone à tâtons et de le rapprocher vers moi du bout des ongles. 8 h 10.

J'appelai Tatiana tout haut. Pas de réponse.

J'enfilai mon pantalon et passai à la salle de bains me rincer le visage.

Alors que j'en sortais, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir et vis Tatiana arriver, un plateau avec deux gobelets de café dans une main, un sachet de viennoiseries dans l'autre. Un geste attentionné, mais qui me donna la chair de poule : c'étaient les mêmes objets qu'elle avait renversés dans le vestibule chez son père.

« J'ai dû deviner si tu prenais du lait ou pas, dit-elle en me tendant le plateau.

– J'en prends.

– C'est ce que j'ai pensé. *Vu sa taille, il a sans doute bu beaucoup de lait quand il était petit.* »

Elle sourit et se hissa sur la pointe des pieds pour m'embrasser.

« Bonjour, souffla-t-elle.

– Bonjour. Merci pour ça.

– Avec plaisir. »

Nous prîmes notre petit-déjeuner assis en tailleur sur la moquette, au milieu des piles de cartons.

« Qu'est-ce que tu vas faire de tout ça ? demandai-je.

– J'ai loué un box dans un garde-meuble. Je suis censée tout conserver pendant une année entière. Et il y a encore le double qui m'attend à Tahoe. Rien que d'y penser, ça me stresse.

– Dans ce cas, n’y pensons pas.

– Trop tard, fit-elle en s’essuyant la bouche. Tu as bien dormi ?

– Super. Et toi ? »

Elle haussa les épaules.

« Tu as des grandes jambes. Grandes et actives.

– Désolé.

– Ce n’est pas grave. De toute façon, il fallait que je me lève, répondit-elle en arrachant un bout de croissant. Dis-moi la vérité. Tu fais ça avec toutes les filles ?

– Quoi ? Le coup du basket ? Non, seulement avec toi.

– Mouais... Et ça marche ?

– Disons, dans quarante pour cent des cas. »

Elle sourit.

J’aimais ça chez elle : elle avait le sourire facile, mais le rire parcimonieux. Un geste d’honnêteté.

Après le petit-déjeuner, je l’aidai à descendre ses valises jusqu’à sa voiture. Bizarrement, mon genou semblait en pleine forme.

« Je t’appelle quand je rentre, déclara-t-elle.

– Une petite idée de quand ça peut être ?

– D’ici deux ou trois semaines.

– Plutôt deux ou plutôt trois ? »

Elle m’embrassa, monta dans la Prius et s’éloigna en direction de l’autoroute.

C’était sincère, j’avais réellement envie de la revoir. Mais ce n’était pas pour ça que je lui avais posé la question.

Le temps qu’elle passerait à Tahoe, que ce soit deux ou trois semaines, serait le temps dont je disposerais pour localiser Julian Triplett.

Il n’était pas encore 9 heures. La journée était belle. Je déplaçai ma voiture pour éviter d’avoir une amende et me dirigeai à pied vers Delaware Street.

À l’ouest de San Pablo Avenue, le quartier changeait. Pas en pire, exactement ; mais en plus fatigué. Des mauvaises herbes en rang de bataille. Des meubles d’intérieur vivant en extérieur. Une âme créative avait érigé une « clôture » en grillage de soixante centimètres de haut dont les piquets étaient des cages à tomates, le tout maintenu par des tortillons en fil de fer. Toutes sortes de rebuts avaient été abandonnés

sur le trottoir et laissés à la merci des éléments : matelas, caisses de livres détrempés. Certaines personnes s'étaient donné la peine d'ajouter un écriteau – GRATUIT ou SERVEZ-VOUS –, comme si les mots pouvaient à eux seuls transformer des déchets en trésors.

Pollueurs !

La mère de Julian Triplett, Edwina, vivait toujours à la même adresse que dix ans plus tôt, dans le pavillon du fond d'un petit lotissement baptisé *Manor Le Grande*. Le nom était déjà assez bête sans la pancarte en lettres de dessin animé vissée aux briques de la façade. Il y avait quelque chose là-dedans qui me refroidit momentanément dans mon élan. La plupart des gens seraient au travail à 9 h 45 un lundi matin, et même à supposer qu'Edwina Triplett soit chez elle, je n'avais aucun moyen de l'obliger à me parler. Et je ne voyais pas non plus pourquoi elle le ferait de son plein gré.

Je n'avais pas grand-chose à perdre, néanmoins. Même si elle refusait de me dire où était son fils, elle le préviendrait peut-être que la police était passée, et ça pourrait suffire à lui faire peur.

Des dalles en béton menaient à une cour trapézoïdale fendillée. Les rideaux du pavillon numéro 5 étaient entrouverts.

Je jetai un coup d'œil par la vitre. Le salon que j'aperçus était trop rudimentaire pour être décrit comme en désordre ; le peu que je voyais montrait des signes d'usure avancée. Un téléviseur cathodique narguait un canapé crasseux et vaincu. Un plateau sur pieds se tenait au garde-à-vous, mais sans enthousiasme, tel un majordome fourbu. Des taches sombres maculaient le plafond en crépi.

Je toquai à la porte.

Pas de réponse.

Je sortis une carte de visite et griffonnai au dos : *Merci de rappeler quand vous pourrez*. J'étais sur le point de la glisser dans la fente de la boîte aux lettres, mais je m'interrompis, inquiet de l'effrayer inutilement.

Un mot du bureau du coroner, demandant de rappeler, sans plus de détails ?

Sur un coup de tête, j'ajoutai un smiley.

Merci de rappeler quand vous pourrez :)

C'était parfaitement ridicule.

Tandis que je cherchais une carte vierge dans mon portefeuille, la porte grinça. Une femme noire obèse d'une cinquantaine d'années me

dévisageait à travers l'écran de la moustiquaire. Elle portait une gigantesque robe d'intérieur à fleurs et s'appuyait sur une canne violette brillante.

« Bonjour, madame, dis-je en levant une main.

– Bonjour. »

Je lui montrai mon insigne très rapidement et me présentai comme simple policier.

« Je cherche Julian Triplett. »

Elle se pencha un peu sur la droite pour m'examiner.

« L'a des ennuis ?

– Non, madame. J'essaye simplement de le localiser, et votre adresse est la dernière que j'aie.

– Qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Juste prendre de ses nouvelles. »

Elle renifla d'un air sceptique.

« Il est pas là, dit-elle en commençant à refermer la porte.

– C'est important que je le retrouve.

– Je vous dis qu'il est pas là.

– Quand est-ce que vous l'avez vu pour la dernière fois, madame ? »

Elle me claqua la porte au nez.

Je barrai le smiley et fourrai la carte dans la boîte aux lettres. Tant pis si ça l'angoissait. Peut-être que ça l'inciterait à coopérer.

Je pivotai pour regagner la rue et sursautai en entendant la porte se rouvrir brutalement derrière moi.

Edwina Triplett sortit, le dos voûté, la démarche saccadée et douloureuse. Elle transpirait et brandissait ma carte en l'écrabouillant farouchement dans son poing.

« Vous n'avez pas le droit, affirma-t-elle d'une voix calme, le visage luisant de rage. *Pas le droit.*

– Je veux juste lui poser quelques questions. »

Elle éructa de rire.

« Coroner ? Vous me prenez vraiment pour une conne. »

Puis, en jetant un coup d'œil à la carte de visite : « Edison ? C'est vous ?

– Oui, madame.

– Il est mort ?

– Non, madame.

– Alors pourquoi vous venez me déranger, monsieur Edison ?

– Madame...

– Tenez, qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Elle déchira la carte en deux, superposa les deux moitiés, les déchira de nouveau.

« Hein, monsieur Edison ? Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Elle continua de déchirer la carte méthodiquement. Arrivée à trente-deux épaisseurs, elle commença à avoir plus de mal ; ses muscles se contractèrent dans l'effort, la peau de ses bras et de son cou ondulant comme de l'eau agitée, et elle finit par déchiqueter les petits morceaux un par un en les répandant sur le trottoir.

« Hein, qu'est-ce que vous dites de ça ? répéta-t-elle, essoufflée.

– J'en dis que je vous ai contrariée, et je m'en excuse. Si ça peut vous rassurer, sachez que je ne suis pas là pour ce qui s'est passé autrefois. C'est quelque chose qui se passe aujourd'hui.

– J'ai l'impression que vous m'avez pas bien entendue. Il. Est. *Pas là.*

– Je vous ai entendue.

– Alors qu'est-ce que vous... »

Elle s'interrompit dans un grognement, grimaça et porta une main à sa poitrine. Sa canne se mit à vibrer, son dos à s'affaïsser.

Je fis un pas vers elle.

« Me touchez pas ! » souffla-t-elle.

Elle glissa au sol, avachie contre le montant de la porte, suffoquant, la bouche béante.

Je lui demandai si elle pouvait respirer.

Comme elle ne répondait pas, je sortis mon téléphone pour appeler une ambulance.

« Nnnn, grommela-t-elle. Mes cachets, ajouta-t-elle avec un vague geste par-dessus son épaule.

– Où ça ?

– ... salle de bains. »

Je la contournai prudemment.

L'appartement sentait le renfermé, des dizaines de milliers de cigarettes imprégnées dans les murs. Je fonçai à la salle de bains et trouvai un bric-à-brac de flacons autour du lavabo. Parmi d'innombrables médicaments contre le diabète, je repérai des comprimés de nitroglycérine, en pris deux, remplis un verre d'eau et

me hâtai de ressortir.

Elle se coinça un comprimé sous la langue, ignorant le verre d'eau. Après quelques minutes, elle respirait normalement. Elle ferma les yeux et se massa le sternum.

« Un autre ? » proposai-je.

Elle secoua la tête.

« Qui voulez-vous que j'appelle ? Vous avez un médecin traitant ?

– Vous pouvez partir, dit-elle.

– Pas avant d'être sûr que vous allez bien. »

Au bout d'un moment, elle essaya de se relever. Elle n'y parvint pas. Je vis son visage se contorsionner tandis qu'elle était partagée entre nécessité et orgueil.

« Aidez-moi », dit-elle finalement.

Je posai le verre par terre et m'accroupis pour passer un bras autour d'elle. Elle avait la peau moite, chaude et spongieuse. Je récitai mentalement une prière pour mon genou, pris une grande inspiration et comptai tout haut : « Un, deux, trois, oh *hisse*. »

Nous nous relevâmes ensemble.

Elle me dirigea vers le canapé, gémissant alors que je l'y installais, laissant la canne tomber sur la moquette avec un bruit mat. J'allai récupérer le verre d'eau dehors. Elle le vida d'un trait. Des gouttes coulèrent sur son menton et dans son cou, mouillèrent la dentelle de son décolleté.

« Encore ?

– Non. Merci. »

J'allai rincer le verre à la cuisine. Comme il n'y avait pas d'égouttoir, je le retournai sur un torchon crasseux. De sous l'évier émanait une odeur fétide. Une poubelle de vingt litres pleine à ras bord, sans sac.

Je traversai le salon avec, en m'efforçant d'en renverser le moins possible. Edwina Triplett avait toujours les yeux fermés.

Dehors, je repérai une rangée de bennes municipales. Je vidai la poubelle, la rinçai plusieurs fois à un robinet extérieur et secouai l'excédent d'eau sur des buissons épineux desséchés.

Quand je revins, elle avait les yeux ouverts. Elle me dévisagea d'un air méfiant.

« Vous avez des sacs-poubelle quelque part ? » demandai-je.

Pas de réponse. Je retournai à la cuisine et me mis à fouiller dans

les tiroirs. Le mieux que je réussis à trouver était un sac en papier froissé.

Je sais quelle image ça donne : j'essayais de gagner insidieusement sa sympathie. C'était sans doute ce qu'elle se disait. Mais à cet instant précis, je pensais à toutes les maisons dans lesquelles je pénètre chaque semaine, sauf que d'habitude c'est pour en retirer un corps. Peu de gens ont l'opportunité de mettre en scène leur propre sortie. Ils meurent avant d'avoir pu vider les poubelles. Ils meurent avant d'avoir fini de s'essuyer. La dernière impression qu'on laisse est presque toujours par inadvertance.

En voyant Edwina, la montagne de médicaments dont elle dépendait, j'avais une occasion rare. Pour une fois, j'étais là avant, pas après. Ça valait bien cinq minutes de mon temps pour atténuer, même à la marge, une future indignité.

Et puis je n'aime pas le bazar.

Je plaçai le sac en papier dans la poubelle et la remis sous l'évier.

« Je vous ai pas menti, me lança-t-elle depuis le salon. Je sais pas où il est. C'est sincère. Pas comme vous. »

Je la rejoignis.

« Même si vous le saviez, je ne vous en voudrais pas de ne pas vouloir me le dire.

– Vous essayez juste de me cirer les pompes.

– Je vais vous suggérer une dernière fois qu'on appelle un médecin.

– J'ai pas de médecin traitant.

– Quelqu'un d'autre, alors, qui puisse garder un œil sur vous. Un voisin. »

Ça me valut un ricanement.

« Votre fille, sinon ? »

Elle sursauta. J'avais fait ma petite enquête.

Puis, comme si elle cédait, elle pinça les lèvres et détourna la tête.

« On pourrait l'appeler ensemble, proposai-je. Peut-être qu'elle sait où est Julian.

– Demandez-lui vous-même, me répliqua-t-elle d'une voix dure comme une carapace, qui laissait deviner la terrible solitude derrière. J'ai pas envie de me fatiguer.

– Croyez-le ou pas, mais je cherche à aider votre fils. »

Elle eut un sourire amer.

« Vous avez déjà entendu cette phrase, c'est ça ? demandai-je.

– Oh oui !

– De la police ?

– La police. Les avocats. Les services sociaux. Tout le monde veut aider. Les gens de la fac, avec leur “expérience”, eux aussi ils voulaient aider, et vous voyez où ça l’a mené.

– Je comprends.

– Ah bon, vraiment ?

– Peut-être pas. Aidez-moi à comprendre, dans ce cas. Parlez-moi de lui.

– De lui, qui ?

– De Julian. »

Elle resta silencieuse un moment.

« Je vois pas ce que vous voulez que je vous dise.

– Vous le connaissez, pas moi.

– Ouais, et alors ?

– Alors, si vous partagez avec moi un peu de qui il est, ses habitudes, peut-être que je pourrai essayer de le protéger.

– Il est en danger ?

– Il est dans la nature, répondis-je.

– Vous croyez qu’il a fait quelque chose ?

– Je ne sais pas. Je ne le connais pas.

– Moi non plus, je le connais pas. Je le connais plus. Peut-être que je l’ai jamais connu.

– Est-ce qu’il a des amis ? Une copine ?

– Une *copine* ? Non mais sérieux, soupira-t-elle en secouant la tête. Vous pouvez me poser la question autant de fois que vous voulez, la réponse sera toujours la même : je sais pas où il est. Ça fait une éternité que je l’ai pas vu.

– Une éternité, c’est-à-dire ?

– Dix ans. Plus.

– Depuis le temps où il habitait chez vous.

– Quand il est sorti, il avait nulle part où aller.

– Vous l’avez recueilli. »

Elle me fixa du regard.

« Ça reste mon fils.

– Justement, c’est ce que je voulais dire. Vous lui avez tendu la main.

– Cirage de pompes, ça recommence. »

Mais ça n'avait pas l'air de la gêner.

« Comment c'était, de l'avoir à la maison ? » demandai-je.

Elle haussa les épaules.

« Est-ce qu'il avait du mal à se réadapter à la vie en liberté ?

– Julian a toujours eu du mal à s'adapter à la vie en général », rétorqua-t-elle.

Sa colère retomba aussi vite qu'elle était montée. Edwina desserra les poings et se mit à se ronger la peau autour des ongles.

« Je sais que Dieu a ses raisons et qu'il nous donne à chacun nos chances. Et je sais que je suis pas la meilleure mère du monde, mais j'ai essayé, j'ai vraiment essayé. Il faut que vous compreniez que j'étais pas telle que vous me voyez maintenant. Je restais pas assise comme ça toute la journée, je pouvais bouger. Je l'ai eu jeune. Deux gosses et deux boulots. J'étais tout le temps crevée. Je sais pas ce que j'ai fait pour qu'il finisse comme ça.

– Vous auriez une photo récente de lui ? »

Elle roula les yeux.

« Non.

– D'accord. Et quand il est parti, il y a plus ou moins dix ans, est-ce qu'il s'était passé quelque chose pour qu'il décide de s'en aller ? Vous vous étiez disputés ?

– Nan, c'est pas ça. Au début, quand il est sorti, il voulait rien faire du tout. Il passait ses journées devant la télé. Le révérend Willamette, loué soit-il, a commencé à venir lui rendre visite. Il a pris Julian sous son aile. Il lui a trouvé du boulot à temps partiel à l'église. Vous savez, des petites retouches de peinture, ce genre de choses. Il s'en sortait pas si mal. Et puis un beau jour je me suis levée et il était parti. »

Elle s'arracha un ongle avec les dents.

« Je l'ai pas revu depuis, reprit-elle. C'est la vérité. »

Elle me tendit son verre vide.

Je l'emportai à la cuisine et le remplis, tout en lui lançant : « Ce révérend est un brave homme.

– Ça oui.

– Où est-ce qu'il prêche ?

– À l'église baptiste de Dwight.

– C'est votre église ? demandai-je en revenant au salon.

– J'y vais quand je peux.

– Je peux vous poser une autre question ? dis-je en lui tendant le verre. Ces gens de l’université ? »

Son visage se contracta.

« Eh ben quoi ? »

– Vous dites qu’ils voulaient aider.

– C’est ce qu’eux, ils disaient. Ils sont venus distribuer des tracts au lycée pour leur expérience. Julian était surexcité, il m’a suppliée. “S’té plaît, m’man, je peux y aller ?” J’ai répondu : “Qu’est-ce qu’ils vont te faire ?” Je voulais pas qu’ils lui envoient des décharges électriques ou je sais pas quoi.

– Et qu’est-ce qu’ils ont fait ?

– Il m’a dit qu’il était censé jouer à des jeux vidéo. Soi-disant que s’il participait à cette expérience, ils l’aideraient avec ses devoirs. Comme du soutien scolaire, quoi. Il en avait besoin. Déjà qu’il redoublait. Alors j’ai dit OK.

– Il jouait à des jeux vidéo et ils l’aidaient pour ses devoirs ?

– Ça, c’est ce qu’ils avaient prétendu au départ. Mais j’ai rien vu de tout ça. Après coup j’ai entendu que le type, il disait qu’il y avait deux groupes, un qui recevait du soutien scolaire, et l’autre non. J’ai répondu que c’étaient des conneries. »

Elle marqua une pause avant d’ajouter :

« Par contre, ils lui donnaient à manger.

– À manger ?

– Il m’a raconté que le type lui avait payé un burger. Il était content. »

Rennert distribuant des menus McDonald’s : le standing de la fac avait monté depuis l’époque des cookies gratuits !

« Sympa de sa part », commentai-je.

Elle me dévisagea avec incrédulité.

« Vous trouvez qu’un *hamburger* compense ce qu’ils lui ont fait ? »

Je m’empressai d’admettre que non.

« C’est eux qui l’ont rendu fou, dit-elle. Avant, il était normal. »

Elle aussi avait l’air de le croire. Un jeu avait poussé son fils à la violence. Parce que c’était plus facile à croire que l’alternative, à savoir qu’un crime épouvantable avait jailli d’un puits empoisonné au fond de son être.

Dans tous les cas, elle ne niait pas qu’il ait commis ce crime.

« Après sa sortie, repris-je, est-ce qu’il lui arrivait de reparler de

ces gens de l'université ?

– C'est-à-dire ?

– Est-ce qu'il ressentait de la colère ? Est-ce qu'il parlait de se venger ?

– Julian n'avait pas de colère. Il avait peur.

– Peur de quoi ?

– De lui-même. Les gens le voyaient, grand et fort comme il était, et ils s'imaginaient des choses. Mais j'ai jamais vu un gamin avoir autant peur de son ombre. Moi aussi j'ai peur, de le savoir quelque part dehors, tout seul. Je peux juste prier Dieu pour qu'il le protège, c'est tout.

– C'est là que vous pensez qu'il est ? À la rue ? »

Elle secoua la tête d'un air abattu.

« J'en sais rien. »

Elle bâilla à deux reprises.

« Je suis fatiguée, monsieur Edison. Vous m'avez fatiguée.

– Je vous laisse une deuxième carte de visite, répondis-je en me levant. Peut-être que vous l'aimerez mieux que la première. »

Un maigre sourire. Un autre bâillement.

« Madame Triplet, si jamais quelque chose vous revient, ou que vous pensez à quoi que ce soit qui pourrait m'aider à retrouver Julian, pour son bien, je vous serais reconnaissant de me passer un coup de fil.

– “Coroner”, hein ? Vous êtes sûr qu'il est pas mort ?

– Absolument. On a aussi d'autres fonctions.

– Hmm », marmonna-t-elle en attrapant la télécommande.

L'église baptiste de Dwight était sur le chemin pour rentrer chez moi. Un cube en briques coiffé d'un petit clocher et d'une croix en fer.

Je sonnai à la porte et m'adressai à une vieille dame vêtue d'un élégant tailleur bleu marine, qui me demanda de bien vouloir attendre dehors. Le nom du révérend D. Geoffrey Willamette figurait au sommet du panneau d'affichage. Sous les horaires des services était punaisé un poster annonçant un événement à venir, intitulé : « S'éveiller, rester éveillé : responsabilisons nos jeunes ! » Il y aurait un buffet gratuit, un DJ, un concours de danse, une collecte de manteaux d'hiver, une démonstration de slam.

Il y aurait aussi une minute de silence à la mémoire de deux jeunes hommes, victimes des armes à feu. Je reconnus leurs noms.

La dame revint pour m'escorter jusqu'au bureau du pasteur.

Maigre comme un clou, chauve, âgé d'une soixantaine d'années, Willamette m'accueillit avec un visage ouvert, une paume ouverte, et une chaleureuse voix de baryton qui me proposa une chaise et un verre d'eau.

J'acceptai les deux et guettaï un changement d'attitude alors que je lui expliquais qui j'étais et pourquoi j'étais là. En usant du même petit mensonge qu'avec Edwina Triplett : mon boulot concernait principalement les morts, avec quelques à-côtés.

« Comment va Edwina ? demanda-t-il. Ça fait bien longtemps que je ne l'ai pas vue ici.

– Elle m'a dit qu'elle venait quand elle pouvait. »

Willamette gloussa.

« Sans doute, sans doute, dit-il. C'est donc à moi d'aller vers elle.

– Elle aurait bien besoin d'une visite médicale.

– C'est bon à savoir. Je vais m'occuper de ça. J'essaye de garder un

œil sur tout le monde, mais il y a toujours des choses qui m'échappent. Avant, j'arrivais mieux à tout avoir là, dit-il en se tapotant la tempe. Maintenant, si ce n'est pas sous mes yeux... Ça me chagrine de penser à toute la souffrance qui pourrait être évitée si j'étais plus attentif.

– Je ne suis pas sûr que ce soit votre faute, révérend.

– Il faut bien que ce soit la faute de quelqu'un, répondit-il en souriant. Alors autant que ce soit la mienne. En ce qui concerne Julian, je ne l'ai pas vu depuis très, très longtemps. Et ça, ça me chagrine. Ce garçon a besoin d'une certaine dose de soutien pour fonctionner.

– Quel genre de soutien ?

– Le genre que seule une communauté peut apporter.

– Sa mère m'a dit que vous lui aviez trouvé un boulot ici. »

Il hocha la tête.

« Je n'ai pas honte d'admettre que mes motivations étaient purement charitables.

– Pourquoi auriez-vous honte de l'admettre ?

– Parce que, en fin de compte, la charité est une forme de condescendance. Je lui ai donné ce boulot uniquement pour lui éviter des ennuis. Je n'imaginais pas une minute qu'il le ferait bien.

– Et il le faisait bien ?

– Plus que bien. Il avait du talent.

– Pour ?

– Réparer les choses. »

Les premiers mots gentils que j'entendais prononcer sur Julian Triplett.

Willamette forma un triangle avec ses deux mains.

« Entendons-nous bien dès le départ, reprit-il. Il a commis une faute très grave. Il n'en est pas moins un être vivant, un homme, et il est libre de ses choix. La question devient donc : comment faire en sorte que le monde soit meilleur pour lui et pour les autres ? Le martyriser ? Faire de lui un paria ? Ce sont précisément ces forces-là qui l'ont poussé vers les ténèbres. Qui servons-nous, en servant le passé ? Je suis convaincu que tout homme garde en lui la lumière du Seigneur, de même que chacun de nous qui professe la vertu porte la souillure du péché. Julian m'a révélé son côté pieux. Pour moi, c'est une raison suffisante de dire : Dieu soit loué.

- A-t-il jamais exprimé des remords pour ce qu’il avait fait ?
- Il exprimait rarement ses pensées, d’une manière générale.
- Ça veut dire non, donc.
- Il a un esprit très particulier. Je ne saurais dire s’il se repentait dans son cœur, mais en tout cas il ne nous a jamais posé aucun problème.

- L’encourageiez-vous à se repentir ?
- Je l’encourageais à se construire un avenir.
- En réparant des choses », dis-je.

Willamette frotta une tache imaginaire sur son bureau.

« Avant d’être nommé ici, j’ai eu un ministère en prison. Pendant sept ans. J’ai regardé dans les yeux des centaines d’hommes, dont certains avaient commis des actes innommables. Comparables à celui de Julian. Pires, si vous pouvez l’imaginer.

- Je peux.

- Il ne faut pas avoir peur de nommer le mal par son nom. De la même manière, il ne faut pas être imbu de sa propre droiture, effrayé de passer pour un lâche à ses propres yeux au point de rejeter le bien quand il émerge des cendres. Beaucoup de ces hommes n’étaient eux-mêmes que des petits garçons apeurés.

- C’est ce qu’Edwina m’a dit de Julian.

- Ça ne l’excuse pas, bien sûr. Ce que j’espérais, c’était le remettre sur le droit chemin, de façon qu’il s’affranchisse de son passé.

- Quel genre de choses réparait-il ? demandai-je.

- Tout ce qui en avait besoin. Le placoplâtre. Les gouttières. C’est lui qui a posé ces étagères. Il a fabriqué la chaise sur laquelle vous êtes assis. »

Je me raidis en sentant la pression imaginaire des mains de Triplett sur mon dos, mes jambes. Willamette ne sembla pas le remarquer, et je me forçai à me détendre.

« Je ne voudrais pas vous donner l’impression que je l’ai embauché comme mon menuisier personnel, précisa Willamette. Il a toujours été payé au juste prix pour son travail. Mais le bien qu’il en retirait allait au-delà. Ça l’incitait à créer. »

Je contemplai les étagères : régulières et d’aplomb, avec des angles nets, le bois poli comme du satin.

- « Où est-ce qu’il a appris à fabriquer des meubles ? demandai-je.

- Il a acquis les rudiments pendant sa détention. Quand j’ai vu

qu'il était doué, je lui ai organisé des cours particuliers avec un monsieur que je connais, un de mes amis qui est un grand artisan. La Fonderie Urbaine, ça vous dit quelque chose ? »

Oui : une école des arts et métiers dans la zone industrielle d'Oakland, pas loin de nos anciens locaux.

« Mon ami a autorisé Julian à utiliser leur atelier de menuiserie en dehors des heures de cours, si bien qu'il pouvait y aller pour travailler sur ses propres projets. »

Même si j'admirais la capacité du révérend à voir du bon chez tout le monde, je m'interrogeais sur la logique consistant à offrir à un meurtrier reconnu – qui avait poignardé une femme à mort – un accès sans surveillance à une salle remplie d'outils coupants.

« Puis-je vous demander le nom de votre ami ? »

Willamette me fixa du regard.

« Je partage ces informations avec vous à la condition que votre but soit d'aider Julian, précisa-t-il.

– Vous l'avez dit vous-même, révérend, il vaut mieux pour lui qu'il ne soit pas tout seul dans la nature. »

Il hésita un moment.

« Ellis Fletcher, finit-il par dire. Il est à la retraite, maintenant, mais je crois qu'il continue à donner des cours de temps en temps.

– Merci. »

Avant de partir, je pris un peu de recul pour observer la chaise. En acajou, avec un dossier à barreaux délicat, des pieds sinueux, terminés par des griffes sculptées. Bien plus sophistiquée que les étagères.

« Étonnant, non ? » me lança Willamette.

J'opinaï du chef. Le vernis de l'assise s'était érodé avec les années, laissant un rond blond au centre, entouré d'un halo rougeâtre plus sombre qui faisait penser à du sang séché.

« Julian avait de très grandes mains, commenta Willamette en caressant un des barreaux. Énormes. Comme ces mains en mousse géantes que les gens agitent dans les événements sportifs. On ne croirait jamais qu'un homme avec des mains pareilles puisse produire une chose d'une telle finesse. Ça témoigne d'une certaine douceur secrète.

– Merci de m'avoir accordé de votre temps, révérend », conclus-je.

Ce soir-là, je sortis faire un tour à pied sur Grand Avenue,

m'achetai un bento et un kombucha à emporter. De retour chez moi, je m'assis sur mon canapé et m'apprêtais à poser les pieds sur la table basse lorsque mon téléphone sonna.

Je ne reconnaissais pas le numéro.

Je m'essuyai les mains sur mon pantalon avant de répondre.

« Allô ?

– Ici Ken Bascombe, annonça une voix grave au bout du fil. Paraît que vous me cherchez.

– Ah. Oui. Bonjour. Merci de me rappeler. C'est Nate Schickman qui vous a prévenu ?

– Il m'a dit que c'était en rapport avec l'affaire Zhao. Vous bossez pour le coroner ?

– C'est ça. Clay Edison.

– Je vous le dis tout de suite, Clay, je suis bien content que cette histoire de merde soit derrière moi.

– Mauvais souvenir ?

– Le pire de ma carrière. »

Je lui appris la mort de Linstad ; celle de Rennert.

« Rennert a une fille qui habite ici, dis-je.

– D'accord. Et ?

– Triplett a été libéré, il se balade dans la nature. Je peux imaginer qu'il ait de la rancune.

– Vous avez peur qu'il s'en prenne à elle ?

– Disons que je préfère me couvrir.

– Hun-hun. Ben, écoutez, ce type est un psychopathe total, donc... Mais vous dites que Rennert est mort d'une crise cardiaque.

– Oui, sans l'ombre d'un doute.

– Je savais pas non plus que Linstad avait clamsé. Il est tombé dans l'escalier ?

– La police a conclu à un accident.

– Un accident est un accident. À moins que vous ayez changé les règles depuis que je suis parti. Ça remonte à quand, d'ailleurs ?

– Linstad, en 2005.

– J'étais déjà plus là. »

Je lui demandai combien de temps il avait travaillé dans la police de Berkeley.

« De 1981 à 1997.

– Vous savez quand Triplett est sorti ?

– Il était censé sortir en 2002. Tout le monde était furax. On voulait qu'il soit jugé en tant qu'adulte. Je veux dire, merde, on parle de préméditation, de guet-apens, d'une brutalité d'animal sauvage. Si ça bascule pas en adultes dans un cas pareil, je me demande quand, putain. Vous savez comment ça se passe, par ici. Il suffit de tomber sur un juge débile, de trouver son point faible, d'appuyer dessus, et *bing* ! Triplett devient une victime.

– De quoi ?

– De la société. De l'espèce humaine. Du grand complot des chaînes de fast-foods. Écoutez, je vais pas vous dire que ce même n'avait pas des cartes pourries dans son jeu dès le départ. Il a un QI de quatre-vingts à tout casser. Il sait à peine lire. J'ai dû lui faire répéter ses droits un mot après l'autre. Il était mal barré dans la vie, y a pas de doute. Son père est aux abonnés absents, sa mère se défonce toute la journée.

– Elle m'a paru clean. »

Une légère pause.

« Vous lui avez parlé ?

– Je suis passé voir si elle pourrait m'indiquer où il se cache.

– Hun-hun. Et, attendez, laissez-moi deviner : elle savait pas.

– Non. Mais elle n'avait pas l'air droguée.

– Tant mieux pour elle. Peut-être qu'elle a fait une désintox, dit-il dans un éclat de rire.

– Qu'est-ce qu'elle prenait ?

– Du crack. L'avocat commis d'office s'est servi de ça pour faire pleurer dans les chaumières. Il a fait témoigner des gens pour dire que Triplett était un gentil garçon, qu'il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Je comprends, c'est son job, mais trop c'est trop. Soi-disant qu'il entendait des voix qui lui ordonnaient d'agresser des gens. On peut pas laisser quelqu'un comme ça en liberté.

– Des voix ?

– Eh ouais !

– Sa mère ne m'a pas parlé de ça. Ni son ancien pasteur.

– Son *pasteur* ? répéta-t-il. Vous êtes obsédé par ce salopard, ma parole... Ouais, des voix. Suffit de parler avec lui deux minutes. Pas besoin d'être un psychologue de mes deux pour piger qu'il tourne pas rond. À quoi ils servent, ceux-là, de toute façon, à part compliquer ce qu'est simple ? Quand on a voulu faire passer Triplett chez les adultes,

la cour a demandé une évaluation. Le psy a dit qu'il tiendrait pas le choc dans une prison pour mineurs, qu'il fallait l'hospitaliser. Et hop, le voilà à l'hosto. Ils le foutent sous médocs. Bingo ! Il va mieux. Maintenant, du coup, il n'est plus fou. Maintenant c'est un gentil garçon. Retour à la case prison. Là-bas, il prend plus ses médocs. Donc il redevient fou. Retour à l'hosto. Ça a duré comme ça pendant huit ou dix mois. Vous voyez le tableau.

– J'ai lu vos interrogatoires, annonçai-je. En détail. Parfois c'est difficile de dire s'il se comporte bizarrement parce qu'il est nerveux, parce que c'est un gosse, ou autre chose.

– Nerveux ? Complètement taré, oui ! La moitié des trucs qu'il m'a dits sont même pas sur la transcription, parce que c'était impossible de suivre le fil de la conversation. Il partait dans des délires pas possibles.

– Sur quoi ?

– Précisément ? Sur le Christ, ou... je sais pas... Voilà, ça, je m'en souviens : il m'a dit que la fille avait disparu. Genre, il la tue et *pouf*.

– Ouais, j'ai lu ça.

– Je veux dire, sérieusement... Écoutez, euh, c'est comment déjà ? Ed ?

– Edison.

– Edison. Vous avez déjà bossé à la crim' ?

– Non.

– En patrouille ?

– Un peu. Avant le coroner, j'étais surtout à la prison.

– La prison, hein ? répéta-t-il d'un ton cassant. Eh ben faites-moi confiance. Je sais plus ce que Triplett m'a raconté, mais y avait rien de spécial. On est à Berkeley, OK ? J'ai passé la moitié de ma carrière à parler à des gens qui croyaient que les aliens avaient bouffé leur clebs. C'est juste du bruit. On apprend à filtrer. Mais l'évaluation du psy a fait impression sur le juge. Ensuite vous avez le soi-disant expert judiciaire qui vient vous baratiner sur cette expérience à la con, comme quoi il était vulnérable, il a été manipulé, patati patata.

– Les jeux vidéo.

– Ouais. Un truc qu'ils avaient montré aux gamins, où il faut buter le maximum de gens. Je crois que mon fils l'avait sur Nintendo. Je devrais peut-être m'estimer heureux qu'il ait tué personne, tiens. »

Il éclata d'un rire gras.

« Voilà, reprit-il. Vous savez tout ce qu'il faut savoir. Redites-moi

votre nom, déjà.

– Edison.

– Edison. OK. Eh ben, Edison, perdez pas trop de temps avec ça.
Croyez-moi. »

De retour au bureau, je tâchai de travailler du mieux possible, mais j'avais la tête ailleurs. Moffett et moi reçûmes un appel pour une intervention au niveau du pont autoroutier de la 42^e Avenue, dans le quartier de Fruitvale : individu de sexe masculin non identifié, âge indéterminé, race indéterminée, en état de décomposition avancée. L'autopsie aurait le dernier mot, mais un examen rapide ne montra pas de traces de violence.

Il était simplement mort et il avait pourri sur place parce qu'il n'y avait personne dans les parages pour le voir, encore moins l'aider.

Tandis que Moffett et moi marchions en crabe autour du corps en battant l'air de nos mains pour écarter la colonne montante de puanteur, je ne pouvais m'empêcher de penser que ça pouvait être Julian Triplett. Ou quelqu'un qui le connaissait. Ou la personne qu'il deviendrait peut-être. Qu'il deviendrait sûrement. Un jour ou l'autre. Inévitablement.

Si vous m'aviez demandé quelques mois plus tôt mon sentiment sur un cas de ce genre, je vous aurais répondu : *Triste, mais pas étonnant*. À présent j'écoutais le grondement des voitures sur la I-880 au-dessus de nos têtes, des milliers et des milliers de gens passant leur chemin sans se soucier de ce qui gisait sous eux. Moffett voulut soulever le bras du cadavre, et un lambeau de peau se décolla, comme sur une pêche cuite. Derrière son masque, je vis son visage se tordre de dégoût, et je fus moi-même submergé par une vague de désespoir, de frustration et de colère.

Nous allions ramasser ce vestige d'humanité, le peser, le foutre au congèle. Prévenir quelqu'un qu'il était mort, si on arrivait à trouver quelqu'un que ça intéresse.

Et après ?

En un peu plus de six années dans ce boulot, je n'avais jamais remis en cause son utilité. Je prenais le mauvais avec le bon parce que ce que je faisais était, avant tout, *nécessaire*. Cette adéquation parfaite, cette impression d'être là pour combler hermétiquement une fissure dans la société, me donnait une profonde satisfaction.

Un homme de l'ombre.

Mais là, je me sentais repoussé dans les limites de mes fonctions et j'eus soudain une terrible prémonition. Je me vis dériver vers un état plus sombre, dans lequel ce travail n'était pas nécessaire, encore moins épanouissant ; juste un mensonge pour nous soulager temporairement de nos incertitudes.

Les points d'interrogation qui nous attendent tous.

« Allô, allô, ici la Terre. »

Je sursautai.

« Pardon. »

Moffett secoua la tête.

« À la une, à la deux, à la *trois* ! » compta-t-il.

Et nous soulevâmes le corps.

Je profitai de mon jour de repos suivant pour aller faire un tour sur le campus.

Ce que j'avais dit à Tatiana était vrai : il m'arrivait d'y retourner de temps en temps, pour utiliser les installations sportives. Mais cela faisait des années que je n'avais pas remis les pieds dans le bâtiment de psycho.

Les baskets qui couinaient sur le lino.

Les petites annonces pour trouver des cobayes humains.

Un ascenseur hors service. Avait-il jamais été réparé ?

Le fait que les choses n'aient pas changé à ce point était moins charmant que terrifiant : longtemps avant que j'arrive dans cette fac, la structure avait été condamnée car jugée instable sismiquement.

Je montai jusqu'au troisième étage. Les couloirs étaient déserts et mal éclairés. Je repérai la bonne porte et toquai.

« Entrez », me répondit une voix de petit garçon.

Le professeur de psychologie Paul J. Sandek enseignait dans la branche psychologie sociale et psychologie de la personnalité du département. Lui non plus n'avait pas beaucoup changé. Un peu plus de gris dans sa barbe, de légères poches sous les yeux.

Je ne l'avais jamais vu porter autre chose que des pull-overs à losanges, ou à la rigueur un pull en V sans manches aux beaux jours. Sa collection de dessins humoristiques de Gary Larson tapissait toujours le mur au-dessus de son ordinateur. À une époque, je les connaissais tous par cœur. Vous pouviez cacher n'importe quelle légende et je la récitais de mémoire.

« Clay ! dit-il en m'étreignant chaleureusement. Je suis content de te voir.

– Moi aussi. »

Il me tint à bout de bras pour m'inspecter avec un grand sourire. De son temps, on pouvait faire un mètre soixante-dix-huit et jouer au poste de meneur en division I du championnat universitaire. Certes, pas dans les plus grandes équipes, mais quand même.

Il me donna une tape sur l'épaule.

« Très content. Assieds-toi. Tu veux un café ?

– Avec plaisir. »

Il pivota vers une desserte sur laquelle étaient posées une machine à expresso à capsules et une pile de tasses.

« Tiens, c'est nouveau, commentai-je.

– Cadeau d'anniversaire d'Amy. »

Il appuya sur un bouton, et la machine se réveilla dans un gargouillis.

« Je m'en sers beaucoup trop, ajouta-t-il. C'est mauvais pour le cœur mais je n'arrive pas à réduire.

– Comment va Amy ?

– Très bien, merci. Elle a presque fini sa thèse. »

Je me souvenais de la fille de Sandek comme d'une lycéenne dégingandée au teint pâle, qui me jetait des regards en douce à la table du dîner pendant que sa mère me resservait des pommes de terre.

« Tu la féliciteras de ma part, dis-je.

– Je n'y manquerai pas. Maintenant, le plus dur l'attend : trouver du boulot.

– Je suis sûr qu'elle va s'en sortir.

– Oh, oui. C'est juste moi qui joue les papas poules. Elle a fait un travail de recherche exceptionnel et, à mon grand étonnement, avoir "Yale" écrit sur son diplôme continue à vouloir dire quelque chose. Mais dehors, c'est la jungle. Ce n'est pas moi qui vais te l'apprendre »,

conclut-il en me tendant ma tasse avec un sourire.

Avant ma blessure, je ne m'étais jamais intéressé aux études. Comme aucun de mes coéquipiers. Nous recevions de « l'aide » pour nos devoirs à rendre, une préparation aux examens. Sans parler de ceux qui préféreraient ne pas passer eux-mêmes les examens. Ça existe partout. Je n'avais pas de raison de m'en préoccuper. J'allais devenir basketteur professionnel.

Même après l'opération, je continuais à rêver d'un come-back. Ma première question en revenant à moi dans la salle de réveil, c'était de savoir quand je pourrais commencer la rééducation. Ma troisième année de fac fut une longue succession d'étirements, de glace, de chaud, d'hydrothérapie, de bandes de résistance, d'exercices d'équilibre, de vitesse et de poids. L'été venu, j'étais de nouveau en état de jouer. Mais je n'étais plus le même. Je le savais. Le coach le savait.

Lors de mon premier match d'entraînement, j'étais mou, raide, inefficace. Et – le pire – timide, là où autrefois j'aurais été audacieux. Nous avions avec nous un étudiant de deuxième année, un transfert de l'université de San Diego ; il courait en rond autour de moi. Après le match, le coach m'a demandé si je ne trouvais pas qu'il était très prometteur.

Il m'a quand même proposé une place dans l'équipe, davantage comme une récompense pour mes performances passées que pour ce que je pourrais apporter à l'avenir.

J'ai décliné l'offre. Bientôt, les mêmes qui avaient scandé mon nom me traitaient de vaniteux et d'égoïste. Est-ce que je me croyais trop bien pour me lever du banc ? Pour conseiller mon propre remplaçant ? J'avais le devoir, disaient-ils, de donner un exemple de leadership, d'abnégation, d'esprit d'équipe et de loyauté.

Peut-être avaient-ils raison. Je savais juste que mon désir de jouer s'était évaporé, totalement, et que toute douleur physique n'était rien à côté de la souffrance de percevoir le fossé entre *avant* et *après*. C'était la douleur d'un membre fantôme. Me revoir en vidéo m'était insupportable, comme de regarder un oiseau se faire abattre en plein vol.

Cet automne-là, j'avais failli arrêter la fac. Mes résultats étaient désastreux. Je n'avais même pas choisi ma matière principale. J'aurais aussi bien pu sélectionner mes cours en lançant des fléchettes sur la

brochure. Sans le soutien de Sandek – un supporter fanatique de l'équipe, mais surtout un être humain profondément bon et empathique –, je doute que j'aurais continué mes études.

À présent, en attendant que la machine finisse de lui crachoter une deuxième tasse de café, il alla chercher son siège de l'autre côté du bureau et le fit rouler vers moi.

« Theresa aussi te passe le bonjour, dit-il.

– Moi pareil, répondis-je avant d'éclater de rire.

– Quoi ? » demanda-t-il.

Je désignai du doigt sa chaise ergonomique assis-genoux.

« J'avais oublié que tu avais ce truc. »

Il rit à son tour.

« C'est le nouveau modèle, figure-toi.

– Comment va ton dos ?

– Merdique. Et ton genou ?

– Il tient le coup. »

Il prit son café et s'agenouilla.

« J'ai l'air d'un suppliant, non ? *Salud !* »

Nous trinquâmes et nous bûmes.

« Alors, reprit-il en essuyant la mousse sur sa moustache. Bien mystérieux, ce mail que tu m'as envoyé.

– Je préférerais t'en parler de vive voix. Tu étais déjà là en 93, non ? Qu'est-ce que tu peux me dire sur Walter Rennert ? »

Il se figea, la tasse au bord des lèvres.

« Voilà un nom que je n'avais pas entendu depuis fort longtemps.

– Tu as su qu'il était mort ?

– Non, je ne savais pas. C'est triste.

– Tu le connaissais bien ?

– Pas du tout. Il était en psychologie du développement, je crois, et ça faisait seulement une année ou deux que j'avais rejoint le département. Après, bien sûr, il s'est trouvé mêlé à cette terrible affaire, si bien qu'il n'était pas d'humeur très sociable. On était collègues, c'est tout.

– En fait, j'essaye d'en savoir plus sur l'étude qu'il menait.

– Pourquoi donc ?

– Ça pourrait avoir une incidence sur une de mes affaires.

– Une affaire actuelle ?

– Oui. Tu te souviens de ses recherches ? Ou tu connaîtrais

quelqu'un qui pourrait s'en souvenir ?

– Pas là, comme ça. Tu vas avoir du mal à trouver quelqu'un qui veuille bien t'en parler. Tout cet épisode est resté tabou, par ici. Et le nom de Walter aussi. C'est sans doute pour ça que personne n'a mentionné sa mort. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Crise cardiaque.

– Ah. Rien d'équivoque, donc.

– Pas vraiment.

– Je vois que tu ne veux pas me dire ce qui se passe. »

Je souris.

« Et tu te souviens de la victime, Donna Zhao ?

– Je ne la connaissais pas. C'était une étudiante de premier cycle, non ? Il y avait aussi un thésard impliqué, je crois. L'assistant de Walter.

– Nicholas Linstad.

– Voilà, c'est ça. Un grand blond.

– Lui, tu t'en souviens.

– Seulement parce que je ne l'aimais pas beaucoup. C'est étrange, d'ailleurs, vu le peu d'interactions qu'on avait. Mais que veux-tu, c'est la vie.

– Pourquoi tu ne l'aimais pas ? »

Sandek se gratta la barbe.

« Je crois que je le trouvais... superficiel. Il parlait comme parlerait une chaise Ikea si elle était douée de parole. Il a fini par quitter le département.

– Quand ça ?

– En même temps que Walter. Ça n'a pas été un départ en douceur, ni pour l'un ni pour l'autre. Très chaotique.

– C'est-à-dire ? »

Sandek termina son café.

« Le département a fait ce qu'il fait toujours quand il y a un problème. Et là, c'était un *gros* problème. Ils créent une commission d'enquête. Si ma mémoire est bonne, leur rapport faisait en partie porter la responsabilité à Linstad.

– Pour quelle raison ? »

Il secoua la tête.

« Je ne l'ai pas lu. Il n'a pas été rendu public. Tout ce que je te dis n'est que le fruit de commérages. Mais quel qu'ait été le fond de

l'affaire, c'est Walter qui a tout pris. C'était son labo, c'est lui qui a payé les pots cassés. Je n'ai aucune idée de ce qu'est devenu Linstad après son départ.

– Il est mort, lui aussi.

– Merde alors. C'est l'étude maudite.

– Voilà pourquoi j'aimerais en savoir plus.

– Honnêtement, Clay, je ne suis pas sûr qu'il y ait grand-chose à savoir. Je crois qu'ils n'avaient même pas fini de recueillir les données quand tout s'est interrompu.

– Le projet avait forcément été soumis au comité d'éthique pour approbation préalable.

– En effet.

– Il y a peut-être une trace de ça quelque part.

– Peut-être, concéda-t-il avec un lent hochement de tête.

– Il y a aussi le rapport de la commission d'enquête. J'aimerais bien en avoir une copie. »

Sandek reposa sa tasse.

« Tu sais, mon garçon, je ne suis pas un expert en résolution de crimes, comme toi. Je ne sais pas trop ce que tu espères de moi.

– Que tu essayes de te procurer ces rapports ? »

Il se claqua les cuisses.

« Pour toi, je veux bien essayer, dit-il.

– Merci.

– Ne me remercie pas encore », rétorqua-t-il.

Il pivota vers la machine à café pour y introduire une nouvelle capsule.

« Tu as l'occasion de jouer un peu, ces temps-ci ? me demanda-t-il.

– De temps en temps.

– On fait un concours de paniers quand tu veux. Juste : ne me demande pas de courir.

– Et on mise de l'argent ?

– Si tu veux.

– Je ne préfère pas.

– Ah ah, tu as peur !

– Non, j'ai pitié. Tu as un salaire de prof. »

Il éclata de rire.

« Allez, file, va. »

La pluie avait cessé, et je restai un moment sous l'auvent à emplir mes poumons de l'odeur d'herbe mouillée. Le bâtiment de psycho avait la forme d'un H aplati : deux jambes trapues reliées par une aile transversale. Des fenêtres émaillaient la façade dans un effort pour tenter d'adoucir le style brutaliste de l'ensemble. Avec le temps, les encadrements avaient rouillé de l'intérieur et des traînées brunâtres avaient coulé sur le béton, si bien que le bâtiment avait l'air de pleurer – ou de saigner – de mille yeux à la fois.

Je fus frappé de constater que toute cette tragédie grecque – tous ces lieux clés, étalés sur plus de vingt ans – était concentrée dans un rayon de huit kilomètres. Les deux pôles étaient l'appartement d'Edwina Triplett et la maison de Walter Rennert, situés à l'opposé l'un de l'autre, distance qui traduisait l'écart de classe. Les autres lieux importants étaient plus rapprochés. De là où je me tenais, l'appartement de Donna Zhao était à un quart d'heure à pied vers le sud ; l'endroit où Nicholas Linstad était mort se trouvait encore plus près : quasiment de l'autre côté de la rue, en remontant Le Conte Avenue.

Vu les circonstances dans lesquelles il avait quitté l'université, il me paraissait curieux qu'il ait choisi de s'installer si près.

Je décidai d'aller jeter un œil.

La plupart des immeubles de l'avenue étaient des logements étudiants. Halloween venait de passer, et certaines fenêtres étaient encore décorées de citrouilles en papier et de fausses toiles d'araignées.

Vingt-quatre Halloween depuis la mort de Donna Zhao. La fête ne s'arrêtait jamais.

L'ancienne résidence de Nicholas Linstad, un petit immeuble marron d'un étage, se tenait en retrait de la rue, comme intimidée par le gros bâtiment voisin, de construction plus récente.

Je commençai par toquer à la porte du rez-de-chaussée, jadis le bureau de Linstad. Ne recevant pas de réponse, je contournai l'immeuble jusqu'à l'escalier extérieur, que je montai lentement. Je repérai en effet une série d'entailles dans le bois de la façade, émoussées par dix ans d'aléas climatiques mais néanmoins visibles. Je me souvins que le rapport d'autopsie mentionnait que Linstad s'était en partie arraché un ongle dans sa chute. Il n'avait vraiment pas envie de mourir.

J'atteignis le palier de l'étage. La rampe branlante du rapport de Ming avait été réparée depuis, une grosse tête de clou plantée dans la base du poteau.

Là encore, mes coups à la porte ne furent suivis que de silence. Mains dans les poches, je me retournai pour analyser les angles de vision potentiels. Le terrain alentour, avec toutes ses ondulations et ses dénivelés, plaçait les maisons environnantes à des hauteurs relativement différentes. Aucune n'avait une vue parfaitement dégagée sur le palier. Je voyais surtout des lignes électriques et des arbres. Le plus proche était un majestueux séquoia, large et touffu, qui poussait dans l'arrière-cour de l'immeuble voisin, de l'autre côté d'une palissade rudimentaire.

« Vous cherchez quelque chose ? »

En bas, une femme affublée d'une ample robe turquoise et d'un gros collier assorti poussait un vélo dans l'allée. De longs cheveux blancs tombaient en cascade sous son casque.

« J'admiraïs l'arbre, répondis-je en redescendant les marches. C'est vous qui habitez là-haut ? »

– Je peux vous demander en quoi ça vous intéresse ? »

Je lui montrai mon insigne.

« J'aimerais jeter un coup d'œil à l'intérieur, si ça ne vous ennuie pas.

– Je crains que si, rétorqua-t-elle. Je m'oppose à toutes les manifestations de l'État fasciste.

– C'est pour une affaire ancienne », précisai-je.

Elle me sourit gentiment, avant de me faire un doigt d'honneur.

« Allez vous faire foutre. »

La sœur de Julian Triplett répondait désormais au nom de Kara Drummond. Je lui téléphonai sur son lieu de travail, la banque Wells Fargo de Macdonald Avenue, à Richmond, dont elle était directrice adjointe. Elle accepta de me parler pendant sa pause-déjeuner.

Arrivé en avance, je traînai sur le parking, entouré de fantômes. C'était un quartier chargé, côté cadavres. L'année précédente, j'étais intervenu après une fusillade devant le supermarché Target juste en face : deux morts, conséquence d'une dispute qui avait commencé par une portière emboutie. Plus récemment, j'avais lu que la municipalité s'était mise à verser un salaire aux jeunes à haut risque tant qu'ils ne se faisaient pas arrêter, une politique qui avait suscité la controverse, certains y voyant un nouvel exemple de créativité, d'autres un nouveau palier dans le désespoir.

À midi et demi, une femme sortit de l'agence, clignant des yeux dans le froid éclat du soleil. Nous nous engouffrâmes dans un café Starbucks. Elle déclina ma proposition de boisson et nous nous installâmes sur une banquette.

Kara Drummond avait huit ans de moins que son frère, le teint frais et de grands yeux rapides. Elle était jolie, malgré une charpente assez massive ; elle travaillait visiblement pour rester mince. Elle portait un pantalon gris, un chemisier en crêpe blanc et des escarpins à talons noirs. Pas d'alliance, ce qui me conduisit à me demander si elle avait changé de nom afin d'échapper à sa notoriété. À moins qu'elle ne soit divorcée ; ou d'un père différent. Elle s'exprimait avec une délicatesse qui donnait une fausse impression de son âge et de ses origines. Deux petits pendentifs en forme de tournesol se balançaient à ses oreilles tandis qu'elle me regardait en secouant la tête.

« Je n'ai plus aucun contact avec eux, ni l'un ni l'autre, me dit-elle.

Edwina est toxique. Et lui, Dieu sait où il est. »

Je lui demandai quand elle avait vu Julian pour la dernière fois.

« Il y a longtemps. Après sa remise en liberté. Je suis allée là-bas pour l'éloigner d'elle. Je ne voulais pas qu'elle l'entraîne dans ses addictions. Je lui ai dit qu'il pouvait venir habiter chez moi, mais il a refusé de bouger. J'aurais pu le gifler, dit-elle avec une mine dégoûtée. Pendant tout le temps où il était en prison, elle n'est pas allée le voir une seule fois. Elle ne voulait même pas me payer mes tickets de bus. Vous vous rendez compte ? Comment peut-on être nul à ce point ?

– Où est-ce qu'il était incarcéré ?

– À Atascadero. »

Machinalement, elle attrapa ma serviette en papier et se mit à la tortiller entre ses doigts.

« Ça me prenait une journée entière d'aller là-bas, poursuivit-elle. Ils ne voulaient jamais me laisser entrer, parce que je n'avais pas de pièce d'identité. J'étais trop jeune. Il fallait que je négocie à chaque fois. »

Son dévouement m'impressionnait. Le centre pénitentiaire pour mineurs se trouvait dans la ville de San Luis Obispo, à quelque trois cent cinquante kilomètres au sud de Berkeley.

« Vous y alliez toute seule ? demandai-je.

– Qui d'autre aurait pu m'emmener ?

– Le révérend Willamette ?

– Je ne vais pas à l'église. La seule chose en laquelle je crois, c'est moi. »

Je songeai que j'avais sans doute mal interprété les raisons de son changement de nom.

« Vous avez déjà vu un centre de détention pour mineurs ? » s'enquit-elle.

Je hochai la tête. Oh oui, et plus souvent que j'aurais voulu.

« Ces gamins... commença-t-elle. Ce ne sont pas des gamins. On *dirait* des gamins, mais pas du tout. Mon frère, ils le bouffaient tout cru. La première fois que j'y suis allée, je ne l'avais pas vu depuis deux ans. Il avait le visage tout balafgré. J'avais douze ans et il m'a pleuré dans les bras comme si c'était moi sa grande sœur, et pas l'inverse. "Il faut que tu m'aides, j'en peux plus." Je lui ai répondu : "Julian, défends-toi. S'ils te cherchent, tu frappes en premier. Tu frappes aussi

fort que tu peux.” Mais il n’y arrivait pas. La fois d’après, il avait un bras dans le plâtre. »

Ma serviette était désormais réduite en lambeaux.

« Ils lui avaient cassé le bras avec un piquet de clôture, reprit-elle, avant de marquer une pause le temps de se ressaisir. Quand il est sorti, la dernière chose dont il avait besoin était de replonger à cause des bêtises d’Edwina. Elle est déjà incapable de se gérer elle-même, alors gérer quelqu’un d’autre, n’en parlons pas. Surtout quelqu’un comme lui. »

Malgré ses efforts pour garder son calme, on sentait la colère la gagner.

« C’est moi qui déposais les requêtes pour que les archives de son procès soient classées confidentielles. C’est moi qui répondais à des offres d’emploi pour lui. Je ne voudrais pas paraître égoïste, mais j’ai une vie, moi aussi.

– Ça n’a rien d’égoïste.

– Comment je suis censée faire si, pendant tout ce temps, elle lui murmure à l’oreille ?

– Je ne sais pas, dis-je en secouant la tête. Je n’y arriverais pas non plus. »

Elle se recula contre le dossier de la banquette, épuisée mais toujours aussi agitée, ses mains cherchant frénétiquement quelque chose d’autre à détruire.

« Est-ce que Julian se droguait ? demandai-je.

– Pas à ma connaissance. Mais je ne sais pas ce qu’il a pu apprendre pendant sa détention.

– Je vous pose la question parce que j’ai cru comprendre qu’il souffrait de troubles mentaux, et il est courant qu’à cela s’ajoutent des problèmes d’addiction.

– Tant qu’il prend ses médicaments, ça va. Voilà encore une raison pour laquelle je ne voulais pas qu’il vive avec elle. Elle oubliait de lui donner ses cachets, du coup il se mettait à m’appeler en racontant n’importe quoi. J’étais obligée de tout laisser en plan pour accourir.

– Votre mère a l’air de penser que c’est cette fameuse expérience qui a déclenché ses problèmes.

– C’est juste qu’elle était trop défoncée pour se rendre compte de rien, répliqua Kara. Il a toujours été comme ça. Pas dangereux. Simplement... lui.

– Est-ce qu’il a... est-ce qu’il avait, à un moment, avant ou après sa libération, quelqu’un pour le suivre ? Un assistant social, un éducateur, quelque chose comme ça ? »

Cela me valut un roulement d’yeux. L’espace d’un instant, elle me fit penser à sa mère.

Je lui demandai où Julian se procurait ses médicaments.

« À la clinique, je crois. »

Le personnel aurait sans doute des choses à dire sur lui, mais je doutais qu’ils accepteraient de me parler : secret médical.

« Et parmi ses vieux copains ? repris-je. Vous n’auriez pas des noms à me suggérer ? »

Elle secoua la tête d’un air abattu.

« Il a toujours été la risée de ses camarades, dit-elle d’une voix défaite. Ils le surnommaient Grimace, comme le monstre violet des pubs McDonald’s. Le gros Julian débile. Mam... Edwina voulait qu’il fasse du football américain. Elle voyait en lui une vache à lait. Quand il est entré au lycée, elle l’a obligé à s’inscrire aux entraînements. Mais il n’arrivait pas à suivre les consignes, il tournait en rond sur le terrain. Il n’aimait pas se faire cogner, ni cogner les autres. Il n’a jamais pu faire de mal à personne, quel que soit le mal qu’on lui faisait. Jamais. »

Elle prenait sa défense, et je compatissais avec elle, plus qu’elle ne pouvait l’imaginer.

Elle se mit à triturer les restes de ma serviette du bout de son ongle verni.

« Et là, qu’est-ce que vous lui reprochez, encore ? demanda-t-elle.

– Rien. Comme je l’ai dit à votre mère, je voudrais lui parler pour m’assurer qu’il va bien.

– Pour pouvoir l’arrêter.

– Je n’ai aucune raison de l’arrêter.

– Ce n’est pas ça qui les a gênés, la dernière fois. »

Nous avons tourné autour du pot jusque-là et, malgré mon appréhension, c’était presque un soulagement de toucher enfin au cœur du sujet.

« Sauf votre respect, j’ai lu le dossier, et les preuves ne manquent pas.

– Sauf *votre* respect, me rétorqua-t-elle, c’est faux, puisque je sais qu’il est innocent.

– Je vous écoute.

– J'étais avec lui, dit-elle. À la maison. Toute cette nuit-là.

– La nuit du meurtre. »

Elle confirma d'un hochement de tête.

« Vous étiez ensemble, Julian et vous ?

– C'était un dimanche. Nous avons passé la journée à la maison, devant la télé.

– Il a pu sortir une fois que vous dormiez.

– Il n'avait pas le droit de faire ça. »

Ce qui ne voulait pas dire qu'il ne l'avait pas fait, mais elle ne me concéderait jamais ce point.

« Vous êtes sûre que c'est bien cette nuit-là ? » insistai-je.

Elle eut un sourire plein de mépris.

« Absolument sûre.

– Quel âge aviez-vous ?

– Sept ans.

– D'accord. Moi, j'ai trente-quatre ans, et la plupart du temps je serais incapable de vous dire quel jour on est, comme ça, de but en blanc. Il faudrait que je regarde sur mon téléphone.

– J'en suis sûre, répéta-t-elle. C'était Halloween. Des gens n'arrêtaient pas de frapper à la porte. J'étais obligée de les renvoyer, parce qu'on n'avait pas de bonbons à leur donner.

– Où était votre mère, pendant ce temps ?

– Aucune idée, répondit Kara avec un haussement d'épaules. Quelque part. Dehors.

– Je peux vous demander pourquoi vous n'avez pas dit ça à la police ? »

Elle manqua de s'étouffer.

« Vous croyez que je n'ai pas essayé ? Je me suis présentée au commissariat de moi-même. Personne ne m'a crue. »

À ce stade, j'avais lu le dossier en entier, certaines parties plusieurs fois.

Nulle part n'était mentionnée la déposition de Kara.

« Vous êtes au courant qu'ils ont retrouvé une empreinte de Julian sur le couteau ?

– Oui.

– Comment vous l'expliquez ?

– Je ne l'explique pas. Mais je sais ce que je sais, déclara-t-elle en

levant bien haut la tête. Mon frère était malade. Il avait besoin d'aide. Mais il n'était pas méchant. Ni violent. Il n'a pas tué cette fille. »

Il y avait des tas de raisons de se méfier de ce que Kara m'avait dit, presque aucune de la croire, et tout en rapportant notre échange à Ken Bascombe, je m'efforçai de laisser transparaître mon propre scepticisme. Je sentis pourtant son impatience grandir, jusqu'à ce qu'il finisse par me couper :

« On parle de quoi, là ? Elle avait cinq ans.

– Sept.

– Vous connaissez beaucoup de gamins de sept ans qui savent lire l'heure ?

– C'est ce que je lui ai dit.

– Je croyais que vous aviez besoin de retrouver ce gars pour autre chose. Pourquoi vous venez fourrer votre nez dans mon affaire ?

– Je ne fourre mon nez dans rien du tout, répondis-je. C'est sa sœur. Je pensais qu'elle saurait me dire où il est.

– Ouais. Et ? Quel rapport avec les conneries que vous me débitez ?

– Aucun rapport. C'est venu dans la conversation, je voulais juste vous en faire part.

– Hun-hun. C'est venu tout seul, ou c'est elle qui l'a mentionné ?

– C'est elle.

– Hun-hun.

– C'est pour ça que j'ai vérifié dans le dossier. Pour m'assurer de sa crédibilité.

– Et vous n'avez rien trouvé, parce qu'elle en a zéro. Je ne lui ai jamais parlé, OK ? Jamais.

– Est-ce qu'il est possible que quelqu'un *d'autre* lui ait parlé ?

– Si c'est possible ? Bien sûr. Mais c'est jamais remonté jusqu'à moi. Écoutez, Thomas Edison, je n'ai pas le dossier sous les yeux. Et je ne le connais pas par cœur. Si vous me dites que c'est pas dedans, c'est qu'il y a une raison à ça. Et... et imaginons une seconde que je lui aie bel et bien parlé, ou quelqu'un d'autre que moi. Ça ne change strictement rien. OK ? Je ne vais pas réarranger la réalité pour que ça colle avec je ne sais quelle allégation sans preuve sortie de la bouche d'une enfant, qui par ailleurs se trouve être une des parties intéressées. Vous l'avez dit vous-même. C'est sa sœur. Elle peut nous baratiner

autant qu'elle veut, mais le fait est qu'on a une preuve matérielle, un témoin oculaire, et des aveux.

– Son frère est sorti depuis des années, persistai-je. Pourquoi me mentir encore aujourd'hui ? »

Bascombe éclata de rire au bout du fil.

« Je crois que, même vous, vous pouvez répondre à cette question.

– Pour réhabiliter son nom.

– Ou pour vous faire lâcher sa piste. Ou juste pour se payer votre tronche. Vous croyez qu'elle en a quelque chose à foutre ?

– Ça se tient, reconnus-je.

– C'est *elle* qui vous tient », rétorqua-t-il.

Encore un jappement de rire. Un phoque après avoir gobé une sardine.

« Écoutez, ajouta-t-il, je compatis. Votre job, ça doit être d'un chiant ! Je comprends que ça vous excite de jouer les détectives. Mais croyez-moi, on s'en lasse. Comme de tout. »

Dès le vendredi, je savais que l'inconnu du pont de Fruitvale était mort d'une insuffisance hépatique. En revanche je n'avais pas beaucoup avancé sur son identification. Sa taille et son poids ne correspondaient à aucune disparition signalée dans la région. La peau de ses mains était trop dégradée pour avoir recours aux empreintes digitales.

La meilleure piste était un tatouage partiel sur son torse : les lettres IVOR et des chiffres qui pouvaient être une date. J'épluchai les bases de données des comtés voisins à la recherche de personnes prénommées Ivor, Ivory ou toute autre variante possible ; je passai en revue les dates de naissance et de mort dans les archives de l'état civil.

Une légère agitation me parvint de l'autre bout de l'open space.

« Tiens tiens, visez un peu qui voilà », dit Sully.

Je suivis son regard jusqu'à la porte d'entrée, que venait de franchir un homme d'origine asiatique vêtu d'un jean et d'un coupe-vent à motifs camouflage. Il avançait à présent au milieu d'une haie d'honneur impromptue, recevant salutations de bienvenue, tapes dans la main et accolades.

Shupfer recula son fauteuil et se leva pour aller rejoindre le comité d'accueil.

Marlborough Ming avait un corps maigre et nerveux d'environ un mètre soixante-dix, les cheveux coupés en brosse et le bouc taillé ras. Approchant de la soixantaine, il paraissait suffisamment en forme pour battre n'importe lequel d'entre nous à la course.

« Ça va, les jeunes ? » lança-t-il en redressant ses lunettes après s'être dégagé d'une virile étreinte de Moffett.

Il plongeait la main dans son sac à dos et se mit à distribuer des petits sachets de cellophane fermés par un ruban, contenant chacun

une vingtaine de mini-cookies de couleurs et de goûts variés.

« Oooohhh ! s'exclama Botero.

– Matcha chocolat blanc, caramel au beurre salé, framboise chocolat noir, crème au citron », énuméra Ming.

Sa femme tenait une boulangerie.

« Tout le monde raffole des mini-cookies, ajouta-t-il, et ça rapporte deux fois plus que les grands. »

Je n'avais pas encore ouvert mon sachet que Moffett vidait déjà les dernières miettes du sien dans sa bouche.

« Mec, c'est de la bombe atomique, commenta-t-il.

– Tu en veux d'autres ?

– Carrément !

– Dommage, espèce de goinfre, je n'en ai plus. »

Vitti sortit de son bureau.

« Qu'est-ce qui... Hé, ça alors ! » fit-il en recevant un sachet de cookies en pleine poitrine.

Tout le monde interrompt son travail afin que Ming puisse nous montrer des photos de ses filles coiffées de toques blanches, le visage couvert de farine. Ce qui lui rappela la fois où un imbécile avait failli faire exploser les anciens locaux de la brigade en noyant des asticots dans de l'essence.

« C'était une idée de qui, déjà, Ming ?

– Ta gueule ! rétorqua-t-il. OK, peut-être de moi, mais ta gueule. »

Il mima le geste de verser le contenu d'un bidon.

« Adieu, petits asticots », chantonna-t-il.

Le problème était survenu lorsqu'un autre imbécile avait décidé de jeter lesdits asticots morts dans le broyeur à ordures puis d'actionner le broyeur, provoquant une étincelle qui avait enflammé les vapeurs d'essence et fait sursauter tout l'immeuble comme s'il avait reçu une torgnole de Dieu.

« C'est vrai, confirma Shupfer, je l'ai ressenti jusqu'au troisième.

– L'ancienne morgue n'avait pas d'arroseurs automatiques au plafond, dit Ming. C'étaient des extincteurs à poudre. *Froooooushh*. Y en avait partout ! Tout le monde était jaune des pieds à la tête, sauf les yeux. »

Il gloussa et plaça ses mains devant ses propres yeux en « clignant » des doigts.

« On aurait dit le coyote des Looney Tunes ! »

Après plusieurs effusions de nostalgie collective, Shupfer et lui entamèrent une conversation à voix basse tandis que nous autres reprenions nos activités respectives. Dehors, le jour tombait et le vent tourmentait les branches des saules le long de la façade nord du bâtiment.

J'entendis Shupfer dire : « Au fait, Ming, est-ce qu'Edison a fini par t'appeler ? »

Je me tordis le cou pour jeter un œil de l'autre côté de mon écran.

Shupfer avait un grand sourire, sans que je sache si elle essayait de me rendre service ou de me faire un bras d'honneur. La ligne n'est jamais très claire, avec elle.

« Je suis retombé par hasard sur un de tes anciens dossiers, expliquai-je à Ming.

– Ah ouais ? »

Indifférence totale.

« Une chute accidentelle. Un certain Linstad.

– T'avais des questions à lui poser, non ? relança Shupfer.

– Pas vraiment. J'ai juste trouvé ça intéressant.

– Ouais, acquiesça Ming. Très intéressant. »

Il se leva, ramassa son sac à dos et se tourna vers Shupfer.

« Allez, à bientôt.

– Salut, mon grand. »

Puis il lança à la cantonade : « Au revoir, les jeunes. »

Et, en tendant un doigt vers Moffett : « Ne faites pas comme ce gros goinfre. »

Tournée d'adieux, et il partit.

« C'était quoi ce plan, là ? » demandai-je à Shupfer.

Elle était occupée sur son portable.

« Shoops ? »

Elle me tendit son téléphone pour me montrer un texto.

Dis-lui de me rejoindre dehors

*
* *

Sur le parking, appuyé contre sa Nissan Sentra, Ming sortit une tablette de Nicorette. Il en mit une dans sa bouche et commença à mâcher tout en m'écoutant attentivement lui exposer mes interrogations sur la mort de Nicholas Linstad.

« Ne perds pas ton temps, me dit-il.

– Tu crois que je perds mon temps ?

– Ouais.

– Pourquoi ?

– Il est tombé. Il s'est cogné la tête. Il est mort. Affaire classée.

– Je n'arrive pas à croire que tu le croies toi-même.

– En quoi ça t'intéresse ?

– Pour les mêmes raisons que toi.

– C'est là que tu te trompes, répondit-il en gloussant. Je m'en tape complètement. J'ai les cookies. »

Une bourrasque souffla. Ming recracha son chewing-gum éventé dans la coque vide de la tablette et me regarda avec un espoir stoïque.

« T'as pas une clope ? »

Je secouai la tête.

Il soupira et prit un nouveau chewing-gum.

« C'était ma dernière affaire avant la retraite, dit-il.

– Je ne savais pas.

– Manque de bol.

– Pas que pour toi. J'ai parlé avec l'inspecteur du premier meurtre.

Il a quitté la police de Berkeley peu de temps après. »

Ming se frotta les yeux en riant.

« T'es vraiment un grand nigaud têtue, hein ? »

J'attendis. Il haussa les épaules et se mit à compter sur ses doigts : « Deux creux dans les coussins du canapé. Deux voix. Deux verres de vin.

– Il y avait quelqu'un avec Linstad ce soir-là. »

Hochement de tête.

« Tu ne sais pas qui ça pouvait être ? demandai-je.

– Non.

– Tu ne sais pas si cette personne était encore présente quand il est mort ?

– Non.

– Des théories ?

– C'est pas mon boulot.

– Mais tu en as quand même une. »

Silence.

« Julian Triplett », suggérai-je.

À ma grande surprise, Ming secoua la tête.

« Jamais entendu ce nom, dit-il.

– Tu crois que Linstad a pu être poussé par quelqu'un ?

– J'ai appelé son père. En Suède. Il m'a dit que l'ex-femme de son fils était riche. Qu'elle payait une pension à Linstad.

– Qu'elle lui payait une pension ?

– Du genre vingt ou trente mille dollars par mois. Pas mal, non ? »

Je laissai échapper un sifflement admiratif.

« Ça nous fait un mobile, reprit Ming.

– Tu as parlé à l'ex-femme ?

– Pas mon boulot, répéta-t-il. Ni le tien, d'ailleurs.

– Que disaient les flics ?

– Ils disaient qu'il n'y avait pas de preuves. Et ils avaient raison.

– Il y avait deux verres de vin.

– Et après ? Il était avec un copain. Ils ont bu. Le copain est rentré chez lui. Linstad est tombé dans l'escalier. Point barre.

– Ils ont relevé les empreintes sur les verres ?

– Pas de preuves.

– Et le type qui a entendu un coup de feu ?

– Pas concluant. Ni douille, ni balle, ni plaie sur le corps, ni trou dans les murs. »

Je comprenais. Il y avait trop peu d'éléments pour affirmer qu'il s'agissait d'un homicide, à moins de vraiment pencher la tête en louchant. Mais comme Ming n'avait pas d'argument valable – ni à ses yeux ni aux yeux des flics –, il avait fait ce qu'il pouvait.

« Tu as dû te poser des questions, insistai-je. Tu avais classé le décès dans la catégorie indéterminée.

– Oui, mais après j'ai changé.

– Pourquoi ? »

Au loin, l'autoroute commençait à bouchonner, scintillant de feux arrière impatients.

« Pression, répondit Ming.

– De qui ?

– Ça m'a été relayé par mon lieutenant.

– Mais à l'origine, ça venait d'où ? »

Il secoua la tête. Soit *je ne sais pas*, soit *je ne peux pas te le dire*.

« Riche comment, son ex-femme, exactement ? » demandai-je.

Il réfléchit un moment en se tapotant le menton.

« Elle aurait les moyens d'acheter pas mal de mini-cookies.

– Et du coup, tu penses quoi ? Qu'elle l'a poussé ?

– Trop maigre, dit-il. Riche et maigre.

– Qu'elle a engagé quelqu'un ? »

Il se contenta de mastiquer bruyamment.

« Peut-être qu'elle a engagé Triplett, poursuivis-je.

– Pas ton boulot », répéta-t-il en me regardant dans les yeux.

Puis il cracha son chewing-gum.

« C'est con que tu fumes pas, dit-il en ouvrant la portière de sa voiture. Allez, bonne chance, grand nigaud.

– Merci, Ming.

– C'est Shoops que tu devrais remercier.

– Ouais. Même si je dois dire que je ne comprends pas pourquoi elle passe son temps à me faire chier.

– Parce qu'elle t'aime », rétorqua-t-il en montant dans sa voiture avec un grand sourire.

Si Google ne pouvait pas me renseigner sur le degré de maigreur de l'ex-femme de Linstad, il avait en revanche beaucoup à dire sur son statut financier.

Son nom de jeune fille était Olivia Sowards, fille de John Sowards, P-DG de CalCor, un des plus gros promoteurs californiens pour l'immobilier commercial. Son nouveau nom de femme mariée était Olivia Harcourt, épouse de Richard Harcourt, cofondateur de Snershy, une boîte qui faisait je ne sais quoi d'innovant en rapport avec la téléphonie mobile, ou qui *avait* fait, jusqu'à être rachetée par Verizon pour cinq cent soixante-quinze millions de dollars.

Avant de partir du bureau, je lui passai un coup de fil et laissai un message à son assistant.

Sur le chemin de la maison, j'essayai de joindre Tatiana depuis la voiture. Pendant que son téléphone sonnait, je me demandai si j'étais en train d'utiliser la technologie Snershy sans le savoir.

Elle ne répondit pas.

Ce n'est qu'à 21 heures, alors que je me mettais au lit, qu'elle me rappela.

Depuis son départ, nous nous parlions au moins une ou deux fois par jour. Elle ne se plaisait pas à Tahoe. Elle s'était disputée avec deux agents immobiliers. Le premier insistait pour sous-évaluer la maison afin de déclencher une guerre des enchères. Le second insistait pour

qu'elle la repeigne du sol au plafond. Elle me lisait la météo des pistes. Pourquoi est-ce que je ne venais pas la voir ? Ils avaient vingt centimètres de poudreuse. Et puis il y avait un bon restaurant qu'elle avait envie d'essayer.

Du bavardage, une transfusion, histoire de maintenir la communication entre nous.

Je ne savais pas vers quoi on allait. Peut-être rien. J'espérais que ce serait quelque chose.

M'attendant à ce genre de conversation une fois de plus, je fus totalement pris de court par la panique dans sa voix.

« Dieu merci, tu es là, dit-elle.

– Qu'est-ce qui se passe ? Tu vas bien ?

– Le fournisseur d'alarmes vient de m'appeler. Il y a eu une effraction chez mon père. »

Ma réaction fut de lui dire de raccrocher et d'appeler tout de suite la police. Mais elle parlait de la maison de Berkeley, pas de Tahoe.

Dans l'immédiat, au moins, elle n'était pas en danger.

J'enfilai mon uniforme et fonçai là-bas. La police de Berkeley était déjà sur place. Je me garai en haut de l'allée derrière deux véhicules de patrouille et annonçai ma présence à haute et intelligible voix.

Un agent du nom de Sherman montait la garde devant l'entrée. Je lui montrai mon insigne en expliquant que je venais à la demande de la propriétaire, une amie. À toutes fins utiles, je mentionnai aussi le nom de Nate Schickman.

Sherman s'en balançait, dans un cas comme dans l'autre. Il n'avait pas l'intention de me laisser entrer dans la maison, mais il m'indiqua la porte de service sur le côté est.

« Elle était ouverte quand on est arrivés, dit-il.

– Pas de trace d'effraction ? »

Il secoua la tête.

« Les collègues sont en train de procéder à une visite de contrôle », ajouta-t-il.

Je ne lui demandai pas de pouvoir me joindre à eux. Inutile de le mettre en position de devoir me dire non. Il savait aussi bien que moi que je n'avais rien à faire là.

« Ça ne vous dérange pas que je jette un œil dans les environs ? m'enquis-je.

– Allez-y, faites-vous plaisir.

– Soyez gentil, prévenez-les que je suis là, d'accord ? Je ne tiens pas à me prendre une balle. »

Il acquiesça d'un hochement de tête.

J'allumai ma torche et entrepris de faire une ronde, passant devant

les poubelles, le coffrage du compteur électrique, un abri de jardin délabré. En tournant le coin de la bâtisse, je me retrouvai avec du lierre jusqu'aux genoux et balayai les arbres du faisceau de ma lampe. Sur ma gauche, le terrain plongeait en pente raide ; des séquoias et des taillis de fougères masquaient la rue en contrebas. Le vent hurlait au travers en brèves rafales. Je me collai à la fenêtre du salon plongé dans l'obscurité pour essayer de voir à l'intérieur.

Au premier étage, les lumières s'allumaient et s'éteignaient à mesure que les flics vérifiaient les pièces une par une.

J'atteignis l'allée privée, escaladai tant bien que mal un talus, enjambai le mur de soutènement, restai un moment immobile sur les graviers.

Silence.

Je descendis au petit trot jusqu'au cul-de-sac. Silence.

Je pris le sentier pour descendre encore plus bas jusqu'au cul-de-sac suivant, où j'avais poursuivi le géant à capuche.

Je ne m'attendais pas à y trouver quoi que ce soit, et en effet je n'y trouvai rien.

Tout en remontant vers la maison, je téléphonai à Tatiana.

« Ils inspectent les lieux à l'heure où je te parle, dis-je.

– Comment ils sont censés savoir ce qui manque ?

– Ils verront s'il y a du désordre. Les cambrioleurs ne sont généralement pas très subtils.

– Non mais j'y crois pas, putain !

– Il y a quelque chose en particulier que tu veux que je leur demande de vérifier ? Des tableaux, des bijoux ?

– Tu ne peux pas aller voir toi-même ?

– Ce n'est pas mon secteur. »

Elle laissa échapper un soupir.

« Je suis désolée. Je n'aurais pas dû t'appeler. Je ne savais pas quoi faire d'autre.

– Ce n'est pas grave, la rassurai-je. Ça va aller. »

Je restai encore vingt minutes au téléphone avec elle, jusqu'à ce que les trois flics en uniforme aient terminé leur visite. Verdict : tout était en ordre. Les lits faits, les tiroirs en place, les vêtements prenant la poussière dans les placards.

Soit l'intrus s'était enfui quand l'alarme s'était déclenchée, soit – et je voyais bien qu'ils penchaient plutôt pour cette hypothèse – c'était

une fausse alerte.

Ça arrivait tout le temps, dans ces vieilles baraques.

Les fenêtres qui fermaient mal. Une soirée venteuse.

Ils ne pouvaient rien faire de plus.

Tatiana rentra à Berkeley le lendemain. J'avais essayé de la convaincre de rester à Tahoe, mais elle ne voulait rien entendre, naturellement. N'importe qui à sa place aurait fait pareil. C'était sa maison, désormais. Ses affaires. L'héritage familial. Il fallait qu'elle vienne voir de ses propres yeux.

Je ne lui avais pas encore parlé de Triplett. Et je n'avais toujours pas décidé de ce que j'allais lui dire quand je la retrouvai devant la maison ce soir-là.

Elle descendit de voiture et se précipita vers moi en jetant des coups d'œil nerveux vers les rangées d'arbres sombres. Son sourire était tremblotant, du noir avait coulé sous ses yeux verts. Je doutais qu'elle ait réussi à dormir.

Je n'étais pas dans mon meilleur jour non plus. J'arrivais directement du travail et je sentais encore la mort. Si elle s'en était rendu compte, elle n'en laissa rien paraître alors que nous nous enlacions.

J'enfilai des gants et lui en tendis une autre paire.

« Pour quoi faire ? demanda-t-elle.

– Pour mener notre propre fouille. Tu as fait bonne route ?

– Bonne, mais longue. »

Nous commençâmes par la cuisine et progressâmes pièce par pièce, confrontant le contenu de chacune aux souvenirs de Tatiana et au catalogue établi par l'expert. Dans l'entrée de service, trois cartons fripés et fétides attendaient, poussés contre un mur : les trois mêmes cartons qu'elle avait laissés la dernière fois que nous étions là. Elle grimaça.

« Ils n'auraient pas pu voler ça, tiens ? » soupira-t-elle.

Après en avoir terminé avec le rez-de-chaussée, nous montâmes dans les chambres. Tatiana ne remarqua rien d'anormal. Il ne restait plus que le grenier. Elle semblait hésitante, comme si elle avait peur de pénétrer dans un espace où les traces de vie risquaient d'être flagrantes, les relents de la mort encore trop frais.

Je lui proposai de monter seul et de lui faire un rapport.

Elle secoua la tête.

« Je suis une grande fille. »

Nous grimpâmes l'escalier étroit.

L'odeur dans le grenier était la même qu'avant, mais en plus fort : papier, reliures, poussière, le tout exacerbé par des mois d'abandon. Tatiana éternua trois fois d'affilée.

« Voilà pourquoi je ne viens jamais ici, dit-elle. Un cauchemar pour mes allergies. »

Je nous éclairai avec ma torche et nous nous frayâmes un passage dans le fouillis ambiant, en allumant au fur et à mesure différentes lampes qui nous permettaient d'y voir clair à quelques pas devant nous.

« Tu ne repères rien qui te paraisse bizarre ? demandai-je.

– Je ne saurais vraiment pas dire. »

Moi non plus. C'était un tel foutoir.

Nous arrivâmes dans ce qui tenait lieu de chambre à coucher. Tatiana alluma la veilleuse.

Rocking-chair. Méridienne. Couverture. Repose-tête.

« Regarde », dis-je.

Plusieurs tiroirs du bureau étaient entrouverts, ainsi que la porte du placard à liqueurs.

Je m'accroupis. Les bouteilles de whisky étaient intactes, les niveaux à peu près inchangés, d'après mon souvenir. L'étagère de verres, même chose. Trois verres en cristal, sans compter celui que j'avais voulu rendre sans succès à Tatiana et qui était désormais scellé dans un sachet en plastique et rangé, en compagnie des flacons de comprimés, dans le placard au-dessus de mon frigo.

Je pouvais comprendre que les flics n'aient pas remarqué les tiroirs ouverts. Le grenier offrait trois cent soixante degrés à la ronde de distraction, dont d'autres placards pas très bien fermés non plus. En jetant un simple coup d'œil au bureau, on n'avait aucune raison de penser que quelqu'un y avait touché.

Je tournai mon attention vers la colonne de tiroirs de droite.

Stylos, crayons, carnets de chèques, factures, relevés de comptes, notes de frais, Post-it, confettis, merdouilles.

Tiroir du milieu, pareil.

Tiroir du bas.

Le revolver de Rennert n'était plus là.

Nous étions assis à la table de la cuisine. Tatiana serrait entre ses doigts exsangues un verre à eau rempli à ras bord de chardonnay.

« Qui d'autre a accès à la maison ? demandai-je.

– Personne à part moi.

– L'agent immobilier ?

– On n'a pas encore signé de mandat.

– Un voisin qui aurait la clé ?

– Non.

– Une société de ménage ?

– J'ai résilié le contrat.

– Mais ils avaient la clé quand ils travaillaient ici ?

– Je ne sais pas. Peut-être. Je n'arrive plus à me souvenir, dit-elle en laissant tomber sa tête entre ses mains. Je crois qu'ils étaient censés me la renvoyer par la poste.

– Tu es sûre que tu as refermé à clé la porte de service la dernière fois que tu es venue ?

– Je crois.

– Je te repose la question autrement : est-ce qu'il t'arrive de la laisser ouverte ? Par exemple quand tu sors la poubelle.

– Je ne sais pas.

– Est-ce que ton père cachait une clé dehors ? Sous une pierre, quelque chose comme ça ?

– *Je ne sais pas*, Clay.

– D'accord. Pardon. »

Elle vida d'un trait la moitié de son verre.

« Et tes frères ? » repris-je.

Elle me fusilla du regard : *Ne sois pas ridicule*.

« J'essaye juste d'éliminer les pistes les plus évidentes.

– Ils vivent à des centaines de kilomètres d'ici. Je leur ai donné la liste de l'expert en leur disant de choisir ce qu'ils voulaient. Ils n'ont pas besoin de venir voler un revolver. De toute façon, ils n'en voudraient pas. On n'aime pas beaucoup les armes, dans la famille. J'avais même oublié qu'il en avait un.

– Tu sais quand il l'avait acheté ? »

Elle secoua la tête.

« Pourquoi il avait décidé d'en prendre un ?

– Pour se protéger de ce dingue, j'imagine.

– Donc, personne d'autre qui aurait pu entrer dans la maison ?
– Hein ? dit-elle, les lèvres tremblantes. Tu me fais peur, maintenant. »

Ce n'était pas ce que je voulais. Plus que tout, je voulais réussir à trouver une explication bénigne. Pour son bien.

Elle repoussa son verre.

« Il y a quelque chose que tu ne me dis pas ? » demanda-t-elle.

« C'est son nom ? dit-elle. Julian Triplett ? »

J'opinaï du chef.

Elle se mordit la lèvre.

« Attends, je réfléchis à la façon d'exprimer les choses calmement. Parce que, là, je suis *très* en colère contre toi. »

Elle écarta les cheveux de son visage, inspira profondément, expira.

« OK. Je me dis que c'est gentil de ta part de vouloir me protéger. Mignon, même. Mais débile, Clay, complètement débile. Si je ne sais pas que je dois faire attention, alors je ne peux pas faire attention.

– Je n'étais pas sûr que tu aies besoin de faire attention.

– C'est à moi d'en décider.

– Tu as raison. Je suis désolé.

– Julian Triplett, dit-elle en détachant lentement les mots. Il a plus ou moins notre âge, c'est ça ?

– Un peu plus vieux.

– Je me demande si mes amis qui étaient au lycée de Berkeley le connaissaient.

– Il a été arrêté quand il était en seconde.

– Sans doute pas, alors. »

Elle frissonna, but une gorgée de vin.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? reprit-elle.

– On prévient les flics. On ne peut pas laisser une arme se balader comme ça dans la nature. Au moins, ça leur donnera une bonne raison de garder un œil sur Triplett. Pour ta sécurité, tu...

– Je sais ce que tu vas dire. Je ne retournerai pas à Tahoe.

– C'est juste pour du court terme.

– Non. Oublie.

– Tatiana...

– Je ne me laisserai pas intimider.

– Tu peux venir dormir chez moi. »

Elle me dévisagea, les yeux écarquillés.

« Tu crois qu'il sait aussi où j'habite ?

– Non, il n'y a pas de raison.

– Ben alors ?

– Fais-moi plaisir. Au moins pour ce soir. »

Sourire lui demanda un effort.

« Si tu essayes de coucher avec moi, il y a des méthodes plus simples.

– Je dormirai sur le canapé », proposai-je.

Elle ne répondit pas. Termina son vin, se resservit.

« Ça y est, tu es convaincu ? rétorqua-t-elle.

– De quoi ?

– Que papa a été poussé.

– Il est tard. On pourra en reparler demain. »

Un temps.

Elle recula brusquement sa chaise et vida son verre dans l'évier.

« Le canapé, dit-elle. Ça me semble une bonne idée. »

Le lendemain, au travail, j'étais comme un zombie, fébrile, fatigué, et j'avais bien du mal à le cacher. Pendant ma pause-déjeuner, je m'éclipsai un instant sur le parking pour appeler Nate Schickman. Il n'était pas au courant de l'incident chez Rennert. Il fallait s'y attendre : une fausse alerte n'avait aucune raison de faire le tour du commissariat. Et même s'il sembla dûment s'inquiéter en apprenant que le revolver avait disparu, ses réponses restaient prudentes. Je commençais à épuiser sa patience.

« Ça fait maintenant deux semaines que j'essaye de localiser ce fameux Triplett, dis-je. Le plus probable, c'est qu'il vit dans la rue.

- Vous avez une photo récente ?
- Juste la photo d'identité de son dossier judiciaire.
- D'il y a vingt ans ?
- Je sais. Ce n'est pas idéal.
- Sans blague ?
- Vous gardez quand même ça en tête ?
- Ouais, fit-il. Pas de problème. »

Quand je rentrai chez moi ce soir-là, l'appartement était vide, un petit mot de Tatiana collé sur la télé. Elle avait besoin de s'aérer un peu, de se changer les idées, elle sortait dîner avec une amie.

Ne m'attends pas.

J'avalai un bol de céréales tout en tapotant sur mon ordinateur de ma main libre. Je trouvai les infos qu'il me fallait, passai un rapide coup de fil de confirmation, pris une douche et me mis en tenue de ville.

La Fonderie Urbaine occupait presque tout un pâté de maisons sur la 7^e Rue, à environ un kilomètre et demi du centre-ville d'Oakland,

mais à des années-lumière de toute idée de rénovation. Je me garai au bout de la rue et descendis de voiture dans une mare de verre brisé ; en marchant, j'en croisai plusieurs autres, comme si le prix à payer pour trouver une place était de se faire péter la vitre.

Malgré ça, des promoteurs optimistes avaient commencé à venir fourrer leur nez dans le coin, construisant une rangée de maisons flambant neuves bien en vue depuis l'autoroute. Au fond d'un terrain vague en friche, un train de banlieue se traînait vers la ville sans jamais se retourner.

L'école elle-même était une grosse bosse en tôle ondulée, moitié hangar, moitié bunker. La première sensation qui m'assaillit en entrant – avant même d'avoir appréhendé l'immensité de béton, avant de sentir l'odeur des scories ou d'entendre les grincements des machines – fut la chaleur. Une immense et oppressante chaleur ; une chaleur dotée d'une masse et d'une force.

L'espace était subdivisé par métiers, chacun avec son panneau exécuté selon la technique appropriée : FORGE en fer noir, RÉPARATION DE VÉLOS en jantes et en chaînes, NÉON en tubes multicolores. Près de l'entrée se trouvait la VERRERIE, trois fourneaux ronflants qui étaient la source de la touffeur ambiante.

Les gens qui s'affairaient à chacun des postes portaient des lunettes de protection, des chaussures de sécurité et des barbes et moustaches à l'ancienne. J'avais le sentiment que la plupart avaient dû aller au festival Burning Man et trouver ça trop mainstream. Ils me rappelaient les élèves de mon lycée qui construisaient les décors de nos pièces de théâtre et se baladaient, sûrs d'eux, en ricanant d'un air sarcastique, avec des trousseaux de clés gros comme le poing pendus à leur ceinture par des mousquetons.

La femme à l'accueil avait un tatouage sur l'intérieur du poignet : une licorne vomissant un arc-en-ciel. Je lui demandai si Ellis Fletcher était là et elle tendit le doigt vers l'atelier de menuiserie.

Le cours touchait à sa fin ; neuf hommes et trois femmes passaient un dernier coup de papier de verre ou rangeaient les outils sur les étagères. Douze tables inachevées attendaient patiemment, plus ou moins bancales selon le talent de leur artisan. L'école était ouverte à tous, n'importe qui pouvait s'inscrire.

Je n'eus pas de mal à repérer Fletcher ; c'était celui en train d'examiner la surface d'un plateau de table pour en vérifier la

régularité sous le regard inquiet de son fabricant. Son âge était également un indice : milieu de la soixantaine, alors que personne d'autre n'avait plus de trente ans.

Il était vêtu d'une chemise en drap fin rentrée dans un Levi's. À la fois sa ceinture et ses bretelles étaient mobilisées dans la bataille entre son pantalon et sa bedaine. Je misais plutôt sur la bedaine ; elle avait la gravitation de son côté.

J'attendis que le dernier élève ait fini de balayer pour me présenter.

« Le révérend Willamette m'avait prévenu que vous passeriez peut-être », répondit Fletcher.

Sa main dans la mienne me fit la sensation d'un durillon géant.

« J'ai vu que vous faisiez cours ce soir, expliquai-je.

– Dommage que vous ne m'ayez pas appelé d'abord, dit-il en s'asseyant sur un tabouret. Je vous aurais épargné le déplacement.

– Vous allez me dire que vous ne savez pas où est Julian.

– En effet. Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu. »

Pour la forme, je lui demandai combien de temps exactement, m'attendant à recevoir la même réponse que de la part de tous ceux à qui j'avais posé la question jusque-là : plus de dix ans. Mais Ellis Fletcher marmonna « Pfff » et ôta sa casquette, en toile bleue avec les mots VÉTÉRAN DU VIETNAM brodés en lettres dorées. Il se frotta le front avec la paume de sa main.

« Ça doit bien faire deux ou trois ans, maintenant.

– Vraiment ? m'étonnai-je. Si peu que ça ? »

Il me sourit avec une expression étrange.

« Vous appelez ça peu ?

– Personne d'autre ne l'a vu depuis 2005 », dis-je.

Fletcher parut interloqué.

« Je... Ah. D'accord.

– Le révérend m'a expliqué que vous le laissiez utiliser l'atelier en dehors des heures de cours.

– Ça, c'était au tout début. Geoff m'avait dit qu'il avait ce gamin, un cas spécial, et m'a demandé si je voudrais bien lui montrer les rudiments. J'ai dit d'accord, pourquoi pas, envoie-le-moi. Pendant un moment, Julian était là tout le temps. Ensuite il a plus ou moins disparu.

– Quand ça ? »

Il marqua une pause.

« Maintenant que j’y pense, à peu près quand vous dites.

– En 2005.

– Oui, ça doit être ça.

– Mais vous l’avez quand même revu après ? »

Fletcher fit claquer sa casquette sur son genou, libérant un nuage de sciure.

« Pas beaucoup. Une fois par an, tout au plus. Il ne me prévenait pas, il débarquait à l’improviste. Comme vous. »

Je souris.

« Il venait vous voir pour quoi ?

– Rien de spécial. Juste pour montrer sa tête, je crois.

– C’est à vous qu’il choisissait de la montrer. »

Cette idée sembla le perturber.

« Si vous le dites...

– Sa mère, sa sœur, le révérend Willamette, personne ne l’a vu. Vous deviez beaucoup compter pour lui.

– Je ne sais vraiment pas quoi vous dire. »

Conscient de son malaise grandissant, je reculai un poil.

« De quoi vous discutiez, tous les deux ?

– On ne “discutait” pas. Ce n’était pas la nature de notre relation. Je lui demandais s’il avait fabriqué de nouvelles choses, *etc.* Des banalités, quoi. Ce n’est pas un garçon très bavard, ajouta-t-il en remettant sa casquette.

– À ce qu’il paraît.

– Très doué de ses mains, en revanche.

– À ce qu’il paraît aussi. Il vous a dit où il habitait, ou avec qui ?

– J’ai toujours pensé qu’il vivait chez elle. Chez sa mère. »

Une ombre d’inquiétude passa sur son visage.

« Vous êtes ici parce qu’il a fait quelque chose, dit-il.

– Pas forcément.

– Mais vous êtes ici.

– J’essaye d’être prudent, monsieur Fletcher, d’anticiper les choses. Pour le bien de Julian comme pour celui des autres. Quand il passait vous voir, est-ce qu’il vous parlait d’un travail ?

– Non.

– Vous savez de quoi il vivait ? »

Il secoua la tête.

« D'accord, fis-je. Plus généralement, est-ce que vous aviez une idée de son état d'esprit ? »

Fletcher réfléchit un instant. Les presses, les scies et les tours produisaient une mélodie rauque mais régulière, curieusement apaisante.

« Je reçois ces étudiants, dit-il en changeant de position sur son tabouret. Des gamins. Ils achètent tout sur Internet. Ils n'ont même pas besoin de toucher un objet avant de l'acheter. Évidemment, ils ne se sont jamais demandé comment on en était arrivés là. D'où c'était parti. C'est juste clic clic clic clic, jusqu'à ce qu'un beau matin ils se réveillent avec une soif insatiable et ils ne savent pas pourquoi. Ils ne peuvent pas mettre de nom dessus. Elle n'a pas de nom. Alors ils retournent sur Internet, clic clic clic, et ils finissent par atterrir dans mon cours, à me poser des questions. Ils ont besoin que tout soit cadré par des règles. "Comment je sais quel grain de papier de verre il faut ?" »

Il marqua une pause, avant de reprendre :

« Je fais de mon mieux. Mais je ne peux pas leur faire *sentir* les choses.

– Et Julian ?

– Chez Julian, rien n'était pour la galerie. Il ne recherchait pas les louanges, ni l'attention. Il faisait son truc.

– Vous avez su lui apprendre. »

Fletcher secoua la tête.

« Le talent ne s'apprend pas. L'intuition du bois... on l'a ou on l'a pas. Je lui donnais des conseils de temps en temps. Je lui montrais des photos ou des croquis dans mes livres et mes magazines. Le plus souvent, je me contentais de garder un œil ouvert pour qu'il ne me vole pas mes outils.

– Vous pensiez qu'il y avait un risque ?

– Au début, oui, bien sûr. Tout ce que je savais de lui, c'est qu'il sortait de prison. Mais au bout d'un moment j'ai commencé à le voir tel qu'il était.

– Vous savez pour quoi il était en prison ?

– Oui, répondit-il sans s'étendre.

– Est-ce qu'il vous a parlé du meurtre ?

– Jamais.

– Walter Rennert, c'est un nom qui vous dit quelque chose ?

– Jamais entendu parler.

– Et Nicholas Linstad ?

– Non plus.

– Est-ce qu'il lui arrivait de parler de s'en prendre à quelqu'un ? De se venger ?

– Non. Vous m'inquiétez, avec vos questions.

– Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. (*Pour l'instant.*) Comme je vous l'ai dit, c'est moi qui préfère prendre les devants.

– Mieux vaut prévenir que guérir.

– Exactement. »

Il me dévisagea longuement, laissant ses traits se relâcher.

« Je comprends, soupira-t-il. Vous faites juste votre boulot. »

En l'occurrence, non, mais j'appréciais son attitude.

« Si vous me demandez mon avis, reprit-il, j'ai du mal à l'imaginer faire du mal à quelqu'un. En tout cas le Julian que j'ai connu. C'était son établi, là-bas, au fond, dit-il en tendant le bras. Il se plantait devant, il mettait son casque antibruit et il travaillait seul, sans parler, sans poser de questions. De temps en temps j'allais voir comment ça se passait, et il me montrait. Mais sinon il faisait ses trucs dans son coin. Il avait beau être un colosse, parfois j'oubliais même qu'il était là. »

Une scie circulaire se mit à hurler, dévora, fut rassasiée.

« Suivez-moi une seconde », suggéra Fletcher.

Nous quittâmes l'atelier de menuiserie, passâmes devant une armoire à pharmacie de secours, et il poussa une porte sur laquelle un écriteau indiquait ACCÈS RÉSERVÉ AU PERSONNEL. Il s'arrêta devant un lavabo en inox pour se rincer les mains avant de se diriger vers une rangée de casiers métalliques. Une jeune femme au teint pâle avec des clous noirs dans les oreilles et une crête iroquoise violette était assise sur un banc, en train de s'éponger les aisselles avec du Sopalin. Elle salua Fletcher d'un signe de la main, qui en fit autant.

Son casier était l'avant-dernier sur la gauche. Il tapa le code du cadenas.

« Je garde ça sous le coude pour quand les gens me demandent de leur fabriquer un truc », dit-il.

Le casier ne contenait pas grand-chose : une bouteille de bière, un sachet repas en papier kraft, une chemise de rechange pendue à un cintre. Il attrapa sur l'étagère un album photo ; pas la version imprimée numérique du vingt et unième siècle, mais à l'ancienne,

avec des feuilles à pochette dans lesquelles étaient glissés des tirages 10x15.

C'était un genre de portfolio, même s'il se concentrait davantage sur le processus que sur le résultat, retraçant la création de plusieurs pièces étape par étape, du matériau brut au produit fini. On apercevait parfois Fletcher, ou en tout cas ses mains puissantes. Il faisait du très beau travail.

Il tourna une page, posa le doigt sur une image.

« Voilà, c'est lui. »

Je n'avais encore pas vu de photo de Triplett adulte. Le dossier de l'affaire Zhao contenait sa photo anthropométrique, celle qu'on avait présentée à Nicholas Linstad parmi six autres, et qu'il avait entourée avant d'écrire dans la marge : *Ceci est la personne que j'ai vue devant l'immeuble de Donna Zhao le 31/10/1993.*

La photo de l'album était un instant volé, saisi pendant que Triplett était penché sur son établi.

Une chose était sûre, il n'avait pas rapetissé.

Il portait un sweat à capuche gris. Comme le type que j'avais pris en chasse. Comme celui que Linstad avait aperçu rôdant en bas de chez Donna Zhao. Le même sweatshirt gris qu'on avait retrouvé imbibé de sang et enroulé autour de l'arme du crime.

« C'était sa tenue habituelle ? » demandai-je.

Fletcher laissa échapper un petit rire.

« Son uniforme, même, pourrait-on dire. Je lui avais dit qu'il pouvait rester comme ça, à condition de ne pas mettre la capuche. Pour ne pas obstruer sa vision périphérique, vous comprenez ? Il ne faut pas que les gens se rentrent dedans, surtout avec quelqu'un de sa taille. Mais il oubliait tout le temps.

– C'est la seule photo de lui que vous avez ? »

En continuant à feuilleter l'album, il en trouva une autre. Inutile, car Triplett avait repéré l'objectif et détourné la tête, si bien que son visage était flou.

« Il n'aimait pas qu'on le prenne en photo, apparemment, commentai-je.

– Bien vu. C'était un garçon timide. Il avait peur de son ombre, sauf quand il se mettait au travail.

– Et ça ? » demandai-je en désignant le cliché suivant.

Fletcher plissa les yeux.

« Le rocking-chair ? C'est Julian qui l'a fait. D'après un modèle de Hans Wegner. J'essayais de le sensibiliser à différents styles, histoire qu'il ait une idée de tout ce qui pouvait se faire. C'est vrai, je l'avais oublié, celui-là. Il y a travaillé longtemps. L'original avait une assise en corde tressée, mais on ne voulait pas commencer à se compliquer la vie avec du cannage, et le bois avait un joli grain, alors on a gardé l'acajou massif. Ça fait vraiment joli. Et encore, là c'est avant qu'on passe le vernis. Avec une finition cerise, ça donne une teinte d'une grande profondeur.

– Je peux ? » demandai-je.

Il acquiesça d'un signe de tête et je sortis la photo de la pochette. Je la retournai pour lire la date notée au dos : *19 mars 2003*.

« Les chaises, c'était son truc, poursuivit Fletcher. Il adorait en fabriquer. Des chaises normales. Ce rocking-chair, c'était une pièce unique. »

Je m'étais assis sur une des chaises de Julian Triplett, dans le bureau du révérend.

Et j'avais déjà vu ce rocking-chair quelque part. Ou bien son jumeau.

« Qu'est-ce qu'il en a fait ? demandai-je. Il l'a vendu à quelqu'un ?

– Je lui ai suggéré de faire le tour des boutiques du coin, en lui disant qu'il pourrait tirer pas mal d'argent de son travail. Ça ne l'intéressait pas. Tout ce qu'il fabriquait, il le donnait. En principe, on organise une vente aux enchères tous les ans en juin, afin de lever des fonds pour l'école.

– Mais cette pièce en particulier ? insistai-je. Le rocking-chair. Vous ne savez pas qui en a hérité ?

– Alors là, aucune idée. »

Je hochai la tête.

« Ça vous embête si je vous emprunte cette photo ? Et celles de Julian aussi. Je vous les rendrai, promis. »

Il hésita, puis sortit les tirages de leur plastique et les regarda une dernière fois avant de me les tendre.

« Maintenant vous avez pu le constater de vos propres yeux, dit-il. Il faisait du très, très beau travail. »

Je passai un coup de fil à Tatiana en marchant d'un pas vif vers ma voiture. Elle ne répondit pas.

« Rappelle-moi, dis-je en m'installant au volant. C'est important. »

Je roulai jusqu'au bureau.

Il était 23 h 30, le bâtiment tournait au ralenti. Dans l'open space, un seul de mes collègues était à son poste, un petit jeune du nom de Jurow. Il ouvrit de grands yeux en me voyant entrer.

« Tu t'arrêtes jamais, ma parole !

– Au service de Dieu et de la Patrie.

– Et des heures sup. »

Je lui répondis en levant le pouce et m'assis à mon ordinateur. Je calai la photo du rocking-chair en cours de fabrication contre le bas de mon écran et ouvris le dossier Rennert pour faire défiler les clichés que Zaragoza avait pris le jour du décès.

Extérieur ; corps ; cave ; premier étage.

Grenier.

Le rocking-chair n'apparaissait que sur deux images, et encore, tout au bord du cadre ou flou en arrière-plan, capturé par hasard tandis que Zaragoza visait quelque chose de plus intéressant pour les besoins d'une éventuelle enquête.

Je fis venir Jurow.

« Regarde ces deux images et dis-moi si tu penses que c'est le même fauteuil. »

Il posa son mug de café, examina l'écran, le tirage papier.

« Possible, conclut-il.

– Mais pas sûr.

– Celui-là m'a l'air plus clair, dit-il en me désignant le cliché papier.

– Il n'est pas terminé.

– Attends une seconde. Celui-ci a sept bidules. Et celui-là en a huit.

Non ? »

Je voyais ce qu'il voulait dire : les barreaux du dossier. Le fauteuil sur l'écran semblait en avoir moins, ce qui fichait toute ma théorie en l'air.

« C'est peut-être l'angle de prise de vue, persistai-je. Ou alors celui-ci a un barreau cassé. »

Il haussa les épaules.

« Tu me poses la question, je te dis ce que je vois.

– Alors, oui ou non ?

– Le pistolet sur la tempe ? À soixante pour cent, je dirais non.

– Merci, mec. Bonne soirée.

– Toi aussi », répondit-il, perplexe.

En route pour mon appartement, je réessayai Tatiana. Répondeur, encore une fois.

« Hé, dis-je, il faut vraiment que je te parle. Je serai chez moi dans dix minutes. Si tu as ce message avant, appelle-moi. J'ai besoin de retourner dans la maison de ton père. Rappelle-moi, s'il te plaît. Merci. »

Arrivé chez moi, je posai les trois tirages sur ma table basse et me mis à faire les cent pas dans le salon. Chaque fois que je passais devant, je m'arrêtais pour scruter la photo du rocking-chair inachevé en m'efforçant de le comparer mentalement avec celui du grenier de Rennert.

Pourquoi était-ce si difficile ? J'avais pourtant vu ce foutu machin à peine vingt-quatre heures plus tôt. Ellis Fletcher s'en souvenait mieux que moi, et pour lui ça remontait à plus de dix ans. Mais c'était un professionnel. Son cerveau faisait commerce de formes et de couleurs.

Au fond, cependant, je savais que j'avais raison. Forcément. Parce que cette photo résolvait un problème qui me taraudait depuis que j'avais ouvert le tiroir et constaté que le revolver n'était plus là.

Pourquoi l'intrus – que ce soit un cambrioleur lambda ou Triplett lui-même – serait-il monté tout droit au grenier ? En ignorant les œuvres d'art, la porcelaine, les meubles, les télé.

Il était monté avec un objectif en tête.

Il savait ce qu'il cherchait et où le trouver.

Il l'avait déjà vu.

Il était déjà venu.

Même si Tatiana n'en avait rien dit, il me paraissait évident qu'elle avait dû se poser la même question. Ou peut-être pas. L'effraction l'avait déjà beaucoup chamboulée. La révélation du nom de Triplett l'avait encore plus déstabilisée. Elle n'avait pas les idées claires.

Des pas résonnèrent lourdement dans l'escalier, une démarche instable sur le tapis instable.

Je jetai un coup d'œil à l'horloge de mon magnétoscope numérique.

2 h 39.

La clé tourna dans la serrure et Tatiana entra, vêtue d'un pull en cachemire bordeaux, d'un jean moulant et de chaussures à talons. Elle me vit et se hérissa.

« Je t'avais dit de ne pas m'attendre.

– Tu étais où ? Je n'ai pas arrêté de t'appeler. »

Elle se pencha pour enlever ses chaussures.

« Je ne savais pas que j'avais un couvre-feu.

– Je peux t'emprunter la clé de chez ton père ? »

Elle se raidit.

« Pourquoi ?

– J'ai besoin d'aller vérifier un truc.

– Quoi ?

– Peut-être rien. Tu peux me la prêter, s'il te plaît ? »

Elle me dévisagea comme si j'étais fou. Je devais avoir l'air fou.

« Qu'est-ce qui se passe, Clay ? »

Mains sur les hanches, flammes dans les yeux.

Pas moyen d'éluder la vérité. Je lui montrai la photo.

« Je crois que c'est le rocking-chair de ton père.

– Ah bon ? »

Elle approcha son visage de l'image. Alors seulement je m'aperçus qu'elle puait le shit. Les iris verts et le blanc de l'œil tout rouge. Noël avant l'heure.

« Dans le grenier, insistai-je. Tu ne le reconnais pas ?

– Je n'ai pas mémorisé tous ses meubles, figure-toi. Tu as vu le bordel que c'est là-haut ? Tu vas me dire que je ne suis pas observatrice, c'est ça ? Et puis en quoi est-ce si important ?

– En rien, peut-être. C'est pour ça que j'ai besoin d'y aller. Pour vérifier.

– Tu es bizarre. Qu'est-ce que ça peut foutre ? C'est le fauteuil à bascule qui fait tout basculer, c'est ça ? »

Elle gloussa de sa propre blague.

Je tapotai la photo du bout du doigt.

« Ce fauteuil a été fabriqué par Julian Triplett. J'ai parlé ce soir à un homme qui le connaissait personnellement. En sortant de prison, il a appris la menuiserie. »

Un temps. Puis son regard se retourna d'un coup vers la table basse.

J'avais négligemment laissé en évidence les photos de Triplett.

« C'est *lui* ? »

Elle ramassa un des tirages, l'agrippa à deux mains.

« Doucement, s'il te plaît, elles ne sont pas à moi.

– C'est lui, répéta-t-elle. Bon sang. Il est immense. Il est... c'est un monstre.

– Tatiana. »

J'entrouvris précautionneusement ses doigts et en extirpai la photo avant qu'elle ne l'abîme.

« Assieds-toi, lui dis-je. Je vais te chercher de l'eau.

– Je ne veux pas d'eau, rétorqua-t-elle en me rattrapant par le bras. Je veux le regarder. »

J'emportai les photos en sécurité dans la cuisine et remplis un verre au robinet.

« Je t'ai dit que je ne voulais pas d'eau.

– Ça te fera du bien.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Je haussai les épaules d'un air évasif.

« Ne me juge pas, putain, siffla-t-elle.

– Je ne te juge pas.

– Je traverse une période de merde, OK ?

– Je sais. »

Je ne juge pas les gens qui fument. Mais je n'ai pas envie non plus de devoir raisonner avec eux quand ils sont défoncés.

« Donne-moi les clés de la maison, s'il te plaît, dis-je.

– Je viens avec toi », déclara-t-elle.

« Pour ton information, m'annonça-t-elle sur le trajet, j'avais l'intention de te réveiller pour qu'on baise.

– Hmm... Partie remise ? »

Elle refusa de répondre.

Nous nous garâmes devant la maison.

« J'ai l'impression qu'on vient d'en sortir, murmura-t-elle.

– Ce n'est pas une impression. »

Je la laissai me précéder dans l'escalier, histoire de pouvoir la rattraper au cas où elle tomberait. Elle roulait furieusement du cul.

Dans le grenier, nous allumâmes des lampes, enjambâmes le bordel pour atteindre le rocking-chair.

Un des barreaux du dossier était cassé.

Je ne l'avais pas remarqué jusque-là. C'était le barreau complètement à gauche, et les points de fracture en haut et en bas avaient été poncés pour que ça ne se voie pas.

Tatiana me réclama la photo du rocking-chair en cours de fabrication. Je la lui tendis et je regardai ses yeux faire des allers-retours entre les deux, ses lèvres frémir de concentration. Je l'avais déjà vue comme ça, le matin où on s'était rencontrés.

« Je suis sûre qu'il y en a des millions d'autres qui lui ressemblent comme deux gouttes d'eau », conclut-elle.

Une forme de concession. Elle n'avait pas dit non.

« OK, répondis-je. Juste pour faire avancer la réflexion, disons que c'est le même fauteuil. Comment est-il arrivé jusqu'ici ?

– C'est la fée des fauteuils qui l'a apporté.

– L'homme à qui j'ai parlé m'a expliqué que Triplett vendait certaines de ses pièces aux enchères au profit de l'école. Il n'était pas sûr pour celle-là. Peut-être que ton père voulait les soutenir.

– Comment il aurait été au courant, pour commencer ?

– Il a pu entendre dire que Triplett était sorti de prison et décider de se racheter.

– Se racheter de quoi ? répliqua-t-elle en me rendant la photo d'un geste brusque. Il n'a rien fait de mal.

– Ce n'est pas ce que je dis. Mais peut-être que *lui* avait l'impression de devoir se racheter. Plusieurs personnes m'ont raconté qu'il était brisé. Toi-même, tu m'as dit qu'il n'aimait pas en parler.

– Ouais, parce que ça a détruit sa vie.

– Voilà. Et il avait besoin de trouver une façon de faire la paix avec

ça.

– Il n’a pas fait la paix. Il s’est acheté un revolver. On ne fait pas ça quand on se sent coupable, on fait ça quand on a peur.

– Je suis sûr qu’il a dû avoir peur, à un moment. Mais imagine qu’il ait fini par fréquenter Triplett et...

– Holà, holà, holà ! Ils n’étaient pas *copains*.

– C’est impossible ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est *impossible*.

– Ton père était psychologue. Peut-être que Triplett était un de ses patients.

– Il n’avait pas de patients. Il était chercheur.

– Ça ne veut pas dire qu’il ne réfléchissait pas cliniquement.

– *Cliniquement* ? Tu es psy, toi, maintenant ? Désolée, mais il faut faire des études pour ça. Et puis qu’est-ce qu’on en a à foutre ? Des *fauteuils* ! Je ne comprends pas ce que tu essayes de faire.

– De garder un esprit ouvert. Comme tu me l’as demandé.

– Tu avais l’air de penser que c’était une affaire réglée. D’abord tu me dis qu’on ne l’a pas poussé dans l’escalier...

– Je maintiens.

– Alors je ne vois pas où tu veux en venir. OK. D’accord. Ils se connaissaient. Ils jouaient aux dames ensemble. Qu’est-ce que ça *change* ?

– Tu ne trouves pas ça significatif ?

– Ce que je trouve significatif, Clay, c’est qu’un meurtrier s’est introduit chez mon père et a volé une *arme*. Non mais sérieux, merde, hier tu me dis qu’il est dans la nature et que ma vie est en danger, aujourd’hui tu me le présentes comme le meilleur pote de mon père...

– Je n’ai rien dit de tout ça. »

Elle recula, les bras tendus comme pour me garder à distance.

« Arrête. S’il te plaît. Arrête. »

Elle avait les larmes aux yeux.

« Je n’ai pas... commençai-je.

– Tu l’as *sous-entendu*. OK ? C’est bon ? C’est suffisamment précis, monsieur le policier ? Je croyais que tu voulais *m’aider*.

– J’essaye.

– Alors pourquoi on perd du temps avec des conneries, putain ? Tu

devrais plutôt t'occuper de le chercher. Ou je sais pas quoi. »

Elle pressa son index et son pouce contre ses paupières closes.

« Je ne peux pas gérer ça maintenant. J'ai la tête qui va exploser. »

Elle me passa devant et redescendit.

Alors que je m'engageais sur l'autoroute, elle me dit : « Ramène-moi, s'il te plaît.

– Chez toi ? »

Hochement de tête.

« Si c'est ce que tu veux...

– C'est ce que je veux. »

Nous n'échangeâmes plus un mot pendant le reste du trajet.

Je me garai devant son immeuble. Elle détacha sa ceinture, ouvrit sa portière et se retourna pour me jeter un regard plein de ressentiment.

« Tu viens ou pas ? »

Je restai médusé un instant.

« Tu veux que je vienne ?

– J'ai dit que je voulais rentrer chez moi, pas que je voulais être seule. »

Je laissai échapper un soupir et sortis de la voiture.

C'était le deuxième soir de suite que je me couchais tard, et le lendemain je me réveillai tard aussi. Comme la dernière fois que j'avais dormi chez elle, Tatiana était sortie. Et mon petit doigt me disait qu'elle n'allait pas me rapporter le petit-déj.

Je décidai néanmoins d'attendre un peu au cas où elle finirait par revenir. Je lui fis savoir par texto que j'étais levé, me préparai une tasse de thé et m'assis sur le futon du salon. Les cartons avaient été parqués dans un coin comme des réfugiés. J'attrapai le ukulélé et me mis à gratter les cordes distraitement tout en passant en revue les différents scénarios qui mijotaient depuis la veille.

Scénario un : ce n'était pas le même rocking-chair.

Fin de l'histoire.

Une explication simple, et bien sûr la préférée de Tatiana. Pendant des années, elle s'était représenté Julian Triplett comme une force maléfique, sans nom et sans visage, responsable de tout ce qui avait mal tourné dans la vie de son père. Être obligée de redessiner les frontières l'exaspérait et la désorientait.

Scénario deux : c'était bien le même rocking-chair, mais Rennert en avait fait l'acquisition indirectement ; à la vente aux enchères de l'école, par exemple.

Son petit secret. Faire un chèque, rapporter le fauteuil chez lui, le trimballer jusqu'au grenier, lui accorder une place d'honneur. Un objet en dur, incontestable, qui prenait de l'espace là où il vivait et lui donnait quelque chose de tangible sur quoi se concentrer lorsqu'il ruminait ses péchés.

Aucune relation entre Triplett et lui, à part les fantasmes dans la tête de Rennert.

Fin de l'histoire.

Scénario trois : le lien entre les deux hommes n'était pas ténu, mais intime et durable. J'étais tenté par cette explication pour les mêmes raisons que Tatiana la détestait.

Sinon, comment Triplett aurait su où vivait Rennert ?

Comment Triplett, un homme à l'intelligence et aux ressources limitées, s'était-il introduit dans la maison ?

Facile, une fois qu'on imaginait une connexion directe entre eux deux : il savait où était caché le double des clés.

Ou bien – trop terrifiant pour que Tatiana puisse l'envisager – il possédait lui-même un double.

Si Triplett et Rennert entretenaient bel et bien une relation, de quelle nature était-elle ?

À quand remontait-elle ?

La question la plus dérangement de toutes : pourquoi Triplett avait-il besoin d'une arme ?

Pourquoi maintenant ?

Il s'était remis à entendre des voix et il fallait à tout prix qu'il les fasse taire, par n'importe quel moyen ?

Une nouvelle proie en vue ?

Peut-être Rennert, par le passé, lui avait-il promis quelque chose. De l'argent. Un gage de réconciliation, proposé un peu trop vite. Peut-être lui avait-il même promis de le mettre dans son testament.

La déception de Triplett en voyant que sa récompense ne venait pas.

Sa haine envers les véritables héritiers.

Le visage de Tatiana était placardé dans toute la maison.

Le tiroir du revolver n'était pas le seul endroit du bureau à avoir été touché.

La partie bar aussi avait été ouverte.

Des bouteilles abandonnées, des verres sagement rangés sur l'étagère.

Mais ce n'était pas pareil quelques mois plus tôt.

À l'époque, il y avait aussi des médicaments. Parmi lesquels un antipsychotique. Prescrit par un urologue qui se débinaient quand on lui posait des questions.

Un traitement que Walter Rennert n'avait aucune raison médicale de prendre. Un traitement réservé aux schizophrènes, aux gens qui souffrent d'hallucinations et de délires.

Rennert était psychologue, pas psychiatre. Il pouvait parler à Triplett pendant des heures, des mois, des années, mais pas lui prescrire des médicaments.

Pour ça, il fallait qu'il passe par quelqu'un d'autre.

Le moment était venu de retourner voir le Dr Louis Vannen.

Une fois rentré chez moi, j'envoyai par texto à Nate Schickman la photo de Triplett. Vieille de dix ans, certes. Mais c'était mieux que vingt.

Je consacrai le reste de la journée à de menues occupations : défaire les draps de mon canapé, remplir le frigo, aller courir. Attendre que Tatiana me rappelle ou m'écrive. Au coucher du soleil, je n'avais toujours pas de nouvelles. Je résolus de penser à autre chose et m'assis avec mon ordinateur portable sur les genoux.

J'avais déjà essayé de me présenter au cabinet de Vannen et je m'étais fait envoyer promener. Il allait falloir passer à la vitesse supérieure.

Si j'avais été au bureau, en train de faire quelque chose qui avait réellement à voir avec mon travail, j'aurais pu me servir de la base de données Accurint. En dix secondes, j'aurais su tout ce qu'il y avait à savoir sur lui. Adresse actuelle, adresses passées, famille, associés. Mais j'étais chez moi, sur mon temps libre, et Vannen était sur liste rouge, ce qui m'obligea à faire preuve de créativité.

Grâce à un article dans les archives en ligne d'une newsletter associative (« Deux sœurs transforment de vieux pulls en jolis doudous pour enfants adoptés »), je réussis à le relier à ses filles, toutes les deux étudiantes à Stanford, toutes les deux avec un nom de famille composé. Ce qui me conduisit à la femme de Vannen, Suzanne Barnes. En tapant son nom à elle dans un moteur de recherche, j'obtins une adresse de domicile à Orinda.

Les deux filles, du moins je l'espérais, vivaient sur le campus.

Inutile d'embarrasser Vannen outre mesure.

Je roulai jusqu'à chez lui.

Je reconnus la BMW gris métallisé dans l'allée, à côté d'une Lexus SUV. Il était 20 heures et des poussières : assez tard pour qu'ils aient fini de dîner, mais avant qu'ils soient trop avancés dans je ne sais quelle série qu'ils avaient l'habitude de regarder ensemble.

Il grommellerait, appuierait sur PAUSE.

Elle commencerait à se lever du canapé.

Il la retiendrait.

Mieux valait qu'il y aille lui, à cette heure.

Je restai un instant derrière la porte, percevant de lointaines bribes de voix mélodieuses.

J'appuyai sur la sonnette.

Le son se coupa.

À l'intérieur : *Laisse, j'y vais.*

Des pas. La lumière qui s'allume sous l'auvent. Un temps, alors qu'un œil papillotait derrière le judas.

J'avais déjà sorti mon insigne, que je tenais en l'air.

La porte s'ouvrit en grand.

« Oui ?

– Docteur Vannen ?

– Oui.

– Vous ne me remettez pas », dis-je, pour lui laisser le temps de le faire.

Et ce fut le cas. Il recula d'un demi-pas, cherchant à se replier vers son territoire.

« Je vous ai déjà dit que je ne pouvais pas vous aider.

– Non, ce n'est pas ce que vous m'avez dit. Je vous ai interrogé au sujet de Walter Rennert et vous m'avez répondu que vous ne le connaissiez pas, ce qui n'est pas pareil que de ne pas pouvoir m'aider. Dans les deux cas, c'est faux. Vous le connaissiez et vous pouvez m'aider. »

Sa femme s'inquiéta : « Lou ? C'est qui ?

– Personne, lui cria-t-il, avant de s'adresser de nouveau à moi : Je ne sais pas pour qui vous vous prenez, mais...

– Ça va, chéri ?

– Une seconde ! hurla-t-il, la voix vacillante.

– Il y avait votre nom dans le téléphone de Rennert. Deux numéros, portable et domicile. Alors si vous me dites que vous ne le connaissiez pas, je vous réponds que vous mentez.

– C'est grotesque, souffla-t-il en commençant à refermer la porte.

– Quand il vous a demandé le Risperdal, poursuivis-je en la bloquant, il vous a dit pour qui c'était ? J'imagine qu'il a dû vous donner un nom, sans quoi vous risquiez de ne pas vouloir vous prêter au jeu. Vous savez comme moi que ce n'était pas pour lui. Alors

qu'est-ce qu'il vous a dit ? "C'est pour un ami" ?

– Lou. »

Une femme au joli visage rond apparut, serrant son peignoir autour d'elle.

« Qu'est-ce qui se passe ?

– Bonsoir, madame, répondis-je en levant de nouveau mon insigne.

– Tout va bien ? demanda-t-elle.

– Ça va, chérie, lui rétorqua Vannen. Rentre. J'arrive tout de suite.

– C'est au sujet de Walter Rennert, indiquai-je.

– Qu'est-ce qu'il a ? demanda Suzanne Barnes. Il va bien ? »

La bouche de Vannen se crispa.

« Vous ne lui avez pas dit ? m'étonnai-je.

– Dit quoi ? s'enquit-elle.

– Le Dr Rennert est décédé, madame. »

Elle retint un cri de surprise.

« Oh non. C'est terrible. Pauvre Walter. Récemment ?

– Il y a quelques semaines. En septembre.

– Mon Dieu, je ne savais pas. Tu ne m'as rien dit, reprocha-t-elle à son mari.

– Je... commença Vannen.

– Je suis sûr qu'il était trop affecté pour en parler, intervins-je. Je sais qu'ils étaient proches.

– Pourquoi tu ne m'as rien dit ? insista Suzanne.

– Je suis désolé de vous déranger, repris-je, mais j'ai quelques questions rapides à poser à votre mari, si ça ne vous embête pas. »

Elle me sourit.

« Bien sûr, aucun problème. Vous ne voulez pas entrer ?

– Avec plaisir, merci », répondis-je en lui retournant son sourire.

En passant devant le salon, je jetai un coup d'œil à la télé arrêtée sur pause.

« *The Crown*, devinai-je.

– Vous aimez ? me demanda Suzanne.

– Excellente série. »

Ils me conduisirent jusqu'au bureau. Je demandai à Suzanne si elle voulait bien nous laisser seuls.

Vannen attendit que le bruit de ses pas s'éloigne, puis me fusilla du regard.

« Vous êtes un vrai salopard.

– Je suis un représentant de la loi, rétorquai-je, et vous, vous délivrez des ordonnances bidon au sujet desquelles vous m’avez menti. Alors ne commençons pas avec les insultes. »

Un temps.

« Elles n’étaient pas bidon, objecta-t-il. Il m’a dit que c’était pour un de ses neveux.

– Et vous l’avez cru sur parole.

– J’ai décidé que si Walter avait décidé de prendre des risques, c’est qu’il avait sans doute une bonne raison. De toutes les substances qu’on m’a réclamées au fil des années – et on m’en réclame, croyez-moi, tout le temps –, ce n’est pas celle-là qui m’inquiète le plus. Il ne m’a pas demandé des opioïdes.

– Pourquoi ne s’est-il pas adressé à un psychiatre ?

– C’était une affaire privée. Le gamin n’avait pas de boulot, pas de mutuelle, il avait coupé les ponts avec sa famille. Que vouliez-vous que Walter fasse ? Qu’il le dépose devant un dispensaire ? »

Vannen se détendit, nouant ses doigts derrière sa tête.

« Walter est psychologue, il sait de quoi il parle. J’ai vu que je pouvais l’aider, je l’ai fait. Et je le referais. »

Au mur étaient accrochés son diplôme de médecine ainsi que plusieurs certificats professionnels. Le bureau et la bibliothèque étaient encombrés par tout un bric-à-brac de gadgets de laboratoires pharmaceutiques, dont une maquette en coupe d’organes génitaux masculins. Plusieurs étagères étaient consacrées à sa collection de trophées : de petits hommes dorés, maussades, maniant des raquettes de tennis.

Il me vit les examiner et dit :

« On joue une fois par mois. Jouait.

– Rennert et vous ? C’est comme ça que vous vous êtes connus ? »

Il hocha la tête.

« On a emménagé ici en 99, j’ai adhéré au club environ un an plus tard, donc je le connaissais depuis... quoi ? Dix-sept ans, plus ou moins.

– Vous vous fréquentiez en dehors du tennis ?

– Il nous arrivait de prendre un verre ensemble après les matches, mais c’est à peu près tout. Je crois qu’il aimait bien que je ne fasse pas partie de son cercle habituel.

– Quand il vous a demandé ces médicaments, ça faisait combien de temps que vous vous connaissiez ?

– Je ne saurais pas vous le dire précisément. Quelques années. C'était devenu une sorte de blague récurrente entre nous, se remémora-t-il avec un sourire. "Dis-moi, Lou, je suis désolé de devoir t'embêter avec ça..."

– Vous n'avez jamais rencontré d'autres membres de sa famille ? Sa fille ? Sa femme ?

– Non. Je crois qu'il avait déjà divorcé quand on s'est connus. Ou peu de temps après.

– Et vous n'avez jamais rencontré le neveu en question.

– Je n'ai même jamais su son nom. Tout ce que je peux vous dire, c'est que Walter tenait beaucoup à lui.

– Il vous l'a dit ?

– Il n'avait pas besoin. C'était évident. Ce n'est pas le genre de faveur qu'on demande à la légère. Il savait qu'il se rendait vulnérable en me mettant dans la confiance. Et puis, de toute façon, on n'avait jamais de longues discussions, ni sur le neveu ni sur rien. On se voyait uniquement pour jouer. C'était une échappatoire, pour lui comme pour moi. La seule chose qu'il me disait, c'est que je lui rendais un grand service. Il y a des gens qui réagissent mieux que d'autres aux antipsychotiques. Le gamin en faisait partie.

– Il ne peut plus en prendre, maintenant, fis-je remarquer.

– Je sais.

– À votre avis, dans quel état il doit être ? »

Vannen marqua une pause.

« Je préfère ne pas y penser, dit-il.

– Au contraire, pensez-y. »

Il baissa les yeux vers son bureau.

« C'est pour ça que je suis là, repris-je. Il faut que je le retrouve. Alors tout ce qui pourra vous revenir, n'importe quel détail le concernant... J'ai besoin de savoir. »

Je le laissai prendre son temps. Ça faisait une longue histoire commune à passer en revue.

« Il y a peut-être une chose, finit-il par dire. Je ne suis pas sûr que ça vous aide beaucoup.

– Allez-y.

– Walter m'a appelé, une fois, pour annuler notre match. C'était il

y a des années. Ça ne lui ressemblait pas ; c'était un joueur acharné. Moi, j'ai dû annuler une bonne quinzaine de fois, mais lui jamais. Il avait l'air soucieux, alors je lui ai demandé si tout allait bien. Il m'a répondu que non, que son neveu avait des ennuis et qu'il allait devoir s'absenter quelque temps.

– Quel genre d'ennuis ?

– Il n'a pas précisé. Je lui ai dit : "Si je peux faire quoi que ce soit..." , mais il m'a assuré que ça irait. Il a aussi annulé le match de la semaine suivante.

– S'absenter pour aller où ?

– Je n'en sais rien.

– C'était quand ? »

Voyant Vannen hésiter, je lui suggérai :

« Autour de 2005 ?

– Possible.

– Docteur Vannen, êtes-vous au courant de ce qui s'est passé dans la vie de Walter Rennert avant votre rencontre ? La façon dont il a perdu son poste ?

– Une histoire avec ses recherches, je crois. Je me fais une règle de ne pas me mêler des affaires des autres. Si quelqu'un a envie de se confier à moi, très bien. Mais je n'aime pas être indiscret. Je regrette de ne pas pouvoir vous en dire davantage. »

Je jetai un coup d'œil à sa collection de trophées.

« Vous devez sacrément bien jouer », commentai-je.

Il se fit craquer les doigts.

« Chacun fait ce qu'il peut pour repousser la mort, répondit-il.

– J'ai parlé au médecin traitant de Rennert. Il m'a dit qu'il jouait comme un forcené.

– On peut décrire ça comme ça.

– Comment le décririez-vous ? »

Long silence.

« Comme une punition. Comme s'il voulait se punir de quelque chose. »

Les jours précédant Thanksgiving, nous fûmes débordés de boulot. Je passai tout le pont à bosser, notamment sur un gros accident de voiture qui avait coûté la vie à un gamin de seize ans et laissé sous respiration artificielle un autre de quinze ans qui n'aurait jamais dû être au volant. Nous étions à nouveau en sous-effectif, sauf que cette fois ce n'était pas Shupfer qui manquait à l'appel, mais Zaragoza. Sa femme avait réussi à le convaincre de prendre des vacances. Il avait des jours à rattraper – des tonnes – et personne ne pouvait l'en empêcher, même si Vitti lui avait vertement reproché le choix du timing.

Le sergent nous rôdait autour, d'une humeur massacranche. Son équipe de foot virtuelle était classée bonne dernière, et son admiration pour mes talents de coach s'était muée en dédain. Il s'arrangeait pour passer me voir au moins toutes les deux heures à mon bureau, histoire de m'emmerder, de me confisquer ma nourriture, de me dire d'arrêter de dépenser autant d'énergie sur le foot et de me consacrer à mon vrai travail.

S'il avait su.

Tatiana ne répondait ni à mes textos ni à mes messages vocaux. Par ailleurs j'attendais toujours que Paul Sandek, Nate Schickman et l'ex-épouse de Nicholas Linstad me rappellent. Je commençais à me sentir mal-aimé.

Tatiana me manquait. Le challenge de sa personnalité. Le paysage de son corps.

Je comprenais sa réticence à poursuivre les recherches. Dans le contrecoup d'un deuil, on s'agite dans tous les sens, on amasse les souvenirs. On croit que c'est ça qu'on veut : *la moindre trace*. Mais en vérité c'est seulement par un acte d'ignorance délibérée qu'on réussit à

avancer.

Saisir l'image qu'on se fait du défunt. L'encadrer et ne plus y toucher.

Toute nouvelle information vous oblige à réviser cette image. À briser le verre et à dégeler le temps. Ça vous rappelle que, malgré tout l'amour que vous pouviez avoir pour quelqu'un, il y a certaines choses de lui que vous ne connaîtrez jamais. Cet écart irréductible entre deux personnes, déjà douloureux dans la vie, s'agrandit de façon insupportable.

J'avais ouvert une perspective dérangeante sur le père de Tatiana... tout en continuant à réfuter ses soupçons sur les circonstances de sa mort.

Elle n'avait rien à gagner à remuer le passé.

Mais j'avais commencé. Je m'étais mis en position redevable. Pas seulement envers Tatiana. Mais aussi envers son père ; Nicholas Linstad ; Donna Zhao. Et je savais, mieux que quiconque, que les morts n'oublient jamais. Les nuits calmes, les nuits où on solde les comptes, ils reviennent chercher leur dû.

« Bureau du coroner, ici Edison.

– Ouiiii, bonjour monsieur, je voulais vous parler parce que je viens d'apprendre une nouvelle très perturbante, et j'aimerais qu'on puisse avoir une discussion à ce sujet, en l'occurrence pas plus tard que maintenant.

– Monsieur Afton ? C'est vous ?

– Oui, et j'ai le regret de vous dire que c'est parfaitement inacceptable.

– Quoi donc ?

– Je ne peux pas accepter cette situation, et je suis très mécontent, *très mécontent*.

– Une seconde, dis-je. Vous pouvez rester en ligne une seconde, s'il vous plaît ?

– Oui, d'accord, mais il faut qu'on parle.

– On va parler, promis, j'ai juste... Une seconde. »

Je coupai le micro de mon téléphone, ouvris sur mon écran le dossier de Jose Manuel Provencio, le passai rapidement en revue, repris le combiné.

« Monsieur Afton ?

– Oui, monsieur.

– Dites-moi ce qui vous perturbe.

– Ce qui me perturbe, monsieur, c'est que je viens de me rendre à l'endroit où il était conservé, et on m'a informé qu'il n'était plus là car il avait déjà été incinéré.

– Vous êtes allé chez Cucinelli Brothers ?

– Oui, monsieur, et je vais vous dire, j'ai été extrêmement surpris, parce que je croyais qu'on avait un accord, vous et moi.

– Certes, mais on était aussi d'accord que si je n'avais pas de nouvelles de vous dans un certain...

– Et donc, voilà, terminé. Maintenant il est dans un... dans un bocal. Je regrette, mais c'est inacceptable, je ne peux pas accepter une chose pareille.

– Attendez, monsieur Afton, récapitulons ensemble, si vous voulez bien. »

Je changeai le combiné d'oreille.

« La dernière fois que nous nous sommes parlé, repris-je, vous étiez censé réunir des fonds pour couvrir le coût des funérailles. Vous aviez l'air confiant. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre-temps, mais ensuite je reçois un coup de fil de M. Cucinelli qui m'apprend que vous n'avez jamais donné suite.

– J'allais... J'étais sur le point de le faire.

– J'ai essayé de vous joindre, à plusieurs reprises. J'ai essayé le numéro que vous m'aviez donné, j'ai laissé des messages. Mais j'ai les mains liées. Je les ai autorisés à l'incinérer en tant qu'indigent parce que...

– Excusez-moi, monsieur.

– Je suis désolé si vous n'êtes pas satisfait de cette solution, mais...

– Excusez-moi. Monsieur. Excusez-moi, s'il vous plaît.

– Allez-y.

– J'étais en train de réunir les fonds.

– D'accord.

– Et j'ai été, euh... j'ai été *retardé*. OK ? Mais bon, j'étais en train de m'en occuper.

– Je comprends, mais si vous me dites que tout est réglé, et qu'ensuite il s'avère qu'il va y avoir un contretemps, j'ai besoin de le savoir. Sinon je suis dans le flou.

– Je vous avais demandé d'attendre.

- J’ai attendu. J’ai attendu six mois. Qu’est-ce qui s’est passé ?
- J’ai eu un problème qui a fait que je n’étais plus disponible.
- Pourquoi vous ne m’avez pas appelé ?
- Ben disons que, euh, je n’étais pas en mesure de le faire.
- Hun-hun, fis-je. Attendez une seconde, s’il vous plaît. »

Je coupai de nouveau le son et ouvris le serveur du département du shérif.

Le 7 octobre – quelques jours après notre dernière conversation, dans laquelle il m’avait assuré avoir la situation en main –, Samuel Afton avait été interpellé en possession d’une substance illicite, jugé en comparution immédiate et envoyé à la prison de Santa Rita pour y purger une peine de quarante-cinq jours.

Je repris la communication.

« Oui, monsieur Afton. Je comprends que vous soyez contrarié. Malheureusement, voilà où en sont les choses. Je le regrette, mais on ne peut pas revenir en arrière. En revanche nous avons l’urne et nous la tenons à votre disposition pour...

– Qu’est-ce que vous voulez que j’en fasse ?

– Eh bien, ça vous permettra de faire une cérémonie quand le moment vous paraîtra opportun.

– Je vous ai demandé votre avis ? Je ne vous ai pas demandé votre avis. Alors taisez-vous. »

Je ne répondis pas.

« Allô ? »

Je fermai les yeux.

« Je suis là », soupirai-je.

Il resta un moment sans rien dire.

« Vous vous êtes très mal comporté.

– Monsieur Afton... » commençai-je, mais il avait coupé la communication.

Je raccrochai. Aussitôt, la ligne sonna de nouveau.

J’enclenchai le haut-parleur.

« Bureau du coroner, aboyai-je.

– Euh... Je cherche à joindre Clay Edison, s’il vous plaît. »

C’était Paul Sandek. Je pris le combiné.

« Bonjour. Pardon. C’est moi.

– Clay ? Je n’avais pas reconnu ta voix.

– La semaine a été longue.

– Ah. Eh bien, écoute, j'ai une bonne nouvelle pour toi.

– Tu as les dossiers.

– Seulement une partie. Je suis désolé d'avoir mis autant de temps à te rappeler. Ça s'est passé de façon un peu bizarre, à vrai dire. Je te raconterai quand je te verrai. Tu viens dîner demain ? Theresa fait du ragoût. »

Je jetai un coup d'œil à Vitti, qui arpentait le bureau comme un ours mal léché.

« Je ne suis pas sûr de pouvoir me libérer très tôt. »

Je n'arrivai chez les Sandek qu'à 20 h 45.

« Ne t'en fais pas, répondit Paul en balayant mes excuses d'un revers de main et en me précédant vers la cuisine. On t'en a gardé. »

Je m'assis et me sentis immédiatement à l'aise ; comme si j'avais enfilé un vieux peignoir. Tellement d'heures passées dans cette pièce, à réviser sur un coin de la table quand ça devenait trop bruyant à la maison ou trop solitaire à la bibliothèque. À discuter du sens de la vie avec Paul, sa femme, ou les deux. Deux adultes intelligents que je respectais, qui m'écoutaient et prenaient mes peurs au sérieux.

À présent je revoyais les mêmes carreaux crème au mur, un sur trois décoré d'un dessin en relief d'un animal de ferme différent. Une machine à expresso, identique à celle dans le bureau de Paul, avait rejoint sur le plan de travail les autres appareils ménagers qui avaient eu le privilège de conserver leur poste.

Theresa Sandek me pinça la joue et sortit du frigo une assiette creuse protégée par un film alimentaire.

« Attends, je te le réchauffe. »

Toujours le même instinct maternel. Theresa avait un doctorat elle aussi ; elle était prof dans une école de commerce. Mais avec moi, elle se donnait pour rôle de me nourrir et de me réconforter.

« Pas la peine, répondis-je. Je meurs de faim.

– C'est meilleur chaud.

– Elle a raison, intervint Sandek.

– J'ai toujours raison.

– Elle a toujours raison », confirma-t-il en lui prenant l'assiette et en ouvrant le micro-ondes.

Depuis l'étage, une voix lança : « Clay ? »

Je sortis la tête dans le vestibule. Une jeune femme descendait

l'escalier. Elle portait des espadrilles, un jean et une chemise en flanelle d'un bleu éclatant qui contrastait avec la masse de ses cheveux blonds soyeux ; coiffés au carré, et non attachés négligemment en arrière comme dans mon souvenir.

Elle avait changé, à bien des égards.

« Amy », dis-je.

Elle me prit dans ses bras.

« Je suis tellement contente de te voir.

– Moi aussi.

– Ça fait une éternité, c'est fou. Qu'est-ce que tu deviens ?

– Je bosse trop, mais ça va. Et toi ?

– Pareil.

– Ton père m'a dit que tu avais presque fini ta thèse.

– Ouais. Tu sais ce que ça veut dire, Ph. D. ?

– Philosophiæ doctor.

– Pharamineuse Déception.

– C'est faux ! cria Sandek depuis la cuisine.

– Tu t'es coupé les cheveux, observai-je.

– Ah bon ? Oui, peut-être. Ça fait longtemps. Je voulais que ça fasse “professoral”. À la place, j'ai eu “vieillesse précoce vers la dadame”.

– Non, c'est joli.

– Merci, dit-elle en passant une main dans ses boucles. Je suis désolée de ne pas pouvoir rester avec vous ce soir, je sors retrouver des amis. Personne ne m'a prévenue que tu venais.

– Je ne voulais pas gâcher la surprise, lança Sandek.

– Surprise ! » fis-je en écartant les bras.

Amy sourit.

« J'aimerais bien que tu me racontes un peu plus ce que tu fais, dit-elle. Tu me donnes ton mail ? »

Elle le nota sous ma dictée.

« Tu seras là la semaine prochaine ? demandai-je.

– Je repars à Yale dimanche. Je fais cours lundi matin.

– Elle revient pour Noël », cria Sandek.

Amy fit mine d'étrangler quelqu'un, puis me sourit à nouveau et me serra le bras.

« Ça m'a fait plaisir de te revoir.

– Bon retour. »

Elle attrapa sa veste et sortit.

« Le ragoût est prêt ! » cria Sandek.

Je m'attardai un moment dans le vestibule, constatant le vide laissé par le départ d'Amy.

« Super ! » lançai-je en retournant dans la cuisine.

Je trouvai révélateur que ni Paul ni Theresa ne m'empêchent de me lever pour aller laver mon assiette dans l'évier. J'étais chez moi.

« C'était délicieux, dis-je. Merci beaucoup.

– Il n'y a pas de quoi, rétorqua Theresa. Tu veux autre chose ? J'ai un reste de rôti.

– Je comptais le manger demain au déjeuner, objecta Sandek.

– Paul. C'est notre invité.

– Je pensais me faire un sandwich.

– Ça ira, merci », dis-je.

J'essuyai l'assiette avec un torchon et la rangeai dans le placard.

Sandek et moi passâmes au salon. Il sortit de sa sacoche la photocopie du rapport de la commission d'enquête.

« J'ai dû faire jouer mon réseau, dit-il.

– Je te le revaudrai. »

Je feuilletai rapidement le document. Il comportait trois cent quinze pages lourdement annotées.

« Tu l'as lu ? demandai-je.

– Pas jusqu'au bout. Je voulais te le donner le plus vite possible. Mais les passages que j'ai lus étaient intéressants.

– Intéressants comment ?

– Je préfère ne pas t'influencer et que tu en tires tes propres conclusions. »

Theresa traversa le salon, en route pour monter se coucher.

« Je t'ai laissé quelque chose à la cuisine, m'informat-elle.

– Merci encore, dis-je. Bonne nuit.

– Je te rejoins tout de suite », indiqua Paul.

Elle disparut à l'étage.

« Tu m'avais aussi demandé le dossier sur l'étude de Rennert, reprit Sandek. Je l'ignorais, parce que maintenant tout se fait en ligne, mais ils gardent toute la vieille paperasse. Les rapports d'approbation du comité d'éthique, les données brutes, les notes de frais, etc., dans des cartons stockés dans une réserve spéciale. »

Il plongea la main dans sa sacoche et me tendit une feuille de papier.

« C'est la cote d'archives. J'ai déposé une demande et j'ai reçu un mail en réponse disant que ce dossier n'était pas disponible.

– Qu'est-ce que ça veut dire, pas disponible ?

– C'est la question que je me suis posée. J'ai parlé à la documentaliste des sciences sociales, qui a parlé aux archives, qui lui ont répondu que l'emplacement sur l'étagère où le carton devrait être était vide.

– Quelle est la dernière personne à l'avoir consulté ?

– Elle n'a pas voulu me le dire. L'historique des emprunts est confidentiel.

– Merde. Tu penses que c'est Rennert ?

– Je n'en sais pas plus que toi. Mais je suis sûr qu'il n'était pas le seul à s'y intéresser. Il y a eu un procès, n'oublie pas. Peut-être qu'ils seront plus réactifs si la demande émane des services de police.

– Ou moins réactifs, au contraire.

– C'est une possibilité.

– Mais ça, c'est déjà super, dis-je en brandissant la copie du rapport. Merci infiniment.

– Quand est-ce que j'ai mon insigne et mon arme de service ? » me rétorqua-t-il avec un grand sourire.

Le « quelque chose » que Theresa m'avait laissé à la cuisine était un sandwich au rôti emballé dans de l'aluminium, sur lequel elle avait écrit au marqueur bleu : POUR CLAY !!!

« La traîtresse ! » s'exclama Sandek.

Je voulus m'emparer du sandwich, mais il me l'arracha des mains.

« On le joue au basket », décréta-t-il.

Devant la maison, je reluquai le panier accroché de guingois à la porte du garage. Pas d'éclairage extérieur à part le clair de lune.

« Tu n'as pas peur de réveiller tes voisins ? » demandai-je.

Sandek traversa la rue d'un pas vif, en faisant rebondir un ballon devant lui.

« On va faire vite, dit-il. Le premier à cinq. »

Il grimpa sur le trottoir d'en face, pivota et tira. Dans le mille. À douze mètres.

Je posai mon sac à dos par terre et allai ramasser la balle.

« Tu t'es entraîné, fis-je remarquer.

– Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ! Allez, à toi », dit-il en m'indiquant la position sur le trottoir.

Je traversai à mon tour et il s'écarta pour me céder la place.

J'hésitai.

« Moi aussi, je dois commencer dos au panier ?

– Dans un esprit d'hospitalité, je dirais que non. »

Quoi qu'il en soit, je ratai mon tir à des kilomètres.

« C'est pas juste, me plaignis-je en courant pour attraper le rebond.

– Ne me parle pas de justice, rétorqua-t-il. Ce putain de sandwich était à moi. Un-zéro. »

La première chose que je fis en rentrant chez moi fut de commander sur Internet une étoile de shérif et un pistolet en plastique pour Sandek. Histoire d'avoir la livraison gratuite, je lui achetai aussi un chapeau de cow-boy taille enfant et un livre de cuisine contenant cent une recettes de rôtis.

Il était trop tard pour me mettre à lire le rapport interne du département de psycho. Le dimanche, je fus de nouveau appelé pour un sans-abri, mort dans une ruelle derrière un atelier d'usinage sur la 12^e Rue à Oakland. Ses copains SDF le connaissaient sous le nom de « Big John ». Un mètre soixante et quarante-cinq kilos de chair mal nourrie. À la fin de la journée, je n'avais fait aucun progrès pour identifier un quelconque membre de sa famille et je quittai le bureau éreinté mais impatient.

Je m'assis sur mon canapé, ouvris le rapport... et tournai la dernière page à 1 heure du matin.

Ma conclusion : Tatiana avait raison, peut-être même plus qu'elle ne le pensait. Son père n'avait rien fait de mal.

Sandek avait entendu dire que la commission d'enquête avait en partie fait porter la responsabilité à Nicholas Linstad. La vérité s'avéra plus intéressante que la rumeur : plus ou moins *toute* la responsabilité lui incombait. L'étude avait été menée dans le labo de Rennert, sous ses auspices, mais c'est Linstad qui en était l'auteur, son superviseur n'étant qu'une présence lointaine.

Ils avaient travaillé ensemble sur une publication précédente. De nombreux professeurs dans cette situation s'en seraient attribué seuls la paternité, mais Rennert avait eu un comportement éthique et avait crédité Linstad.

Pour leur deuxième collaboration, Linstad avait tout pris en

charge. Il avait conçu l'idée et rédigé le projet initial.

Les sujets, trente-sept individus de sexe masculin âgés de quatorze à dix-huit ans, commençaient par faire un test de mémoire. Pendant les deux mois suivants, ils venaient au labo une fois par semaine. La moitié d'entre eux jouaient vingt minutes à un jeu vidéo violent, les autres à un jeu non violent. Après quoi chaque groupe était à nouveau divisé en deux sous-groupes, l'un se livrant à une tâche neutre, l'autre à trente minutes d'exercices mnémotechniques.

Voilà ce qu'Edwina Triplett appelait du « soutien scolaire »... parfaitement inutile en dehors du département de psycho de la fac de Berkeley.

Au bout de huit semaines, les gamins étaient retestés. L'hypothèse de Linstad était que l'exposition à des jeux violents affaiblirait la mémoire des sujets et amoindrirait les bénéfices de l'entraînement mnémotechnique. Dans l'ordre : les non-violents-plus-exercices auraient les meilleurs résultats ; les violents-sans-exercices auraient les moins bons ; et les deux autres groupes quelque part au milieu.

La conception me paraissait alambiquée, et la commission avait l'air du même avis, parlant d'une expérience « truffée de variables confondantes ». C'était une manière de se couvrir ; personne n'y avait trouvé d'objections la première fois, quand le projet avait été soumis à l'approbation préalable obligatoire pour toute expérience sur des sujets humains.

Dès la cinquième semaine, ces inquiétudes théoriques n'avaient plus eu lieu d'être : Julian Triplett avait trucidé Donna Zhao et l'expérience s'était brutalement interrompue.

Le rapport faisait allusion au meurtre par un euphémisme : *les événements du 31 octobre 1993*.

Chaque adolescent qui se portait candidat pour l'étude était d'abord tenu de passer un test psychologique baptisé la « Meeks School Checklist ». La commission consacrait vingt pages à débattre de ses mérites et de ses faiblesses. Si ce test était efficace pour détecter les troubles de l'apprentissage, il n'était pas sensible aux autres types de maladies mentales, et certainement pas aux signes précoces de psychose.

En ayant en tête l'objectif de l'étude, il semblait exagéré de reprocher à Linstad d'avoir choisi le test Meeks. Quelle raison aurait-il eue d'être à l'affût d'une schizophrénie latente ? Mais ce n'était pas le

vrai problème.

Le vrai problème était que Linstad avait personnellement testé Julian Triplett et l'avait d'abord rejeté, pour finalement changer d'avis et le prendre dans l'étude.

La commission d'enquête était composée de cinq membres. Deux étaient professeurs de psychologie ; j'avais suivi des cours avec les deux, en avais trouvé un pas mal, l'autre d'une connerie sans nom. Il y avait en outre Michael Filson, doyen du Collège des lettres et des sciences, ancien prof de psycho cognitive ; un membre du conseil d'administration de l'université nommé S. Davis Auerbach ; et pour finir, en tant que conseillère juridique externe, Sussana Khoury, avocate du cabinet Stanwick & Green.

À la lecture des résultats obtenus par Triplett au Meeks, la commission notait que Linstad n'avait évalué que onze points sur les vingt.

Son explication, verbatim : *D'après les réactions de l'individu et son comportement au cours de l'entretien, j'ai senti qu'il n'était pas apte à participer à l'expérience. J'ai donc écourté l'entretien avant la fin.*

La commission continuait à l'interroger : qu'avait-il vu chez Julian Triplett qui paraissait le rendre inapte ?

Linstad avait donné plusieurs réponses évasives avant d'admettre que Triplett avait marmonné dans sa barbe « de façon incohérente » pendant tout l'entretien.

Alors comment Triplett s'était-il quand même retrouvé dans l'étude ?

J'ai pensé qu'il pourrait tirer profit de ce que nous proposons, d'un point de vue éducatif. J'ai toujours eu l'intention d'écarter ses données dans les résultats de l'étude.

Un brave type, cherchant à aider un gamin défavorisé.

La commission demandait à Linstad de répondre aux allégations selon lesquelles il aurait eu un intérêt déplacé pour Triplett : on les avait vus pénétrer ensemble au FSM Café.

Linstad niait catégoriquement que cela se soit jamais produit.

Le type lui avait payé un burger.

Edwina m'avait dit ça, et j'avais cru qu'elle parlait de Rennert. À présent, je me posais des questions. Même si je ne me souvenais pas qu'il y ait des hamburgers au menu du FSM Café.

Quoi qu'il en soit, la commission laissait abruptement tomber cette

piste, comme pour éviter de s'aventurer sur un terrain glissant.

Je remarquai dans le rapport un troublant manque d'informations sur la victime et d'intérêt pour elle. La commission consacrait plus de pages aux jeux vidéo qu'à Donna Zhao.

Je revins à la page de titre pour vérifier la date.

3 août 1997. Juste après que les Zhao avaient signé un accord à l'amiable avec l'université, et que Walter Rennert avait remis sa démission.

Encore un truc pour se couvrir, sans doute : retarder la publication du rapport et minimiser les références à Donna, de crainte que les avocats des Zhao n'y trouvent quelque chose à exploiter devant un jury.

Comme la plupart des commissions, celle-ci était amorphe.

Arrivé à la fin du rapport, ses recommandations semblaient inévitables.

Nicholas Linstad était suspendu *sine die* du programme de thèse.

Une sanction un peu plus légère contre le Pr Rennert : des remontrances pour ne pas avoir été plus au fait des agissements de son équipe ; une suggestion de mise en congé, temporaire et volontaire.

On ne lui avait jamais demandé de démissionner. Pourtant il l'avait fait.

Ce qui concordait avec ma perception de Rennert comme d'un homme écrasé de culpabilité.

Le tout pouvant conduire à des fantasmes de sauveur.

Tendre la main à un tueur psychotique. Lui acheter un fauteuil. Solliciter des ordonnances douteuses.

Une relation fondée sur la pitié et la honte.

Allongé dans mon lit, l'esprit en ébullition, je passais au crible les connexions, les motivations, les actions.

Une chose était claire : cette recherche, qui visait à réduire la violence, s'était soldée par un furieux déchaînement de violence.

Trop survolté pour réussir à dormir, j'attrapai mon ordinateur.

Le jeu que Linstad avait choisi comme stimulus s'appelait Bloodbrick 3D.

Un truc où il faut buter le maximum de gens.

Je crois que mon fils l'avait sur Nintendo.

Je devrais peut-être m'estimer heureux qu'il ait tué personne.

En trente secondes, je le trouvai en accès libre sur un site coréen qui se donnait pour mission de préserver « les classiques vintage des jeux vidéo et d'arcade ». Il n'y avait pas besoin de console Nintendo. Il n'y avait pas besoin de télécharger quoi que ce soit. Un gars sympathique et désœuvré quelque part dans un cybercafé de Séoul avait pris le temps de convertir l'ancien code en Java. Désormais, n'importe qui dans le monde pouvait profiter de l'expérience Bloodbrick 3D depuis le confort de son propre clavier.

Je décidai de voir de quoi il retournait.

Le jeu se présentait sous une forme familière : en vue subjective, le joueur était incarné par une main sans corps tenant une arme dans le bas de l'écran. Lâché dans un dédale urbain peuplé par une ribambelle de méchants, vous deviez vous en sortir en dégommant tout sur votre passage, chaque cible atteinte vous rapportant des points. Toucher un innocent vous en faisait perdre, comme je le découvris en fauchant par inadvertance une femme qui poussait un landau.

À l'aune des critères d'aujourd'hui, le graphisme grossier et le son haché étaient nuls. Pourtant j'eus un mouvement de dégoût en regardant la mère et l'enfant se déchiqueter en lambeaux pixellisés, laissant échapper des mini-hurlements de douleur pendant quelques secondes avant de se dissoudre dans le néant.

Malgré cela, j'avais du mal à croire que vingt minutes hebdomadaires puissent inciter quiconque à se saisir d'un couteau et à tuer. Les gamins en 1993 voyaient des trucs bien pires, et bien plus souvent.

Certes, des gamins non psychotiques.

Mais la plupart des personnes atteintes de troubles mentaux – la grande majorité, statistiquement – n'étaient pas violentes.

Je refermai mon ordinateur et me penchai vers la table de chevet pour éteindre la lumière.

J'avais un texto de Tatiana, reçu cinq minutes plus tôt.

Tu dors ?

Je fis glisser mon doigt sur l'écran pour répondre.

Non

Je t'ai réveillé ?

Non je dormais pas. Qu'est ce qui se passe, t'es où ?

Sa réponse, qui mit un moment à arriver, me laissa perplexe :
Protons

Moi : ?

**Portland, écrivit-elle, putain de correction auto D'un ton nonchalant, partant du principe que je trouverais bien plus naturel qu'elle soit à Portland plutôt que dans un accélérateur de particules.*

Y a quoi à Portland ? demandai-je.

Des amis

Je savais pas que tu avais des amis là bas Évidemment, que je ne savais pas. Je ne savais pas grand-chose d'elle, en fait.

Ouaip, répondit-elle.

Je lui avais donné l'occasion de m'expliquer, elle ne l'avait pas saisie. Je choisis de ne pas insister.

OK, tu rentres quand ?

Chépa

J ai des trucs à te dire

Sur quoi ?

J ai lu le rapport du dept de psycho, tapai-je. Et aussi parlé à Vannen Tu veux pas laisser tomber stp ?

Je commençai à composer une réponse, me ravisai et décidai de plutôt l'appeler.

Elle décrocha au bout d'une demi-sonnerie.

« Salut », dis-je.

Au milieu d'un froufrou de draps, elle chuchota :

« Une seconde.

– D'abord, je voulais te dire que si tu as envie que je...

– Une seconde. »

À peine un murmure, puis le bruit d'une porte qui se ferme. Quand elle parla de nouveau, il y avait un écho carrelé : elle était dans une salle de bains ou une cuisine.

« Ça ne peut pas attendre demain ?

– C'est toi qui m'as écrit.

– Je sais, je... Écoute, je reconnais que c'est de ma faute si tu fais tout ça.

– Tout ça quoi ?

– Toute cette enquête. Je t'ai provoqué, mais c'était pour...

– Tu ne m'as pas provoqué.

– Si. Mais maintenant ça y est. Je ne veux plus en parler. Je ne peux pas en parler, là tout de suite. »

J'entendis une voix d'homme, étouffée et engluée de sommeil :

« Chérie ? »

Des coups à la porte ; un blanc ; le début d'un silence bourgeonnant.

« J'arrive ! cria-t-elle.

– À qui tu parles ? demanda l'homme.

– À personne.

– Viens te recoucher.

– *J'arrive.*

– Tu sais quoi ? repris-je. On peut se parler plus tard.

– Clay...

– Amuse-toi bien à Portland. »

Je raccrochai et éteignis mon téléphone.

Je dormis mal, me réveillai aux aurores et titubai jusqu'au salon. Un soleil gris suintait sur la moquette tachée. Il fallait que j'appelle mon proprio pour qu'il la fasse nettoyer.

Toujours collé sur un coin de ma télé, le petit mot de Tatiana.

Elle avait besoin de s'aérer. De se changer les idées. Pas la peine de l'attendre.

C'est ce qu'on appelle une collectionneuse.

J'arrachai le mot et le froissai dans ma main.

Dans la cuisine, j'ouvris le placard au-dessus du frigo. Au fond de l'étagère la plus haute se trouvait le sachet en plastique contenant le verre à whisky de son père. Je l'attrapai et le fis tourner entre mes doigts.

Tu avais l'air de penser que c'était une affaire réglée.

En effet.

Je ne vois pas où tu veux en venir.

Je me dirigeai vers la poubelle pour y jeter le verre.

Je croyais que tu voulais m'aider.

Tout ce que je m'étais raconté, sur la dette qu'on a envers les morts... c'était vrai, ça aussi.

Mais il y avait autre chose en jeu.

Moi.

Qui n'étais plus cantonné à faire des passes.

Qui me trouvais à découvert, derrière la ligne des trois points.

Je déchirai le sachet, en sortis le verre, retournai au salon.

Je posai le verre sur la cheminée, bien en vue depuis la porte.

Je le verrais chaque fois que je rentrerais chez moi, et je me souviendrais.

Pas pour elle.

Pas pour eux.

Pour moi.

L'ex-femme de Nicholas Linstad, Olivia Harcourt, habitait à Piedmont, un îlot de privilèges au milieu du typhon socio-économique qu'est la ville d'Oakland. Le bureau du coroner ne reçoit pas beaucoup d'appels de là-bas. J'étais entré dans une seule maison, deux ans plus tôt, une pompeuse villa de style néo-géorgien où une dame de la bonne société s'était noyée dans sa piscine à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Mais à côté de la maison d'Olivia Harcourt, la précédente avait l'air d'une chaumière. J'aperçus d'immenses murs gris perle à travers une forêt de séquoias tandis que je me penchais par la vitre de la voiture pour sonner à l'interphone. Un gros S plein de fioritures ornait le portail de l'entrée. Je n'avais pas encore trouvé sa signification lorsque le portail s'ouvrit pour me laisser passer.

Je remontai l'allée, franchis un virage, et découvris la maison dans son intégralité.

Olivia Harcourt vivait dans un château.

Et par « château », je ne veux pas dire que c'était vraiment grand ou qu'il y avait un vague parfum médiéval. Je veux dire pierres, mortier, tours, drapeaux héraldiques, corps de garde, pont-levis. Les tourelles – j'en comptai trois – avaient ces petites meurtrières étroites qui permettent aux archers de tirer.

Je ne vis pas d'archers, ce qui ne signifiait pas qu'il n'y en avait pas.

Un rond-point pavé, une fontaine bouillonnante. La châtelaine se tenait à l'ombre d'une pergola en marbre. Pas loin de la cinquantaine, elle avait une beauté de papier glacé, cheveux blonds et traits aiguisés, vêtue d'un chemisier sans manches qui laissait voir ses bras fermes et bronzés. Son visage avait été remodelé et chimiquement détendu, mais

de façon subtile et plutôt réussie. De dos, son pantalon ample lui faisait la fesse plate, ce qui me rappela une vieille remarque de Moffett : *Des jambes interminables, un cul minable tout court.*

Elle vint à ma rencontre avec un sourire charmeur. Elle était préparée. Il m'avait fallu des semaines pour passer le barrage de son assistant plein de morgue.

« Merci d'accepter de me recevoir, dis-je.

– Comment refuser ? répondit-elle, comme si son consentement avait été immédiat. Ce n'est pas tous les jours que je reçois un appel de la police. »

En passant sous la herse dressée, nous pénétrâmes dans un couloir en pierre décoré d'armes anciennes. Des glaives, une lance, une arbalète, deux haches, et bien d'autres encore que j'étais incapable de nommer. À chacune était pendu un sucre d'orge de Noël géant. Risque de graves blessures corporelles, suivies du tétanos, puis de caries.

Olivia Harcourt me vit écarquiller les yeux. Un sourire rebattu. Elle avait l'habitude d'expliquer.

« La structure s'inspire d'un monastère du treizième siècle à Toulouse. Mes parents y ont passé un été et ça leur a tellement plu qu'ils ont décidé de le copier. »

Le S sur le portail : *Sowards.*

« Ce n'est pas fidèle à cent pour cent, précisa-t-elle.

– Pas de moines.

– Mais des toilettes intérieures. »

Le couloir débouchait sur un cloître entouré d'arcades gothiques. Je vis des guirlandes de Noël. Des oiseaux voletaient dans la cour.

« C'est un puits ? » demandai-je.

Elle me fit signe d'approcher et je me penchai au-dessus d'une eau trouble dont la surface était constellée de débris végétaux. Des libellules s'accouplaient en plein vol.

« Elle est potable, dit-elle. On l'a fait tester. Mais je ne conseillerais pas de la boire. »

Dans le grand salon, nous nous assîmes sur des chaises à haut dossier. Une tapisserie représentant une licorne surmontait la cheminée, dans laquelle un feu flambait... trop près d'un sapin de quatre mètres qui attendait encore ses ornements. Une domestique en tenue émergea de derrière une armure pour nous servir le thé sur un plateau d'argent.

D'après les photos visibles un peu partout, je déduisis qu'Olivia Harcourt avait eu sa dose de Scandinaves dégingandés : son mari actuel était petit, trapu et basané, des traits qu'il avait transmis à leurs enfants, garçon comme fille.

La domestique disparut sans plus de bruit qu'elle était apparue, et un homme grisonnant nous rejoignit, vêtu d'un costume bleu ajusté, d'une chemise blanche et d'une cravate grise un ton plus claire que la pierre du château.

Il se présenta comme Robert Dutton Stanwick, avocat de Mme Harcourt.

« Du cabinet Stanwick & Green », devinai-je.

Il bomba légèrement le torse.

« En effet, confirma-t-il.

– J'espère que ça ne vous ennuie pas », dit Olivia Harcourt.

Je souris.

« J'imagine que je n'ai pas le choix ?

– Absolument pas », répondit l'avocat.

Olivia croisa les jambes, une manœuvre qui prit un bon moment et aurait dû recevoir le concours de l'Agence fédérale de l'aviation.

« Avant de commencer, intervint Stanwick, j'aimerais clarifier le but de ce rendez-vous.

– Collecte d'informations, dis-je.

– À quelle fin ? »

M'attendant à devoir m'expliquer, j'avais concocté une version simplifiée.

« Vous pensez qu'une ou plusieurs personnes inconnues peuvent être responsables du décès de l'ex-mari de Mme Harcourt, résuma Stanwick.

– Disons que j'explore des explications alternatives à sa mort. »

J'observai la réaction d'Olivia : aucune.

« Et qu'est-ce que cela a à voir avec ma cliente ? demanda Stanwick.

– Vous le connaissiez, répondis-je à Olivia.

– Il fut un temps, oui.

– Avez-vous une idée de quelqu'un qui aurait pu lui vouloir du mal ?

– À part moi, vous voulez dire ?

– Rien de ce que pourra déclarer ma cliente ne saura être

interprété comme un aveu d'aucune sorte, s'empessa de préciser Stanwick.

– Du calme, Bob, s'il te plaît, je plaisante... Honnêtement, je ne pourrais pas vous répondre. Nicholas et moi n'avions plus beaucoup de contacts après le divorce.

– Ça s'est fini en mauvais termes ?

– C'était un divorce, répliqua Stanwick. Ce sont des mauvais termes, par définition.

– Faux, objecta Olivia. J'ai une amie qui a réussi une séparation très intelligente. Ça les a d'ailleurs rapprochés plus qu'ils ne l'avaient jamais été. Remarquable, non ?

– C'est ce qui s'est passé entre Nicholas et vous ? demandai-je.

– Sans commentaire, assena Stanwick.

– Je peux répondre toute seule, merci, le rembarra Olivia. Nous avons fait de notre mieux pour que ça reste élégant, mais ça n'a pas été parfait. Il y a eu des larmes.

– Quelle a été votre réaction quand vous avez appris sa mort ?

– Ne réponds pas à ça », lui ordonna Stanwick.

Elle recroisa les jambes dans l'autre sens.

« Veuillez l'excuser, me dit-elle. Bob a toujours farouchement défendu mes intérêts. »

Chaleureux sourire à l'avocat, qui grommela d'un air gêné.

« Alors, voyons voir... reprit Olivia Harcourt. Il faut que j'arrive à me remettre dans l'état d'esprit du moment. Ça me paraît remonter à une autre vie. Ma réaction ? Je suppose que j'ai dû me dire : *C'est triste pour lui*.

– Vous n'étiez plus en colère contre lui ?

– Ne réponds pas.

– Non, je n'étais plus en colère. J'avais tourné la page. Retrouvé l'amour. J'avais eu mes enfants. J'étais – je *suis* – une femme comblée. J'avais à peine vingt ans quand j'ai épousé Nicholas. Je me suis emballée. Quand on est jeunes, on fait tous des choses qu'on regrette par la suite. »

L'avocat enfonça un poing dans sa paume.

« Si ce n'était pas un accident, poursuivit Olivia, alors à votre avis qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je suis en train d'explorer plusieurs possibilités.

– Pas très fair-play de votre part, vous ne trouvez pas ? Vous venez

ici me poser des questions, et vous ne répondez pas aux miennes.

– Mon hypothèse est que, si quelqu'un s'en est réellement pris à lui, c'est qu'il avait une bonne raison.

– Je regrette, intervint Stanwick, mais nous allons devoir mettre un terme à cette conversation. Vous essayez juste de lui faire peur, et je ne peux pas l'accepter.

– Pas du tout, monsieur, rétorquai-je. Comme je vous l'ai dit, le point de vue de Mme Harcourt m'intéresse, et je lui suis reconnaissant de m'accueillir chez elle.

– Alors montrez-lui un peu plus de respect.

– Vous revoulez du thé ? proposa Olivia.

– Volontiers. »

Elle ramassa une clochette dorée sur la table basse et l'agita. La bonne réapparut.

« Monsieur... commença-t-elle en m'interrogeant du regard.

– Edison. Clay Edison.

– Sandra, M. Edison voudrait un peu plus de thé.

– Bien, madame.

– Et vous savez quoi ? Je vais prendre un verre de rosé. Il y a une bouteille ouverte au frigo. Merci, Sandra. »

J'entendis la voix de Ming : *Deux verres de vin.*

« À moins que vous n'en vouliez aussi, ajouta Olivia à mon intention.

– Non, je vais rester au thé, merci.

– Bob ? »

L'avocat secoua la tête et se mit à tripoter sa cravate. La domestique repartit.

« Est-il exact que vous versiez une pension à votre ex-mari ? demandai-je.

– C'est-à-dire qu'il n'était pas vraiment en mesure de m'en verser une », répondit Olivia.

Stanwick ouvrit sa mallette et en sortit un document retenu par une pince métallique.

« Nous nous sommes montrés plus que généreux avec lui », dit-il en me le tendant.

Il s'agissait du contrat de divorce négocié entre les Linstad, daté du 4 janvier 1997.

Stanwick aussi était venu préparé.

« Je vais vous faire gagner du temps, enchaîna-t-il. Mme Harcourt et M. Linstad consentent à la dissolution de leur mariage conformément aux termes suivants, tels qu'établis par leur contrat prénuptial (il sortit un autre document, daté du 17 juillet 1992). "Un, dans le cas où le mariage prendrait fin dans les trente-six mois suivant son entrée en vigueur, M. Linstad renonce à toute prestation compensatoire de la part de sa conjointe. Si le mariage prenait fin à une date ultérieure, M. Linstad se verrait accorder une prestation compensatoire de sept mille cinq cents dollars par mois pour une période de vingt-quatre mois non renouvelable, après laquelle il renonce à réclamer toute autre forme de prestation compensatoire." »

Ming s'était donc trompé. Ou bien le père de Linstad s'était trompé et avait mal renseigné Ming. Le fardeau qui pesait sur les épaules d'Olivia Harcourt était bien moins lourd qu'ils ne l'avaient cru, et s'était déjà envolé depuis longtemps au moment de la mort de Linstad.

Surtout, en la voyant dans son habitat naturel, je me rendais compte que ce fardeau n'en était pas un. Elle dépensait sans doute autant par mois en bougies parfumées.

« "Deux", poursuivit Stanwick, et je précise que ceci ne faisait *pas* partie du contrat prénuptial mais a été ajouté volontairement par Mme Harcourt dans un geste de bonne volonté : "M. Linstad se voit accorder la pleine propriété du bien immobilier sis au 2336 Le Conte Avenue."

– Le duplex, dis-je.

– Oui, confirma Olivia.

– C'est vous qui l'aviez payé, à l'origine ?

– C'est moi qui payais pour tout.

– Et ensuite vous le lui avez donné ? »

Elle haussa les épaules.

« Pour toutes sortes de raisons pratiques, il y vivait déjà.

– Pendant que vous étiez séparés.

– Non, bien avant. Nous l'avons acheté en... Je ne me souviens plus. Bob ?

– Septembre 92, indiqua Stanwick.

– Merci, Bob. L'idée était que Nicholas puisse avoir un endroit où dormir à proximité du campus quand il travaillait tard. Si j'avais su...

– Il s'en servait pour d'autres activités, devinai-je.

– Bravo, monsieur Edison », s'exclama-t-elle avec un grand sourire.

La bonne apporta le thé et un généreux verre de vin avant de se retirer.

« Désolé si j'ai l'air bouché, repris-je, mais pourquoi lui offrir cette propriété, du coup ? Ce n'est pas comme s'il le méritait.

– Je voulais qu'il ne puisse jamais oublier, expliqua Olivia.

– Son infidélité ? »

Elle but une gorgée de vin, se tamponna les lèvres avec une serviette en lin.

« Plutôt, qu'il n'avait jamais été capable de gagner le moindre sou par lui-même.

– Comme s'il en avait quelque chose à foutre, s'agaça Stanwick. Un appart gratos !

– Je sais, fit Olivia. Tu avais raison. Bob était contre, précisa-t-elle à mon intention.

– Je t'avais dit à l'époque que c'était du gâchis.

– C'est la vie, chantonna-t-elle en levant son verre. J'ai offert un cadeau à Nicholas pour le punir. Je n'aurais jamais imaginé que ça marcherait à ce point. »

Une note de jubilation perçait dans sa voix.

L'argent n'était pas forcément le mobile.

Il y avait aussi la rancune.

Elle but une longue rasade de vin.

Je lui demandai comment elle avait découvert la liaison de Linstad.

« Une de mes amies les a surpris ensemble dans un bar de San Francisco, en train de se peloter sur une banquette. Pendant des mois, elle a tenu sa langue. Elle ne voulait pas me faire de peine. Mais un jour, à une fête, elle était saoule et c'est sorti. Elle s'en voulait terriblement, elle s'est excusée à n'en plus finir. "Je ne juge pas, je ne sais pas quel genre d'arrangement vous avez entre vous." Vous vous rendez compte ? Un *arrangement*. »

Son rire se désagrégea et sa posture s'affaissa un peu. Elle fixait le feu avec émerveillement.

« En y repensant, je ne sais pas comment j'ai fait pour ne rien voir. Je veux dire, ça me paraît tellement évident, après coup. Il ne se cachait pas spécialement. Mais je l'aimais. Vraiment. J'étais envoûtée. »

Je la voyais mal réussir à pousser un homme de la taille de Linstad

dans un escalier. En même temps... si vous lui enleviez dix ans, que vous les imaginiez tous les deux imbibés de cabernet, et elle galvanisée d'indignation...

« Ce n'est pas de ta faute, la rassura Stanwick.

– Oui et non, répondit-elle en réprimant un bâillement. J'étais jeune et vaniteuse. Je croyais que ça ne pouvait pas m'arriver. Qu'il ne prendrait jamais le risque de me perdre. Mais maintenant, je crois au contraire que c'était ça son moteur. Sans danger, pas de plaisir.

– Il a été stupide, commenta Stanwick. Une femme comme elle ? Quel genre d'idiot foutrait ça en l'air ?

– Merci, Bob.

– C'est la vérité.

– Bien entendu, Nicholas a tout nié en bloc quand je lui ai dit que j'étais au courant. Il a prétendu que ce n'était pas lui, que mon amie avait dû le confondre avec quelqu'un d'autre. J'avais envie de le croire. Et puis j'ai commencé à trouver bizarre tous ces soirs où il rentrait tard.

– Nous avons engagé une détective privée, poursuivit Stanwick.

– Il emmenait sa maîtresse dans le duplex, présurai-je.

– Là et ailleurs, dit Olivia.

– Sans vouloir vous offenser, vous pourriez me donner son nom ?

– Je n'ai jamais voulu le savoir. J'ai vu les photos et ça m'a suffi. »

Elle marqua une pause, se mordilla la lèvre inférieure.

« Nicholas... reprit-elle. Il avait des goûts curieux, vous savez. On s'imagine... du moins, si on s'imagine jamais que notre mari nous trompe, et je suppose que c'est le cas de la plupart des femmes, qu'elles l'admettent ou pas. Mais donc, on s'imagine que ce sera avec quelqu'un de plus beau ou... je ne sais pas. Au moins, comme ça, il y aurait une... pas une *raison*, mais au moins ce serait compréhensible, d'une certaine façon. Et, je ne voudrais pas paraître mesquine, mais en l'occurrence elle était... Je ne sais pas comment dire.

– Minus, compléta Stanwick à sa place.

– Oui », acquiesça-t-elle.

Elle vida son verre de vin, grimaça, attrapa la clochette.

« Une espèce de minus », renchérit-elle.

La bonne apparut.

« Un autre, madame ?

– Oui, s'il vous plaît. Merci, Sandra.

– Vous pensez que je pourrais parler à la détective privée ? demandai-je.

– Je ne vois pas en quoi c'est nécessaire, objecta Stanwick.

– Je recherche toute personne qui connaissait Nicholas. Toute personne qui pouvait avoir une raison de s'en prendre à lui.

– Bob va vous donner son numéro, déclara Olivia.

– Il me faudra ta permission écrite », rétorqua-t-il.

Elle se tourna vers lui.

« Bien, dit-il. On a fini ?

– Presque, répondis-je. Madame Harcourt, pourriez-vous s'il vous plaît me parler de la relation de Nicholas avec Walter Rennert ?

– Qu'est-ce que vous voulez savoir, exactement ?

– Ils étaient proches ?

– Walter l'aimait beaucoup.

– Ce n'était pas réciproque ?

– J'ai toujours eu l'impression qu'il considérait Nicholas comme une sorte de fils de substitution. D'après Nicholas, Walter ne s'entendait pas toujours avec ses propres enfants. »

Ah, voilà : de nouvelles infos.

« Une commission d'enquête de l'université s'est penchée sur les circonstances entourant le meurtre, indiquai-je. Peut-être avez-vous lu son rapport. »

Stanwick se raidit.

« En effet, dit Olivia. Après le divorce...

– Parfaitement réglo », coupa l'avocat.

Traduction : de l'huile avait été mise dans les rouages.

« Si vous n'avez pas d'autre question... » reprit-il.

Mais je n'en avais pas terminé.

« Le rapport avait l'air de faire peser une grande part des responsabilités sur les épaules de votre ex-mari. Je me demande si Walter a essayé d'intervenir en sa faveur. »

Stanwick claqua dans ses mains.

« Ça suffit. On arrête là. »

Je ne bougeai pas.

« Vous avez épuisé votre temps de parole, cher monsieur. Allez, circulez. »

Il était sérieux, cette fois-ci.

Je me levai tandis que la domestique revenait avec un deuxième

verre de vin. Mais Olivia Harcourt avait changé d'avis : elle secoua la tête et chassa la bonne d'un revers de main. Elle avait les yeux rivés au sol.

« Si jamais vous parlez à cette fille, dit-elle, passez-lui le bonjour de ma part. »

La détective privée que Bob Stanwick avait engagée s'appelait Faith Raine. Elle travaillait dans un bureau au-dessus d'un restaurant de nouilles japonaises dans le centre d'Oakland, à deux pas du palais de justice du comté. D'épaisses volutes de vapeur chargées de glutamate remontaient par les conduits d'aération.

Olivia Harcourt m'avait donné l'impression que son ex-mari avait fauté une fois seulement. Soit elle était encore dans le déni, soit elle tentait de minimiser son humiliation. Ou alors Stanwick lui avait caché la vérité. Nicholas Linstad était un multirécidiviste. En cinq mois de surveillance, Raine l'avait photographié en compagnie de quatre femmes différentes.

Alors qu'elle étalait les preuves devant moi – noms et adresses, photos volées au téléobjectif – je sentis les poils se dresser dans ma nuque.

Je demandai à Raine si elle lui connaissait des liaisons avant 1997. Elle secoua la tête.

« Non, mais j'imagine qu'il y en a eu plein. Chez les types dans son genre, c'est une seconde nature. Ce sont des prédateurs. »

Il avait des goûts curieux.

Je ne voudrais pas paraître mesquine.

Une espèce de minus.

Olivia ne pouvait pas dire tout haut ce qu'elle pensait, évidemment. Ça aurait été raciste.

Mais après un verre de rosé... elle n'avait pas pu s'empêcher de dire *quelque chose*.

Toutes les femmes du tableau de chasse de Nicholas Linstad avaient autour de vingt ans, les cheveux bruns raides et une corpulence moyenne ; elles mesuraient toutes autour d'un mètre

soixante.

Toutes les quatre étaient d'origine asiatique.

Une parfaite description de Donna Zhao.

Li Hsieh, l'ancienne colocataire de Donna, était responsable de la chaîne d'approvisionnement d'un conglomérat de supermarchés dont le siège se trouvait à Hong Kong. Je réussis à dénicher son adresse mail dans l'annuaire des anciens élèves de Berkeley. Dans son rapport, Ken Bascombe avait noté qu'elle parlait un anglais rudimentaire, aussi m'efforçai-je de rédiger mes questions dans un style simple et direct.

En fait, il s'avéra qu'elle avait un anglais tout à fait correct ; il s'était largement amélioré depuis ses années d'étudiante, un point qu'elle souleva d'elle-même dans sa réponse initiale.

Je n'ai pas parlé à la police, j'avais honte qu'ils ne me comprennent pas, écrivait-elle. Wendy était américaine, je pensais qu'il vaudrait mieux que ce soit elle qui leur parle.

Pas complètement satisfaite de sa propre excuse, elle en avançait ensuite une deuxième.

La famille de Donna était très traditionnelle. Tous les soirs, sa mère lui téléphonait pour vérifier qu'elle était bien à la maison en train de réviser. Ses parents se sont fâchés quand elle a changé de cursus pour passer du business à la psycho. Ils voulaient la faire rentrer à Pékin, mais elle les a convaincus de l'autoriser à rester. Ils ne savaient pas qu'elle avait un petit copain, ils n'auraient pas approuvé, ça la détournait de ses études. Je ne crois pas non plus qu'elle en avait parlé à Wendy, elles n'étaient pas très proches. Moi, elle m'en a parlé quelques fois. Elle était malheureuse parce qu'il ne la respectait pas. Je lui disais que c'était mieux de trouver un homme qui lui montrerait du respect, mais elle me répondait qu'elle était amoureuse. Je ne l'ai jamais rencontré. Elle ne voulait même pas me dire son nom, elle avait peur que ses parents l'apprennent.

Il y avait encore une autre raison, plus forte, pour dissuader Li Hsieh d'évoquer le petit ami de Donna Zhao, que ce soit auprès de la police ou de quiconque : c'était un homme marié.

C'est quelque chose de très honteux. Je ne voulais pas causer davantage de peine à la famille de Donna. S'ils l'avaient découvert, ils se seraient sentis horriblement gênés et en colère. Pour eux, ça aurait été comme de la perdre une deuxième fois. La police avait arrêté le coupable, alors j'ai décidé de laisser tomber.

Ken Bascombe coulait sa retraite à Crockett, une petite enclave en bord de mer au nord de Richmond. Pour pas très cher, on pouvait y acheter un joli petit appart avec vue sur la baie... pas la baie de San Francisco, certes, et il fallait faire abstraction de la raffinerie de sucre. Mais pour beaucoup d'anciens flics, un peu d'eau vaut mieux que pas d'eau du tout. Je connais des gars qui ont mis toutes leurs économies dans un bateau ou un bungalow sur la plage, alors qu'en fait ce qu'il leur aurait fallu, c'est dix ans de thérapie.

Mais bon, en termes de techniques de survie, à peu près tout est préférable à l'alcool.

Bascombe vint ouvrir la porte un verre de whisky à la main. Corpulent, le visage ridé et tanné par le soleil, une bonne tignasse de cheveux, dont quelques gris mais la plupart châains. Il avait des bras costauds, et des jambes en quilles de bowling qui dépassaient d'un bermuda kaki.

« Ouais ? fit-il.

– Bonjour, Clay Edison. »

Il s'agrippa au montant de la porte. Une gourmette en or tinta à son poignet gauche.

« Vous m'aviez dit que je pouvais passer aujourd'hui », indiquai-je.

Il ne le pensait pas vraiment. Ou il ne s'attendait pas à ce que je le prenne au mot.

Il chancela légèrement, pivota et rentra en laissant la porte ouverte.

La déco surfait sur un thème nautique en version attrape-touristes : des cordages et des lanternes, un chariot de bar fabriqué à partir de deux roues de gouvernail. Il me désigna le canapé et s'affala dans un gros fauteuil.

Son expression ne varia à aucun moment pendant que je lui parlais. Lorsque je lui remis une copie du mail de Li Hsieh, il le parcourut d'un air impassible, arrivant au bout bien trop vite pour l'avoir vraiment lu.

« Je ne peux pas prouver qu'elle parle de Linstad, dis-je, mais dans l'ensemble, ça colle assez bien. Il travaillait avec Donna. Elle l'assistait pour l'étude. Elle a le physique qui correspond au type qu'il aimait. »

Difficile de dire lequel de nous deux était le plus mal à l'aise. J'avais pensé qu'il serait plus facile d'avoir cette conversation en face

à face, mais ça impliquait de devoir le regarder dans les yeux. Et de lui demander d'envisager qu'il ait pu se tromper sur l'affaire la plus importante de sa carrière.

Il ne me regardait pas dans les yeux.

Son regard se posait partout sauf sur moi.

Il plia la feuille en deux et la secoua entre deux doigts.

« J'attends le moment où vous allez m'expliquer ce que tout ça peut bien foutre, dit-il.

– J'ai contacté une des femmes avec qui Linstad fricotait, répondis-je en me levant pour récupérer la feuille avant de me rasseoir sur le canapé. Tammy Wong. Elle m'a raconté que Linstad s'en était pris à elle une fois, physiquement. Qu'il l'avait plaquée contre un mur et qu'il s'était planté sous son nez. Les autres ne m'ont pas rappelé, mais je ne serais pas surpris d'entendre le même genre de choses. »

Bascombe garda le silence.

« Si ça se confirme, ça ressemble à un schéma répétitif.

– C'est un gros si.

– Oui, mais... Prenons ça deux secondes comme postulat de départ.

– Comme postulat, répéta-t-il.

– Disons que Linstad couchait avec Donna Zhao. »

Bascombe bâilla, sans se donner la peine de mettre une main devant sa bouche.

« Si ça vous fait plaisir, allez-y.

– Il se passe quelque chose entre eux, poursuivis-je. Il la quitte, elle se fâche, commence à faire du bruit, à menacer de prévenir sa femme. »

Bascombe agitait un doigt en l'air comme une baguette de chef d'orchestre. *Bla-bla-bla*. Nouveau bâillement.

« En 1993, Linstad et Olivia étaient mariés depuis moins de deux ans. Leur contrat pré-nuptial indique qu'il n'a droit à rien en cas de divorce dans les trois premières années.

– Donc ?

– Ça lui fait un mobile pour vouloir faire taire Donna. »

Bascombe grattait le revêtement de l'accoudoir du fauteuil, comme pour essayer de contenir une envie qui le démangeait salement.

« Vous avez une sacrée imagination, Tommy Ed.

– Je sais que je n'ai pas beaucoup d'éléments concrets à l'appui.

– Y a rien de concret, zéro. Mais continuez, continuez, je m'amuse

énormément.

– Linstad dit lui-même qu'il était sur le lieu du meurtre.

– Comme témoin.

– D'accord, mais qu'est-ce qu'il fait là, à la base ? Son labo est de l'autre côté du campus. Il vit à Piedmont. Il passe certaines nuits au duplex, qui est situé dans la direction opposée. Il n'a aucune raison de se trouver à pied à proximité de chez Donna Zhao. Qu'est-ce qu'il fait là ?

– Demandez-lui.

– Je ne peux pas. Il est mort.

– Ouais, c'est ce que vous m'avez dit.

– Vous ne l'avez jamais envisagé autrement que comme un témoin ? À aucun moment ?

– Bien sûr que si. Vous me prenez pour un débile mental, ou quoi ? Mais on s'en tape, parce qu'on a une empreinte et des aveux. Alors à moins que vous m'expliquiez ces deux trucs, j'ai rien à vous dire. »

Il termina son verre, s'extirpa du fauteuil, alla jusqu'au chariot de bar et déboucha une bouteille de Wild Turkey. Il se servit, regagna sa place d'un pas lourd. Le whisky tangua dans son verre lorsqu'il se rassit. Il lécha ce qui avait coulé sur son pouce.

« Triplett était un garçon vulnérable, repris-je, arrachant à Bascombe un sourire narquois. Il était jeune, influençable, instable. Linstad en était forcément conscient, il l'avait testé pour l'étude. Dans le rapport... Je vous en ai envoyé quelques pages par mail.

– J'ai vu.

– Donc vous savez bien : ils avaient une relation bizarre, tous les deux. Triplett foire la procédure de sélection, Linstad lui fait : "Désolé, non merci." Et puis tout à coup il change d'avis et il le prend.

– Parce qu'il a eu pitié de lui.

– Peut-être. Ou peut-être qu'il s'est dit : *Attends une seconde, ce gosse pourrait bien m'être utile*. Il commence à lui payer à manger, à le sortir. Il le chouchoute.

– Une manipulation mentale. Comme à la télé. J'adore.

– Peut-être que Triplett a agi seul. Ou peut-être que Linstad et lui l'ont fait ensemble.

– Hmm... fit Bascombe. Et Lee Harvey Oswald, vous y avez pensé ?

– Peut-être que Triplett était vraiment chez lui cette nuit-là,

comme le dit sa sœur, et qu'en fait c'est Linstad qui a agi seul.

– Vous aimez beaucoup ce mot, *peut-être*.

– Vous ne trouvez pas que les aveux de Triplett sont un peu confus ?

– Bien sûr que si. Le mec est complètement dingue.

– Quand vous lui demandez ce qui s'est passé après qu'il a poignardé la victime, il répond : "Elle a, genre, disparu." Vous lui dites : "Comment ça, elle a disparu ? Pour aller où ?" Et vous savez ce qu'il dit ?

– Non, mais je vous écoute.

– "Genre dans l'air." »

Je le regardai avant de répéter :

« Dans l'air. »

Il me dévisageait avec une expression qui semblait dire : *Qu'est-ce qu'on en a à foutre ?*

« Dans le cadre de l'étude, les gamins étaient censés jouer à un jeu vidéo. Je suis allé voir de quoi il s'agissait. Le but, c'est de tuer le maximum de gens, et quand ils meurent ils explosent en morceaux et se dissolvent dans l'air. Ce n'est pas impossible que Triplett ait pensé à ça. Sinon, qu'est-ce que ça veut dire "dans l'air" ?

– Ça veut dire, répondit Bascombe d'une voix dangereusement douce, que dalle, putain. »

Silence.

« Je sais que cette affaire est importante pour vous, repris-je.

– La ferme, OK ? Vous avez eu votre tour. Maintenant fermez-la et écoutez-moi. »

Il se pencha pour poser son verre par terre. Quand il se redressa, il avait le visage rougeaud, des petits vaisseaux éclatés sur le nez.

« C'est fini, dit-il. C'est mort. Pigé ?

– Je pense à la famille, rétorquai-je.

– Espèce de guignol arrogant, je vous ai dit de la *fermer*. »

Il éructa de rire.

« Vous pensez à la famille, hein ? D'accord, allons-y, pensons à la famille. Quand *moi*, je pense à la famille, c'est pour me dire qu'ils ont eu vingt-quatre ans pour essayer de digérer ce qui est arrivé à leur fille, leur unique enfant. Si vous aviez une once d'expérience de la vraie vie – ce qui n'est pas votre cas, espèce de petit arriviste de mes deux –, eh bien vous sauriez que ça fait pas grand-chose, en fait. Mais

comment vous pourriez le savoir, vu que vous bossez jamais avec les vivants ? Vous êtes un vautour. Vous faites les poches des morts. Eh bien moi, je peux vous garantir une chose : les replonger dans tout ça ne fera rien, *rien*, pour les “aider”. Vous voulez les aider ? Alors fermez-la. Tout ce que vous dites, toutes ces conneries que vous dégobillez, même si c’était vrai, ça n’aboutirait à rien. Il n’y a rien à aboutir, d’ailleurs. Un des deux types est sorti de taule, l’autre est mort. Sans compter que tout ce que vous dites n’est qu’un monceau d’hypothèses sans fondement. »

Il marqua une pause et sourit.

« J’ai essayé d’être patient avec vous. Je vous ai laissé me parler au téléphone, venir chez moi, là où j’habite, me faire perdre mon temps, me raconter ceci, cela, me débiter je ne sais quelles conneries sur des gens que vous ne connaissez pas et n’avez jamais rencontrés, et ensuite je suis censé vous donner une bonne petite tape dans le dos ? »

Il se pencha et chercha son verre à tâtons.

« Alors on va être de gentils garçons et faire notre boulot, d’accord ? Moi, j’ai déjà fait le mien. J’ai foutu ce putain d’animal en prison. Maintenant j’ai le droit de m’amuser. Comme vous n’avez pas l’air d’avoir les idées très claires sur le vôtre, je vais vous aider : vous fermez votre gueule. Retournez faire la bonniche. À moins que vous soyez aussi nul là-dedans que comme enquêteur, auquel cas je vous conseille de vous chercher un job plus adapté à vos capacités. Je pensais à clown, par exemple. »

Il trouva son verre, se leva péniblement, se dirigea vers le chariot de bar.

« L’ex-beau-père de Linstad est John Sowards », dis-je.

Il se figea, ses grosses épaules contractées.

« Putain de bordel de merde, mais vous parlez encore.

– Il pèse environ un demi-milliard de dollars. Il a un associé avec qui il a monté plusieurs affaires. Dave Auerbach. Un ancien membre du conseil d’administration de Berkeley. Dave, c’est en fait le diminutif de S. Davis. C’est lui qui, dans la commission d’enquête, s’acharne sur Linstad. L’avocate, Khoury ? Elle fait partie du cabinet qui défend la famille Sowards. »

Bascombe resta le dos tourné tandis qu’il se resservait du whisky.

Je me levai à mon tour.

« Le rapport sort pile au moment où le mariage d’Olivia et

Nicholas prend l'eau. On pourrait penser que Sowards n'a aucune raison de protéger Linstad, au contraire : qu'il crève, ce salaud. Mais chez les riches, on ne pense pas comme ça. La réputation avant tout. S'il est dit que leur fille a épousé un assassin, ils se retrouvent salis par ricochet. »

Bascombe reboucha la bouteille.

« J'ai parlé au coroner qui a travaillé sur la mort de Linstad. Il m'a dit que son chef lui avait mis la pression pour qu'il clôture le dossier au plus vite et sans bruit. Je suppose que Sowards a eu peur. Il a peut-être même soupçonné sa propre fille d'y être pour quelque chose. Alors il a verrouillé ses arrières. »

Bascombe se retourna vers moi. Il était passé du rouge au violet.

Il se mit à expulser ses mots un par un, comme une machine qui crache des chapelets de saucisses.

« Jamais... dans ma... carrière... je n'ai... laissé... *personne*... m'influencer.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit. »

La pièce était petite et, bien qu'ivre, il franchit la distance qui nous séparait avec une vitesse impressionnante. J'eus à peine le temps de voir son poing droit reculer, sa gourmette onduler, et son gros bras poilu se détendre en un arc de cercle latéral.

Ce qui est vrai pour un lancer franc l'est aussi pour un coup de poing : plus la trajectoire est rectiligne, plus elle doit être précise. Essayez de m'atteindre à la tête et, même si vous ratez, vous pourrez peut-être me casser la clavicule. Visez pile mon nez et votre marge d'erreur rétrécit. Ce n'est pas une analogie parfaite, mais ce fut à quoi je pensai alors que je me jetais sur la gauche et que Bascombe, emporté par son élan, s'écrasait contre une étagère derrière moi.

Un drôle de meuble kitsch, en forme de canoë vertical dont on aurait coupé le tiers inférieur pour qu'il puisse tenir debout. Quelques bouquins, surtout des bibelots : une boussole en cuivre, un bateau dans une bouteille, une balle de base-ball signée sur un socle en plastique. Le tout qui valsa lorsque l'étagère partit en arrière avant de rebasculer en avant en laissant un gros trou dans le placo.

Bascombe entraîna dans sa chute un lampadaire qui chavira par terre, l'ampoule s'éteignant dans un *plop*. Lui-même atterrit le dos plaqué contre un mur, accroupi sur un seul pied, les bras en croix et les paumes aplaties, doigts écartés, comme s'il avait été projeté par un

canon. Un roman de Tom Clancy gisait à ses pieds.

Il saignait du poignet. Je lui tendis une main pour l'aider à se relever.

Il l'écarta d'un geste brusque, se leva tant bien que mal et se rua vers le fond de la maison, avalé par l'obscurité du couloir.

Une porte claqua.

Je remis l'étagère-canoë en place. La balle de base-ball portait le logo des Giants ; la signature était celle de Willie McCovey. Le bateau en bouteille était foutu. Le verre n'était pas cassé, mais la maquette à l'intérieur s'était disloquée en un fatras d'allumettes et de tissu. Je le posai sur la table basse et partis discrètement.

« Je peux le comprendre », commenta Shupfer.

Elle fit demi-tour et recula prudemment le fourgon vers le quai de déchargement.

« Tu débarques chez lui et tu l'accuses de toucher des pots-de-vin.

– J'ai fait bien attention de ne pas dire ça.

– Je suis sûre qu'il a su apprécier la distinction.

– Quelqu'un a pris une déposition de la sœur de Triplett, insistai-je. Où est-ce qu'elle est passée ?

– Je dirais "incompétence ordinaire". »

Elle coupa le moteur, nota le kilométrage au compteur et nous sortîmes pour décharger notre dernier macchabée en date. Une femme latino de soixante-dix-neuf ans retrouvée dans sa baignoire par son infirmière à domicile. Nous n'avions pas constaté de traces manifestes de mauvais traitements, mais l'emplacement du corps justifiait un examen plus poussé.

« Oublie les pots-de-vin à Bascombe, dis-je en débloquant les freins sur les roues du brancard. Ça n'a pas besoin d'être aussi frontal. Ça peut être beaucoup plus subtil... comme l'impression qu'a eue Ming. Linstad invente sa petite histoire. Il dit à sa femme qu'il va aller à la police, faire une déposition. Elle panique, appelle son père. Il panique, appelle son avocat, etc., jusqu'à ce que ça remonte toute la chaîne et que le message redescende ensuite jusqu'à Bascombe : "Affaire sensible". Maintenant, dans sa tête, il n'a plus en face de lui un suspect potentiel, mais un témoin plein de bonne volonté qui a des amis haut placés. N'importe qui se mettrait à voir la situation sous cet angle.

– Et toi ? demanda-t-elle. Sous quel angle tu la vois ? »

Nous fîmes rouler le corps jusqu'à la balance. Je l'allumai et vis Shupfer hausser les sourcils. La défunte ne pesait que trente-sept kilos.

« Tu as interrogé l'infirmière sur son alimentation ? s'enquit Shupfer.

– Elle m'a dit qu'elle mangeait normalement. J'ai vu un pack de boissons hyperprotéinées dans le placard, il manquait deux bouteilles.

– Hmm. Ça peut quand même être un cas de fragilité sénile. »

Ou « fragilité de la personne âgée » : les vieux corps qui se détériorent, avec des dégâts accélérés par une simple négligence, ou parfois pire. Une note interne nous avait alertés sur ce sujet, un an plus tôt.

Nous poussâmes le brancard jusqu'au quai de déchargement. Pendant que Shupfer griffonnait sur son bloc-notes, je commençai à déballer le corps. La vieille dame était déjà nue – la peau cireuse et rabougrie –, ce qui nous évita d'avoir à la déshabiller et à faire l'inventaire de ses vêtements.

Je pris quelques photos.

« Mais tu as raison, en fait, dis-je.

– Ah bon ? Tiens donc.

– Pour Bascombe. Je n'aurais pas dû aller chez lui. Je n'avais pas lieu de penser qu'il coopérerait.

– Eh nan.

– De toute façon, je n'ai pas assez d'éléments.

– Eh ouais.

– Mais c'est juste que... il m'a vraiment gonflé, Shoops. Super arrogant. »

Elle s'arrêta d'écrire.

« Estime-toi heureux qu'il ne t'ait pas fait mal, princesse. »

Elle avait parlé trop vite.

Alors qu'on remontait à la brigade, les mains encore humides, je passai dans le couloir devant le bureau de Vitti. Sa porte était ouverte, et lui affalé sur sa table comme s'il venait de recevoir un coup de poing dans le ventre. En me voyant, il se redressa, crocheta un doigt pour me faire signe d'entrer, et me demanda de fermer la porte et les stores.

« Si vous espérez que je vous cède Odell Beckham Jr, dis-je en m'asseyant, vous pouvez toujours courir. »

Il se passa une main d'avant en arrière sur le crâne.

« Je viens de raccrocher avec le commandant Ames, de la police de

Berkeley.

– D'accord.

– Vous n'auriez pas une petite idée de la raison pour laquelle il m'appelait ?

– Non, chef.

– Vraiment pas ?

– Chef ?

– Est-ce que vous avez harcelé un de leurs gars ?

– Pardon, chef ?

– Oui ou non ?

– Non, chef.

– Est-ce que vous êtes allé chez un de leurs gars ?

– Avec sa permission, chef. Je n'ai pas débarqué à l'improviste.

– Mais vous êtes bel et bien allé chez lui.

– Je suis allé lui parler, ouais. »

Les yeux de Vitti se réduisirent à deux fentes.

« Bon sang, mais qu'est-ce que vous aviez dans le ciboulot ?

– J'avais dans le ciboulot que lui et moi pourrions avoir une conversation civilisée.

– Ce type est à la retraite. Et il a des problèmes de santé, en plus.

– C'est ce qu'il a dit ? Que je le harcelais ?

– C'est même pire, en fait. Il a dit que vous lui aviez balancé votre poing dans la figure.

– Que je... *moi* ? Pardon, chef, mais c'est n'importe quoi. C'est lui qui s'est jeté sur moi. Je n'ai fait que l'esquiver. »

Vitti laissa échapper un soupir et se mit à tripoter le calendrier « Un mot par jour » posé sur son bureau ; encore une de ses tentatives foireuses dans son inlassable quête de développement personnel.

« Dans quoi vous êtes allé vous fourrer, bordel ?

– Un de mes dossiers, expliquai-je, m'a mené jusqu'à un des siens. J'ai fait mon boulot, et j'ai remarqué que certains passages du rapport de Bascombe ne collaient pas. Alors je suis allé le voir pour obtenir des éclaircissements.

– Et pourquoi il en est venu à vous frapper ?

– Il ne m'a pas frappé. Il m'a raté, parce qu'il était bourré comme un coing.

– Bon sang, Clay, ne jouez pas sur les mots. En quoi le dossier de Bascombe impacte le vôtre ?

– Il ne l'impacte pas directement, mais...
– Nom de Dieu.
– On est quand même flics, à la base.
– Il y a des flics dont le boulot est de s'occuper de ce genre de choses, mais c'est pas nous.

– Je ne vois personne d'autre se porter volontaire.
– Parce que vous avez pris la peine de demander ?
– Ça n'a pas l'air d'intéresser grand monde, chef. Et je sais quand quelqu'un a merdé.

– Le commandant Ames ne le voit pas comme ça. Il m'a dit que ce type était un vétéran multimédaillé.

– Les vétérans aussi peuvent faire des erreurs.
– Je m'en fous, trancha Vitti. D'accord ? Je m'en *fous*. Ce à quoi je dois... à quoi *nous* devons être attentifs, c'est à soigner nos relations. On est obligés de travailler avec ces gens-là. Pas juste aujourd'hui. Tous les jours. Les flics, les responsables, ils comptent sur nous. Ils ont besoin de savoir que, quand on arrive, c'est pour faire notre boulot et rien d'autre. Je ne peux pas vous laisser foutre le bordel comme ça. »

Il marqua une pause.

« Ça va, vous, sinon ?

– Chef ?

– Est-ce qu'il se passe quelque chose dans votre vie que j'ai besoin de savoir ? »

Il comptait vraiment jouer à ça ? Au papa ours ?

« Non, chef, répondis-je.

– Vous pouvez m'en parler, vous savez. On se serre les coudes les uns les autres, c'est comme ça que ça marche, ici. Vous êtes un membre important de cette équipe. »

Quel manuel de management à deux balles avait-il encore ramassé à la caisse du supermarché ?

« Je vous remercie, chef.

– J'ai vérifié votre planning. Vous avez travaillé à Thanksgiving.

– Oui, chef.

– Et vous êtes inscrit pour travailler à Noël.

– Oui, chef, c'est vrai.

– Vous avez déjà travaillé à Noël l'an dernier. L'année d'avant aussi, j'ai vérifié. »

Il attendait des explications.

« Je ne crois pas au père Noël, dis-je.

– Arrêtez de faire le malin.

– Pardon, chef. »

Vitti me regarda d'un air implorant. Son instinct aurait été de me passer un savon, mais il avait tellement envie d'être un brave gars.

« Je crois que vous avez besoin d'un break.

– Non, non, ça va.

– Vous n'avez pas pris de vacances depuis deux ans. »

C'était bien la première fois qu'il s'en plaignait.

« J'essaye de faire ma part, chef.

– C'est très bien, Clay, mais ça n'est pas bon pour l'âme. »

Il attrapa un Kleenex, se moucha.

« Écoutez, je sais comment ça peut être, OK ? Je suis passé par là moi aussi. Je ne pensais même pas vous en parler, mais maintenant, à la lumière de cette histoire avec Bascombe, j'ai l'impression qu'il vaut mieux que je vous le dise. C'est le deuxième appel que je reçois à votre sujet en une semaine.

– Pardon ?

– Un type m'a téléphoné en hurlant, comme quoi vous auriez fait incinérer son père contre sa volonté. »

Samuel Afton.

« Ce n'est absolument pas ce qui s'est passé, rétorquai-je.

– Il n'empêche qu'il voulait déposer une plainte officielle.

– Vous plaisantez ?

– J'aimerais bien.

– Qu'est-ce que vous lui avez répondu ?

– Je l'en ai dissuadé. J'ai pris votre défense, comme avec Ames. Ne me remerciez pas. Mais là, quand je vous entends la ramener avec moi, je commence à me sentir con. Ne me faites pas passer pour un con, Clay. Si vous avez besoin de repos...

– Honnêtement, chef, ça va.

– ... il faut que vous soyez franc avec moi. Le boulot s'accumule, c'est normal. Mais il faut faire attention à vous, OK ? Il faut venir me voir et me dire : "Sergent, je sens que je craque." Personne ne vous jugera pour ça. »

Ses yeux disaient l'inverse.

« Chef...

– Dans l'ensemble, j'apprécie vos contributions. Mais si vous ne

vous sentez pas à votre place ici, je vous trouve un nouveau poste en vingt-quatre heures chrono.

– Ce n'est pas ce que je souhaite. »

Un silence interminable.

« Pour le moment, je vais supposer que c'est vrai. »

Je hochai la tête.

« Merci, chef.

– Le dossier qui vous a mené jusqu'à Bascombe, reprit-il. Quel est le nom du défunt ?

– Walter Rennert. »

Il pivota vers son ordinateur, tapa, cliqua.

« C'est un dossier qui est ouvert depuis septembre, dit-il.

– Oui, chef. »

Ses lèvres remuaient alors qu'il parcourait le résumé.

« Il y a quelque chose qui m'échappe, ou quoi ? Parce que, pour moi, c'est une mort naturelle tout ce qu'il y a de plus basique.

– Je suis d'accord, chef.

– Alors qu'est-ce que vous attendez ? »

Je ne répondis pas.

Vitti me dévisagea en plissant les yeux, comme si je m'étais soudain éloigné.

« OK, voilà ce qu'on va faire, décréta-t-il. D'abord, vous allez commencer par appeler ce Bascombe pour vous excuser.

– Serg...

– Faites-le, un point c'est tout. Comportez-vous en adulte. Vous l'appellez et vous rattrapez le coup. »

Il fit glisser vers moi le téléphone de son bureau.

Je le regardai, incrédule.

« Maintenant ?

– Pourquoi reporter à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui ? »

J'affichai le numéro sur mon portable et le composai depuis le téléphone fixe.

Ça sonnait dans le vide.

« Il ne répond pas, dis-je en raccrochant.

– Eh ben vous laissez un message. »

Il se pencha pour enclencher le haut-parleur.

Je serrai les dents et recommençai.

Ici Ken, je suis à la pêche. Bip.

Vitti m'encouragea par un grand moulinet de la main.

« Monsieur Bascombe, c'est Clay Edison, du bureau du coroner, réussis-je à articuler en ravalant ma bile. J'appelle pour dire que je suis désolé si je vous ai blessé. Je suis désolé si c'est l'effet que ça vous a fait. Au revoir. »

Je raccrochai.

« Bien, approuva Vitti. Merci. Maintenant, je veux que vous me boucliez le dossier Rennert. Sortez-le-vous de la tête. Et... tiens, pendant qu'on y est, prenez un peu de vacances.

– Je suis mis à pied ?

– Clay. Vous vous entendez ? Arrêtez d'être parano. Je vous dis de rentrer chez vous. D'aller passer du temps en famille. J'en sais rien, tout ce qui peut vous faire du bien. Allez voir un putain de film. Remettez-vous les idées au clair, et ensuite on reprend sur de bonnes bases. OK ? Je ne veux plus entendre parler de cette histoire. Allez, filez.

– Je peux d'abord récupérer mon mug à café ?

– Surveillez votre ton, Edison. Vous pouvez disposer. »

S'il y avait une personne à qui je devais des excuses, c'était Nate Schickman. J'imaginais qu'il avait dû payer le fait de m'avoir aidé. Je lui téléphonai le lendemain.

« Pas de problème, me répondit-il d'un ton peu convaincant. Ames est fâché, mais je vais m'en remettre.

– Fâché contre vous ou contre moi ?

– Les deux. Contre Bascombe aussi.

– Ah oui ?

– Il avait l'air plus contrarié que réellement fâché. Comme... agacé de devoir se le farcir au téléphone. J'ai l'impression qu'ils ne sont pas très copains, tous les deux. »

Je rangeai cette info dans un coin de ma tête.

« Merci, en tout cas, je vous reviderai ça.

– Ça et le reste. Je dois en être à trois ou quatre crédits d'avance, non ?

– Exact. À propos, des nouvelles de Triplett ?

– Aucune. Mais je garde un œil ouvert.

– Merci.

– Ouais, fit Schickman. Faut quand même que je vous demande : vous l'avez vraiment frappé ? »

Échange de ragots. Bon réflexe pour un enquêteur.

« Bascombe ? Certainement pas ! C'est lui qui a essayé de me frapper.

– La vache ! Qu'est-ce que vous lui avez dit pour le faire sortir de ses gonds comme ça ? »

J'hésitai.

« Hé, me lança Schickman, avec tout ce que j'ai fait pour vous, j'ai le droit de savoir !

– J’ai peut-être sous-entendu qu’il s’était trompé de coupable. »

Il rit pendant un bon moment.

« Sans déconner ? Vraiment ?

– Vraiment.

– C’est couillu.

– Merci.

– J’ai ressorti le dossier Donna Zhao, dit-il. Après que vous êtes parti. J’y ai de nouveau jeté un œil. Ça m’a paru tenir la route.

– À première vue, oui.

– Et à la deuxième ?

– Ça vous intéresse pour de vrai ?

– Puisque je vous pose la question. »

Sortez-le-vous de la tête.

Tout ce qui peut vous faire du bien.

Pour moi, ça sonnait comme une permission.

Un ordre, même.

Vitti ne l’entendait pas comme ça, bien sûr.

La prochaine fois, sergent, choisissez mieux vos mots.

« Vous savez quoi ? répondis-je à Schickman. Je vous paye un coup, vous en jugerez par vous-même. »

Nous nous retrouvâmes dans un bar de son choix sur San Pablo Avenue, près de la ligne Albany-Berkeley. La thématique de la déco tournait autour de la tradition mexicaine du Jour des morts et le menu se vantait de proposer cent trente et une sortes de tequilas et de mezcal. Schickman commanda une bière Dos Equis, moi de l’eau. La serveuse laissa échapper un sourire de désespoir et battit en retraite.

J’exposai l’affaire à Schickman comme je l’avais fait à Bascombe.

« J’ai commencé par penser que Linstad avait embringué Triplett pour faire le sale boulot à sa place, dis-je, mais plus j’y réfléchis, plus j’ai l’impression que ça ne colle pas. Linstad n’allait pas se fier à un gamin à qui il savait qu’il manquait une case. Et puis la sœur de Triplett lui fournit un solide alibi.

– Elle avait sept ans, fit remarquer Schickman.

– Aujourd’hui c’est une femme intelligente, qui m’a l’air parfaitement équilibrée. Ce qui, vu l’enfance qu’elle a eue, est assez impressionnant.

– Donc vous pensez que Linstad a bobardé en balançant le nom de

Triplett aux flics.

– Si vous cherchez quelqu'un à balancer, Triplett est plus ou moins le candidat idéal. Jeune, noir, imposant physiquement. Une intelligence limite, un sens de la réalité très vague. »

Schickman remua sur sa chaise.

« Ça n'est pas inintéressant », commenta-t-il.

Je ris.

« Je vous écoute, ne vous gênez pas. »

Il but une gorgée de bière, pianota sur la table le temps de rassembler ses pensées.

« Je vais commencer par ce qui me plaît bien, dit-il. Les liaisons adultères, le récit de la colocataire : ça, ce sont des informations utiles. Si c'était mon enquête et que je partais de zéro, je trouverais tous ces trucs hyper importants pour comprendre le scénario.

– Mais, je sais, ce sont juste des présomptions. »

Il hocha la tête.

« Ce qui n'est pas la fin du monde, reprit-il. La prison de San Quentin est bourrée de mecs qui ont atterri là sur des présomptions. Sauf que vous, vous ne partez pas de zéro. Il y a des aveux. Peut-être pas parfaits, mais pas tellement pires que la plupart. Ils sont notés noir sur blanc, maintenant, ils font partie du dossier. Et vous avez une empreinte de Triplett sur l'arme du crime.

– Linstad a pu s'arranger pour qu'il l'ait entre les mains à un moment ou un autre. Je vous ai montré le rapport. Ils traînaient ensemble, en dehors du labo.

– Soi-disant.

– Il n'y a pas eu d'analyses ADN. Ni sur le couteau, ni sur le sweatshirt, ni sur le sang présent sur la scène du crime, rien. On était en 93.

– Même si vous avez la chance de retrouver de la matière exploitable, il vous faudra un échantillon officiel pour pouvoir comparer.

– J'ai le nom et l'adresse du père de Linstad en Suède. »

Schickman sourit.

« J'essaye d'imaginer à quoi pourrait ressembler ce coup de fil.

– Ouais, c'est pas gagné.

– *Bien le bonjour, cher monsieur. Votre fils, qui est mort, nous aimerions salir à jamais sa mémoire en lui collant un horrible meurtre sur*

le dos. Vous voulez bien cracher dans ce tube pour me faire plaisir ? Les frais d'envoi seront à notre charge.

– Tout est dans la formulation.

– Regardez les choses de mon point de vue : si j'apporte ça à mon chef, à votre avis, qu'est-ce qu'il va me dire ?

– *Il vous en faut plus.*

– Pour exhumer des vieilles histoires, y consacrer du temps et de l'argent ? *Beaucoup* plus.

– Donnez-moi les scellés, proposai-je. Je me charge de les déposer au labo moi-même. C'est à l'étage au-dessus du mien. Personne n'a besoin de le savoir.

– Et voilà ! s'exclama Schickman en riant. Le justicier solitaire. »

Il leva sa bouteille vide à l'intention de la serveuse, avant d'ajouter :

« Je ne dis pas que je ne vous aiderai pas si je le peux. »

Au fond, il me faisait la même réponse que Bascombe, Shupfer et Vitti... juste un peu plus gentiment, et il avait laissé la porte entrouverte.

« Il y a une chose qui me titille, reprit-il, c'est le fait que Rennert et Linstad soient tous les deux tombés dans l'escalier. Mais vous dites que, dans le cas de Rennert, c'est une mort naturelle.

– Ça n'exclut pas que celle de Linstad soit un homicide. Le soir de sa mort, il avait bu avec quelqu'un. Ming dit qu'il a reçu des pressions pour classer l'affaire comme un accident. Il m'a suggéré de jeter un œil du côté de l'ex-femme de Linstad, d'une famille richissime. Mais je l'ai rencontrée et je n'y crois pas. Trop risqué. Elle aurait plutôt payé quelqu'un.

– D'après ce que vous m'avez raconté sur Linstad, y a pas mal de femmes qui auraient été prêtes à le faire gratos. »

La serveuse apporta une bière fraîche à Schickman. Il but et lécha la mousse sur ses lèvres.

« Il faut retrouver Triplett, décréta-t-il. Sans lui, rien de tout ça n'a d'importance. »

J'acquiesçai, hésitant à formuler tout haut le fond de ma pensée. On semblait être sur la même longueur d'onde, lui et moi, mais je ne le connaissais pas assez pour être sûr qu'il ne mettrait pas ça sur le compte d'une trop grande naïveté ou d'un excès de zèle.

« Ce n'est pas lui qui l'a tuée, lâchai-je. Triplett. »

Schickman me dévisagea attentivement.

« Je ne vous demande pas de me croire sur parole, ni vous ni personne d'autre. Je dis juste ce que je sais être vrai. Maintenant, il ne me reste plus qu'à le prouver. »

Son lent hochement de tête pouvait être un signe de méfiance comme d'approbation.

« Soyez gentil, en tout cas, essayez de ne plus vous mettre personne à dos. »

Et il leva son verre dans ma direction.

L'ordre de Vitti m'obligea à penser à Noël.

Le sergent avait raison : j'avais travaillé tous les ans à cette période depuis que j'étais entré dans la police. Ça ne m'avait jamais paru un grand sacrifice. Dans ma famille, on ne célébrait pas Noël comme une fête religieuse, et la version laïque de mon enfance avait fini par tomber en désuétude, ainsi que tout autre rituel qui exigeait une pleine participation.

Nous rassembler à trois ne faisait que souligner l'absence du quatrième.

Mais cette année, je n'avais aucune excuse.

Le samedi midi, en sortant d'une séance matinale du dernier *Fast and Furious*, j'appelai ma mère afin de la prévenir vingt-quatre heures à l'avance que j'étais libre pour le dîner du 24.

« On n'avait rien prévu, me répondit-elle sur un ton empreint à la fois de contrition et de reproche.

– Si c'est trop compliqué...

– Non, non. Je ne voudrais pas que tu sois déçu, c'est tout. »

Ces conversations prenaient toujours le même tour : je faisais un geste vers elle, poussé par le devoir, la culpabilité et l'amour ; dès qu'elle décrochait, je commençais à chercher une porte de sortie.

Cette fois, je me forçai à rester au bout du fil, sachant que je me sentirais encore plus mal si je raccrochais.

« Je peux prendre à manger en passant, proposai-je.

– Ça ne t'embête pas ? Merci. Pardon, c'est juste que je suis tellement fatiguée.

– Pas de problème.

– Je suis allée voir Luke la semaine dernière. Ça m'épuise à chaque

fois.

– Du chinois, ça vous va ? » demandai-je.

Le Dragon Deluxe Palace était bondé, tablés de huit et chariots à roulettes dans tous les sens, un vacarme réconfortant. Nous n'étions pas la seule famille trop blasée ou paresseuse pour mettre une dinde au four.

Alors que j'attendais mon tour, tapi dans la lueur ondulante d'un aquarium trouble, je passai en revue mes mails sur mon téléphone, effaçant des spams à la pelle. Je m'arrêtai en tombant sur un message intitulé *DE RETOUR*.

L'expéditeur était Amy Sandek.

Je l'ouvris.

... *comme promis*.

Bises,

A

Je tapai ma réponse et appuyai sur *ENVOI* juste au moment où la serveuse me tendait un sac en plastique brûlant en me souhaitant un joyeux Noël.

En filant sur la 14^e Rue-Est dans une circulation très clairsemée, j'aperçus un monde fou derrière les vitres des bouis-bouis indiens et des bars à soupe vietnamiens. Dans les années 1960 et 1970, San Leandro était la ville la plus blanche de la région de San Francisco. Les choses avaient commencé à changer quand les tribunaux avaient aboli les clauses raciales dans les baux de location. Au moment de ma naissance, le processus était déjà engagé depuis des années, et mon groupe de copains ressemblait à une assemblée miniature de l'ONU, une large coalition formée sur les terrains de basket, unie par notre amour du jeu et notre mépris pour les horaires d'ouverture affichés.

Nous nous déplaçons en meute, en quête de n'importe quel endroit avec un panier et un minimum d'espace, escaladant les grilles, prêts à affronter tout adversaire qui se présentait à nous. La cour de l'école primaire Washington, le bitume du lycée, les allées privées et les arrière-cours gondolées. C'est dans ces hémicycles en plein air que j'ai entamé ma carrière diplomatique.

J'ai appris à m'adresser aux gens en tant qu'individus ; à aligner nos intérêts communs ; à tirer plaisir de la réussite des autres.

Mon frère Luke faisait deux centimètres de plus que moi et courait presque aussi vite. À onze ans, il était capable de réaliser un dunk avec une balle de tennis ; à treize, avec un vrai ballon. Son surnom était « le Blanc qui saute haut ». Il travaillait ses tirs continuellement et avait fini par développer un lancer magnifique, comme une calligraphie. En termes de talent brut, il me surclassait nettement.

Pourtant il passait des matches entiers assis sur le banc à attendre impatiemment le suivant, agitant les bras et donnant des coups de poing nerveux sur ses genoux anguleux et pleins de croûtes. Les équipes dont il faisait partie semblaient ne jamais parvenir à enchaîner les victoires, contrairement aux miennes.

On jouait selon une règle où chaque panier valait un point, et la première équipe à en marquer onze avait gagné. Luke démarrait sur les chapeaux de roue, arrivait à en mettre cinq ou six d'affilée. Après quoi toute la défense adverse se liguaient contre lui, lui affectant deux voire trois joueurs pour le juguler. Il continuait à garder la balle, ne la passant à un de ses partenaires que le temps de taper dans les mains pour la réclamer à nouveau, décochant des tirs héroïques juste avant de se retrouver hors jeu. De temps en temps, il en mettait un et tout le monde autour explosait, s'agrippant la tête, se laissant tomber à terre dans un évanouissement théâtral, *ohhhhlavaaaaache*. Réactions qui le galvanisaient suffisamment pour qu'il continue à envoyer.

Mais le plus souvent, la balle passait au-dessus du panneau.

Pour lui, c'était la gloire ou la mort, tout ou rien.

Il fut aisément sélectionné dans l'équipe du lycée mais s'engueula avec le coach et finit par claquer la porte au bout d'un an, laissant derrière lui une réputation – trop perso, arrogant, ingérable – dont je fis les frais. Je dus trimer deux fois plus pour mériter ma place dans l'équipe, et je prenais soin de faire davantage de passes que de tirs, parfois avec un ratio ridicule. Un jour, je fus même sorti par le coach pour avoir laissé passer une occasion alors que j'étais seul devant le panier.

Je ne saurais pas dire avec certitude à quel moment Luke a commencé la drogue. Je n'étais pas là la première fois que quelqu'un lui a proposé un joint. Je ne sais pas où j'étais. Sans doute à l'entraînement.

En revanche, je crois pouvoir deviner où il prit cette habitude : sur les mêmes terrains où nous avions jadis vécu dans l'innocence.

Sa première interpellation survint pendant son année de première. Les flics l'avaient embarqué, ainsi que deux autres garçons de notre cercle d'enfance, pour détention de stupéfiants. Le juge se retrouva face à un brave gosse, sans antécédents, d'une famille unie dont les deux parents avaient un emploi rémunéré. Luke ne contesta pas les faits et écopa d'une peine avec sursis assortie de travaux d'intérêt général.

Pendant un temps, il réussit à passer entre les mailles du filet. Il avait retenu la leçon. À savoir : ne pas se faire prendre. Mais, à la maison, les choses s'envenimèrent. Il se disputait violemment avec mes parents. Il en faut beaucoup pour énerver mon père, et un des moments les plus surréalistes et grand-guignolesques de mon adolescence fut de le voir en venir aux mains avec mon frère, après que ce dernier avait annoncé qu'il arrêterait la fac. En voulant m'interposer, j'avais récolté un œil au beurre noir.

La réaction de ma mère fut le détachement et le déni. Cherchant où reporter son attention, elle jeta son dévolu sur moi. Luke avait foutu son avenir en l'air. Moi, au contraire, rien ne semblait m'arrêter. Elle ne manquait jamais aucun de mes matches. Elle me couvrait d'éloges.

De mon côté, j'oscillais entre plusieurs sentiments à l'égard de mon frère. La pitié. Le mépris. La culpabilité, à cause du fossé qui se creusait entre nous, à cause de nos deux destinées qui prenaient des chemins opposés. J'entrais à la fac de Berkeley, il emménageait avec un copain à Fruitvale et trouvait un boulot de vendeur à mi-temps dans un magasin de sport. J'endossais les espoirs grandissants d'une équipe et d'une université, Luke multipliait les allers-retours en prison pour de menus larcins ou des infractions mineures liées à la drogue. Soixante jours par-ci, quatre-vingt-dix par-là, chaque séjour le préparant à la connerie d'après.

On ne se doutait pas qu'il finirait par en faire une aussi grosse.

Lui non plus, je pense.

Personne n'avait envie de s'occuper de son cas. C'était moi qui valais la peine d'être encouragé, même après ma blessure. Encore plus, d'ailleurs : tout le monde adore les outsiders.

Un soir – défoncé au crack, croulant sous 1,5 gramme d'alcool dans le sang –, Luke vola une voiture. Il prétendit plus tard que son intention était seulement de faire un tour avec et de la rendre.

Remontant International Boulevard à cent dix kilomètres-heure dans une zone limitée à cinquante, il brûla un feu au niveau de la 29^e Rue et percuta une Kia par le côté.

La conductrice, une femme de vingt-huit ans du nom de Rosa Arias, fut tuée sur le coup.

La passagère, sa nièce de dix-neuf ans, succomba à ses blessures le lendemain.

Luke s'en sortit avec une fracture du fémur, quelques côtes cassées, un poumon perforé et une rupture de la rate. Il passa quatre jours dans le coma. La première personne qu'il vit en reprenant connaissance fut une infirmière ; la deuxième, le policier venu lui signifier son arrestation.

En plaidant coupable pour homicides involontaires, il parvint à éviter les circonstances aggravantes de la conduite en état d'ivresse et sous l'emprise de produits stupéfiants, réduisant ainsi sa peine de deux ans.

Même avec le talent de ma mère pour le déni, cette fois, c'était la goutte de trop. Elle revisita le passé, tous ces kilomètres de route pour m'accompagner à des matches à San Jose, Sacramento ou Las Vegas. Les matins où elle se réveillait aphone à force d'avoir crié pendant le dernier quart-temps.

Entre moi qui terminais ma rééducation clopin-clopant et Luke qui partait en prison, sa répartition des ressources a dû lui sembler plus que négligente. Criminelle.

Lorsque je m'inscrivis à l'école de police, elle n'eut plus qu'une idée en tête : que je pourrais mettre à profit mon savoir et mon statut nouveaux afin d'aider Luke. Elle se trompait, bien sûr. Son destin n'était pas entre mes mains. Mais ce qui l'affecta profondément fut de se rendre compte que, même si j'avais eu ce pouvoir, je ne m'en serais pas servi. Pas pour lui.

J'entamais une carrière de représentant de la loi. J'avais des devoirs envers la population : protéger les braves gens des dangers publics comme mon frère.

C'est à cette époque que nous commençâmes à sauter les Noëls, les Thanksgivings aussi, et que les anniversaires s'étiolèrent d'un dîner à un coup de téléphone.

Depuis mon arrivée au bureau du coroner, j'étais devenu un peu plus indulgent envers ma mère, adouci par la mort et ce qu'elle

produit sur les gens. Mais je ne pouvais toujours rien pour accélérer la libération de Luke. Et je ne crois pas être le seul à lutter pour me montrer aussi généreux avec ma famille qu'avec des inconnus.

Le plus gros point de friction reste mon rythme de visites très sporadique. Comme la plupart des prisons d'État, celle de Pleasant Valley est ouverte au public le week-end. En général, je bosse, la bonne excuse toute trouvée. Et j'arrive à m'en inventer d'autres pour les rares fois où je suis libre.

Pour commencer, il y a le trajet, qui est épouvantable : trois heures, voire plus en cas de bouchons.

Ma mère y va deux fois par mois, et de temps en temps elle m'appelle pour me proposer de l'accompagner. Bien qu'elle connaisse déjà la réponse, elle en rajoute dans l'incrédulité à chaque fois que je dis non. Mais sa douleur, ses regrets, son sentiment permanent d'échec, eux, ne sont pas feints.

À présent, assis au volant de ma voiture devant chez mes parents, j'avais les yeux perdus vers le bout de la rue : une succession de fenêtres illuminées d'une gaieté laiteuse. Des guirlandes de stalactites en LED accrochées aux gouttières dégouлинаient dans le vide. Sur le siège passager, le sac tout plissé du Dragon Deluxe Palace laissait échapper des exhalaisons aigres-douces.

La majorité des habitations alentour avaient été rénovées, les anciens pavillons rasés pour être remplacés par des maisons standardisées qui tentaient de repousser les limites de leur terrain. Celle où j'avais grandi n'avait pas changé : cent quarante mètres carrés de stuc marron clair grumeleux, un genre de caramel fondu au soleil au milieu de plantes grasses et d'un étrange gravier rouge, comme transplanté de la planète Mars. Un emprunt sur trente ans, supportable grâce aux revenus cumulés d'un enseignant et d'une responsable administrative. Maintenant que l'immobilier remontait, il aurait pu être intéressant pour eux de vendre, de racheter plus petit et de prendre une retraite anticipée. J'avais déjà évoqué la question et m'étais fait joyeusement rabrouer.

Pourquoi diable est-ce qu'ils partiraient ?

Si la maison valait tant aujourd'hui, elle vaudrait encore plus dans cinq ans.

Luke pourrait retrouver sa chambre quand il sortirait.

Je descendis de voiture en balançant le sac en plastique au bout de

deux doigts et en fredonnant « Il est né le divin enfant ».

La soirée se passa mieux que je ne l'avais espéré. Ma mère était de relativement bonne humeur. Suivant son exemple, mon père se détendit et me parla de sa nouvelle fournée de petits sixièmes avec un mélange de tendresse et de désespoir. D'année en année, ses élèves lui demandaient toujours plus de vigilance. Le monde avait succombé aux téléphones portables. Il en confisquait à tour de bras. Les gamins les plus bêtes faisaient circuler des photos de leurs organes génitaux ; les plus malins vérifiaient tout ce qu'il disait en temps réel et le corrigeaient avec un sourire narquois. Il fallait être costaud pour tenir le coup, dit-il en riant, tandis que ses jambes s'agitaient sans répit sous la table.

Il y avait une zone de la moquette élimée par ses talons, qui frottaient toujours au même endroit. Sa façon de gérer le stress était de le décomposer sous des formes plus maîtrisables : des angoisses au sujet de sa retraite, de son mal de dos, des factures d'électricité. Au fil des années, je l'avais vu se transformer en vieux monsieur.

Joueur de base-ball dans sa jeunesse, il n'avait jamais été très doué, de son propre aveu. C'était de ma mère – championne de saut en longueur à la fac – et de ses ancêtres d'Europe du Nord que Luke et moi avions hérité notre grande taille et notre physique sec et nerveux.

Nous mangeâmes du porc sauté aux champignons noirs, du poulet aux brocolis et du riz cantonais. Nous ouvrîmes nos biscuits chinois pour lire les aphorismes tout haut.

« Les questions d'aujourd'hui contiennent les réponses de demain », dis-je.

– Quelles sont tes questions d'aujourd'hui ? » demanda mon père.

Je souris.

« Tu as combien de temps devant toi ? » lui rétorquai-je.

Il gloussa et se leva pour rapporter les assiettes à la cuisine.

« Je suis contente que tu sois venu dîner, déclara ma mère.

– Désolé d'avoir débarqué à l'improviste.

– Tu es là, c'est ce qui compte. J'ai failli t'appeler la semaine dernière. »

Voyant où ça allait nous mener, je coupai court :

« J'avais du boulot, je n'aurais pas pu venir. »

Elle secoua son casque de cheveux blonds secs mêlés de filaments

gris, telle une meule de foin tremblotante.

« Je ne vais pas te demander quand tu y es allé pour la dernière fois, dit-elle.

– OK.

– Tu sais quand c'était ?

– Je croyais que tu n'allais pas demander.

– Il y a plus de deux ans.

– Tu vois, tu réponds à tes propres questions.

– Je pensais que tu ne te rendais peut-être pas compte. »

Garder un ton posé me réclamait un effort suprême.

« Comment va-t-il ?

– Pareil que d'habitude.

– Il t'a demandé de l'argent pour la cantine ?

– On les nourrit comme des esclaves, Clay. Il survit grâce aux nouilles instantanées. C'est la seule façon pour lui de ne pas mourir de faim.

– Les nouilles instantanées sont une monnaie d'échange, là-bas. Tu es au courant, non ? Il les troque contre de la drogue.

– Arrête.

– Il t'a paru bien nourri ?

– Je n'ai pas envie d'entendre ça, d'accord ? » répliqua-t-elle en tendant ses deux mains pâles en avant.

Dans la cuisine, le lave-vaisselle s'anima dans un concert de gargouillis.

« Il a une petite amie », annonça ma mère.

Il me fallut une minute pour comprendre.

« Luke ?

– Elle a commencé par lui écrire. Elle s'appelle Andrea. Il m'a montré sa photo. Elle vit à Salinas.

– Une correspondante, quoi.

– Elle est allée le voir. Deux fois. »

Je sentis le reproche dans cette comparaison implicite.

« Et on est sûrs que ce n'est pas une arnaque ? vérifiai-je.

– Je ne vois pas bien ce qu'elle pourrait espérer tirer de lui.

– J'essaye juste de piger pourquoi une femme se mettrait tout à coup à lui écrire, comme par enchantement.

– Les gens souffrent de la solitude, dit-elle. *Il* souffre de la solitude. Ça le rend heureux.

– Tant mieux.

– Pourquoi tu es tellement en colère contre lui ? me demanda-t-elle en penchant la tête sur le côté.

– Et toi, pourquoi tu n'es *pas* en colère ? »

Elle pressa ses deux mains l'une contre l'autre, comme en prière.

« Il va sortir, tu sais.

– Je sais.

– Et ? Qu'est-ce qu'il va se passer, alors ? Parce que plus tôt... Laisse-moi terminer, s'il te plaît. Plus tôt que tu ne le penses, il va sortir, et tu n'auras pas été le voir. Vous en serez conscients tous les deux. C'est quelque chose qui planera entre vous. »

Je brossai les miettes sur la nappe d'un revers de main.

« Ça reste ton frère, reprit-elle. C'est pour la vie. »

Voilà quel était le problème.

La famille. Une maladie incurable.

Lydia Delavigne – l'ex-femme de Rennert, la mère de Tatiana – vivait au trente et unième étage d'un récent gratte-ciel de San Francisco, un phallus torsadé platine à quelques rues de l'Embarcadero.

Je laissai mes clés au voiturier et me présentai au concierge. Pendant qu'il prévenait « madame », je répondis à un autre mail d'Amy afin de confirmer nos plans pour le soir même.

« Vous pouvez monter », m'annonça le concierge.

Je me dirigeai vers la rangée d'ascenseurs.

La cabine décolla comme une fusée et me recracha dans un couloir silencieux à la moquette d'un bleu presque noir et aux murs d'un blanc à peine gris.

Une femme attendait devant la porte 3109. Elle était mince, le dos exagérément droit, comme pour optimiser au mieux sa petite stature. Cheveux bruns attachés en un chignon strict, peau d'ivoire avec des nuances légèrement ombrées, comme Tatiana. Elle portait un legging noir, des chaussures bleu marine à tout petits talons aiguilles, une ample tunique en soie grise à motifs de papillons bleu foncé.

Assortie au couloir.

« Oyez, oyez ! fit-elle. Le type qui couche avec ma fille. »

Que répondre à cela, sinon rien ?

Ce statut ne paraissait pas la gêner. C'était plus comme pour m'assigner une classification.

Elle pivota et s'engouffra dans l'appartement, me faisant comprendre de la suivre.

Elle se déchaussa dans l'entrée et continua pieds nus.

« Mettez-vous à l'aise », dit-elle.

L'agencement des lieux évoquait le Futur, tel qu'imaginé en 1975 :

une seule pièce, ouverte, voûtée, d'une blancheur intégrale – surfaces, luminaires, meubles. Cela créait un effet de désorientation, annihilant la perspective et compressant l'espace. Quelques marches descendaient vers un coin salon surbaissé, aménagé de deux canapés blancs, d'une table basse blanche brillante et de piles de coussins blancs disposés sur un tapis en peau de vache.

Dans son immensité et son dépouillement, l'endroit semblait être le négatif photographique et philosophique du grenier de Walter Rennert. Leur couple avait dû être intéressant.

« Un thé ? proposa-t-elle en se dirigeant vers le coin cuisine, où une bouilloire électrique sifflait déjà.

– Volontiers, merci. »

J'avais en face de moi la façade est du building, une immense baie vitrée surplombant le Financial District, les gratte-ciel réduits en cendres par un soleil d'hiver décapant.

« Jolie vue, commentai-je.

– Par temps clair, on voit à perpète.

– Combien de jours de temps clair vous avez par an ?

– Pas un seul, répondit-elle gaiement. Mais qui veut vraiment voir à perpète ? Ça ne donne pas très envie. »

Elle revint au salon avec un plateau qu'elle posa sur la table avant d'aller se recroqueviller dans l'angle du canapé, les jambes repliées sous elle. Elle avait des mains minuscules ; de minuscules doigts délicats. Ils faisaient à peine le tour de son mug. Les veines de son cou et de ses poignets étaient couleur bleu de Delft. La ressemblance avec Tatiana était si frappante que sa remarque à caractère sexuel commença à me troubler.

Elle glissa vers moi, et sa tunique se souleva au passage. Je sentis ma poitrine se serrer.

« La beauté est dans la rareté, au contraire », ajouta-t-elle.

Je bus une gorgée de thé et m'ébouillantai le palais.

« Tatiana dit la même chose », affirmai-je.

Lydia interrompit sa progression.

« Ah bon ?

– Elle dit qu'elle est minimaliste dans l'âme.

– Je suis sûre qu'elle ne me l'avouerait jamais.

– Ça n'a pourtant pas l'air de lui poser problème de vous faire certains aveux.

– À qui d'autre devrait-elle le raconter, sinon à sa mère ?
– Parce qu'elle est obligée de le raconter ?
– Mais bien sûr ! Sans quoi ça pourrait aussi bien n'être jamais arrivé. On parle, on partage ses expériences, pour se sentir exister. »

Elle se pencha en arrière et se mit à m'inspecter.

« Vous savez, elle m'avait dit que vous étiez grand, mais entre l'entendre et le voir, ce n'est pas pareil. Ne vous en faites pas, elle ne m'a pas non plus donné tous les détails. Oh, mais vous rougissez, comme c'est charmant !

– Comment ça se passe pour elle à Portland ?

– Si vous essayez de me tirer les vers du nez pour savoir si elle est rentrée, la réponse est oui. Depuis quelques jours.

– Elle sait que je suis là ? demandai-je en reposant mon mug.

– Pas encore. Vous voulez que ça reste notre petit secret ?

– Pas la peine. Si vous lui parlez, passez-lui le bonjour de ma part.

– Si je lui parle avant vous, je n'y manquerai pas, répondit Lydia en m'imitant et en posant son mug elle aussi. J'ai mis au monde un esprit libre, et j'ai toujours respecté ce principe dans son éducation, en lui permettant de devenir qui elle voulait. La regarder évoluer était un plaisir. Elle m'a toujours tellement ressemblé. Même si, à son âge, j'avais déjà atteint les objectifs que je m'étais fixés. »

Ses bras avaient commencé à dessiner des arabesques vers le plafond. Je n'aurais su dire si c'était délibéré ou un simple réflexe, comme si le monde était son théâtre.

« Et pourtant, malgré ça, poursuivit-elle en s'affaissant brutalement, une pièce centrale de ma psyché demeurerait incomplète : je n'étais pas libre. Cela avait bien sûr à voir avec ma propre mère. Une horrible harpie. Pour elle, l'art était une compétition. Je n'allais pas reproduire cette erreur avec mon enfant. »

Elle sourit.

« Je sais que Tatiana doit vous manquer, reprit-elle. Le contraire serait étonnant. Mais c'est mieux ainsi. Vous êtes une figure d'autorité par nature. Vous pouvez toujours essayer de la mener à la baguette, ça ne marchera jamais.

– Je ne m'y risquerais même pas en rêve.

– Oh, ne dites pas ça, ne dites jamais ça. Qu'avons-nous d'autre dans la vie que nos rêves ? »

Dixit la femme dans un appartement à huit millions de dollars.

« Alors, mon jeune et musclé monsieur Edison, lança-t-elle, que puis-je faire pour vous ? J'imagine que vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour me parler d'elle. À moins que ? »

Elle se pencha vers moi avant d'ajouter à mi-voix :

« J'espère que vous n'allez pas me demander de lui transmettre un message.

– Pas du tout.

– Tant mieux, car c'est le genre de choses que je m'interdis. Par simple bon sens maternel : chacun doit faire ses propres choix. Cela dit, si vous renoncez si facilement, alors vous ne la méritez pas.

– Vous avez sans doute raison », acquiesçai-je.

Ayant marqué le point, elle sourit à nouveau, même si je détectai une certaine déception devant mon manque de combativité.

« Dites-moi donc : de quoi allons-nous parler ? reprit-elle.

– Du Dr Rennert.

– Ah.

– J'ai cru comprendre que vous étiez restés en contact après le divorce.

– Naturellement. Nous sommes connectés sur le plan cellulaire. Nos styles de vie étaient devenus incompatibles, mais ça ne veut pas dire qu'il ait cessé de m'adorer, et réciproquement. Ça s'applique d'ailleurs à tous les gens que j'ai aimés. Les liens de l'intimité, indéfectibles et en constante expansion. »

Elle avança les lèvres pour envoyer un baiser aérien, ce qui sembla la ravir autant que le contact de la peau.

« Je ne pense pas que l'espèce humaine soit vouée à la monogamie.

– D'accord.

– Personne n'est parfait, dit-elle. Et tant mieux, car la perfection est d'un ennui ! Walter n'était pas parfait, bien qu'il eût aimé qu'on le voie ainsi. Vous croyez – et vous attendez que je croie – qu'il n'est pas allé chercher sa part de réconfort entre les bras d'autres femmes ? Je ne reproche à personne de courir après le bonheur.

– C'est de sa relation avec Julian Triplett que j'aimerais discuter. »

Nouveau hochement de tête résigné.

« S'il le faut...

– Vous vous attendiez à avoir cette conversation, devinai-je.

– À un moment ou un autre, sans doute. Mais pas avec vous.

– Avec qui, alors ?

– Tatiana, si elle avait pris le temps de s’y intéresser. Est-ce qu’elle s’y est intéressée ?

– Pas dans le détail.

– Vous avez tenté d’en parler avec elle et elle s’est mise en colère, c’est ça ? »

Je la dévisageai, stupéfait.

« Une mère sait ces choses-là, m’expliqua Lydia Delavigne. Elle idolâtrait Walter. Et elle l’idéalisait. Et lui l’encourageait.

– À part vous, s’est-il ouvert à d’autres de sa relation avec Triplett ?

– Oh non ! Il avait peur du scandale. Pour lui et pour le gosse. Je suis d’une discrétion exceptionnelle, précisa-t-elle en souriant. C’est une de mes plus grandes qualités.

– Clairement.

– Merci du compliment. Puis-je savoir ce qui vous a mis sur la voie ?

– Le rocking-chair. »

Elle tressaillit.

« Cette *chose*... Ça lui permettait de mettre un visage plus noble sur ce qui n’était au fond que de la charité. Vous savez : apprendre à un homme à pêcher plutôt que de lui donner une bonne tranche de flétan. Walter a essayé de me convaincre d’en acheter un aussi. Je lui ai répondu : “Ne nous emballons pas”.

– Comment ça a commencé entre eux ? » demandai-je.

Elle laissa échapper un soupir.

« Je suppose qu’il n’y a pas de mal à vous le dire, maintenant qu’il n’est plus là... Walter lui a écrit une lettre.

– Pendant que Triplett était en prison ?

– Je le lui avais déconseillé. Je trouvais ça malsain. Mais il est monté sur ses grands chevaux comme il savait si bien le faire.

– C’était quand ?

– Oh, ne me faites pas le coup de l’interro surprise, c’est barbant. Trois ou quatre ans après les faits ? On était encore mariés. Je me souviens de l’excitation de Walter quand il a reçu la réponse. Et figurez-vous qu’elle était plutôt bien tournée, en plus, à condition de fermer les yeux sur la syntaxe et l’orthographe épouvantables. Ils ont correspondu un moment. Et puis Walter a fini par aller lui rendre visite.

– Combien de fois ?

– Plusieurs. Je ne tenais pas le compte. Ce gosse n'avait personne.

– Il avait une sœur.

– Tout ce que je sais, c'est que Walter se sentait une obligation morale envers lui.

– Une obligation de quoi ? »

Sa réponse me prit de court.

« On pourrait dire qu'il voyait ça comme un projet de recherche personnel, dit-elle. Une tentative d'approche de la même question autour de laquelle il avait toujours tourné : comment quelqu'un en arrive-t-il à commettre un acte aussi terrible ?

– Il considérait Triplett comme une étude de cas ?

– À vous entendre, ça paraît complètement stérile... Non. Walter n'a jamais eu l'intention d'exploiter ces résultats. De toute façon il n'aurait jamais pu les publier, c'était impossible.

– Alors qu'espérait-il accomplir ?

– Il était curieux. Une de ses plus grandes qualités. »

Elle s'interrompit pour boire une gorgée de thé.

« Walter était un enfant battu. Vous le saviez ? »

Je secouai la tête.

« Son père était un type ignoble. Créatif, mais horrible. Ce n'est pas un hasard. La vraie cruauté est une forme de génie en soi. Il possédait des immeubles dans tout San Francisco.

– Ah, c'est donc de là que vient l'argent.

– Vous ne pensiez quand même pas que Walter avait fait fortune dans un labo ? La maison dans laquelle il a grandi est toujours là, à Pacific Heights. Classée. Elle est occupée par je ne sais quel petit génie de l'informatique, maintenant... Walter m'a montré des photos un jour. Il y a une majestueuse entrée en marbre et deux escaliers qui ont cette forme. »

Elle traça dans l'air les contours d'un corps de femme.

« Quand Randolph – c'était son père –, quand Randolph voulait punir Walter, il le faisait monter en courant d'un côté et redescendre de l'autre, pendant des heures d'affilée. S'il ralentissait ou trébuchait, il le fouettait.

– Tatiana est au courant ? demandai-je.

– Certainement pas. Et vous n'êtes pas censé lui dire. Je vous le raconte uniquement pour que vous compreniez pourquoi Walter était

tellement attiré par la noirceur. Ça le fascinait. Ce n'était pas du simple voyeurisme. Il voulait réellement comprendre. Voilà comment ça a commencé, en tout cas. Avec le temps, je crois qu'il en est venu à considérer ce garçon comme une sorte de pupille.

– Et à quel moment il s'est mis à lui fournir des médicaments ?

– À sa libération. Quasiment dès le premier jour. C'était la bonne chose à faire. En gros, on l'avait simplement éjecté dehors avant de refermer la grille derrière lui. Lamentable, mais prévisible.

– Est-ce qu'il lui donnait d'autres choses ? De l'argent ?

– Ce n'est pas impossible. À ce stade, on ne vivait plus ensemble. Je ne savais plus trop ce qu'il trafiquait.

– J'essaye de me figurer comment Walter pouvait se sentir à l'aise de fréquenter un assassin. De le recevoir chez lui.

– Je suppose qu'il avait confiance en sa propre capacité à gérer la situation.

– Madame Delavigne, votre ex-mari a-t-il jamais exprimé l'idée qu'il croyait Julian Triplett innocent ?

– Pas dans ces termes.

– Mais ?

– Eh bien, les actes parlent d'eux-mêmes, non ?

– À quels actes pensez-vous ? »

Pour la première fois, sa bravade sembla vaciller. Elle pinça les lèvres.

« Vous revoulez du thé ? »

Nous avions à peine touché à nos mugs mais, avant que je puisse répondre, elle les avait attrapés sur la table basse et emportés à la cuisine pour les vider dans l'évier. Elle nous resservit du thé chaud, ajoutant dans le sien un doigt d'un liquide caramel provenant d'une bouteille rangée dans un tiroir. Elle se garda bien de m'en proposer.

J'attendis qu'elle revienne s'asseoir pour continuer.

« J'ai parlé avec l'ex-femme de Nicholas Linstad, Olivia. Elle m'a dit que Walter voyait Linstad comme un fils de substitution.

– Ça peut se comprendre. Vous n'avez jamais rencontré les fils qu'il a eus de son premier mariage ? »

Je secouai la tête.

« Ils tiennent plus de leur mère que de Walter.

– Dans quel sens ?

– De purs matérialistes. Sans compter qu'ils sont partis vivre

ailleurs. Très, très loin, histoire qu'il soit bien clair qu'ils n'avaient aucune intention de revenir. Walter a reçu leurs choix de vie comme une insulte personnelle.

– Et Nicholas ?

– Il n'avait pas besoin d'être cupide. Il avait fait un bon mariage. Avec Walter, il pouvait se permettre de jouer les intellos.

– Ce qui veut dire qu'il n'en était pas vraiment un.

– Je ne sais pas si Nicholas était *vraiment* quoi que ce soit, au fond de lui. Il était charismatique, accordons-lui ça. Beau, intelligent, capable de faire la conversation à n'importe qui... pas trop longtemps. Il avait un regard d'une incroyable intensité. Ça vous donnait l'impression d'être la seule personne qui comptait au monde. Ce sang-froid scandinave. On pouvait prendre ça pour de l'intérêt, si on voulait. Personnellement, il me laissait indifférente. Mais Walter était sous le charme.

– Quand est-ce qu'ils se sont fâchés ?

– Je ne pourrais pas vous donner une date exacte. Comme je vous l'ai dit, je n'étais plus dans le paysage.

– Il semble que Walter ait essayé de prendre sa défense pendant l'enquête interne. D'endosser une partie de la responsabilité à sa place.

– En effet.

– Donc à ce moment-là, en tout cas, ils étaient encore proches.

– Ce brave Walter, qui se fait hara-kiri sans qu'on lui ait rien demandé. Voyez-vous, mon cher, ce que vous ne comprenez pas, c'est à quel point il aimait s'autoflageller. »

L'idée que Rennert ait pu avoir des penchants masochistes sonnait juste. Et elle indiquait une ligne de succession dans ses affinités autodestructrices : de ses fils à Linstad, de Linstad à Triplett.

Ce qui ne laissait guère de place à Tatiana. Avec elle, le schéma s'inversait : c'était elle qui se sacrifiait pour lui.

« Quelle a été l'origine de la rupture entre Linstad et lui ?

– Tout le monde finit par décevoir. »

Une conclusion logique pour une femme ayant été mariée cinq fois.

« Comment Walter a-t-il réagi en apprenant la mort de Nicholas ? »

Pas de réponse.

« Il vous parlait de tout le reste, repris-je. Il ne vous a pas parlé de ça ? »

Elle resta un moment sans bouger.

« Qu'une chose soit bien claire, dit-elle enfin. Je ne sais pas où est le gosse aujourd'hui. D'accord ? insista-t-elle en me fixant du regard. Vous pouvez me cuisiner tant que vous voudrez, ça ne sert à rien. »

J'opinaï.

Elle se racla la gorge, but un peu de thé.

« Le soir où Nicholas est mort, Walter m'a téléphoné. »

Elle s'interrompit, rectifia :

« Non, pas le soir même, le lendemain matin, tôt. Il m'a dit qu'il avait besoin de me voir d'urgence. Il était impératif. Il m'a dit : "Je ne peux pas conduire, il faut que tu viennes chez moi." J'ai refusé, bien sûr, et vingt minutes plus tard il tambourinait à ma porte. Je vivais dans le Sunset District à l'époque. Il a débarqué comme un fou, il avait l'air d'un chien mouillé, les cheveux plaqués sur le haut du crâne. Il était saoul, je suppose que c'est pour ça qu'il ne voulait pas conduire. J'ai failli lui claquer la porte au nez, mais il était dans un état tellement pitoyable... Il m'a dit : "Il y a eu un accident."

– Quel genre d'accident ?

– Il a refusé de m'en dire plus. Il avait le gosse avec lui dans la voiture. Il m'a demandé si je pouvais le loger quelques jours, le temps qu'il réfléchisse à une autre solution. L'endroit où j'habitais avait un petit garage. J'ai répondu qu'il pouvait dormir là provisoirement. Ça vous en dit long sur la force de notre amour, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique. À ma connaissance, j'allais quand même héberger un meurtrier. Mais Walter m'a garanti que je ne risquais rien, et je lui ai fait confiance.

– Combien de temps Triplett est-il resté chez vous ?

– Walter est revenu le chercher le lendemain.

– Pour aller où ? »

Elle secoua la tête.

« Je vous l'ai dit. Je n'en sais rien. »

Je présentai qu'elle me mentait. Mais je sentais que sa patience s'amenuisait et je ne pensais pas pouvoir lui extorquer la vérité en m'acharnant sur elle.

« Vous n'avez jamais raconté tout ça à la police, fis-je observer.

– Raconter quoi ? Je n'ai appris la mort de Nicholas que des semaines plus tard. Et j'en ai tiré mes propres conclusions.

– À savoir ?

- Le gosse avait tué Nicholas, Walter le protégeait.
- C'est toujours ce que vous pensez ?
- Je pense que les gens n'ont que ce qu'ils méritent », dit-elle.

Amy insista pour que ce soit moi qui choisisse le restaurant. Elle ne vivait plus là depuis presque dix ans, et ses idées sur les endroits où aller et les choses à faire étaient « fossilisées dans l'adolescence ».

Elle laissa sa voiture en bas de chez moi et nous prîmes la mienne pour rejoindre le quartier de Temescal, où je me garai dans une petite rue lugubre et mal éclairée. Avec sa vareuse et son écharpe grises, elle avait l'air tout droit sortie de la Nouvelle-Angleterre, parfaitement à l'aise dans le froid, nos manches se frôlant alors que nous débouchions dans la vibrante animation de Telegraph Avenue.

Autour de nous régnait la même collision frontale que dans tout le reste d'Oakland, entre pauvreté et frivolité, besoins primaires et envies futiles.

Galerie d'art. Atelier de vélo coopératif. Flanelle et jean.

Pharmacie. Arrêt de bus. Tickets de loto abandonnés et dents jaunies.

« On n'appelait pas ça Temescal, à l'époque, fit remarquer Amy.

– Comment vous l'appeliez, alors ?

– Le ghetto. »

Il y avait la queue, comme d'habitude, devant le restaurant birman.

« Ils ne prennent pas les réservations, dis-je. On peut aller ailleurs si tu as faim. »

Je tendis le doigt vers le nord : « Pizzeria bio. »

Vers le sud : « KFC. »

Amy sourit.

« Ça va, je peux attendre. »

Nous nous échangeâmes le résumé respectif de nos dix dernières

années devant deux bols de soupe aux samoussas. Elle était en psychologie clinique à Yale et faisait sa thèse sur le syndrome de stress post-traumatique chez les femmes vétérans, à partir d'exemples de patientes traitées dans un centre de West Haven. La fréquentation de ces âmes abîmées avait fait d'elle une fervente partisane des petits plaisirs de la vie.

« Je n'arrive pas à croire que tu n'aies jamais vu un seul épisode de *Man vs Wild*, dit-elle. C'est le fleuron du genre télévisé que je préfère au monde.

– À savoir ?

– “Des crétins dans les bois”. »

Elle partageait un appartement avec une ancienne camarade de son équipe de volley qui était en fac de théologie. Elle non plus ne pratiquait plus beaucoup son sport, ces derniers temps.

Elle n'en avait pas encore parlé à ses parents – elle ne voulait pas leur donner de faux espoirs –, mais elle envisageait de revenir s'installer autour de San Francisco. Elle surveillait le marché du travail.

« Il y a beaucoup de demande, déclara-t-elle en finissant son bol, et beaucoup de concurrence. »

Je plaisantai sur les tentatives maladroites de son père pour jouer les entremetteurs, et notre premier éclat de rire fut chassé par un autre alors que nous prenions chacun conscience, intérieurement, qu'il avait réussi son coup.

Comme je tendais le bras pour lui resservir des nouilles à l'ail, je constatai que je me tenais plus droit, le corps déployé, ouvert. Je trimballais tellement de tension depuis si longtemps que c'était devenu mon état naturel, imperceptible jusqu'à ce que je m'en libère.

Aucun conflit d'intérêts en toile de fond. Aucun rapport de force à négocier.

J'en étais arrivé à un tel point que le fait même que nous soyons aussi à l'aise l'un avec l'autre me rendait suspicieux. Nous étions là, à nous comporter comme si nous avions un long passé commun, riche, important... alors qu'en fait, nous n'étions guère allés plus loin que *bonjour comment ça va bien merci*. Qu'aurions-nous pu échanger de plus ? À l'époque, c'était « la fille du professeur » : seize ans, les yeux enamorés, pétrie de timidité. J'en avais vingt et un et j'étais en pleine débâcle personnelle, les yeux myopes, pétri d'autoapitoiement. Mais

ce n'est pas pour rien qu'on dit de ces années de la vie qu'elles sont formatrices. Les souvenirs gardent toute leur intensité. Les visages et les caractères vous marquent, revêtant un poids disproportionné. Le contexte avait changé ; nous n'étions plus les mêmes personnes qu'alors. Pourtant, ces personnes demeuraient tels des moules qui nous auraient préparés pour cet instant présent, réincarnés sous des formes plus compatibles.

Désormais, c'était une femme espiègle, drôle, belle, perspicace.

Désormais, nous étions égaux.

Elle me demanda des nouvelles de ma famille.

« Ça va, répondis-je. J'ai vu mes parents dimanche. »

Je sentis le même blocage me nouer la gorge que lorsque Tatiana m'avait interrogé sur mes frères et sœurs.

Mais Amy savait déjà. Je n'avais nul besoin de lui cacher quoi que ce soit.

« J'ai repensé à une chose que ma mère m'a dite », continuai-je.

Elle posa sa cuillère pour m'écouter attentivement.

« Elle m'a demandé pourquoi j'étais tellement en colère contre Luke. Elle voudrait comprendre pourquoi je ne vais jamais le voir.

– Et qu'est-ce que tu as répondu ?

– Rien. J'ai contre-attaqué. Je n'ai pas pu m'en empêcher, je me suis senti agressé. »

Amy hocha la tête.

« D'accord, dit-elle. On la refait. Qu'est-ce que tu lui répondrais maintenant ? »

Je réfléchis un moment.

« Je ne suis pas en colère contre lui. Enfin, si, peut-être, d'une certaine façon. Mais ce n'est pas pour ça que je ne vais pas le voir. »

Je marquai une pause, avant de lui demander :

« Tu l'as déjà rencontré ? »

Elle secoua la tête.

« Il me ressemble énormément. Si on échangeait nos vêtements et qu'on prenait la place l'un de l'autre, personne ne s'en rendrait compte. Il pourrait sortir de ce restau et moi je serais coincé derrière des barreaux.

– Tu as peur de l'effet miroir, résuma-t-elle.

– Je l'idolâtrais, poursuivis-je. Qu'est-ce qu'on va se raconter, maintenant ? Je ne peux pas y aller. Au début, j'ai fait un effort, mais

à chaque fois je mettais des jours à m'en remettre. Je ne peux pas, c'est au-dessus de mes forces. »

Nous nous laissâmes brièvement engloutir par le brouhaha du restaurant.

« J'ai beaucoup pensé à lui, ces derniers temps, repris-je. À cause de cette affaire dont je m'occupe. Ça n'a rien à voir, je le sais, mais je ne peux pas m'en empêcher. »

Amy me prit la main par-dessus la table.

« Merci, dis-je en me forçant à sourire. Je suis vachement plus drôle que ça, d'habitude. »

Elle sourit.

« Une seconde, je reviens », déclarai-je.

Elle garda ma main un instant dans la sienne, la serra fort puis la lâcha.

Je partis m'enfermer dans les toilettes, me sentant ridicule d'avoir quitté la table comme un voleur.

Je sortis mon portable pour regarder l'heure.

Tatiana m'avait envoyé deux textos.

T allé voir ma mère

C quoi ces conneries

Le deuxième message datait de dix minutes plus tôt. Je me dépêchai de taper une réponse, conscient qu'Amy m'attendait. Avant que j'aie pu finir, le téléphone bipa dans ma main.

Appelle moi, m'écrivait-elle. Puis : *tout de suite stp* *Occupé*, répondis-je. *Demain*

Je mis le téléphone sur silencieux et le rempochai.

Quand je revins, Amy se resservait de la salade de thé vert.

« Il paraît que mon père t'a mis la pâtée au basket, lança-t-elle.

– C'est parce que je l'ai laissé gagner, répondis-je en me rasseyant.

– Ah oui ?

– On ne peut quand même pas humilier un vieux monsieur.

– Ce sera dit et répété.

– Non, s'il te plaît.

– Qu'est-ce que tu m'offres en échange ?

– Je t'invite à dîner.

– T'étais pas au courant ? C'est déjà prévu. »

Repus, nous retournâmes à ma voiture, en nous arrêtant pour nous

embrasser sous le halo criard d'un réverbère.

C'était plus facile qu'avec Tatiana, car Amy faisait presque un mètre quatre-vingts et que je n'avais pas à m'inquiéter qu'elle me dénonce auprès de mes supérieurs. Je sentais son long torse à travers la laine épaisse de sa vareuse. Elle se colla contre moi et, comme les pans de sa veste s'écartaient, j'en fis autant avec la mienne afin que la chaleur de son corps trouve le chemin de ma peau. Elle tremblait légèrement.

« Ça ne te fait pas bizarre ? demanda-t-elle en reculant la tête.

– Un peu. Et toi ?

– Carrément », dit-elle en replongeant vers moi.

Nous n'échangeâmes quasiment pas un mot sur le chemin du retour jusqu'à Lake Merritt, et l'air autour de nous se chargea d'électricité.

Je bifurquai sur Euclid Avenue et ralentis au niveau de sa voiture pour la laisser descendre. Ça me paraissait être la courtoisie élémentaire : ne rien présupposer.

« Tu peux continuer », m'indiqua Amy.

Je continuai jusqu'à trouver une place. Je me garai et nous sortîmes de la voiture, marchant d'un pas synchronisé, les doigts entrelacés, le doggy bag se balançant dans ma main droite. Nous tournâmes le coin de ma rue.

Je ne sais pas quel est l'architecte qui a dessiné mon immeuble, mais il avait le souci des détails. De jolies moulures extérieures, par exemple. Ou bien le petit renforcement, carrelé d'un vert élégant, qui permet de s'abriter de la pluie pendant qu'on cherche ses clés.

La main d'Amy se contracta lorsqu'une petite silhouette sombre en surgit pour nous barrer la route.

« Tu es allé voir ma *mère* ? »

Mon cœur se durcit comme un poing.

« Qu'est-ce que tu fais là ?

– Tu ne crois pas que tu aurais dû me prévenir ?

– On pourra en reparler plus tard, répondis-je.

– Non, j'aimerais qu'on en parle maintenant », rétorqua Tatiana.

Elle se balançait d'avant en arrière en me fixant comme si Amy n'était pas là.

« Tatiana...

– Tu l'as vraiment mise en colère. Et moi aussi.

– Je...

– Tu ne t'en rends *même pas compte* », cria-t-elle.

Sa voix se réverbéra contre l'asphalte et la brique.

« Je suis désolé si c'est le cas, dis-je.

– Waouh, géniales, ces excuses. »

Je voulus continuer à avancer, mais Amy me tira en arrière. Elle ne savait pas de quoi Tatiana était capable. Et, franchement, moi non plus. Elle puait l'alcool.

« Sans compter, reprit-elle, que c'est carrément insultant que tu aies pu penser qu'elle a le moindre contrôle sur ma vie.

– Ce n'est pas ce que je pense.

– Tu dois bien penser *quelque chose* si tu la supplies de me transmettre un message de ta part.

– C'est... non. Si c'est ce qu'elle t'a dit, elle t'a menti. »

Tatiana pivota soudain vers Amy, prêtant enfin attention à elle. Après l'avoir toisée ostensiblement de la tête aux pieds, elle laissa échapper un sifflement admiratif.

« Dis donc, dis donc, regardez-moi ça, fit-elle.

– Bonsoir. Amy.

– Tatiana.

– Enchantée, Tatiana.

– De même. Un conseil, Amy ? Ne lui présentez jamais votre mère.

– Vous savez quoi ? dit Amy. Je crois que je vais rentrer chez moi.

– Non, il n'y a pas de raison », répliquai-je en lui souriant de toutes mes forces.

Mais le moment était gâché, et son sourire à elle meurtri.

« Tu me raccompagnes à ma voiture ? demanda-t-elle.

– Je t'attends là », déclara Tatiana en se laissant tomber sur le perron.

J'essayais de marcher le plus lentement possible, histoire de gagner un peu de temps. Mais Amy ne l'entendait pas comme ça et avançait d'un pas vif et athlétique, m'obligeant à suivre son rythme.

« Je suis vraiment désolé, dis-je.

– Ce n'est pas grave.

– On n'est pas ensemble. Tatiana et moi.

– D'accord.

– Juste pour que tu le saches. On n'est *plus* ensemble, en tout cas.

- OK.
- Elle traverse une mauvaise passe.
- J'ai cru comprendre.
- Je ne sais pas ce qui a pu la mettre dans cet état.
- Neuf ou dix bières, je dirais. »

Je faillis ajouter : *Elle vient de perdre son père*, mais je me ravisai. Non seulement cela aurait été une violation de la vie privée de Tatiana, mais ça m'aurait fait passer pour un salaud sans cœur.

« Je suis désolé, répétais-je.

- Je t'ai dit que ce n'était pas grave, Clay.
- Quand est-ce que tu repars ?
- Jeudi.
- Je suis libre demain. On pourrait déjeuner ensemble.
- Pourquoi tu ne commences pas par clarifier les choses avec elle, hein ?

- Il n'y a rien à clarifier. Juré. »

Elle ne répondit pas.

Nous arrivâmes à sa voiture. Dernière chance.

« Tu n'es vraiment pas obligée de partir. Je peux très bien... »

Amy pencha la tête sur le côté.

« Tu peux très bien quoi ? »

Bâillonner Tatiana ? La menotter à un réverbère ?

« Je vais aller lui parler, dis-je.

- Je pense que c'est une bonne idée. »

Elle m'embrassa sur la joue.

« Ça m'a fait plaisir de te voir, Clay. On reste en contact. »

Je la regardai démarrer et s'éloigner.

Tatiana se décala pour me laisser accéder à la porte de l'immeuble.

« Amy a l'air charmante », dit-elle.

J'ignorai sa remarque et entrai dans le hall. Tatiana me suivit dans l'escalier d'un pas lourd.

« En tout cas elle fait pile la bonne taille, poursuivit-elle.

- Rentre chez toi, s'il te plaît », rétorquai-je sans me retourner.

Elle continua de monter. Nous atteignîmes le deuxième étage. J'ouvris la porte de mon appartement et elle bondit pour la bloquer alors que je la refermais.

J'étais trop fatigué pour me battre. Ou peut-être que mon cerveau

reptilien entretenait encore l'espoir que je puisse tirer un coup avant la fin de la soirée. Je ne sais pas.

Je me dirigeai vers la cuisine pour mettre le doggy bag au frigo.

« Je rêve, ou c'est ce que je pense ? »

Je m'arrêtai et me retournai. Tatiana avait le doigt pointé en direction du verre en cristal posé sur la cheminée : la première chose qu'on voyait en entrant dans l'appartement.

« C'est à mon père, dit-elle.

– C'était, rectifiai-je en m'empressant d'aller le récupérer avant qu'elle ne le balance par la fenêtre, ou qu'elle ne fasse autre chose de tout aussi mélodramatique. Ensuite, il a été à toi. Maintenant, c'est le mien. »

Je l'emportai dans la cuisine.

« Clay. »

Je rangeai le verre sur une étagère en hauteur.

« Je te parle », insista-t-elle.

Je mis les restes au frigo, ouvris une brique de lait que je reniflai.

« Tu pourrais me *regarder* ? S'il te plaît ? »

Je reposai le lait, cherchai un autre accessoire à manipuler pour manifester mon indifférence. Mon frigo est celui d'un homme célibataire, surtout peuplé de condiments. Je fis mine d'examiner un pot de cornichons.

« S'il te plaît, écoute-moi », dit-elle d'une petite voix.

Je refermai le frigo et pivotai vers elle.

Elle pleurait.

« Je suis désolée, murmura-t-elle.

– De quoi, exactement ? De m'avoir gâché ma soirée ? Ou d'avoir disparu pendant *un mois* ?

– J'avais des choses à régler.

– Ça ne t'a pas traversé l'esprit que je pouvais *m'inquiéter* pour toi ?

– Je, euh... non, répondit-elle en clignant des yeux. Non, ça ne m'a pas traversé l'esprit. »

Je jetai les deux mains en l'air.

« Merci, reprit-elle. Ça me touche.

– Enfin bon, on n'avait pas fixé de règles, tu fais ce que tu veux.

– Je regrette que tu l'aies appris comme ça.

– Mais tu ne regrettes pas de l'avoir fait, en revanche. »

Elle s'assit à la table de la cuisine, attendant que je la rejoigne.

Je restai debout.

« Si ça peut te consoler, il m'a foutue dehors. »

« Il » étant le mec de Portland. J'imaginai un barbu grand et maigre coiffé d'un bonnet en laine et trimbballant une hache artisanale sur l'épaule.

« Ça ne m'intéresse pas, répondis-je. Et ça ne me console pas non plus.

– Il dit qu'il ne veut pas que je reste chez lui parce qu'en ce moment je ne sais pas prendre les bonnes décisions et qu'il aurait l'impression de profiter de moi.

– Tu as entendu ce que je t'ai dit ? Je m'en fous. »

J'ajustai ma représentation de ce hipster à l'âme sensible : la hache en moins, un pull sans manches et une pipe en bois en plus. Cela dit, je ne pouvais que souscrire à l'analyse qu'il faisait d'elle : en effet, elle ne prenait pas les bonnes décisions.

Elle parut blessée. Je n'avais pas voulu dire que je me foutais d'elle, juste que je n'avais pas l'intention de valider son odyssée introspective. Pourtant je ne pus m'empêcher d'avoir de la peine pour elle, presque contre mon gré. Le fait d'avoir dû la défendre auprès d'Amy m'avait placé dans un état d'esprit compatissant.

« Écoute, ce qui est fait est fait, repris-je. Sans rancune, d'accord ?

– Mais bon, maintenant, il faut avancer, compléta-t-elle en dessinant un moulinet avec le doigt, comme par une chaude soirée quelques mois plus tôt.

– Voilà. »

Silence.

« Tu sais pourquoi je suis allée à Tahoe ?

– Pour vendre la maison.

– J'aurais très bien pu m'en occuper à distance. J'y suis allée pour faire mon deuil. Je n'y arrivais pas, ici. J'ai essayé. Je n'y arrivais pas.

– Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise... »

Elle leva une main afin de me couper.

« S'il te plaît. C'est déjà assez difficile pour moi. »

Je commençais à avoir mal au genou. En me maudissant intérieurement, je tirai une chaise et m'assis en face d'elle.

Elle me sourit d'un air triste et reconnaissant.

« L'héritage, ma mère, mes frères... ça faisait trop. Je suis partie en me disant que si j'allais là-bas, tout ça s'évaporerait, que je pourrais

me concentrer et regarder la réalité en face. Et ça a marché, poursuivit-elle avec un petit rire amer. Pendant à peu près une heure, jusqu'à ce que je m'aperçoive que la réalité que je regardais était tout simplement atroce. C'est mon père. Et il est mort. »

Elle s'était mise à triturer un lambeau de peau sèche sur sa lèvre. Elle s'en rendit compte et coinça ses mains sous ses cuisses.

« Ensuite, quand je rentre, tu me balances tous ces trucs délirants sur lui... Je n'étais pas prête. »

Elle me fixa du regard.

« Maintenant, je suis prête.

– On parle de ton père ou on parle de nous, là ?

– N'importe. Les deux.

– Qu'est-ce que t'a dit ta mère ? demandai-je en me frottant le genou.

– Que tu étais allé la voir pour lui poser des questions sur moi.

– Je suis allé lui parler de ton père et de Julian Triplett. C'était ça, le sujet de la conversation. Le *seul* sujet. »

Elle baissa les yeux.

« Tu veux toujours coopérer ? » repris-je.

Au bout d'un moment, elle finit par hocher la tête.

« Très bien, dis-je. Je fais les questions, toi les réponses. C'est à prendre ou à laisser. »

Silence.

« D'accord. »

Elle paraissait si vulnérable que je me remis à avoir pitié d'elle.

Mais je réprimai ce sentiment.

« Le garde-meuble où tu as stocké les affaires de ton père, il est où ?

– Sur Eastshore Highway. C'est un gros truc. Je ne me souviens plus du nom.

– Envoie-moi l'adresse par texto et retrouve-moi sur place demain matin à 9 heures. »

Nouveau hochement de tête. Puis elle dit :

« On pourrait y aller ensemble. »

Elle leva le visage vers moi.

« Demain, reprit-elle. On pourrait aller là-bas ensemble. »

Traduction : *Je pourrais rester dormir.*

Mon cerveau reptilien se mit à frétiller.

« On se rejoint sur place à 9 heures », insistai-je.

L'espace d'un instant, je crus qu'elle allait décliner la proposition. Mais elle accepta avec un demi-sourire.

« 9 heures », concéda-t-elle.

Je lui commandai un taxi. Elle commença à protester, mais cette fois je fus intraitable et menaçai de l'arrêter si elle essayait de prendre le volant dans cet état. Nous attendîmes en silence dans la cuisine. Chaque seconde qui passait offrait un nouveau choix cruel à mon cerveau reptilien. Elle était consentante, sous mon nez, et pas moins attirante qu'un mois plus tôt. Heureusement, mon téléphone sonna enfin : sauvé par le gong.

« Je suis désolée de t'avoir gâché ta soirée, me dit-elle sur le pas de la porte.

– Je vais arranger ça.

– Je peux appeler Amy pour lui expliquer.

– Non, j'aime autant pas.

– En tout cas, elle a l'air vraiment chouette.

– Elle l'est. Même si je ne vois pas bien ce qui te fait dire ça. Tu l'as croisée dix secondes.

– J'ai un bon jugement sur les gens. »

Telle mère, telle fille.

Je lui souhaitai une bonne nuit et partis remettre le verre en cristal à sa place.

En route pour le garde-meuble East Bay Premium le lendemain matin, je laissai un message à Amy, bafouillant des excuses qui se terminèrent par : « Écoute, on la refait ? S'il te plaît ? Appelle-moi, d'accord ? OK. Merci. Bye. Appelle-moi. »

Fluide.

Arrivé quelques minutes en avance, je patientai sur le parking jusqu'à 9 h 10.

J'envoyai un texto à Tatiana. *J'y suis, tu es où ?*

Toujours aucune nouvelle à 9 h 20. J'étais sur le point de faire demi-tour lorsqu'elle me répondit.

Box 216

Code 4-54-17

Bonne chance

Mon premier instinct fut de m'énervé. Mais à quoi bon ? J'avais ce qu'il me fallait.

Merci, écrivis-je.

Je me dirigeai vers la réception pour signer le registre des entrées.

Le « Premium » dans le nom de l'endroit équivalait à un café tiédasse offert en cadeau de bienvenue. Je sortis du monte-charge et débouchai dans un long couloir en béton où courait une rangée de rideaux de fer, numérotés au pochoir sur le mur.

Le box que Tatiana avait loué mesurait trois mètres sur quatre ; suffisant pour abriter le contenu d'un appartement une pièce, et bien plus que ce dont elle avait besoin. En balayant les piles de cartons du faisceau de ma torche, j'en dénombrai une quarantaine. Entassés sans étiquette ni aucun ordre particulier, ils dégageaient cette odeur diffuse de feu de camp caractéristique des vieux papiers.

Je passai rapidement en revue les premières piles. Factures

domestiques et contrats d'assurance auto. Ce que je voulais, c'étaient des relevés de carte bancaire, relevés de comptes, talons de chèques, la correspondance... tout ce qui pourrait prouver que Rennert envoyait de l'argent à Triplett, ou qui permettrait de le localiser.

La probabilité de trouver des traces explicites était minime. Sans doute Rennert préférait-il fonctionner avec du cash. Mais, même comme ça, j'arriverais peut-être à repérer un schéma de retraits réguliers, à identifier un distributeur en particulier, à restreindre mes recherches à un quartier précis.

Je tâtonnais. Ça allait me prendre du temps.

Assis en tailleur sur le béton poussiéreux, je finis par sombrer dans une sorte de transe. Je percevais les échos de bruits lointains : le bourdonnement du monte-charge, le cliquetis des chariots métalliques. Je tombai sur un article dans un journal économique qui ne m'apprit rien sur Julian Triplett mais me révéla la fortune colossale de Rennert. Tous ces chiffres et ces zéros me firent prendre conscience du changement radical qui venait de se produire dans la vie de Tatiana.

Même en partageant avec ses deux frères, elle n'aurait plus jamais besoin de travailler. Une aubaine, sans doute, mais peut-être aussi une source de honte ?

Je me ressaisis. Inutile de me laisser regagner par les sentiments.

Mon genou craqua quand je me levai pour descendre chercher un deuxième café gratuit.

Je consultai mon téléphone. Pas de réponse d'Amy.

Je commençai à lui écrire un texto, me ravisai et l'effaçai.

Au bout d'une heure et demie de travail, je m'attaquai à un carton un peu plus volumineux que les autres, des codes-barres de la bibliothèque de Berkeley collés sur les côtés, le dessus fermé par du scotch.

Le cœur battant, je tranchai le scotch et eus sous les yeux les reliques de l'étude de Nicholas Linstad.

Je trouvai les fiches d'évaluation des tests Meeks, anonymisées. Je trouvai aussi le document de référence qui permettait de traduire les numéros des participants en noms, prénoms et autres données démographiques.

Nulle part n'apparaissait le nom de Julian Triplett.

Tout un fatras de formulaires de décharge, avec double signature à

chaque fois, participant et parent ou tuteur.

Pas de Julian Triplett. Pas d'Edwina.

Linstad avait-il voulu éviter de consigner le nom de Triplett où que ce soit ?

Je ramassai une disquette rouge de trois pouces et demi étiquetée *BB*.

Bloodbrick 3D. Le jeu à l'origine de tout.

Ou pas, selon votre point de vue.

Une autre disquette, bleue, étiquetée *T*. Linstad s'était servi de Tetris comme point de comparaison.

Puis une fine enveloppe kraft froissée contenant des notes de frais. Trois, remplies de la même écriture cinglante et signées *N. Linstad*. La première était d'un montant de cinq cents dollars, le prix de la licence pour l'utilisation du test Meeks.

La deuxième correspondait à quelques centaines de dollars de primes en liquide distribuées aux participants pour les inciter à revenir chaque semaine.

La troisième note de frais réclamait le remboursement de vingt dollars pour « dépenses diverses ». Comme les deux précédentes, elle portait la signature de Linstad. Un ticket de caisse était joint, qui précisait le détail.

	CHEZ SAMMIE'S
	« le roi du sandwich »
	1898 Shattuck Avenue, Berkeley 94709
Serveur : Max Z.	Ticket #10012116
À 13:39:28	LE 31/10/93
ARTICLE	TREX
Sand. double steak	9,95
Frites	
Coleslaw	
Soda XXL	2,95
Cookie choco	2,00
Sous-total	17,90
TVA	1,35
Total	19,25
	Visa XXXXXXXXXXXX8549
Pourboire	0,75
Total	20,00
DÉBIT	
TICKET CLIENT	
À CONSERVER	

Merci de votre visite. À bientôt !

Je connaissais Chez Sammie's : un boui-boui près du coin nord-ouest du campus, célèbre pour ses portions gargantuesques bon marché et ses serveurs qui vous traitaient toujours comme un chien ; un bastion sans prétention dans un paysage culinaire qui devenait de plus en plus chichiteux d'année en année. Mes coéquipiers aimaient bien y aller après l'entraînement. Ils se lançaient des défis pour voir lequel arriverait à ingurgiter les plus grosses quantités sans vomir. Chez les sportifs, tout devient une compétition. Je les accompagnais, pas tant pour la qualité gastronomique que pour la cohésion de l'équipe.

Ni le ticket de caisse ni la note de frais correspondante n'indiquaient qui avait consommé ce repas.

Mais j'avais ma petite idée.

Il m'a raconté que le type lui avait payé un burger.

Sandwich au steak. Hamburger.

Une erreur relativement raisonnable.

Je remis les papiers dans l'enveloppe, rangeai l'enveloppe dans le carton et descendis le tout jusqu'à ma voiture.

Chez Sammie's n'avait pas changé d'un pouce en dix ans, vingt ans... voire pendant la totalité de ses soixante-sept années d'existence, à en juger par les photos en noir et blanc sur les murs.

La déco consistait en quelques tables et chaises en bois bancales tapissées de vinyle jaune déchiré ; un comptoir en Formica ébréché flanqué de tabourets bleus déchirés eux aussi ; des plafonniers en forme d'ovnis. La cuisine consistait, quant à elle, en d'énormes pièces de bœuf filandreuses cuites dans une mare d'huile jusqu'à devenir dures comme des semelles, puis échouées sur des petits pains avant d'être noyées de sauce barbecue.

Une clochette tinta lorsque je poussai la porte, déclenchant un « Yo, bonjour » collectif de la part des cuistots.

À 10 h 45, j'étais leur seul client. Je me hissai sur un tabouret et parcourus le menu sur l'ardoise derrière le bar. Les prix avaient augmenté depuis 1993. Le sandwich double steak avec frites coûtait désormais onze dollars quatre-vingt-quinze. Tout en bas de la liste des desserts, sous les glaces à l'italienne et le sempiternel cookie, une inscription en lettres majuscules déclarait FANS DES DODGERS, DEHORS !

« Yo, me lança le type derrière le comptoir.

– Yo, répondis-je. Un cookie, s’il vous plaît. »

Il souleva une cloche en verre. Chaque cookie faisait quinze centimètres de diamètre. Il en prit un à main nue sur le dessus de la pile et le posa dans une assiette.

« Yo, voilà.

– Je pourrais avoir un couteau, s’il vous plaît ?

– Pour quoi faire ?

– Ce truc est énorme. »

Il fronça les sourcils, se tordit le cou pour s’adresser aux cuisiniers.

« Yo ! cria-t-il.

– Yo ! crièrent les cuistots.

– Yo, monsieur veut manger son cookie avec un couteau. »

Les cuistots poussèrent des huées.

Le serveur se retourna vers moi.

« On mange pas un cookie avec un couteau.

– D’accord, donnez-moi un sandwich. Simple.

– Frites ou beignets d’oignons pour un dollar de plus.

– Ni l’un ni l’autre.

– *Frites* ou *oignons* ?

– Oignons.

– Coleslaw ou haricots rouges ?

– Coleslaw. Et un couteau, s’il vous plaît. »

Il me jeta un regard noir et transmit ma commande. Au bout de quelques secondes, j’entendis le grésillement de la viande sur la plaque de cuisson. Au bout de quelques minutes, j’avais sous les yeux une espèce de pâtée infâme. Le serveur approcha de moi un flacon souple d’une couleur marron peu ragoûtante : de la sauce barbecue en plus, au cas où.

« Si jamais j’ai soif », commentai-je.

Il resta de marbre.

Je le dévisageai avec insistance. Il grommela et se baissa pour attraper un couteau derrière le comptoir, qu’il posa sèchement devant moi.

C’était un gros couteau mastoc, avec un épais manche en plastique noir et une lame dentée d’une dizaine de centimètres. Si les dents étaient quelque peu émoussées, la pointe paraissait encore dangereusement aiguisée. Il fallait bien une telle arme pour venir à bout des sandwiches au steak de chez Sammie’s. Ils ne se laissaient pas

faire comme ça.

« Vous utilisez toujours ces mêmes couteaux ? demandai-je au serveur.

– Hein ?

– Les couteaux. Ce sont les mêmes que, disons, il y a vingt ans ?

– Yo, j'ai l'air de bosser ici depuis vingt piges ?

– Posez-leur la question, dis-je en tendant le doigt en direction de la cuisine.

– Ils en sauront rien.

– Il n'y a pas un responsable dans le coin ?

– Moi. »

J'allais devoir revérifier les photos du dossier mais, de mémoire, ce couteau était la réplique exacte de celui découvert dans une poubelle à l'angle de Dwight et de Telegraph, enroulé dans un sweatshirt gris ensanglanté et fourré dans un sac plastique.

Je sortis mon téléphone pour le photographier.

« Yo, intervint le serveur. Pas de photos. »

Il m'indiqua un panneau sur le mur avec un appareil barré.

Je demandai un doggy bag.

« Yo, z'avez rien mangé.

– Je dois y aller.

– Z'aviez qu'à prendre à emporter. »

Je commençais à en avoir assez. Je plaquai mon insigne sur le bar.

« Yo. Un doggy bag, s'il vous plaît. »

Il s'empressa de transférer le contenu de mon assiette dans une boîte en polystyrène.

« Et je vais avoir besoin de vous emprunter ça un moment, ajoutai-je en brandissant le couteau, que je n'avais pas utilisé.

– Yo », fit-il d'un air hésitant.

Quand on doute, toujours prendre de la hauteur. Je me levai, appuyai les deux mains sur le comptoir et me penchai vers lui.

« OK ?

– OK, chef, dit-il. Sans problème. »

Le commissariat de Berkeley se trouvait à six rues de là. À pied, sur le chemin, j'entamai mon sandwich. Il avait un goût de cuir de bison. Je réussis à en avaler un quart avant de le jeter dans une poubelle.

Je préférerais ne pas entrer dans le bâtiment. Je ne savais pas trop où en étaient les choses avec Schickman ; quel genre d'ennuis je lui avais causés, à quel point il fallait qu'il soit discret. Arrivé à deux cents mètres du commissariat, sur Allston Way, je lui envoyai un texto. Un quart d'heure plus tard, il me rejoignait au petit trot.

« Faut qu'on fasse vite, dit-il. Qu'est-ce qui se passe ? »

Je lui montrai la note de frais, le ticket de caisse, le couteau.

« On se demandait comment Linstad avait réussi à avoir l'empreinte de Triplett sur l'arme du crime, commentai-je. Voilà comment.

– Ça peut vouloir dire le contraire : que Triplett s'est procuré le couteau par lui-même.

– Vous ne trouvez pas ça intéressant ? »

Grand sourire.

« Comme j'ai déjà dit : pas inintéressant.

– Vous avez vu la date sur le ticket ? »

Il le regarda de plus près.

« 31 octobre. »

Je confirmai d'un hochement de tête.

« Le jour du meurtre. Moins de douze heures avant. Vous enveloppez le manche dans quelque chose et hop, vous avez une jolie empreinte toute fraîche. Finalement, rien ne dit que le couteau que vous avez retrouvé soit la véritable arme du crime. Si Linstad n'était pas bête, il a dû s'en débarrasser je ne sais où, loin de tout ça, et placer celui avec l'empreinte bien en évidence. »

Schickman continuait à examiner le ticket.

« Mais pourquoi est-ce qu'il a demandé à se le faire rembourser ? s'étonna-t-il.

– Parce que c’est un grippe-sou minable et qu’il n’a pas pu s’en empêcher. Il voulait récupérer ses vingt dollars.

– Il a laissé un pourboire de soixante-quinze cents sur une addition à dix-neuf dollars.

– Vous pouvez rajouter ça à la liste exponentielle de ses petits défauts. »

Schickman éclata de rire.

« Alors ? insistai-je. Ça ne vous fait pas douter ?

– Vous ne lâchez jamais l’affaire, ma parole ! »

Il me prit le couteau des mains.

« Laissez-le-moi, je vais le comparer à celui qu’on a aux scellés.

– Je ne demande que ça.

– Quoi que je décide de faire – et je n’ai encore rien décidé du tout –, ça doit rester top secret, d’accord ? Au moins en attendant qu’on ait plus d’éléments.

– Compris. Je reprends le boulot demain, de toute façon. »

Il leva le couteau en m’interrogeant du regard.

« Il faut que je vous le rende quand j’ai terminé ?

– Si le cœur vous en dit », rétorquai-je avec un haussement d’épaules.

Au bureau, mes collègues m’accueillirent normalement, en me demandant si j’avais passé de bonnes vacances. Je leur répondis sur le même registre, alors qu’en vérité j’étais à cran ; j’avais l’impression d’avoir sur le front un panneau lumineux où mes secrets s’étaient en toutes lettres. Déjà, est-ce qu’ils savaient pourquoi j’avais été contraint de poser des jours de congé ?

Je m’installai à mon poste en face de Shupfer, qui travaillait avec application, toujours aussi distante.

« Content de te revoir, princesse », dit-elle.

La police de Las Vegas avait répondu à ma demande d’informations concernant l’inconnu du pont de Fruitvale. Il se pouvait qu’ils le connaissent. Ça semblait prometteur.

Le point suivant de mon ordre du jour était de reprendre ma liste de dossiers en cours afin d’actualiser ceux dont les résultats d’autopsies étaient tombés en mon absence.

La vieille dame morte dans sa baignoire : AVC. Rien de louche.

Je cliquai sur ENVOI.

Overdose. Accident de voiture.

ENVOI. ENVOI.

Tout en bas de la liste, un dernier nom : RENNERT, WALTER J.

Sortez-le-vous de la tête.

Le fait de ne pas avoir clôturé ce dossier n'était pas intentionnel. Inconscient, peut-être. J'avais quitté le bureau dans la précipitation la semaine précédente, énervé et pressé de sortir de là avant de dire quelque chose que je regretterais.

Au bout du couloir, la porte de Vitti était entrouverte, accessible à quiconque avait besoin de lui, conformément à ses principes. Nous étions tous amis, ici. C'était mon supérieur, certes, mais il préférerait qu'on le considère comme un père. Ou un oncle, mais pas du genre vicelard.

Il savait que je revenais ce matin-là. Sans doute attendait-il que je bouge mon cul et que j'aille lui présenter mes hommages, le remercier pour les jours de perm, lui confirmer les bienfaits de cette mise au repos forcée.

Non merci.

En milieu d'après-midi, il vint faire un petit tour dans l'open space histoire de rappeler à tout le monde de finaliser ses choix de joueurs avant le coup d'envoi. C'était le dernier match de la saison officielle. Je m'aperçus que je ne m'étais plus occupé de gérer mon équipe depuis plus d'un mois.

En ouvrant la page du site Internet, je constatai que j'avais dégringolé à la cinquième place. Moffett était en tête, suivi par Sully. L'équipe de Vitti était troisième.

« La chute des titans », commenta une voix dans mon dos.

Une main sur mon épaule. Je pris sur moi pour ne pas me dégager d'un mouvement brusque.

« Vous vous rattraperez l'an prochain, coach », ajouta Vitti.

Il s'appuyait sur moi de tout son poids, penché pour regarder mon écran. Je sentais l'odeur de l'after-shave qu'il s'appliquait sur le crâne.

« Je suis encore dans la course, rétorquai-je.

– Mouais, mollement.

– Je veux dire que, mathématiquement, je ne crois pas encore être éliminé. »

J'attendis qu'il me fasse une remarque sur le fait que je n'avais toujours pas clôturé le dossier Rennert, au lieu de quoi il se contenta

de repartir en gloussant.

« L'espoir fait vivre », lança-t-il.

Dehors, sur le parking, je me glissai derrière un pilier en béton : ce qui s'approche le plus d'une cachette pour un homme de mon gabarit. Je m'étais éclipsé sans autre idée en tête que de prendre un peu l'air, mais je me retrouvai à composer le numéro d'Amy.

Juste au moment où ça commençait à sonner, je me souvins qu'elle était censée s'envoler pour la côte Est ce jour-là. Je lui avais déjà laissé deux messages la veille. Un troisième me ferait passer de « déterminé » à « pathétique ». Je m'apprêtais à raccrocher lorsque j'entendis sa voix, lointaine : « Clay ?

– Hé, salut, répondis-je. Tu es où ? À l'aéroport ?

– Non, je suis déjà à New Haven. J'ai pris l'avion ce matin, on a atterri il y a une heure.

– Ah. D'accord. OK. Content que tu sois arrivée saine et sauve.

– C'est pas morbide du tout ! » s'exclama-t-elle en riant.

Je ris aussi.

Nous nous remîmes à parler en même temps : « Écoute... » « Je comptais te... »

« Moi d'abord, dit-elle.

– OK.

– Je voudrais m'excuser pour la réaction que j'ai eue.

– Tu n'as pas à t'excuser.

– Si. J'ai été prise au dépourvu.

– Tu n'es pas la seule.

– Je ne comprenais rien à ce qui se passait.

– Tu veux bien me laisser t'expliquer ?

– Je suis sûre que j'aurai besoin d'une explication à un moment ou un autre. Mais pas maintenant.

– D'accord. J'ai passé une bonne soirée avec toi, malgré ça.

– Moi aussi.

– Mais ?

– Mais rien. C'est juste... Je ne sais pas. Je crois que j'avais peut-être trop d'attentes.

– Hmm.

– Ça ne veut pas dire que je ne me suis pas amusée ou que je n'ai pas envie qu'on remette ça quand on pourra. »

Elle marqua une pause.

« Te voir a fait remonter tous les souvenirs des sentiments que j'avais déjà pour toi à l'époque. »

J'aurais voulu lui dire que c'était pareil de mon côté, que j'avais toujours eu des sentiments pour elle. Mais ça aurait été un mensonge, et elle l'aurait su.

Je lui demandai quand elle serait à nouveau de passage dans le coin.

« Pas avant la fin du semestre. Le plan, c'est de m'enfermer dans ma chambre pour écrire.

– Et pendant les vacances de Pâques ?

– On verra comment j'ai avancé d'ici là. OK ?

– Si c'est le mieux que je puisse obtenir, je prends, dis-je.

– Bonne continuation, Clay.

– Merci. Et bonne année.

– À toi aussi. »

Le jour déclinait. J'aurais dû remonter au bureau, boucler mes dossiers, finir mon boulot. Pourtant je ne bougeai pas. Je songeai à la douzaine de cartons que je n'avais pas encore ouverts au garde-meuble. J'avais prévu d'y retourner en sortant du travail. À présent, je n'étais pas sûr d'en avoir le courage.

Je pensai à Amy, à Tatiana, et je me souvins d'une conversation avec une de mes ex. On s'engueulait, ou plutôt elle m'engueulait, de plus en plus irritée par mon incapacité à me mettre dans le même état qu'elle.

Aie l'air un peu concerné ! hurlait-elle.

Par quoi ? répondis-je.

N'importe.

Nous n'avions pas fait long feu après ça. C'était un schéma familial. Je me laissais gentiment porter jusqu'à ce qu'il ne reste plus que ça : de la gentillesse.

Je rappelai Amy.

« Oui ? fit-elle.

– J'ai envie de te voir, dis-je.

– Ah. Eh ben...

– Attends, la coupai-je. Laisse-moi parler. Tu m'as dit qu'on verrait comment tu aurais avancé et je t'ai répondu que je prendrais ce que je pourrais. Mais ça, c'est la version polie, et c'est des conneries. Ça ne

me va pas, en fait. J'ai envie de te voir, vite, et je ne me contenterai pas de moins que ça. Je sais que c'est nouveau. Je sais qu'on est au tout début. Et je tiens à dire très clairement que je *veux* que ce soit un début. Si tu ne veux pas la même chose, c'est ton droit. Mais je ne compte pas m'excuser de te trouver fantastique, ni de vouloir te revoir, vite, très vite, le plus vite possible. »

Silence.

« Moi aussi, j'ai envie de te voir, dit-elle.

– Parfait. Alors faisons en sorte d'y arriver. Je peux venir jusqu'à toi, ou toi jusqu'à moi. L'un ou l'autre. Peut-être qu'on devra attendre une semaine ou deux mois, ou peut-être que tu ne pourras vraiment pas te libérer avant la fin du semestre, ce qui serait super chiant. Mais en tout cas, sache que je n'ai pas l'intention de laisser tomber. »

Un temps. Puis je l'entendis rire doucement.

« Quoi ? demandai-je en souriant.

– Toi.

– Quoi moi ?

– Tu as changé.

– J'espère bien. »

Le dimanche matin, je reçus un coup de fil d'une certaine Ivory Richards, fille de l'inconnu de Fruitvale, désormais formellement identifié grâce à son dossier dentaire comme Henry Richards, cinquante-huit ans, ancien résident de Las Vegas porté disparu depuis le mois d'avril.

« Je voulais vous remercier pour ce que vous avez fait, dit-elle. D'avoir pris le temps de me retrouver.

– Mais je vous en prie.

– Ça ne l'a pas fait revenir, mais au moins maintenant je sais où il est.

– J'espère que ça vous apportera un peu de réconfort.

– Il parlait toujours de partir en Californie, poursuivit-elle. Il voulait prendre sa retraite, aller vivre au bord de la mer. Trop chaud ici. Dès qu'il aurait un peu d'argent de côté, c'est ce qu'il comptait faire. Mais il a perdu sa maison quand la bulle a éclaté. Je lui ai dit qu'il pouvait venir habiter chez moi. "Juste le temps de rebondir", je lui ai dit. Mais il ne voulait pas, il avait trop d'orgueil.

– Oui, fis-je, histoire qu'elle sache que je l'écoutais toujours.

– Quand il a disparu, j'ai pensé qu'il était parti là-bas. C'est ce que je me suis dit. Je ne savais pas qu'il avait des soucis. Je ne savais pas que ça s'était aggravé à ce point, il me l'a caché. J'ai demandé à la police de voir les photos. Ils m'ont répondu qu'il ne valait mieux pas. Depuis, je n'arrête pas d'y penser. Dans ma tête... »

Sa voix dérailla.

« Dans ma tête, j'imagine des choses tellement horribles. »

Elle pleurait.

« Je vous en supplie, dites-moi que ce n'était pas aussi terrible que ça. »

Le hurlement de l'autoroute juste au-dessus ; un corps incapable de retenir sa propre peau.

« Non, pas si terrible, dis-je.

– Vous me racontez des histoires. Mais ça ne fait rien. C'est moi qui vous l'ai demandé. Merci. »

La dernière douzaine de cartons au garde-meuble ne contenait rien qui puisse me mettre sur la piste de Julian Triplett. Je refermai le box et rentrai chez moi.

Sans être sûr que j'allais devoir passer ce coup de fil, j'avais préféré attendre. À présent, je ne pensais plus avoir le choix.

« Salut, dit Tatiana.

– Salut. »

Silence.

« Tu as deux minutes ? demandai-je.

– Ouais.

– J'ai fini d'éplucher les cartons.

– Ça a donné quelque chose ?

– Plus ou moins. Je peux te poser une question : les trois derniers, que tu as laissés chez ton père ?

– Tu voudrais les regarder, devina-t-elle.

– Si c'est possible.

– J'allais finir par m'en occuper, de toute façon. Mais chaque fois que je m'en approche, j'ai les yeux qui triplent de volume.

– Je comprends. Du coup, qu'est-ce que tu proposes ?

– Je ne suis pas là pour t'ouvrir la maison.

– Plus tard dans la semaine, alors.

– Non, je veux dire, je ne suis *vraiment* pas là. »

Elle semblait sur la défensive.

« D'accord, dis-je.

– Je peux t'envoyer la clé par la poste, si tu veux, offrit-elle d'un ton plus conciliant.

– Si ça ne t'ennuie pas. »

Si ceci, si cela. Que de précautions oratoires !

« Tu auras aussi besoin du code de l'alarme, ajouta-t-elle.

– Oui, s'il te plaît. »

Elle me le dicta : 9-7-7-8. Je repensai au moment où j'essayais désespérément de déverrouiller l'iPhone de Rennert. Je n'arrivais pas

à me souvenir si ça faisait partie des combinaisons qu'elle m'avait suggérées. Ça aurait sans doute valu la peine de la tenter. Je lui demandai à quoi elle correspondait.

« Je n'en sais rien, à vrai dire. »

Elle paraissait contrariée de devoir l'admettre.

« Merci, fis-je. Je vais essayer de ne plus te déranger.

– Clay ? Tu me tiendras au courant de ce que tu trouves ?

– Seulement si tu me le demandes. Tu es sûre que c'est ce que tu veux ? »

Long silence.

« Mon père était visiblement convaincu de ce qu'il faisait. J'ignore ses raisons, mais je lui fais confiance. C'était quelqu'un de bien. »

Elle attendait une réponse.

« D'après ce que j'ai pu voir, dis-je, c'est aussi l'impression que j'ai.

– Les gens ne s'en rendent pas compte. Ils ne l'ont jamais compris. Ils savent une chose de lui et ils croient tout savoir. Mais ce n'est pas aussi simple.

– Personne n'est jamais simple », acquiesçai-je.

Je fus pris d'une envie soudaine de lui demander quand elle rentrait.

« Je te mets la clé au courrier demain, déclara-t-elle.

– Merci.

– Fais attention à toi, Clay. »

La clé arriva quatre jours plus tard, postée depuis Portland.

J'en riais encore en montant dans ma voiture et en roulant jusqu'à Berkeley.

Trois cartons, spongieux et piqués de moisissure, coincés tout au fond de la cave, bloqués derrière des étagères.

On avait dû lutter pour les sortir de là, ce qui signifiait que Rennert avait dû lutter pour les y mettre. Une précaution.

Ces quelques mois au sec dans l'entrée de service ne leur avaient pas fait de mal : ils n'empestaient plus autant qu'avant. Les taches noires s'étaient atténuées en un gris verdâtre, lâchant un résidu poudreux qui me resta sur les mains alors que je soulevais le rabat du carton numéro un.

Il était au quart plein, son contenu pas suffisamment épais pour

avoir échappé aux inondations. Apparemment, c'était une sorte de manuscrit. Les quelques pages du dessus étaient lisibles, mais à peine : l'eau les avait fait se friper et se racornir, l'encre de l'imprimante avait bavé, ne permettant d'en déchiffrer que quelques bribes.

jamais rencontré J avant

processus de réinsertion

coïncidait avec mes propres intérêts en tant que psychologue arrogance, ce qui m'a empêché

une explication alternative s'est présentée

Au-delà de la page cinq, les feuilles s'étaient désagrégées et amalgamées en une seule brique moisie, comme du grossier papier mâché. Ma tentative pour les séparer ne fit qu'aggraver les dégâts.

Le deuxième carton était dans un état un peu moins critique. Les feuilles avaient été pliées et dépliées, ce qui leur donnait un peu d'air et leur avait évité de trop se tasser. Tout le haut de la pile, les soixante ou soixante-dix premières pages, était ainsi intact.

Des lettres, rédigées d'une écriture dense et uniforme.

cher monsieur rennert merci d'être venu me voir

Lydia Delavigne avait eu un commentaire désobligeant sur la syntaxe et l'orthographe de Triplett. Vu ses difficultés d'apprentissage et le fait qu'il avait arrêté l'école en seconde, je trouvais qu'il ne s'en sortait pas si mal.

Son écriture soignée me parut particulièrement cohérente avec le reste.

De grosses mains capables d'un travail délicat.

Aucune lettre n'était datée, et la plupart étaient très courtes, une ou deux lignes sur un choix de sujets prosaïques assez limité : la météo, la nourriture, des maux de ventre qui ne semblaient pas passer.

L'unique émotion que Triplett exprimait jamais était sa gratitude pour les visites de Rennert ; une gratitude simple, rituelle, le genre que formule un enfant quand on l'y encourage.

Le crime, la victime, Nicholas Linstad : rien de tout ça n'était évoqué.

Il aurait été facile d'y voir un manque d'empathie. Un psychopathe dysfonctionnel, incapable de se représenter les conséquences de ses actes et de s'en préoccuper.

Mais j'en retirais un message différent. J'entendais à travers ces mots un esprit déboussolé, étouffé d'angoisse et de solitude, tentant

désespérément de se raccrocher à n'importe quoi de concret.

Deux tartines grillées au « petit déjeuné » un jour ; trois le lendemain.

Sa façon de marquer le temps, comme des encoches sur le mur d'une cellule.

Le volume de leur correspondance suggérait à lui seul l'intensité du lien entre Walter Rennert et ce garçon qu'il avait contribué à faire incarcérer. Écrire devait représenter un sacré défi pour Triplett.

Pourtant il avait persisté, cherchant à communiquer, puisant du réconfort dans la répétition.

Il racontait sa vie au Dr Rennert. À qui d'autre aurait-il pu la raconter ?

Je passai au troisième et dernier carton.

Sur le dessus de la pile se trouvait une liasse d'articles de journaux jaunis, mouchetés d'humidité. Le meurtre ; le procès. Je les parcourus rapidement. Rien que je ne savais déjà.

Pour finir, deux sacs en plastique qui s'entrechoquèrent quand je les sortis. Je dénouai les poignées et découvris un fatras de microcassettes dont les boîtes étaient datées au stylo bleu ou noir.

Je ramassai les deux sacs ainsi que les quelques lettres rescapées.

En m'arrêtant dans le hall pour réactiver l'alarme, je jetai un coup d'œil à l'endroit du carrelage où j'avais examiné le corps sans vie de Rennert. Encore une petite parcelle de mon monde entachée par la mort, une ombre invisible à presque tout le monde à part moi.

Le vendeur de chez RadioShack voulut me décourager d'acheter un dictaphone.

« On n'en fabrique même plus, me dit-il.

– Votre site Internet indique que vous en avez un en stock », rétorquai-je.

Il s'éloigna en traînant les pieds et revint quelques instants plus tard avec un étui en plastique rayé. Il l'examina un moment.

« Deux cent quatre-vingt-quatre dollars soixante-neuf, annonça-t-il.

– Ce n'est pas possible.

– C'est ce que je vous dis ! Ces trucs-là ne se font plus. Achetez-vous un enregistreur numérique, y en a à quarante dollars. »

Je n'étais même pas sûr que les cassettes seraient lisibles ; l'eau avait pu les endommager. Mais les sacs en plastique me laissaient un

espoir.

« Vous remboursez si ça ne va pas ? demandai-je.

– Sous trois mois. »

Je lui tendis ma carte de crédit.

« Avec le ticket, s'il vous plaît. »

De retour chez moi, je mis en marche la cafetière avant de m'installer à la table de la cuisine avec un carnet, un stylo et mon tout nouveau dictaphone semi-vintage hors de prix.

Je commençai par classer les cassettes dans l'ordre chronologique. La plus ancienne datait de mars 2006, peu de temps après que Julian Triplett avait disparu dans la nature. Il y en avait cinquante-sept au total, en moyenne une par mois. Mais pas toujours à intervalle régulier : les premières étaient espacées d'environ une semaine, puis d'un mois, puis de deux.

Sept mois séparaient l'avant-dernière de la toute dernière, en janvier 2011.

J'insérai la première cassette dans l'appareil et la rembobinai au début.

Je m'attendais à quelque chose dans le genre d'une lettre audio, des nouvelles bredouillées à la va-vite par Triplett pour rassurer Rennert. Aussi fus-je surpris d'entendre une voix de femme, claire comme de l'eau de roche.

Bien, Julian. Avant de commencer, je voulais m'assurer que tu étais bien installé.

La réponse se fit attendre.

Hun-hun.

C'était la première fois que j'entendais Triplett parler. Il avait une voix grave, tellement sourde qu'on aurait pu croire à une distorsion dans l'enregistrement. Comme s'il était caché sous des couvertures.

Tu te plais dans ton nouvel endroit ? demandait la femme.

Ça va.

OK. OK, parfait. Bien. J'ai parlé de ton traitement avec le Dr Rennert. Tu te rappelles que je t'ai dit que je ne pouvais pas faire ça pour toi, te donner des ordonnances ? Avec le Dr Rennert, nous nous sommes mis d'accord pour qu'il continue à s'en charger, comme c'était le cas jusqu'à maintenant. Je ferai le point avec lui régulièrement. Mais si tu te retrouves à court, ou que tu as un problème et que tu as l'impression que ça ne va

pas, il ne faut pas hésiter à venir m'en parler et je verrai comment je peux t'aider. C'est pour ça que je suis là. OK ?

OK.

OK, répéta-t-elle. Super.

Silence ; chuintement.

Comment tu te sens, ces derniers temps ? reprit-elle.

Ça va.

Je sais que tu as eu pas mal de changements. Pas de réponse. Tu as envie d'en parler ?

D'accord.

Le silence d'après se prolongea si longtemps que je commençai à croire que la cassette était finie.

Et tes symptômes ? Tu entends toujours des voix ?

Non.

La conversation durait encore vingt-cinq minutes, dont la majeure partie de blancs. La thérapeute le relançait gentiment, Triplett marmonnait *oui, non* ou *peut-être*.

Je suis très contente qu'on puisse discuter ensemble, Julian. J'ai vraiment hâte de mieux te connaître.

Pas de réponse.

Le chuintement se tut.

J'attrapai la cassette suivante.

Comme dans ses lettres à Rennert, la façon dont s'exprimait Triplett à l'oral donnait une impression initiale assez troublante. Il pouvait rester sans rien dire pendant de longs moments inconfortables, ignorant – ou semblant ignorer – des questions qui auraient provoqué une réaction émotionnelle chez la plupart des gens. Je l'imaginais assis, occupant une énorme quantité d'espace, tel un volcan endormi. Je voyais bien l'effet qu'il avait dû produire au tribunal.

La thérapeute ne s'impatiait jamais, construisant peu à peu une bonne entente entre eux au fil des séances. Si Triplett n'était jamais loquace, ses réponses devenaient un poil plus développées, son attitude moins fébrile. Sur la cassette numéro huit, il mentionnait un petit boulot. Il avait été embauché comme ouvrier dans un atelier, quelque chose comme ça.

Au cours de la séance suivante, la thérapeute lui demandait des

nouvelles de son travail.

Ça ne me plaît pas, répondait Triplett.

Qu'est-ce qui ne te plaît pas ?

Il pense que je suis débile.

Il te l'a dit ?

Non.

Alors qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Il me laisse toucher à rien.

Quoi par exemple ? Les outils ?

J'ai voulu utiliser la scie à ruban. Il a dit que je saurais pas m'en servir.

Alors qu'en fait, tu sais.

Ouais.

Tu pourrais essayer de le lui expliquer. Pause. Pourquoi tu fais non de la tête ?

Il m'écouterà pas.

Tu ne peux pas le savoir avant d'avoir essayé.

Comme leur relation devenait plus intime, je commençai à culpabiliser ; j'avais l'impression d'écouter aux portes. Mais pas au point de m'interrompre.

Extrait de la cassette numéro onze : *Joyeux anniversaire, Julian. C'est demain, non ?*

Ouais.

Tu comptes faire quelque chose pour fêter ça ?

Je sais pas.

Et l'ami dont tu m'as parlé ? Au travail ?

Vous voulez dire Wayne ?

Oui, c'est ça. Tu pourrais l'inviter à faire quelque chose avec toi.

Je sais pas.

Vous avez l'air de bien vous entendre, non ? Il n'y a pas quelque chose que vous aimez faire tous les deux ?

Il a envie d'aller voir le dernier X-Men.

Et toi, ça te plairait ?

Silence.

Il a une copine, dit Triplett.

OK, très bien, mais s'il a envie d'aller au cinéma avec toi, je suis sûre qu'elle n'y verra pas d'inconvénient.

Je sais pas.

Bon. En tout cas, quoi que tu décides de faire, j'espère que tu passeras une belle journée.

Je ramassai la boîte de la cassette. Datée du 8 juillet 2006.

L'anniversaire de Triplett était le lendemain, le 9. Il avait quelques années de plus que moi. Né en 1978.

9-7-78.

Le code de l'alarme chez Rennert.

À minuit, j'avais écouté environ six heures de bande et je ne savais toujours pas comment s'appelait la thérapeute. Triplett ne s'adressait jamais à elle par son nom, et les enregistrements prenaient toujours la conversation en cours, comme si elle avait volontairement laissé passer les salutations avant d'enclencher le dictaphone.

Puis, vers le milieu de la treizième cassette :

Docteur Weatherfeld ?

Oui, Julian ?

Quand...

Je revins en arrière pour être sûr d'avoir bien entendu.

Docteur Weatherfeld ?

J'appuyai sur STOP, ouvris mon ordinateur portable.

Il n'y avait aucun professionnel de santé mentale de ce nom dans la région de San Francisco.

Je trouvai cependant une Karen Weatherfeld un peu plus loin.

À PROPOS DE MOI

Assistante sociale diplômée, je propose des thérapies individuelles ou en groupe pour des adultes confrontés à toutes sortes de défis, dont la dépression, les troubles bipolaires et la schizophrénie.

Elle avait un cabinet à Truckee. À environ vingt minutes de route au nord du lac Tahoe.

Je choisis de rester concis et informel dans le mail que je lui adressai, lui demandant simplement de me rappeler en me présentant comme de la police mais sans mentionner ni Rennert ni Triplett.

Quelques secondes après, je reçus une réponse automatique.

Merci pour votre message. Je suis absente jusqu'au 13 janvier. D'ici là, je consulterai assez peu mes mails. Si vous avez un problème urgent de santé mentale, merci de contacter le Centre de crise du comté du Nevada au...

Au cours de la semaine suivante, j'appelai un par un tous les menuisiers et les ébénistes de la zone entre Truckee et Tahoe. Il y en avait beaucoup ; le bâtiment semblait être une des principales activités de la région. Il fallait bien construire toutes ces maisons de vacances, ou les rénover.

Aucune des personnes que j'eus au bout du fil ne connaissait Julian, et encore moins ne se souvenait de l'avoir employé.

Le jour du retour de Karen Weatherfeld, je lui écrivis un nouveau mail de relance. Pas de réponse. Je lui en envoyai un troisième ; même chose. Je tentai de l'appeler. De la rappeler.

Le samedi, nous dûmes intervenir sur un homicide à Oakland, des types qui s'étaient engueulés pour une histoire de dette, la victime qui avait déblatéré sur la petite copine du tireur. Assis sur le pare-chocs du fourgon en attendant que Shupfer en finisse avec les flics, je faisais glisser un doigt sur l'écran de mon téléphone pour actualiser ma boîte mail, encore et encore.

Rien.

Je décidai de laisser à Karen Weatherfeld jusqu'à la fin du week-end. Le dimanche soir, ma patience avait atteint ses limites. J'avais devant moi quarante-huit heures de temps libre et je comptais bien les utiliser. Je consultai la météo et les conditions de circulation, fourrai quelques affaires dans un sac et programmai mon réveil pour 4 heures du matin.

Il faisait encore nuit quand j'atteignis Sacramento et que je m'arrêtai dans un supermarché Walmart afin d'acheter des chaînes pour mes pneus. Les rues de la ville étaient mouillées, et au bout d'une heure de plus sur la I-80 de la neige commença à apparaître sur le bas-côté, d'abord quelques lambeaux épars, qui s'épaissirent à mesure que la route s'élevait en altitude.

Je n'avais jamais vraiment passé de temps dans la Sierra Nevada. Pour des raisons évidentes, je ne skie pas. Dopé au café, je regardais défiler un paysage surréaliste – d'une beauté hallucinante de loin, d'une dureté terrifiante de près – avec un pincement désagréable au cœur.

Un panorama lunaire, de colossales lames de granit. Les restes calcinés et démembrés de feux de forêt ; d'austères attroupements de pins. Une lumière cuivrée suintait aux flancs des montagnes, tel le sang d'une créature géante qui se serait empalée et débattue sur les sommets déchiquetés.

Les noms sur les panneaux paraissaient étranges et troublants. Rawhide, Secret Town, Red Dog, You Bet. Au niveau de l'embranchement pour Emigrant Gap, la police de la route avait dressé un barrage de contrôle des chaînes à neige. De jeunes gars malins accroupis en parka sur l'accotement proposaient leur aide pour l'installation en échange d'un billet de vingt dollars. J'en recrutai un et nous nous agenouillâmes tous les deux sur l'asphalte gluant de gros sel ; je sentais les cailloux me rentrer dans la peau à travers le tissu de mon jean.

Je repris la route en direction du lac Donner, du col Donner, du parc d'État Donner Memorial. Si je pouvais compatir à la détresse de gens contraints de manger leurs morts, la décision de nommer tous les

sites naturels du coin en leur mémoire me paraissait macabre².

Il y avait même un golf Donner. Je n'ose imaginer le menu du club-house.

La petite ville de Truckee se réveillait dans le silence feutré de la neige de la nuit. Le long de l'artère principale, les gens débayaient les trottoirs à la pelle afin de permettre l'accès aux cafés et magasins de souvenirs, loueurs de matériel de ski et autres boutiques à l'élégance rustique ; autant de commerces destinés aux touristes, retombées des stations disséminées plus au sud et à l'ouest.

Il restait quelques traces d'un passé plus ancien et plus âpre. Je m'arrêtai dans un de ces établissements – bardeaux pourris, néon grésillant – pour faire le plein d'essence. Un certificat attestait que la cafétéria avait reçu le prix du MEILLEUR PETIT-DÉJEUNER DE TRUCKEE en 1994. En l'honneur de cet exploit, les toilettes n'avaient pas été nettoyées depuis.

Le cabinet de Karen Weatherfeld se trouvait en périphérie de la ville, au-delà de l'aéroport municipal, où la végétation de montagne cédait la place à une plate étendue de broussailles monotones. Je me garai à l'arrière d'un terne complexe commercial qui abritait plusieurs autres praticiens en santé mentale ainsi qu'un dentiste cosmétique, un snack-bar, un grand magasin de peinture et un club de fitness. Seul ce dernier était déjà ouvert, les vibrations de ses basses électroniques résonnant dans tout le parking. Que l'on puisse mener des séances de psychothérapie au milieu de ce vacarme me semblait un mystère. J'espérais pour le Dr Weatherfeld qu'elle avait signé un bail ultra avantageux, ou bien ultra court.

Elle recevait à partir de 10 heures. À 9 h 45, une Jeep Cherokee vert sapin s'arrêta sur le parking. La conductrice était une grande et jolie rousse d'environ cinquante-cinq ans, vêtue d'une doudoune brillante, d'une écharpe émeraude et d'un jean rentré dans des bottes de cow-boy. Je la reconnus d'après la photo sur son site Internet.

Trousseau de clés à la main, elle se dirigea vers l'escalier extérieur.

Je signalai ma présence à dix mètres de distance, afin de ne pas lui faire peur.

« Madame Weatherfeld ? »

Elle pivota vers moi.

« Oui ? »

– Clay Edison, annonçai-je en me rapprochant, mon insigne bien en vue. J’ai essayé de vous joindre. »

Elle cligna plusieurs fois des yeux.

« Vous permettez ? demanda-t-elle en tendant la main pour que je lui donne mon insigne, ce que je fis.

– Je ne sais pas si vous avez eu mes mails. »

Elle examina ma photo plus longtemps que nécessaire.

« Que puis-je faire pour vous ? finit-elle par dire.

– On ne pourrait pas entrer ? Discuter un moment ?

– J’ai un patient à 10 heures.

– Je peux revenir plus tard. »

Elle me rendit l’insigne.

« Vous ne voulez pas me dire de quoi il s’agit ?

– Il vaudrait mieux que j’aie le temps de vous expliquer en détail. Surtout, en attendant, ne vous inquiétez pas. C’est juste une affaire de routine.

– Vous entendre dire ça m’inquiète énormément, au contraire.

– Midi, ça vous irait ? »

Un temps.

« Je prends ma pause à midi et demi. Retrouvez-moi ici. »

Elle commença à monter les marches, et se retourna pour me lancer par-dessus son épaule : « Par souci de confidentialité pour mes patients, je vous saurais gré de partir dès maintenant. »

La résidence secondaire de Walter Rennert se trouvait sur la rive nord-ouest du lac. En descendant le chemin d’accès privé, je compris pourquoi Tatiana venait là quand elle voulait se retirer du monde. C’était un endroit isolé et tranquille ; les arbres étaient majestueux, le givre scintillait sur l’eau et la terre sentait partout la fraîcheur et la renaissance.

La maison elle-même était moins grande que je ne me l’étais représentée, un vrai petit cottage douillet, des murs en rondins et un tuyau de poêle noir qui dépassait du toit. Je fis le tour de la propriété, de la neige jusqu’aux chevilles, en imaginant Tatiana et ses frères courir dans les bois et se poursuivre pour se fourrer des boules dans le col.

La plupart des volets étaient restés ouverts, si bien que je pus promener ma torche à travers les vitres. Je ne sais pas bien ce que

j'espérais découvrir à l'intérieur ; Triplett en personne, peut-être, sortant timidement la tête de sous un tapis ? Je trouvais assez drôle de l'imaginer, avec son corps de géant, vivre caché sous les pieds de Tatiana pendant des semaines d'affilée.

Mais je ne vis qu'un gentil désordre. Après le cambriolage, elle était partie précipitamment pour rentrer à Berkeley, sans avoir le temps de faire le ménage ni de préparer la maison pour l'hiver. Le range-bûches sous l'auvent n'avait pas été regarni. Elle n'avait pas réussi à vendre tous les meubles. Le salon avait été débarrassé, mais dans la cuisine je repérai un cendrier qui débordait sur la table du petit-déjeuner. La table n'avait rien de spécial. En revanche, les chaises qui l'entouraient formaient un ensemble. Il y en avait quatre, magnifiquement sculptées.

En pénétrant dans la salle d'attente de Karen Weatherfeld, j'accrochai mon manteau à côté du sien et appuyai sur le bouton pour la prévenir de mon arrivée.

La porte intérieure s'ouvrit en grand et elle me fit entrer dans un cabinet bien chauffé, peint dans des tons neutres, un tapis de jute au sol et des étagères le long des murs. Une fois la porte refermée, le boum-boum du club de gym n'était plus qu'une légère pulsation, qui rappelait un battement de cœur.

Des diplômes encadrés : licence de sociologie à l'université de l'Arizona, master d'assistance sociale à Berkeley.

« Je vous en prie », dit-elle en me désignant le canapé.

Des chevaux galopaient sur son chemisier bleu marine. Elle s'assit derrière son bureau, ouvrit un sac isotherme en toile et se mit à en sortir de mignons petits bocaux de légumes et de graines.

« Ça ne vous ennue pas si je mange ?

– Pas du tout.

– J'ai bien reçu vos mails. »

Elle secoua un pot de sauce vinaigrette et en versa trois gouttes sur des concombres en tranches.

« Je ne pouvais pas savoir s'ils étaient authentiques », ajouta-t-elle.

Excuse crédible. Je lui avais écrit de mon adresse personnelle plutôt que de mon mail pro ; je m'étais présenté comme étant de la police, mais sans préciser de quel comté. Je ne pouvais pas risquer qu'elle appelle au bureau pour vérifier.

Je l'assurai de nouveau de ma bonne foi.

« Je vous crois, dit-elle en mélangeant sa salade. Ça fait loin, pour une affaire de routine.

– La route est jolie. »

Elle laissa échapper un petit rire.

« Par ce temps ?

– J'ai besoin de faire passer un message à Julian Triplett », annonçai-je.

Un léger tressaillement sur son visage. Elle reposa sa fourchette pour attraper sa bouteille d'eau.

« Vous comprenez bien, cher monsieur, que nous ne pouvons pas avoir cette conversation. Toute réponse que je vous donnerais constituerait une violation déontologique.

– Je ne vous demande pas de me révéler quoi que ce soit. Je vous demande de transmettre un message. »

Elle secoua la tête.

« C'est un non ? dis-je.

– Ce n'est ni un oui ni un non. Je vous le répète, je ne peux rien vous dire.

– Vous êtes au courant que Walter Rennert est décédé ? »

Elle blêmit, et sa bouche s'ouvrit involontairement.

« Quand ? demanda-t-elle.

– En septembre.

– Comment ?

– Le cœur », répondis-je.

Elle ferma les yeux.

« Mon Dieu... »

Elle avait l'air d'accuser le coup.

« Je suis désolé de vous l'apprendre comme ça, repris-je.

– Non, non, fit-elle en secouant la tête. Je préfère le savoir.

– Vous étiez souvent en contact ?

– Une ou deux fois par an, dit-elle, les yeux toujours clos. En général, par téléphone.

– Vous ne le voyiez pas quand il venait ici ?

– Non, nous... Non.

– Vous l'avez connu à Berkeley, c'est ça ?

– Oui.

– Vous avez travaillé ensemble ? »

Elle s'éclaircit la voix, se ressaisit.

« Nous étions amis. »

Les mots de Lydia Delavigne me revinrent en mémoire.

Walter n'était pas parfait.

Vous attendez que je croie qu'il n'est pas allé chercher sa part de réconfort entre les bras d'autres femmes ?

« J'ai retrouvé les cassettes que vous enregistriez pour lui, déclarai-je. De vos séances avec Julian. J'en ai écouté une partie. Pas tout. Je me suis arrêté quand j'ai eu votre nom. »

Karen Weatherfeld resta muette. Son déjeuner ne semblait plus l'intéresser.

« Donc, Walter vous appelle, il vous dit : "J'ai ce gosse, il a des ennuis et j'ai besoin de le mettre au vert quelque temps." Il vous demande de garder un œil sur lui. J'ai bon, jusque-là ? »

Elle baissa les yeux.

« Vous avez dû être surprise quand il a débarqué avec Triplett. Sauf si vous étiez déjà au courant de leur relation. »

Pas de réponse.

« Les cassettes s'interrompent il y a environ six ans. Vous avez continué à voir Julian depuis ? »

Pas de réponse.

« Vous êtes tiraillée entre plusieurs injonctions contradictoires, je le comprends, dis-je. Mais n'oublions pas quel était le but de cet arrangement, au départ : aider Julian. »

Elle ramassa sa fourchette et enfourna une bouchée de quinoa.

« Je ne suis pas là pour lui causer des problèmes, poursuivis-je. Au contraire. Je sais qu'il n'a pas tué Donna Zhao. Dites-le-lui, s'il vous plaît. »

Elle mâchait, mâchait.

« Sa sœur, Kara, se fait du souci pour lui. Sa mère aussi. Son pasteur. Ellis Fletcher. Les gens ne l'ont pas oublié. Ils attendent de ses nouvelles. »

Je sortis une carte de visite, barrai le téléphone du bureau et notai mon numéro de portable au dos.

« Je ne suis pas là pour longtemps. Je dois rentrer demain après-midi. J'espérais pouvoir lui parler avant. »

Je fis glisser la carte sur la table.

Elle n'y toucha pas.

Je plongeai de nouveau la main dans ma poche, en sortis un flacon de médicaments ambré, le lui montrai.

« J'ai là trente jours de Risperdal. Julian a essayé de venir le récupérer il y a deux mois. Je ne sais pas dans quel état il est maintenant, mais à l'époque il était suffisamment désespéré pour s'introduire par effraction chez Walter. Il a de la chance de ne pas s'être fait arrêter. »

Je posai le flacon sur la table, par-dessus ma carte de visite.

« Au minimum, je voudrais qu'il sache que quelqu'un le croit. »

Je me levai.

« *Moi*, je le crois, ajoutai-je. Dites-le-lui, s'il vous plaît. »

Je remontai en voiture, roulai cent mètres vers le sud avant de faire demi-tour et de me garer sur le bord de la route. De là, je voyais parfaitement tous les véhicules qui entraient ou sortaient du parking. Ce qui signifiait qu'eux me voyaient aussi.

Je fis basculer le dossier de mon siège le plus en arrière possible sans perdre mon angle de vue.

J'allumai la radio.

Grignotai des lanières de viande séchée et un muffin achetés à la station-service.

Chutes de neige intermittentes.

Je supposais qu'elle ne repartirait pas avant la fin de la journée.

Presque.

À 16 h 15, la Jeep quitta le parking et prit la route vers le nord, dans la direction opposée à la mienne.

Je démarrai aussitôt.

1. Traduits littéralement, ces noms de villes signifient, dans l'ordre : « cuir brut », « ville secrète », « chien rouge », « tu m'étonnes ».

2. L'expédition Donner est le nom donné à un groupe de quatre-vingt-sept pionniers américains qui, en route pour la Californie, se retrouvèrent bloqués par la neige dans la Sierra Nevada au cours de l'hiver 1846-1847. Certains des quarante-huit survivants avaient eu recours au cannibalisme.

Les routes étaient verglacées, et quasiment tous les véhicules en circulation étaient des SUV, ce qui ajoutait à la difficulté de ne pas perdre la Jeep de vue. À cette heure, avec le soleil hivernal déjà bas sur l'horizon, le contre-jour me conféra un léger avantage lorsqu'elle s'engouffra sur l'autoroute plein est.

En restant à une certaine distance derrière elle, j'ouvris le GPS de mon téléphone et nous localisai afin d'essayer de comprendre où elle allait.

Pas chez elle, en tout cas. Je savais où elle habitait, au sud du lac.

Le trafic avait commencé à se densifier bien avant que nous atteignîmes la frontière du Nevada. Je me débattais avec mon portable tout en collant mon nez au pare-brise pour garder un œil sur la Jeep. Sa carrosserie verte était assez repérable au début, mais le crépuscule grandissant réduisait toute couleur autre que le blanc à une teinte générique grisâtre, transpercée par des centaines de feux stop bégayants.

La route sinuait et ondulait, longeant plus ou moins le lit de la rivière Truckee. Des panneaux publicitaires commencèrent à pointer çà et là, tels des rongeurs sortant de terre. Clinquants, criards, basiques, promettant des jackpots en tout genre ; des menus discount ; du sexe discount ; de l'argent facile ; le Salut entre les bras du Seigneur.

Je franchis la crête d'une colline et les lumières de Reno explosèrent en contrebas.

La procession de voitures se serra pour passer le col, progressant à tâtons vers la ville. Puis les deux voies devinrent quatre. J'avais du mal à suivre la trace de la Jeep, que je perdis à plusieurs reprises dans un dédale mouvant de camionnettes. J'accélérais brusquement, pour

m'apercevoir en fait qu'elle était derrière moi. C'était l'heure de pointe. Je conduisais comme un connard.

Mon téléphone vibra dans le porte-gobelet.

Je laissai échapper un grommellement et tendis la main pour couper le son.

L'écran affichait NATE SCHICKMAN.

Je mis le haut-parleur.

« Yo, fis-je, je peux vous rappeler ? Je suis en plein milieu d'un truc.

– Vous pouvez, répondit-il, mais je pense que vous devriez écouter ça. »

La Jeep s'était déportée sur la file de droite, vers l'échangeur de la US-395. J'allumai mon clignotant et me frayai un passage de force.

« Allez-y, dis-je à Schickman.

– J'ai regardé dans la caisse des scellés. Le couteau est identique : même marque, même modèle.

– Excellent !

– Attendez, c'est pas fini. En voyant ça, je me suis dit que j'allais jeter un coup d'œil au reste.

– Et ? demandai-je en m'agrippant impatientement au volant.

– Dans la capuche du sweatshirt... j'ai trouvé des cheveux. De jolis cheveux longs blonds.

– Non ? Dites-moi que ce n'est pas une blague.

– Trois. Avec la racine et tout.

– Putain ! C'est lui. C'est Linstad.

– En tout cas je suis à peu près sûr qu'ils n'appartiennent pas à votre pote Triplett.

– Putain de putain ! »

Schickman riait au bout du fil.

« Ne vous excitez pas trop, dit-il.

– Vous déconnez ou quoi ? Je *suis* excité. Quand est-ce qu'on peut avoir un ADN ?

– Il faut d'abord que ça passe par mon lieutenant. Mais je pense qu'il sera OK. Pendant que j'y suis, j'aimerais bien faire analyser le couteau aussi. Si c'est l'arme du crime – ce qui n'est pas garanti, mais je dis bien “si” –, on pourra peut-être avoir du sang de l'agresseur. Ce qui serait encore mieux.

– Vous pensez que Linstad a pu se couper en la poignardant ?

– Ça arrive tout le temps. Surtout quand la victime se débat. »

Je me remémorai les photos de la scène du crime.

« Elle s'est sérieusement débattue », confirmai-je.

La Jeep prit la bretelle en direction de Susanville. Je la suivis en faisant une queue de poisson à un minivan. Le conducteur écrasa son klaxon.

« Vous êtes où, au fait ? demanda Schickman.

– Je vous le dirai quand je serai arrivé. Hé, mais en tout cas, c'est vraiment génial, putain. Merci.

– Y a pas de quoi. Merci à *vous*. »

Le gros de la circulation bifurqua sur la US-395 sud, vers Reno centre, l'aéroport, Carson City.

Karen Weatherfeld, elle, filait plein nord, vers les collines aux marges de la civilisation.

Je me retrouvai soudain juste derrière elle et dus relâcher un peu l'accélérateur. J'avais toujours mes chaînes, et chaque fois que je dépassais les soixante kilomètres-heure, un cri de protestation guttural s'élevait du châssis. La Jeep n'avait pas ce problème. Elle était équipée de pneus neige. L'écart entre nous se creusa de plus en plus, jusqu'à ce que je ne voie plus que deux points rouges danser au loin.

Nous roulions depuis plus d'une heure et demie. Il faisait nuit noire, à présent. Dans mon rétroviseur, le vif halo des lumières de Reno s'estompait. Les maisons et les commerces commençaient à se raréfier, de grandes zones vides apparaissant sur la carte de mon téléphone.

Sans prévenir, la Jeep quitta brusquement la voie du milieu pour prendre une sortie.

Je me lançai à sa poursuite en poussant un juron.

La bretelle tournait très fort et je fus obligé de freiner violemment. Lorsque je redressai ma trajectoire, je repérai ses feux arrière loin devant. L'autoroute s'était rétrécie à une seule voie non éclairée. J'accélérai, ignorant le raffut, accroché au volant. En me rapprochant, j'aperçus la silhouette carrée de la Jeep juste au moment où elle tournait à gauche en direction de Panther Valley.

Nous repassâmes sous l'autoroute, et sur un kilomètre environ le monde moderne ressurgit sous la forme d'entrepôts de marchandises, d'une aire de camping-cars, de stations-service hors franchise. Mais

l'obscurité ne tarda pas à nous envelopper de nouveau et l'asphalte se mua en gravier. Des éperons rocheux s'élançaient vers le ciel, sous des capitons de nuage qui bâillaient les étoiles et étouffaient la lune.

Nous n'étions que tous les deux sur cette route. Pas d'éclairage public. Si elle était un tant soit peu attentive à son environnement, elle s'apercevrait vite que je la suivais.

Je jetai un coup d'œil à la carte. Le quartier dans lequel nous nous étions engagés était circonscrit et autonome ; toutes les rues se terminaient en cul-de-sac. Il n'y avait qu'une seule issue, la route par laquelle nous étions arrivés. Sauf si elle comptait faire du hors-piste, elle ne pouvait pas aller bien loin.

Je décidai de prendre un risque mesuré : je me garai, coupai mon moteur et la laissai continuer.

La Jeep cahota, tangua, disparut.

J'attendis cinq longues minutes avant de redémarrer et d'avancer tout doucement.

D'après la carte, j'étais sur Moab Lane. La neige s'était agglutinée dans les buissons du désert alentour. En retrait de la route, environ tous les cent mètres, se dressaient de petites maisons en bois, à peine mieux que des mobile homes, qui semblaient avoir été jetées là sans aucun ordre préétabli. Le clair de lune projetait une lueur malingre sur des pelouses miteuses, des tas de bois, des clôtures grillagées à moitié effondrées, des bonbonnes de gaz et toutes sortes de véhicules à divers stades de délabrement. De temps en temps, une boîte aux lettres était plantée dans le sol au bout d'un piquet en bois.

Vers l'extrémité de la route, je tombai sur un genre de domaine privé, bien que loin de pouvoir susciter l'envie de gens comme, par exemple, Olivia Harcourt. À droite de la maison principale se trouvaient deux remises en bois cadénassées. Partout, un bric-à-brac d'objets abandonnés telles des offrandes refusées : des enjoliveurs, un vélo accidenté. Un hamac affaissé. Je distinguais la forme d'une quatrième structure vers le fond de la propriété, dont la plus grande partie était cachée derrière un pick-up orange vieux d'un quart de siècle. Une Camaro noire, guère plus récente, était juchée sur quatre parpaings.

Garée quelques mètres plus loin – comme pour garder ses distances –, la Jeep Cherokee verte de Karen Weatherfeld.

Tous feux éteints.

J'avais une barre de réseau à mon téléphone, mais je n'arrivais pas à rafraîchir les données. Après avoir bien réfléchi, je pris un deuxième risque mesuré.

J'appelai au bureau.

« Bureau du coroner, ici Bagoyo. »

Mon jour de chance. Lindsey Bagoyo était une chic fille.

« Hé, salut, c'est Clay Edison, de l'équipe B.

– Ah, salut Clay. Quoi de neuf ? »

Sa voix était hachée par les coupures de réseau.

« Pas grand-chose, répondis-je. Écoute, je suis parti vérifier un truc, et je capte super mal là où je suis. Tu voudrais bien me rendre un service et chercher une adresse pour moi ?

– Ouais, sans problème. »

Je lui donnai le numéro et la rue, avant d'ajouter : « C'est à Reno.

– Reno, Nevada ?

– Exactement.

– Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

– Longue histoire. Rappelle-moi de te la raconter un jour. »

Je l'entendis taper sur son clavier.

« Je trouve deux noms différents associés à cette adresse, reprit-elle. Arnold Edgar Crahan et Michael Wayne Crahan. »

Et l'ami dont tu m'as parlé ? Au travail ?

Vous voulez dire Wayne ?

« Tu peux regarder si l'un ou l'autre a un casier ? J'ai besoin de savoir à qui j'ai affaire. »

Encore des cliquetis ; un temps.

« Rien chez nous, en tout cas, dit-elle.

– OK, super. Merci.

– Clay ? Tout va bien ?

– Très bien. Je t'expliquerai plus tard. Bonne soirée.

– Toi aussi. »

Je raccrochai avant d'attraper mon gilet pare-balles et mon arme de service.

Un air sec et froid tendait la peau de ma gorge alors que j'approchais du portail et soulevais le loquet.

Il grinça.

Des milliers de chiens se mirent à hurler.

Je me figeai, la main à proximité de mon revolver.

J'entendais les chiens mais je ne les voyais pas. Le vacarme résonnait dans le silence glacé, se fracturant en mille échos : des griffes raclant le bois, un fracas de chaînes métalliques, des corps charnus s'entrechoquant les uns contre les autres. Le tout en provenance des remises sur ma droite.

La lumière s'alluma sous l'auvent de la maison.

La porte s'ouvrit en grand.

Un homme en chemise à carreaux passa la tête dehors. Il balaya la cour de sa torche électrique et atterrit sur moi. Je levai un bras pour me protéger les yeux.

« Monsieur Crahan ?

– C'est qui ?

– Police. Je vais vous montrer mon insigne, OK ?

– Bougez pas. »

Il rentra dans la maison et en ressortit avec une batte de base-ball, ses mocassins crissant sur la neige et les graviers. Proche de la cinquantaine, musclé, il avait la peau blanche, des cheveux châains clairsemés et une cicatrice qui reliait son oreille au coin gauche de sa bouche, où pendait une cigarette allumée.

Il s'arrêta à portée de batte.

« Montrez voir », dit-il.

Je lui tendis mon insigne. Il me l'arracha et retourna vers la maison en courant.

Les chiens continuaient à aboyer, gratter, gémir.

« Vous êtes Wayne ou Arnold ? demandai-je.

– Arnold, c'est mon oncle. »

Il me lança l'insigne.

« Qu'est-ce que vous voulez ? reprit-il.

– J'aimerais discuter avec Julian, s'il vous plaît. »

Pas de réponse.

« Il est dans la maison ? insistai-je.

– Je sais pas de quoi vous parlez.

– Wayne. Soyons sérieux. C'est la Jeep de Karen Weatherfeld, juste là.

– Cette Jeep est à moi.

– Avec une plaque californienne ?

– J'ai vécu en Californie. »

Je jetai un coup d'œil vers la structure derrière le pick-up.

« Il est au fond ? » tentai-je.

Wayne Crahan tira sur sa cigarette.

« C'est quoi le problème ? dit-il.

– Il n'y a pas de problème, je veux juste lui faire un petit coucou. »

Il éclata de rire, recrachant un nuage de fumée. Les chiens étaient toujours hystériques.

« Vous avez ma parole, ajoutai-je.

– Ouais, sauf que je sais pas ce qu'elle vaut, votre parole. »

Il fit tomber sa cendre d'une pichenette.

« Chut ! » lança-t-il en direction des remises.

Les aboiements cessèrent.

« Bien dressés, commentai-je.

– Personne n'a envie d'un pitbull qu'obéit pas aux ordres », rétorqua-t-il.

Il tira la dernière taffe de sa cigarette, lâcha le mégot par terre et l'écrasa du bout du pied.

« Vous m'autorisez à faire un petit tour ? » demandai-je.

Avant qu'il ait pu me répondre, des pas se firent entendre sur le côté de la maison.

Karen Weatherfeld émergea de l'ombre, me vit et s'arrêta net.

J'interrogeai Crahan du regard, il se contenta d'un haussement d'épaules.

« Vous m'avez suivie ? demanda-t-elle.

– Comment va-t-il ? » répliquai-je.

Elle semblait partagée entre l'envie de me hurler dessus et de me remercier. Elle finit par laisser échapper un soupir, se frotter le front et venir nous rejoindre.

« Bof, pas génial, dit-elle.

– Je peux lui parler ?

– Pas ce soir. Il faut d'abord qu'il se repose et que les médicaments agissent.

– Demain, alors.

– On verra comment il va. Je comptais revenir le voir.

– Vous lui avez transmis mon message ?

– Je crois que ça ferait un peu beaucoup pour une seule soirée. »

Elle se tourna vers Crahan.

« Vous garderez un œil sur lui pendant la nuit ?

– Ouais, fit-il.

– Merci. Je regrette que vous ne m’ayez pas prévenue plus tôt. »

Crahan renifla.

« On s’en sort très bien, dit-il.

– Sans doute, mais c’est à ça que je sers.

– Je vous dis que ça va. »

Ils se lancèrent des regards noirs.

« Ce que je ne comprends pas, intervins-je, c’est que ça doit faire deux ou trois mois qu’il n’a plus ses médicaments. Comment est-ce qu’il a tenu tout ce temps-là ?

– On s’est partagé les miens », répondit Crahan.

Nous le dévisageâmes tous les deux.

« Ben quoi ? » fit-il.

Nous convînmes tous de reprendre contact le lendemain matin. Avant de partir, Karen Weatherfeld retourna voir une dernière fois comment allait Julian. J’attendis dans la cour en tapant des mains pour me réchauffer. Crahan s’alluma une nouvelle cigarette et me tendit le paquet.

« Ça va, merci », dis-je.

Il recracha sa fumée.

« Désolé pour le bobard de tout à l’heure, reprit-il.

– Je comprends. C’est votre ami. »

Il opina.

« Ça fait longtemps que vous habitez ensemble ?

– Deux ans. Mon oncle nous fait pas payer de loyer, sauf qu’il prend la moitié de ce qu’on gagne avec les chiens. Un bon chien, ça peut vous faire dans les trois ou quatre cents.

– Vous avez travaillé avec Julian, c’est ça ?

– Pas depuis que je me suis bousillé le dos. Lui, il continue à faire ses trucs. Les outils et lui, c’est une histoire d’amour.

– Je sais, j’ai vu ses productions.

– Ah ouais ? Cool. C’est moi qui l’a aidé à monter son site.

– Son site... Internet ?

– Ouais.

– Julian a un site Internet ?

– Sur Etsy, mec. Les gens sont dingues de ce truc.

– Il fait quoi ? Des chaises ?

– Nan, plus maintenant. On a pas la place pour un atelier, y a juste

un tour, en gros. Il fait des planches à découper, des saladiers. Les petits machins se vendent mieux, et puis c'est plus facile à expédier. Il m'aide aussi avec les chiens. Les chiens l'aiment bien. »

Il toussota.

« Et sinon, pour de vrai, dans quel genre d'emmerdes il s'est encore fourré ?

– Aucune. Je vous ai donné ma parole. »

Il hocha la tête d'un air sceptique.

« Alors c'était quoi, votre message pour lui ?

– Qu'il peut rentrer chez lui en toute sécurité. »

Crahan renifla, tira une taffe de sa cigarette.

« C'est ici, chez lui », rétorqua-t-il.

Je pris une chambre dans un hôtel-casino en plein centre de Reno, cinquante dollars pour une piaule non-fumeur qui puait comme si on avait fait un feu de joie avec des slips cradingues. La fenêtre à guillotine ne se soulevait que de quinze centimètres. Je la laissai entrouverte et montai le radiateur. Les éléments n'auraient qu'à se foutre sur la gueule.

Je passai les deux heures suivantes à errer dans des rues scintillantes de néons en savourant l'anonymat. Je dînai d'un cheeseburger et de frites, en regardant déambuler derrière la vitre embuée du restaurant les chanceux et les malchanceux.

Les mots de Wayne Crahan revenaient en boucle dans ma tête.

C'est ici, chez lui.

Crahan m'avait donné l'adresse de la page de Triplett sur Etsy. Sa boutique en ligne s'appelait Menuiserie des Deux Chiens ; aucun des deux hommes n'y était mentionné par son nom, ce qui expliquait pourquoi elle avait échappé à mes recherches antérieures. Après avoir léché le gras sur mes doigts, je parcourus le catalogue sur l'écran de mon téléphone : gamelles pour chiens et chats, saladiers, nichoirs, dessous de verre, bracelets. Dans l'ensemble, les commentaires étaient plutôt positifs. *Très bel article. Bien fait. Bon rapport qualité-prix.* Quelques personnes se plaignaient du temps de réponse trop long du vendeur ou de son attitude bougonne, ce qui me fit beaucoup rire. Michael Wayne Crahan, charmant visage du service client.

De retour à l'hôtel, je constatai que l'affrontement entre radiateur et fenêtre s'était soldé par un confortable match nul. Je pris une douche pour me rincer de la journée de route et appelai Nate Schickman afin de lui annoncer la nouvelle.

Il me félicita et me demanda si je pensais pouvoir prélever un

échantillon d'ADN sur Triplett.

« Laissez-moi voir d'abord dans quel état d'esprit il est, dis-je. Je ne suis pas sûr que lui fourrer un écouvillon dans la bouche soit le meilleur moyen d'instaurer la confiance.

– Compris, rétorqua-t-il. Sinon, j'ai un peu réfléchi à la suite des événements. Imaginons qu'on réussisse à mettre tout le monde d'accord, que ça se goupille bien, qu'on rassemble assez d'éléments pour prouver que ce n'était pas Triplett. Et après ? Pour faire casser une condamnation...

– C'est une autre histoire.

– Exactement. Alors je me disais... Il y a un groupe à la fac de droit qui travaille sur ce genre de cas. On pourrait leur passer le flambeau.

– Vos chefs seraient OK avec ça ?

– En temps normal, sûrement pas. Mais en ce moment ? Vous savez la merde que c'est. »

Je le savais. La confiance était au plus bas. Même un flic comme moi, largement épargné par la corvée des patrouilles, le percevait. Je repensai à cette femme, à Berkeley, qui m'avait insulté, fait un doigt d'honneur et traité de fasciste. Des deux côtés, tout le monde se sentait exploité, bridé, frustré, terrifié.

« La prof qui gère ce truc, Berkowitz, poursuit Schickman, ce n'est pas comme si on était ses meilleurs copains au monde. Et réciproquement, d'ailleurs. Mais imaginez qu'on lui apporte ça sur un plateau.

– On tisse des liens, dis-je.

– Le commandant Ames est un politicien dans l'âme. Ça lui ferait déjà une bonne raison de nous donner son feu vert.

– Sans compter qu'il se paye Bascombe au passage », renchéris-je. Schickman éclata de rire.

« Ouais, ça aussi, reconnut-il. Alors, vous en dites quoi ?

– Ça me va. »

Puis j'ajoutai, en songeant à Vitti :

« Mais il ne faudra pas que mon nom apparaisse.

– Hors de question, mon vieux. Je ne vais pas m'attribuer le mérite de votre boulot.

– Il en reste encore plein à faire. Je vous rappelle demain, quand j'aurai vu Triplett.

– Amusez-vous bien à Reno. Surtout, gardez la classe ! »

Le prix de ma chambre comprenait le buffet du petit-déjeuner. À 8 heures, Karen Weatherfeld me rejoignit dans la salle de restaurant, sirotant un verre d'eau pendant que je me goinfrais d'œufs brouillés et de toasts.

« Je regrette que Wayne ne m'ait pas prévenue plus tôt, disait-elle. Je ne savais pas que son état s'était détérioré à ce point. »

Elle avait l'air épuisée et inquiète.

« Je suis sûr qu'il aurait fini par vous appeler si c'était devenu urgent. »

Elle secoua la tête, refusant de se trouver des excuses. Puis elle changea d'avis et dit : « Le fait est que Julian s'en est très bien sorti. Aussi bien qu'on peut l'espérer chez quelqu'un atteint de schizophrénie. Du moins si c'est vraiment ce dont il souffre.

– Vous en doutez ?

– Si seulement c'était si clair. »

Je songai à la réponse d'Alex Delaware quand je lui avais demandé quel genre de problème avait Triplett.

Ce serait bien pratique si tout le monde correspondait à un diagnostic. Ou s'il suffisait d'un diagnostic, d'ailleurs.

« Vous avez deux types de symptômes, m'expliqua-t-elle. Positifs, comme la paranoïa ou le fait d'entendre des voix, et négatifs, comme le repli sur soi ou le manque d'affects. Chez Julian, c'est surtout la deuxième catégorie. Il est timide, ça ne fait aucun doute.

– C'est ce qui transparaît sur les cassettes. »

Elle opina.

« On pourrait simplement considérer que c'est un cas extrême de phobie sociale, ou qu'il ne comprend pas les codes sociaux de la même manière que la majorité des gens. Pour moi, il serait plus juste de le ranger sur le spectre de l'autisme. Même si ça ne correspond pas à cent pour cent.

– Mais il entend des voix, dis-je.

– Vous êtes sûr ? »

Je la dévisageai avec surprise.

« Il ne s'en est jamais plaint auprès de moi, reprit-elle. J'ai vu de mes yeux ce que d'autres pourraient considérer comme une preuve irréfutable. Sauf que marmonner dans sa barbe quand on est en

situation de stress n'est pas tout à fait la même chose qu'être hanté par un monologue intérieur qu'on ne parvient jamais à couper. Je ne suis pas psychiatre, certes. Mais, là encore, j'ai l'impression qu'on a un marteau et que, du coup, on voit des clous partout. »

Il a toujours été comme ça. Pas dangereux. Simplement... lui.

C'est Kara Drummond qui m'avait dit ça.

« Sa mère le décrit comme un gamin qui a toujours eu peur de son ombre, ajoutai-je.

– C'est vrai. Il était... il *est* extrêmement angoissé. On peut appeler ça de la paranoïa. La frontière est mince. À sa place, moi aussi je serais devenue paranoïaque, depuis le temps. Vous imaginez ce qu'il a traversé ? »

Assez pour provoquer de faux aveux.

Assez pour se cacher et le rester.

« Alors pourquoi le laisser sous antipsychotiques ? demandai-je.

– Parce qu'il se sent mieux avec, répondit Weatherfeld. Le Risperdal a d'autres effets bénéfiques, notamment sur l'humeur. Le plus important n'est pas tant de comprendre le mécanisme que de savoir que ça marche pour lui.

– Est-ce qu'il voit un psychiatre ? »

Elle secoua la tête.

« Au début, on voulait faire profil bas. Si j'avais remarqué quoi que ce soit d'inquiétant, j'aurais insisté. À vrai dire, plus tard, j'ai essayé de lui prendre un rendez-vous pour un check-up. Les médocs ne sont pas la panacée. Il y a des effets secondaires, et ça peut valoir le coup de réajuster les doses de temps en temps. Mais il a refusé. Il a du mal à faire confiance aux gens.

– Je peux le comprendre.

– Moi aussi. »

Elle marqua une pause avant de reprendre.

« C'était censé être temporaire.

– Qu'il soit là ?

– Oui, juste le temps que les choses se calment. Walter et moi n'avons jamais discuté des détails explicitement, ni du temps que ça durerait. Si j'avais su que ça deviendrait permanent, je n'aurais jamais accepté. Vous devez comprendre qu'après la mort de Nicholas, Walter était comme un fou. Il était persuadé que la police leur tomberait dessus, lui, Julian, ou les deux. Dans le genre paranoïaque... Moi

aussi, il a réussi à me persuader. Je n'avais que sa version.

– À savoir ?

– Qu'il y avait eu un accident, et que ça se présentait mal pour Julian.

– Il n'a pas dit que Julian était impliqué.

– Non. Walter était catégorique là-dessus.

– Vous n'avez jamais discuté avec Julian de la possibilité qu'il rentre chez lui ?

– Jamais. Au début, j'étais surtout concentrée sur des objectifs à court terme, comme gérer son niveau de stress. Une fois qu'il s'est stabilisé, une certaine inertie s'est installée, je suppose. Lui non plus n'a jamais évoqué le sujet. Pour la première fois, il avait sa vie en main. »

Elle n'avait pas tort. Qu'est-ce qui attendait Triplett s'il rentrait à Berkeley ?

Les gens l'aimaient, mais l'amour ne lui garantissait pas la sécurité.

« C'était quoi ce truc avec les cassettes ? demandai-je.

– Une idée de Walter. Il avait envie d'entendre la voix de Julian, de savoir qu'il allait bien. »

Elle avait détourné les yeux.

« Une autre raison ? insistai-je, intrigué.

– Je ne vais pas vous dire qu'il avait des arrière-pensées. Walter aimait beaucoup Julian. Profondément. Mais... »

Elle s'interrompt, se pinça l'arête du nez, et lâcha dans un soupir : « Il voulait écrire un livre.

– Qui, Walter ?

– Pour tout expliquer. Le meurtre, le procès. Rétablir la vérité. Il pensait pouvoir tout réparer. »

Le manuscrit.

une explication alternative s'est présentée « Il voulait bien faire, affirma Weatherfeld en relevant la tête.

– Qu'est-ce qui l'a conduit à changer d'avis, alors ?

– Je ne suis pas sûre qu'il y ait eu un événement précis. Il a appris à connaître Julian. C'est un processus qui prend beaucoup de temps, et qui demande un grand dévouement.

– Je vous pose la question autrement, repris-je. A-t-il appris quelque chose par Julian qui a pu tout à coup faire dévier son attention sur Nicholas Linstad ? Au point d'aller lui demander des

comptes ?

– Je n'en sais rien. Encore une fois, je doute que ça ait été aussi tranché. Peu de choses dans la vie le sont. Et, croyez-moi, Walter pouvait être... inconstant. Dans ses affections. »

Tout le monde finit par décevoir.

Elle se racla la gorge, but un peu d'eau, frotta ses lèvres l'une contre l'autre.

« Pour ce qui est du projet de livre, je crois que Walter s'est essoufflé quand j'ai arrêté les enregistrements. À ce stade, je voyais Julian beaucoup moins souvent. Il n'avait pas autant besoin de moi. Il avait sa petite vie. Non conventionnelle, mais stable. D'après mon expérience, vous savez, le plus dur dans la maladie mentale, c'est la perte d'autonomie. Quand quelqu'un commence à en retrouver, il faut l'encourager. »

J'opinaï du chef.

« Enfin, je ne sais pas, poursuivit-elle. Peut-être que c'est une façon de me dédouaner un peu trop facilement.

– Julian et Wayne ont l'air de bien s'entendre. »

Elle esquissa un sourire.

« Oui. Et merci de changer de sujet. On y va ? » proposa-t-elle en regardant l'heure sur son téléphone.

De jour, le quartier paraissait moins menaçant ; délabré, mais vivant. Crahan était assis sur les marches de son perron, une cigarette aux lèvres, tandis que deux chiens se couraient autour en cercle. L'un tacheté, l'autre blanc avec la moitié de la gueule noire ; deux bâtards, boules compactes de nerfs et de dents. Ils interrompirent leur jeu pour nous observer, Weatherfeld et moi, alors que nous attendions que Crahan écrase sa cigarette et vienne nous ouvrir le portail.

Un troisième chien, au pelage incroyablement bigarré, plus vieux et plus gros, apparut derrière la Camaro et vint rejoindre les deux autres en trotinant.

Une mère et ses petits.

« Sages ! » lança Crahan d'une voix autoritaire.

Il souleva le loquet grinçant.

Je me raidis.

Les chiens restèrent parfaitement immobiles, vigilants, calmes, rien à voir avec les cerbères qui avaient produit le raffut assourdissant de

la veille.

Crahan nous tint le portail ouvert.

« Il est réveillé, dit-il. Je l'ai entendu bouger. »

Nous nous dirigeâmes vers le fond de la propriété. Le toit que j'avais aperçu dans l'obscurité était celui d'un mobile home qui avait connu des jours meilleurs. La peinture extérieure s'écaillait, et toute la structure penchait vers l'arrière. Des rallonges électriques orange provenant de la maison principale se faufilaient par les fenêtres ouvertes, auxquelles des rideaux en vichy pendaient paresseusement dans le froid glacé de ce matin sans vent. Les dimensions de l'habacle paraissaient totalement inadaptées pour un homme de la taille de Triplett. Je l'imaginai recroquevillé là-dedans comme un fœtus.

Crahan toqua doucement à la porte.

« Yo, JT, de la visite. »

Un craquement sourd.

Le mobile home bascula vers l'avant.

Vous avez beau vous répéter de ne pas avoir de présupposés, au final c'est plus fort que vous. J'étais convaincu – je savais – que Julian Triplett était innocent. Pourtant, lorsque la porte s'ouvrit et que son torse emplît le cadre, je ne pus m'empêcher d'être saisi par la réalité de sa présence.

Je sentis ma gorge se serrer. Instinctivement, j'avais reculé d'un pas.

Il s'était penché pour passer la tête dehors, vêtu d'un tee-shirt bleu XXL et d'un short synthétique à motif camouflage. Pieds nus, du moins c'est l'impression que j'eus au premier abord. Puis je vis qu'il avait des tongs, dont les lanières en plastique noires étaient tendues jusqu'au bord de la rupture et lui rentraient dans la chair, les semelles en mousse aplaties sous son poids, ses orteils gros comme des quetsches dépassant au bout.

Mon travail m'a appris à savoir en un clin d'œil ce qu'il y a sous les vêtements d'une personne. Les mollets en disent long. Ils témoignent des fardeaux qu'un corps s'impose à lui-même. Ceux de Julian Triplett étaient des falaises de muscles escarpées, laissant penser que la charge au-dessus était bien équilibrée malgré ses extravagantes proportions.

Apparemment, il venait de se réveiller. Sa peau luisait d'une pellicule huileuse. Ses yeux embués passaient de Crahan à Karen

Weatherfeld. Et à moi.

Son visage se contracta, comme s'il s'attendait à recevoir un coup de poing dans la figure.

« Bonjour, Julian, dit Weatherfeld. Tu te sens un peu mieux aujourd'hui ? »

Hochement de tête prudent.

« Je suis contente de l'apprendre. Tu as bien dormi ? »

Triplett n'arrêtait pas de me regarder.

Il m'avait reconnu, j'en étais sûr. J'avais peur qu'il parte en courant.

« Julian, reprit Weatherfeld, je voudrais te présenter quelqu'un. Voici... »

Crahan l'interrompit et me donna une grande tape dans le dos.

« Tu nous fais entrer, oui ou merde ? On se les pèle, dehors. »

Au bout d'un moment, Triplett se retira.

La roulotte bascula de nouveau en arrière.

« Venez », dit Crahan en nous faisant signe de le suivre.

Découvrir l'intérieur du mobile home résolut au moins un mystère : si l'évier et les placards étaient intacts, le fond de la cabine, où on s'attend normalement à trouver une table et des banquettes, avait été entièrement démantelé. Deux matelas à même le sol formaient un coin couchage démesuré. Je vis une pile de quatre oreillers écrabouillée par le poids de la tête de Triplett pendant la nuit. Les draps étaient vieux mais relativement propres, et je ne remarquai pas d'odeurs particulières, en tout cas beaucoup moins que je ne l'aurais cru avec toute cette masse humaine prisonnière d'un si petit espace. Les fenêtres ouvertes devaient jouer.

Le sol était granuleux sous mes pieds, et l'air avait un goût de sciure. Il y en avait une fine couche sur toutes les surfaces ; des nuages en volutes diffractaient les rayons de soleil qui parvenaient à s'introduire à travers la fente des rideaux. Décidément, sans les fenêtres ouvertes, l'atmosphère aurait été irrespirable. En l'occurrence, elle était brumeuse et irréelle.

Sur le plan de travail de la kitchenette, un petit tour à bois. À côté, une caisse étiquetée VÉRITABLES AVOCATS DE CALIFORNIE, à moitié remplie de chutes de bois.

La remarque de Crahan sur le fait qu'il voulait se mettre à l'abri du froid n'était qu'une façon de parler : la température dans la roulotte

était la même qu'à l'extérieur. Je suppose que la corpulence de Triplett lui procurait une isolation suffisante pour pouvoir se balader en short et en tee-shirt.

Il se laissa tomber sur les matelas, se recula jusqu'au mur et replia les genoux contre sa poitrine.

Crahan le rejoignit à quatre pattes. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre, épaule contre épaule.

« Julian, dit Karen Weatherfeld en s'accroupissant. Je te présente M. Edison.

– Bonjour », enchaînai-je.

Je m'assis en tailleur au bord du matelas. C'était bizarre, mais je ne voulais pas le dominer de toute ma hauteur.

« Tu peux m'appeler Clay », ajoutai-je.

Triplett avait les paupières tombantes, des iris noirs qui prenaient presque toute la place, des yeux rapprochés et trop petits pour son visage. Les effets d'années d'antipsychotiques se voyaient à ses poignets, qui ne cessaient de tressauter ; à ses doigts qui griffaient l'air. Un petit bout de langue rose glissait régulièrement sur ses lèvres.

Malgré tout cela, il dégageait un silence surnaturel, tel un bouddha monumental, respirant à peine. Le regard rivé sur moi, il finit par dire : « Je l'ai déjà vu. »

Weatherfeld se tourna vers moi d'un air hésitant.

« Devant la maison du Dr Rennert », compléai-je.

Triplett hocha la tête.

« Je suis désolé de t'avoir fait peur, poursuivis-je. Je n'avais pas compris que c'était toi. »

Il serra les poings pour arrêter les tremblements.

« Tout va bien, JT, intervint Crahan. On est cool, là. Pas vrai ? ajouta-t-il en m'interrogeant du regard.

– Absolument, confirmai-je.

– Julian, reprit Karen Weatherfeld, Clay a des questions à te poser. Tu n'es pas obligé d'y répondre si tu n'as pas envie. Je vais rester avec vous pendant tout ce temps.

– Moi aussi, renchérit Crahan. OK ?

– Ouais, OK, fit Triplett.

– Merci, Julian, dis-je. Tout d'abord, je tiens à préciser que tu ne vas pas avoir d'ennuis. Je suis venu te voir parce que je pense que des gens t'ont accusé de choses que tu n'avais pas faites. »

Silence.

« Je sais que tu as traversé des moments très difficiles, continuai-je. Je ne peux pas changer ce qui s'est déjà passé. Mais je suis désolé que ça se soit passé, et je veux essayer de prouver que tu ne le méritais pas.

– T'as vu ? fit Crahan. Le monsieur s'excuse. »

Triplett haussa les épaules.

« Ça va si je te pose des questions sur le Dr Rennert ? » demandai-je.

Hochement de tête.

« Tu es au courant qu'il est décédé ?

– Oui, m'sieur.

– Comment l'as-tu appris ?

– Ça, je peux vous le dire, répondit Crahan. On n'a plus reçu les médocs comme d'habitude. J'ai essayé d'appeler mais la ligne était coupée. Alors j'ai tapé son nom dans l'ordi et je suis tombé sur le faire-part.

– Ça doit être dur pour toi, dis-je à Triplett. Vous étiez proches, tous les deux.

– Oui, m'sieur. Il était très gentil.

– C'est pour ça que tu es allé à Berkeley ? Pour chercher tes médicaments ?

– Il m'a même pas prévenu, indiqua Crahan. Il est parti comme ça.

– Comment tu as fait pour arriver là-bas ? demandai-je.

– En bus.

– J'étais pas content », commenta Crahan en lui donnant un petit coup de coude.

Triplett haussa les épaules, et un sourire furtif joua sur ses lèvres avant de disparaître. Il me vint à l'esprit que la relation entre Wayne et lui était peut-être plus que de l'amitié.

« Tu as la clé de chez le Dr Rennert ? l'interrogeai-je.

– Non, m'sieur. Il la cache dans l'abri.

– L'abri de jardin ?

– Oui, m'sieur. Dans un pot.

– Et pourquoi tu n'as pas coupé l'alarme ?

– Je le savais pas, fit-il avec un haussement d'épaules.

– Quoi ? Le code ?

– Oui, m'sieur. Il la mettait jamais, avant.

– C’était ta date d’anniversaire, dis-je. Le code. »

Un chaos d’émotions traversa son imposant visage, aussi lent et inexorable qu’une caravane dans le désert.

« Je savais pas, finit-il par répondre.

– En revanche tu savais où il rangeait tes médicaments. Dans son bureau.

– Oui, m’sieur. Mais j’ai rien trouvé.

– Tu aurais pu venir me voir, Julian, intervint Weatherfeld. Je t’aurais aidé. »

Triplett détourna les yeux.

« Avant, tu faisais ça, repris-je. Tu prenais le bus, tu allais voir les gens. Tu as arrêté. »

Il haussa les épaules.

« J’aime pas.

– Qu’est-ce que tu n’aimes pas ?

– Le bus.

– Pourquoi ?

– Ils me regardent.

– Hun-hun, fis-je. Je comprends. Moi aussi, les gens me regardent bizarrement, des fois. »

Il parut intrigué.

« Je veux dire... Je suis plutôt grand. »

Pour la première fois, Triplett afficha un vrai sourire.

« Ouais, bof, c’est rien », rétorqua-t-il.

Ça nous fit rire tous les deux, et la tension retomba d’un cran.

« J’ai parlé à plusieurs personnes qui s’inquiètent pour toi, poursuivis-je. Ça fait un bail que tous n’ont plus de nouvelles. Ellis Fletcher ? »

Triplett eut l’air brièvement surpris, puis secoua la tête.

« Je crois pas, dit-il.

– Si, je t’assure. Ta sœur Kara aussi, tu lui manques. »

Il déglutit péniblement.

« Elle aimerait bien savoir ce que tu deviens. »

Au lieu de me répondre, il se tourna vers Crahan, qui l’encouragea : « Dis-lui ce que tu penses, JT.

– Ça me plaît, ici.

– Bien sûr, acquiesçai-je. Tu es au calme, tranquille. Moi aussi, ça me plairait.

– Ouais, fit-il, avec de nouveau un petit sourire.

– D'accord. Je vous laisse en discuter tous les deux et vous déciderez ce que vous voulez faire. »

Triplett hocha la tête.

« Je voudrais t'interroger sur la nuit où le Dr Rennert et toi êtes partis pour venir ici. »

Silence.

« Il pleuvait, dit-il.

– En effet. Bonne mémoire. Il t'a expliqué pourquoi tu devais partir ?

– Le monsieur avait été blessé.

– Nicholas Linstad.

– Oui. Le docteur était allé le voir pour lui parler de moi, comme quoi j'avais rien fait de mal.

– Est-ce que le Dr Rennert comptait aller voir la police ? »

La simple mention de la police le fit se raidir d'appréhension.

« Ce n'est pas grave, m'empressai-je d'ajouter. Laisse tomber. Et toi, tu étais où ce soir-là ?

– À la maison.

– Chez ta mère. »

Hochement de tête.

« Il y avait quelqu'un d'autre avec toi ? Ta maman ? Elle était là ? »

Il se gratta le menton.

« Je m'en rappelle pas.

– D'accord, fis-je. Ça ne fait rien. Donc, tu étais chez toi, et le Dr Rennert est arrivé.

– Oui, m'sieur. Il m'a dit de monter dans la voiture.

– Il t'a emmené quelque part en ville, à San Francisco. C'est ça ?

– Oui, m'sieur. Je suis resté juste cette nuit et après le docteur a dit qu'il fallait partir. L'autre avait été blessé, et il voulait pas qu'on croie que c'était moi.

– Il t'a expliqué ce qui s'était passé ? »

Triplett hésita.

« Ils se sont disputés tous les deux ? » suggérai-je.

De nouveau, Triplett se tourna vers Crahan.

« Comme tu veux, lui dit Crahan.

– Il lui a tiré dessus, déclara Triplett.

– C’est Renn... C’est le Dr Rennert qui t’a dit ça ?

– Non, m’sieur. Je l’ai entendu parler à la dame quand on était chez elle.

– Lydia », dis-je.

Puis, comme Triplett me regardait d’un air hébété, je précisai :
« C’est le nom de la femme chez qui tu as dormi cette nuit-là. Lydia. Tu as entendu le Dr Rennert lui dire qu’il avait tiré sur Linstad ?

– Oui, m’sieur.

– Et qu’il l’avait touché ? » demandai-je.

Triplett parut désesparé.

« C’est normal, Julian, intervint Weatherfeld. Ça fait longtemps. »

Elle me jeta un regard réprobateur, et je me radouciss.

« On peut s’arrêter là pour le moment », proposai-je.

Les mains de Triplett avaient recommencé leur danse convulsive.

« Il était gentil, répéta-t-il.

– Le Dr Rennert était très attaché à toi, acquiesçai-je. Et je sais que tu étais attaché à lui. »

Mais Triplett secouait la tête.

« Non, l’autre. »

Je compris ce qu’il voulait dire.

« Linstad ?

– Oui, m’sieur. Il a toujours été gentil avec moi. »

Il ne montrait aucun signe d’amertume. Rennert lui avait-il dit toute la vérité ? Peut-être, peut-être pas. Peut-être qu’avec le temps, Walter Rennert avait fini par en arriver à la même conclusion que moi, après des années à commercer avec la mort : la vérité, comme toute substance vitale, peut s’avérer fatale à hautes doses.

Si Julian Triplett était capable de traverser ce cauchemar en conservant son humanité – sa grâce tranquille et sombre –, quel droit avait Rennert, moi ou quiconque de s’en mêler ?

« Vous disiez que vous pourriez prouver son innocence, me relança Crahan.

– Je peux essayer, répondis-je.

– Comment ?

– La première chose dont j’aurais besoin, c’est que Julian fasse un test ADN. C’est ton choix, indiquai-je à Triplett. Il ne t’arrivera rien si tu décides de ne pas le faire.

– Ça fait pas mal de trucs à réfléchir, commenta Crahan. Pas vrai,

JT ?

– Peut-être qu'on devrait laisser Julian se reposer », suggéra Karen Weatherfeld.

Elle se leva, attendant que j'en fasse autant.

« Une dernière chose avant que j'y aille, ajoutai-je. Je vais te demander de me rendre ce que tu as pris chez le Dr Rennert. »

Triplett baissa les yeux vers ses mains agitées.

« Personne n'est fâché, précisai-je, mais ça appartient à quelqu'un qui veut le récupérer. »

Triplett resta muet.

« JT ? l'interrogea Crahan.

– Ouais, lâcha Triplett. OK. »

Il se leva – je sentis le sol s'affaisser sous moi – et tendit le doigt vers un tiroir de la cuisine.

« Pardon », dit-il.

Weatherfeld et moi nous écartâmes du passage.

Le tiroir abritait toute une gamme d'outils de menuiserie : scalpels, ciseaux, limes. Mêlé à ce bazar se trouvait le revolver de Rennert.

Triplett l'attrapa par la crosse. Entre ses doigts, on aurait dit un jouet.

Weatherfeld laissa échapper un petit cri de stupeur.

« Oh, Julian », murmura-t-elle.

Crahan était désormais debout lui aussi, la mine renfrognée.

« Qu'est-ce que tu fous avec ça ? » s'énerva-t-il.

Triplett haussa les épaules.

« Ça va, tempérai-je. Tu as eu peur et tu l'as pris, c'est tout. »

Hochement de tête.

« Je sais bien que tu ne comptais pas t'en servir.

– Non, m'sieur.

– Mais tu n'en as plus besoin, maintenant, pas vrai ? Tu es hors de danger. Alors est-ce que je pourrais te le reprendre, s'il te plaît ? »

Triplett me tendit l'arme, canon vers l'avant.

« Merci, dis-je en l'attrapant avec précaution. Je veux vraiment que tu te mettes ça dans la tête, d'accord ? Tu n'as plus de raison d'avoir peur. »

Il réfléchit un instant, puis opina : « OK.

– Super », répondis-je en souriant.

Alors que nous nous apprêtions à partir, Triplett nous arrêta.

« Attendez. »

Il fouilla dans la caisse d'avocats, y choisit un bout de bois qui lui plaisait. Après avoir sélectionné un couteau dans le tiroir à outils, il se mit à tailler à toute vitesse.

Il travaillait à quelques centimètres de moi, tel un magicien en gros plan. Pourtant je n'arrivais pas à voir ce qu'il était en train de fabriquer ; l'objet était enfoui entre ses énormes mains. Il s'interrompit brièvement afin de l'inspecter sous un autre angle avant de reprendre à petits coups rapides, semant des copeaux sur le sol. Les tremblements avaient cessé, ses gestes étaient sûrs et confiants. J'entendais le murmure de la lame. La poitrine de Julian se gonflait et se dégonflait comme une vague.

Crahan le couvait d'un œil attendri. Karen Weatherfeld observait, fascinée.

Ses mouvements ralentirent. Cessèrent.

Il rangea le couteau dans le tiroir, en sortit à la place un bout de papier de verre tout froissé. Il ponça rapidement l'objet fini, souffla l'excédent de poussière dans l'évier, contempla son œuvre avec un sourire satisfait.

Un tournesol.

En tout et pour tout, ça lui avait pris peut-être trois minutes.

« Vingt dollars, annonça Crahan, et il est à vous. »

Triplett plaça l'objet au creux de ma paume. L'espace d'un instant, sa peau toucha la mienne, et ce que je sentis était doux et chaud, puissant, lourd et présent, impossible à ignorer.

« Kara, dit-il.

– Promis, je lui donnerai », répondis-je.

Neuf semaines plus tard, par un doux mardi après-midi, je retrouvai Nate Schickman dans le hall du bâtiment principal de la fac de droit.

Il était en uniforme. Pas moi, même si j'avais mis une chemise présentable. Sans veste, en revanche : le printemps avait déboulé sur le campus, du jour au lendemain. Quand j'étais étudiant, mes amis et moi avions un terme pour ça ; ce moment où on relevait les yeux et où on remarquait que la boue s'était muée en gazon et que les filles se baladaient en short et débardeur. On appelait ça « Le Jour ».

L'Institut des erreurs judiciaires était localisé en salle 373, qui était également le bureau de la professeure de droit pénal Michelle George Berkowitz.

La porte était entrouverte. Schickman toqua au chambranle.

« Entrez. »

Je vis Michelle Berkowitz et songeai : présumés.

C'était une femme noire toute menue, aux pommettes de reine et aux sourcils sculptés. Son crâne était strié de fines nattes serrées qui explosaient en un nuage auburn dans sa nuque. Des piles de photocopies, documents, dossiers, livres et revues de droit – tout le matériau des recours à l'étude – encombraient le sol et les étagères. Le bureau lui-même était dégagé, à l'exception d'un ordinateur portable dont le fond d'écran la montrait en compagnie d'un homme blanc et d'une petite fille d'environ onze ans qui souriait de tout son appareil dentaire, tous les trois posant avec de gros colliers de fleurs autour du cou.

Elle nous invita à nous asseoir.

« Merci d'avoir accepté de nous recevoir, dis-je.

– Comment refuser ? répondit-elle avec un léger accent caribéen.

La curiosité était trop forte. Vous n' imaginez pas à quel point il est rare qu'on soit contactés par la police. À vrai dire, ça n'est jamais arrivé depuis onze ans que je dirige ce centre.

– Il y a un début à tout, répliqua Schickman.

– Hmm, fit-elle avec un sourire impénétrable. Commençons par la même question que j'aurais posée à M. Triplett en personne : quel est votre objectif ?

– Le blanchir, dis-je.

– Certes, mais dans quel but ? »

Schickman me jeta un coup d'œil en biais. Je ne dirais pas que nous nous attendions à être accueillis en héros, mais sa méfiance nous prit de court.

« Juridiquement, vos options sont limitées, reprit-elle. Il n'est plus incarcéré. On pourrait tenter d'obtenir une amnistie, mais dans son cas tous les bénéfices potentiels concrets seraient, à mes yeux, inférieurs aux coûts potentiels. La question devient donc celle d'un bénéfice personnel ou psychologique. D'après ce que vous m'avez décrit, il mène une vie plutôt paisible. »

Schickman noua ses deux mains sur ses cuisses, comme pour se sangler dans son fauteuil.

« Peut-être que vous pourriez nous aider à comprendre ce que vous appelez les coûts, suggérai-je.

– En mettant de côté pour l'instant le prix à payer pour M. Triplett, qui peut ne pas être négligeable, ça représente aussi un coût important pour moi, et par extension pour les hommes et les femmes qui *sont* en ce moment même incarcérés à tort. Pendant que nous sommes là à discuter gentiment, ils voient leur vie leur échapper. Si j'accepte de m'occuper du cas de M. Triplett, je prive ces gens d'une partie de notre temps, de notre argent et de nos ressources. Cela vous paraît-il juste ?

– Il mérite de pouvoir marcher la tête haute, répondis-je.

– Ne peut-il déjà le faire ?

– Vous pourriez, vous ? » rétorquai-je.

Berkowitz sourit à nouveau, cette fois de façon plus avenante.

« Pardonnez-moi mon scepticisme. Comme je vous l'ai dit, je n'ai jamais été approchée par la police.

– Mais cette fois, nous sommes là, indiqua Schickman. Ça veut dire quelque chose, non ?

– En effet. Même si, au risque de vous paraître cynique, je pourrais vous faire remarquer que, si M. Triplett se voyait accorder une amnistie, les officiers de police qui pourraient s'en trouver inquiétés ne sont pas actuellement employés par vos services respectifs. Alors que cette pièce regorge de cas en cours qui posent *effectivement* des problèmes pour des officiers actifs, dont certains *sont* dans vos services.

– On ne joue pas à ce jeu-là, dit Schickman.

– Je vous crois sincères dans vos intentions, reprit-elle. Mais soyons honnêtes deux minutes, si vous voulez bien. Je connais le commandant Ames depuis fort longtemps. Ne me dites pas qu'il ne serait pas content de marquer quelques points. »

Schickman eut un sourire impassible.

« C'est envers la population que nous avons des devoirs, madame.

– Oui, oui, bien sûr.

– Mais bon, ajouta-t-il, si vous n'en voulez pas, nous respectons votre choix.

– Je n'ai pas dit que je n'en voulais pas. Il y a d'autres aspects de cette affaire qui la rendent attractive, par rapport à la jurisprudence. L'angle juvénile. La santé mentale. Il y aurait un intérêt à rouvrir ce dossier. C'est plus une question de timing. Et je tiens à souligner que je ne disais pas ça à la légère quand je parlais du coût pour M. Triplett. C'est un processus extrêmement long. Ça peut prendre des années. Il sera contraint de revenir sur une expérience traumatique. Et même avec le soutien de vos supérieurs, il y aura des résistances, je vous le garantis. »

Je choisis de ne pas mentionner le fait que je n'avais *pas* le soutien de mon supérieur. S'il avait su ce que j'étais en train de faire, il se serait étranglé de rage.

« Des résistances de la part du procureur ? demanda Schickman.

– Certainement. Et de la famille de la victime.

– On leur amène le véritable tueur. »

Berkowitz secoua la tête.

« Ils ne verront pas ça comme ça. J'en ai fait l'expérience, et dans des cas bien plus tragiques que celui-là. Pour eux, c'est comme si on rouvrait leur plaie. Et je ne peux pas non plus contrôler la façon dont les gens réagiront à l'égard de M. Triplett une fois que l'information aura été rendue publique. »

Elle se tourna vers moi en ajoutant :

« La première fois que nous nous sommes parlé au téléphone, vous l'avez décrit comme un garçon timide.

– En effet, confirmai-je.

– C'est le moins qu'on puisse dire, j'ai l'impression. J'ai contacté sa sœur, comme vous me l'aviez suggéré, mais jusqu'à présent, lui ne m'a pas rappelée. Alors je vous demanderais de bien réfléchir pour savoir s'il est équipé, émotionnellement parlant, pour encaisser les répercussions. Toutes sortes de gens vont s'empresse de le condamner une deuxième fois. Dans la presse. Sur les réseaux sociaux. Et ils ne feront pas dans la demi-mesure. Il faut qu'il soit prévenu des risques.

– Je peux lui reparler, proposai-je.

– Ce serait bien, oui. Et dites-lui de me rappeler.

– Imaginons qu'on le fasse, embraya Schickman. À combien vous estimez nos chances de succès ? »

Elle secoua la tête.

« Je préfère éviter les prédictions.

– Sauf votre respect, professeure, dis-je, ça marche dans les deux sens. Il est timide, et s'il sent que vous ne le croyez pas, ou que vous n'êtes pas vraiment investie, ou que vous doutez que ça réussisse, comment voulez-vous qu'on le convainque ?

– C'est juste, reconnu-elle. Alors je dirais que c'est "possible".

– Toujours mieux qu'impossible », commenta Schickman.

Elle rit, attrapa un stylo et un bloc-notes dans le tiroir de son bureau.

« Voici les noms de deux personnes de l'institut qui, à mon sens, seraient mieux à même de se charger de ce dossier. Il serait peut-être plus logique que M. Triplett s'entretienne avec elles plutôt qu'avec moi. »

Elle déchira le feuillet et le tendit à Schickman.

« Merci », dit-il.

Elle hocha la tête, puis s'adressa de nouveau à moi : « Je me souviens de vous. Du temps où vous jouiez. »

Schickman haussa les sourcils. Apparemment, il n'avait jamais pris la peine de me googler.

« Mon mari est un fan de basket, expliqua-t-elle. Il était dans le public le jour où vous vous êtes blessé.

– Je suis désolé qu'il ait dû assister à ça, répondis-je.

– Je suis désolée que ce soit arrivé, rétorqua-t-elle.

– Ne soyez pas désolée, dis-je en me levant. Même moi, je ne le suis pas. »

Quand Marlborough Ming entendit ce que j'avais à dire sur la mort de Nicholas Linstad, il réagit par un sonore : « Ah putain, tu fais chier. »

Je lui répondis que je le prenais comme un compliment.

Le mardi suivant, nous nous retrouvâmes devant le 2338 Le Conte Avenue, l'immeuble de trois étages adjacent à l'ancien duplex de Linstad. Nous avions rendez-vous avec le gardien, un sympathique Albanais grand et maigre. Il nous conduisit au pied du séquoia géant qui dominait l'arrière-cour. Il s'était donné la peine de remonter de la cave une échelle coulissante de dix mètres, m'évitant d'avoir à en louer une, ainsi que la camionnette pour la transporter. Il avait aussi apporté sa boîte à outils. Ming, lui, était venu avec sa langue bien pendue et un énorme sac de viennoiseries.

Une fois l'échelle solidement calée contre l'arbre, le gardien la déplia sur environ neuf mètres. Je marquai une pause, une basket sur le premier barreau. Le haut me paraissait ridiculement loin.

« Ça va aller, vieux ? s'inquiéta le gardien.

– Vous devriez lui faire signer une décharge », suggéra Ming.

Je me mis à grimper avant que le gardien n'ait le temps de réfléchir à ce sage conseil.

L'écorce des séquoias californiens est épaisse, spongieuse, poilue et ravinée ; au toucher, on dirait plus de la fourrure qu'une matière végétale. Des écosystèmes entiers occupent ses crevasses ; sa masse crée un microclimat. Au bout de deux ou trois mètres, j'avais pénétré dans une dimension inconnue, cachée au grand jour, juste sous le bout de mon nez. Des insectes frénétiques. Des feuilles épineuses qui me chatouillaient le visage et le cou.

À peu près aux deux tiers de la hauteur, je me retournai. Je me

trouvais plus ou moins au niveau du palier extérieur, à l'étage du duplex.

Je baissai les yeux.

Le gardien, qui tenait le bas de l'échelle, leva un pouce en l'air.

« Te casse pas la gueule, grand nigaud », me lança Ming.

Ma zone de recherche était une section du tronc d'environ deux mètres à deux mètres cinquante de haut, la partie pile en face du palier. Je démarrai en bas et progressai de la gauche vers la droite par carrés de trente centimètres sur trente, examinant les moindres anfractuosités grâce à ma lampe-stylo, y insérant la pointe d'un tournevis, cherchant les variations à la surface du bois. Quand j'atteignais l'extrémité droite de la bande, je repartais en arrière comme un chariot de machine à écrire, montais d'un barreau et recommençais.

C'était un travail pénible et inconfortable. J'avais des moucherons plein les yeux, les oreilles, la lèvre supérieure, les avant-bras, le cou. Même si je m'efforçais autant que possible de ne pas abîmer l'arbre, inévitablement des bouts d'écorce se détachaient, petits filaments rouges qui s'insinuaient dans mes sinus. Dégoulinant de sueur, luttant contre le vertige, je m'essuyai le visage sur mon épaule. Je ne voulais surtout pas éternuer, essentiellement à cause du potentiel d'humiliation. J'imaginais Zaragoza et Shupfer peinant à garder leur sérieux en expliquant à mes parents comment j'avais perdu l'équilibre et m'étais brisé la nuque. J'imaginais Moffett tapant son rapport, incapable de s'arrêter de glousser. Est-ce qu'il y avait une case prévue pour cocher « mort par débilité » ? Le simple fait d'y penser me provoqua un fou rire nerveux.

L'échelle vacilla.

Je m'agrippai aux montants, ne bougeai plus.

« Je crois qu'il va se pisser dessus », commenta Ming.

Au bout d'une demi-heure, le gardien rentra s'occuper des choses qu'il avait à faire. Saisissant l'occasion de prendre une petite pause, je redescendis. J'avais mal au dos, la gorge desséchée et le genou comme du papier mâché. J'acceptai le scone chocolat-orange que me proposa Ming et ouvris une bouteille d'eau.

« Ce qu'il me faudrait, en fait, c'est un détecteur de métaux, dis-je.

– Quelle coïncidence, rétorqua Ming, justement j'en ai un dans mon slibard. »

Je levai les yeux vers la canopée.

« Comment tu as su quand c'était le moment d'arrêter ? » lui demandai-je.

Il haussa les épaules.

« Quand tu commences à passer tes jours de congé à grimper aux arbres. »

Je ris.

« Si t'en as marre, poursuivit-il, j'ai un job pour toi à la boulangerie. Le balai.

– Pas encore », répondis-je.

Je terminai la bouteille d'eau, posai un pied sur le premier barreau.

« Tu m'assures ? »

Je m'y étais remis depuis un quart d'heure quand, derrière moi, résonna une voix de femme : « Ça va pas ou quoi ? Qu'est-ce que vous faites ? »

Je risquai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Elle était de retour : la voisine grincheuse à qui j'avais parlé lors de ma précédente visite. Elle se tenait sur le palier – son palier –, vêtue d'une robe à fleurs sans manches, d'un chapeau de paille mou et d'un collier fait de grosses boules de pierre rose. Les mains sur les hanches, elle me fusillait d'un regard incrédule.

Je la dévisageai, perché à dix mètres d'elle. Nous étions presque exactement au même niveau. Je doutais qu'elle m'ait reconnu. Il s'était écoulé plusieurs mois depuis notre dernière rencontre, et cette fois j'étais en tenue de ville, le visage moucheté de poussière et d'éclats d'écorce.

« Bonjour, lançai-je avec un sourire forcé.

– Mais *qu'est-ce que vous faites ?* cria-t-elle. Descendez de là !

– J'en ai pour une seconde. »

Je lui tournai le dos, grimpai d'un barreau et attaquai une nouvelle bande.

« *Vous ne pouvez pas faire ça.* »

Je baissai les yeux vers Ming. *Un petit coup de main, s'il te plaît ?*

« *Vous lui faites mal.* »

À mon grand désarroi, Ming lâcha l'échelle et trottina jusqu'à la palissade qui séparait les deux propriétés. Il se jucha sur un rocher pour s'adresser à elle.

« Hep, ma petite dame ! dit-il. On se calme. »

Cet homme mériterait le prix Nobel de la paix.

« Mais vous ne voyez pas ce qu'il fait ? Vous vous rendez compte ?

– Ouais, je vois.

– C'est un *viol* ! Il est en train de *viol*er cet arbre !

– Madame, s'il vous plaît. Vous nous faites mal au crâne, là.

– Le silence est une forme de consentement. *Je ne consens pas.* »

Le gardien sortit la tête par la porte, vit ce qui se passait, poussa un grand soupir ostensible.

Pendant ce temps, Ming était allé chercher son sac de viennoiseries et l'agitait par-dessus la palissade.

« Tenez, prenez un croissant !

– Madame Parker, intervint le gardien, ces hommes sont de la police. »

Une menaçante accalmie.

« *Un viol* ! s'égosilla-t-elle à pleins poumons. *Un viol d'État* !

– Vous devriez vous acheter un dictionnaire, ma petite dame », lui rétorqua Ming.

Les instants qui suivirent me parurent une éternité, tandis que je continuais à inspecter l'écorce et qu'elle continuait à m'insulter en tant qu'exemple personnifié de l'homme blanc privilégié. Des rideaux commençaient à remuer aux fenêtres voisines, laissant entrevoir des visages à moitié endormis, inquiets et perplexes. En y repensant, je suis même étonné qu'on n'ait pas davantage attiré l'attention. Cela dit, je ne sais pas très bien ce que les gens auraient pu faire, à part appeler les flics (ah ah ah !) ou dégommer l'échelle d'un grand coup de pied.

À un moment, un jeune homme avec un sac à dos s'arrêta sur le trottoir. Il regarda la femme qui hurlait, me regarda, la regarda de nouveau, rajusta ses lunettes et repartit.

Finalement, elle pivota sur ses talons et disparut dans son appartement comme une furie. Quelques secondes de silence.

« Oh non, par pitié ! soupira Ming.

– Il est 10 h 58 du matin, le 20 mars... »

Elle me filmait avec son téléphone.

« Quand je suis arrivée sur les lieux, disait-elle, l'agression était déjà en cours. »

Je repris mes recherches.

De façon assez impressionnante, elle parlait sans discontinuer,

même si elle fut bientôt à court d'imagination pour décrire mes crimes et se mit alors à évoquer des théories sur le pouvoir et le contrôle, retournant chez elle en vitesse pour y récupérer un livre de Judith Butler¹.

Alors que j'approchais de la limite haute de ma zone de recherche, j'insérai le tournevis entre deux stries du tronc et regardai la tige s'enfoncer de plusieurs centimètres. À ce stade, je m'étais habitué à une certaine texture, une réactivité dans la surface du bois.

Là, c'était différent.

J'entrepris d'écarter l'écorce avec mes doigts, arrachant de gros morceaux que je laissai tomber au sol. Je dois reconnaître que c'était peut-être un tantinet invasif.

Après avoir creusé jusqu'au bois nu, je découvris une fissure en partie cicatrisée, et en son centre comme un renforcement grisâtre. Je glissai la pointe du tournevis à l'intérieur.

« L'outil mâle inflige à présent une pénétration forcée », commentait la femme.

J'essayai en vain d'extraire l'objet prisonnier du tronc. Le problème était la longueur de mes bras et de mes jambes : j'avais un aplomb très fragile. Je tanguais dans tous les sens, les paumes glissantes, mes chaussures dérapant sur le barreau.

« Imbécile ! cria Ming. Descends ! »

Je lui obéis.

« Y a clairement un truc, dis-je en posant le pied à terre. Mais je n'arrive pas à le sortir. »

Il me prit le tournevis, le coinça entre ses dents et grimpa à toute vitesse, sans se soucier du ballotement.

« Et les agressions se multiplient, poursuivait la femme. Le viol devient un viol en réunion. »

Il fallut à Ming une minute trente montre en main pour extirper l'objet. Il redescendit et me le montra tendrement lové dans le creux de sa paume.

« Regarde-moi cette petite merveille », triompha-t-il.

« Cette petite merveille » était la relique mutilée d'une balle.

Calibre indéterminé. Balle blindée.

Je me tournai vers le palier du duplex. La femme était toujours là, toujours en pleine vocifération, même si j'avais commencé à la gommer de mon cerveau.

« Rennert est troublé par ce qu'il a appris de Julian Triplett au fil des années, résumai-je. Il finit par recoller les morceaux sur ce qui s'est vraiment passé... peut-être pas avec cent pour cent de certitude, mais assez pour avoir de gros doutes. Il se sent trahi. Linstad était pour lui comme un fils. Il décide d'aller lui parler. Comme il s'inquiète pour sa propre sécurité, il emporte le revolver. Ou peut-être qu'il voulait lui faire peur. Rennert était capable de gestes grandiloquents, on l'a vu. Ils boivent trop, des mots fusent...

– Bang bang, conclut Ming.

– Ils se battent, le coup part par accident, précisai-je.

– Ne sois pas nigaud, grand nigaud », me rétorqua Ming.

Je le dévisageai.

« Pas de trace de lutte, dit-il. Pas de trous dans les murs. Ni dans les fenêtres.

– Donc ?

– Donc : comment la balle a atterri dans l'arbre ?

– Par la porte ouverte.

– Qui l'a ouverte ? »

Je me représentai la scène mentalement.

Un homme qui déboule en panique sur le palier.

Qui s'écrase contre la rampe et la disloque.

Qui glisse sur le bois mouillé. Dégringole dans l'escalier.

« Linstad, répondis-je. En essayant de s'enfuir. »

Je marquai une pause, fixai Ming du regard.

« Rennert lui a tiré dessus alors qu'il s'enfuyait, devinai-je.

– Dans le dos, je pense », ajouta-t-il avec un sourire rêveur.

Minuit ; la pluie ; du sang partout. Je pouvais comprendre que Rennert ait cru que son coup avait été fatal.

« N'oublions jamais ! hurla la femme.

– Tu vas le dire à sa fille ? » demanda Ming.

Tu me tiendras au courant de ce que tu trouves ?

Je secouai la tête.

Ming gloussa, fourra le fragment de balle dans sa poche de poitrine.

« Pour un grand nigaud, dit-il, t'es plutôt malin. »

1. Née en 1956, Judith Butler est une philosophe américaine, professeure à l'université de Berkeley, qui a notamment travaillé sur la question du genre et la soumission au pouvoir.

En juillet, on fêta au bureau la promotion de Moffett au rang de sergent. Sully avait fait un gâteau aux carottes, Carmen Woolsey apporta un guacamole maison. Même Shupfer joua le jeu et arriva avec un sac de pop-corn au caramel qu'elle avait acheté au supermarché du coin.

Une grosse mobilisation, étant donné que, jusqu'à peu de temps avant, aucun d'entre nous – ni moi, ni Zaragoza, ni même Daniella Botero – ne savait que Moffett avait passé l'examen, encore moins qu'il l'avait réussi. Encore moins qu'il avait obtenu le meilleur score des quatre dernières années.

« Quatre-vingt-seize », jubilait Vitti en se trémoussant partout, fier comme s'il s'agissait de son propre fils.

Lui était au courant, bien sûr.

Le héros du jour tenait salon dans son box, topant dans la main et trinquant à la limonade avec les uns et les autres. Il allait passer chef du service de nuit, et on avait programmé les festivités au moment du changement d'équipe à 17 heures afin que tout le monde puisse y participer. Le sergent sortant était là, ainsi que Lindsey Bagoyo. D'ici deux semaines, elle allait rejoindre notre brigade pour remplacer Moffett.

Je me demandai si nous aurions jamais l'occasion de reparler de mon coup de fil de Reno.

En voyant que je la regardais, elle me fit un gentil signe de la main.

Je levai mon gobelet dans sa direction et m'approchai de Moffett pour le féliciter.

« Merci, vieux, rétorqua-t-il avec un grand sourire.

– Donc, le gros benêt sympatoche, dit Zaragoza, je suppose que

c'était un personnage, en fait. La question que je me pose, c'est : jusqu'où ça va ? Est-ce qu'on est *vraiment* censés te prendre pour un débile ? Ou bien l'idée, c'est qu'on te prenne d'abord pour un débile, et qu'ensuite on se dise : *Nan, il peut pas être aussi con, en fait ça doit être un génie caché*. Ou alors c'est un coup à trois bandes : *Nan, il peut quand même pas être finaud au point de savoir aussi bien jouer les cons, il doit être réellement débile*, comme ça on se rend pas compte qu'en fait tu l'es pas. »

Il marqua une pause, avant de demander : « C'est quoi, en fait ?

– C'est juste que je suis doué pour les tests standardisés », répondit Moffett.

Dans la lumière dorée du soir, battant des pieds au rythme d'une musique pop diffusée par une paire d'enceintes portables, nous avions le rire facile et la parole déliée. Se dépêcher de vivre, parce qu'à tout moment un appel pouvait tomber. Les morts ne se gênent pas.

Peu de temps après, alors que je revenais d'un enlèvement sur l'île d'Alameda, je décollai un Post-it sur l'écran de mon ordinateur.

dans mon bureau

C'était l'écriture de Vitti.

Je balayai des yeux l'open space. Personne n'avait l'air de faire particulièrement attention à moi. Soit ils ne savaient pas que j'allais avoir des emmerdes, soit ils étaient bien décidés à ne pas devenir des dommages collatéraux.

Comme d'habitude, sa porte était ouverte. Je le trouvai plongé dans la lecture d'un document.

« C'est moi, sergent. »

Il me demanda de fermer la porte et de m'asseoir.

Je croisai les jambes pour me donner un air décontracté. Mais mon corps ne coopérait pas, je transpirais comme un dingue. C'était le cagnard dehors, et dans ma précipitation j'avais oublié d'enlever mon gilet pare-balles. La clim crachait un froid glacial, je sentais des auroles moites sur mon torse et dans le bas du dos.

Vitti me laissa mariner un peu avant de me tendre la feuille qu'il était en train de lire.

C'était le formulaire de prise en charge d'un corps qui était arrivé plusieurs soirs auparavant. Le collègue auteur du rapport était Rex Jurow. Le défunt était un individu blanc de sexe masculin, âgé de

trente-sept ans, découvert dans une maison abandonnée près de l'aéroport d'Oakland, une seringue plantée dans le bras. Situation de famille encore inconnue. Nature du décès : accidentelle, en attente d'autopsie. L'homme avait pu être identifié grâce à un permis de conduire retrouvé dans un portefeuille à proximité, vidé de tout argent liquide.

Le défunt, Samuel Afton, mesurait un mètre soixante-cinq et pesait cinquante-cinq kilos. Il avait les cheveux châains et les yeux bleus. Il résidait dans le quartier de West Oakland.

« Vous le connaissiez, déclara Vitti.

– J'ai eu son beau-père il y a quelque temps, répondis-je en reposant la feuille. Je peux vous demander comment ça a atterri sur votre bureau ?

– Moffett l'a vu passer dans les dossiers en cours et s'est souvenu de vous avoir entendu prononcer son nom. Il a pensé que vous aimeriez être au courant. Il m'a demandé de vous transmettre l'info.

– D'accord. Merci.

– Ce n'est pas moi qu'il faut remercier. C'est lui.

– Ce sera fait. »

Silence.

« C'est tout ? » repris-je.

Vitti fronça les yeux, se les frotta.

« Pourquoi vous me faites ça, Clay ?

– Pardon, chef ?

– Est-ce que je vous ai fait quelque chose, dans cette vie ou dans une autre, pour que vous vous sentiez obligé de me mettre dans cette situation ?

– Je ne suis pas sûr de comprendre de quoi vous parlez, chef.

– Je vois ce nom et je me dis : *Tiens, pourquoi ça me rappelle quelque chose ?* Je m'arrache les cheveux à essayer de me souvenir. Et puis ça me revient d'un coup : c'est le même gars qui avait appelé pour se plaindre de vous. »

Je ne répondis pas.

« Ce qui me refait penser à notre petite conversation de l'an dernier, poursuivit-il. Vous voyez celle dont je veux parler ?

– Oui, chef.

– Alors ? Vous voulez m'expliquer pourquoi vous me faites ça ? »

Comme je gardais le silence, il laissa échapper un soupir

d'exaspération, attrapa son écran et le fit pivoter vers moi pour me montrer la liste de mes propres dossiers en cours. Il me désigna un nom tout en bas.

RENNERT, WALTER J.

« Je vous ai demandé – je vous ai *ordonné* – de clore ce dossier. Oui ou non ?

– Oui, chef. »

Il pianotait sur son bureau.

« Ça m'est sorti de la tête, finis-je par répondre.

– Je vous laisse une chance de vous expliquer, et c'est tout ce que vous trouvez à me dire ?

– Je vais le faire tout de suite, déclarai-je en commençant à me lever.

– Restez ici, bordel. »

Je me rassis.

« Quand je vois ça, je ne peux pas m'empêcher de me demander : *Qu'est-ce qu'il trafique d'autre ? Hein ? Quel autre coup il me prépare en douce ?* Parce que, clairement, je ne sais pas ce que vous avez avec cette affaire, mais c'est en train de vous faire perdre tout discernement.

– Je suis vraiment désolé, chef. Ce n'était pas mon... »

Il me fit taire d'un geste.

« J'ai appelé la police de Berkeley, reprit-il. Il s'avère que le commandant Ames n'a que des compliments sur vous à la bouche. Sur vous et ce flic aux homicides, tout ce que vous faites de formidable ensemble, patati patata. Je suis obligé de faire comme si je savais de quoi il parlait. J'ai l'air de quoi, moi, hein ? À votre avis ?

– Je ne sais pas, chef.

– Mauvaise réponse, Edison. Deuxième tentative ?

– D'un con, dis-je.

– Bingo ! D'un con avec un grand C.

– Je suis sincèrement désolé, chef. »

Il me dévisagea avec une expression peinée.

« Ce n'est pas comme ça qu'on fonctionne, ici.

– Je sais.

– On est une famille. Dans les familles, on ne se traite pas comme ça. »

Je songeai : *Peut-être pas dans la vôtre.*

« Qu'est-ce que je suis censé faire, maintenant ? Hein ? Vous me connaissez. Est-ce que je suis du genre à taper du poing sur la table et à jouer les méchants patrons ? Hein ? Je n'ai pas envie d'être comme ça. Ce n'est pas moi. J'ai horreur d'endosser ce rôle. Mais là ? Avec ce que vous me faites ? Vous ne me laissez pas le choix, en gros.

– Je suis désolé, chef. »

Il secoua la tête.

« C'est vraiment tout ce que vous avez à dire ?

– Je vais clore ce dossier.

– J'espère bien, putain ! Vous allez commencer par ça, primo. Secundo, à partir de maintenant, vous n'avez plus rien à voir avec ce recours en justice. Tout futur développement, un journaliste qui vient vous interroger... vous refusez de vous exprimer. Vous n'êtes au courant de rien. Vous me les envoyez. Tertio, vous êtes mis à pied. Une semaine sans solde. Vous pouvez contester tant que vous voulez, mais si j'ai un conseil à vous donner – et je vous le dis en tant qu'ami, qui se soucie de vous et de votre avenir –, à votre place je ferais profil bas. Vous pouvez disposer. »

Je quittai son bureau dans un brouillard, ôtai mon gilet et le suspendis à la paroi de mon box. Des téléphones sonnaient. La photocopieuse toussait et crachait. Les gens vaquaient à leurs occupations.

Tout me semblait élastique, déformé.

La vérité ? Je n'avais jamais eu l'intention de laisser ce dossier ouvert. J'avais réellement oublié. Ça faisait plus de neuf mois que Tatiana et moi ne nous étions pas parlé. Ma priorité était devenue Julian Triplett, et lui seul.

Penché sur mon bureau, j'attrapai la souris de mon ordinateur.

RENNERT, WALTER J.

ENVOI

Quand on a quelque chose sous le nez depuis trop longtemps, on finit par ne plus le voir.

« Ça va, princesse ? »

Je relevai les yeux. Shupfer avait passé la tête sur le côté de son écran.

« C'est mon genou qui me fait mal », dis-je.

Elle me fixait toujours du regard.

« Je vais prendre un peu de repos », ajoutai-je.

Elle eut un sourire tendre, triste et entendu.

« Soigne-toi bien », dit-elle.

J'opinai et elle disparut de nouveau derrière son écran.

Je cliquai sur ENVOI.

« C'est pour moi », déclara Kara Drummond.

Je rempochai mon argent.

Nous emportâmes nos cafés à la même table du même Starbucks, dans la même zone commerciale de Richmond. Elle était toujours employée dans la banque voisine, mais elle avait récemment été promue directrice. La charge de travail supplémentaire, cumulée à des allers-retours hebdomadaires à Reno, commençait à la fatiguer. Depuis le mois de février, elle avait ajouté onze mille kilomètres au compteur de sa voiture.

Elle me donna les dernières nouvelles des avocats qui s'occupaient de la demande d'amnistie de son frère.

« La petite amie dont vous leur aviez parlé, dit-elle, elle les a rappelés. »

Elle faisait référence à Francie Nguyen, une des anciennes maîtresses de Nicholas Linstad. J'avais essayé de la joindre à plusieurs reprises, mais elle n'avait jamais retourné mes appels et je leur avais transmis ses coordonnées surtout par acquit de conscience.

À présent, elle avait changé d'avis après être tombée sur un article dans le journal : comme prévu, le père de Linstad avait refusé de fournir un échantillon d'ADN, et il n'existait aucun moyen légal de l'y contraindre. Nguyen avait lu ça dans la presse et aussitôt pris contact avec l'Institut des erreurs judiciaires.

« Elle a intenté un procès en paternité contre lui, m'expliqua Kara. Le tribunal avait fait faire un test à Linstad. Elle a son profil complet.

– Quand est-ce qu'ils auront les résultats de la comparaison avec les cheveux ?

– D'ici la fin de la semaine, répondit-elle en croisant les doigts.

– Félicitations !

– Merci », dit-elle avec un sourire rayonnant.

Elle était heureuse, et j'étais heureux pour elle. En même temps, une petite partie de moi était sous le choc. Je me demandais si Francie Nguyen était consciente de la chance qu'elle avait d'être encore en vie.

L'autre grande nouvelle était que, après d'interminables cajoleries, Julian avait accepté de se déplacer pour rencontrer ses avocats en personne.

« Il était temps, commentai-je. Qu'est-ce qui est prévu ?

– Un rendez-vous avec Antonio et Sarah. Et après, ça dépend du temps qui nous reste. On ira voir qui on peut. Je lui ai dit qu'il pouvait rester dormir chez moi, que je lui laisserais mon lit, et que Wayne pourrait prendre le canapé. Moi, je dormirai dans la baignoire, ajouta-t-elle en riant. Mais il n'a pas voulu. Il dit qu'il doit rentrer. C'est difficile pour lui, d'être ici. Ça le rend nerveux.

– Mauvais souvenirs », devinai-je.

Elle hocha la tête.

« Votre mère sait qu'il va venir ? demandai-je.

– Non, je ne lui ai pas dit. »

Elle se mit à triturer le couvercle de son gobelet de café.

« Mais vous avez raison, reprit-elle, c'est à lui de choisir s'il a envie d'avoir des relations avec elle ou pas. Il faut que j'apprenne à penser à lui dans ces termes, en tout cas. Vous voyez ce que je veux dire ? Comme quelqu'un qui est capable de prendre ses propres décisions. »

Je m'informai sur le jour de leur venue.

« Jeudi, répondit-elle.

– Passez-leur le bonjour de ma part.

– Promis. »

Puis : « Vous aurez du temps ? Au cas où Julian voudrait vous voir. »

J'hésitai un instant.

« Je travaille », finis-je par dire.

Son visage se relâcha, elle esquissa un demi-sourire.

« OK, fit-elle.

– Je vais voir si je peux me libérer.

– Ne vous tracassez pas si ce n'est pas possible. Vous en avez déjà assez fait. Plus qu'assez. »

Avant de retourner travailler, elle avait besoin d'aller récupérer

quelque chose dans sa voiture. Je l'accompagnai jusqu'au parking et patientai dans la chaleur écrasante pendant qu'elle fouillait dans sa boîte à gants. Quand elle se redressa, le pendentif de son collier était sorti du col de son chemisier. Le tournesol en bois.

Elle posa une main dessus.

« La dernière fois que je suis allée là-bas, je lui ai demandé de me le fixer à une chaîne, dit-elle.

– C'est joli.

– Merci.

– Je vous tiens au courant pour jeudi. »

Elle rentra le collier dans son chemisier, claqua la portière et la verrouilla.

Après une brève hésitation, elle s'avança et me prit dans ses bras.

Ça dura une seconde ou deux. Puis elle se recula avec un petit rire gêné, secouant la tête et s'essuyant les yeux. Elle commença une phrase, se ravisa et me laissa seul sous le soleil brûlant.

Je me garai le long du trottoir, donnai deux légers coups de klaxon. La porte d'entrée s'ouvrit et Paul Sandek descendit l'allée. Je baissai la vitre côté passager pour lui retourner ses salutations.

« Elle te fait dire qu'elle sera prête d'ici une seconde, annonça-t-il.

– Merci.

– En étant réaliste, ça peut mettre quelques heures. »

Il se pencha vers moi par la vitre ouverte.

« Ça nous laisse le temps de faire une petite partie. »

Je tendis le doigt : derrière lui, Amy était sortie de la maison.

« Et merde », lâcha-t-il.

Elle avait un sac en papier à la main – « Un casse-croûte », précisa-t-elle –, qu'elle posa au pied de son siège avant d'y prendre place.

« Soyez prudents sur la route, lança Sandek.

– Promis, rétorqua Amy.

– Quant à toi, ajouta-t-il à mon intention, tu peux t'estimer heureux.

– Je m'estime heureux », répondis-je.

Ne pouvant pas prétendre connaître l'itinéraire, j'avais chargé Amy de jouer les copilotes. Google Maps nous prédisait un temps de trajet de deux heures cinquante-huit minutes.

Nous en passâmes la majeure partie à parler d'elle, ce qui m'allait très bien. Je n'étais pas d'humeur loquace, et de toute façon elle avait plus de nouvelles que moi à partager. Un mémoire de thèse terminé. Un boulot en vue au centre pour anciens combattants de San Francisco. En plus de recevoir des patients individuels, elle allait devoir diriger les séances de groupe hebdomadaires.

« Je suis sûre que je vais finir en burn-out dans pas très longtemps, dit-elle, mais pour l'instant j'ai décidé d'être contente. »

Une question demeurerait : se mettre en chasse d'un appartement à San Francisco même, ou rester en périphérie ? Privilégier la commodité ou un loyer raisonnable ?

« Je pourrais sans doute me dégotter un deux-pièces dans le quartier de Tenderloin, poursuivit-elle. C'est soit ça, soit je vais être obligée de cohabiter avec cinq personnes. Je crois que je deviens un peu trop vieille pour avoir une demi-étagère dans le frigo.

- Tu peux toujours retourner chez tes parents, suggérai-je.
- Super idée, merci.
- Blanchisserie incluse, insistai-je. Repas gratuits.
- Conseils non sollicités, rétorqua-t-elle. Questions indiscretes.
- Il faut apprendre à voir le bon côté des choses.
- Si tu trouves ça tellement génial, je suis sûre qu'ils adoreraient t'avoir comme locataire. »

Elle ramassa le sac en papier et le posa sur ses genoux.

« J'ai un sandwich crudités et un jambon-fromage, déclara-t-elle. Ah non, attends... Je ne sais pas pourquoi, mais ma mère tenait absolument à ce que je te donne ça. »

Elle ouvrit le papier d'aluminium. Un sandwich au rôti.

Je ris et le pris de bon cœur.

Le trajet était une longue ligne droite sur la I-5, sans grand intérêt en termes de paysage : des sections monotones d'autoroute ridée, des collines beiges entrecoupées de terres cultivées. Des panneaux publicitaires pour des fruits rouges, des bonbons au caramel, des meubles anciens... toujours, semblait-il, juste un peu plus loin, promesse indéfiniment repoussée.

« Dans trois kilomètres, annonça le téléphone, prendre la sortie sur la droite.

– Comment tu te sens ? » demanda Amy.

Je haussai les épaules.

« Ça va, répondis-je. Un peu nerveux.

– Tu as envie d'en parler ?

– Ce serait la bonne chose à faire, c'est ça ?

– Seulement si tu en as envie.

– Pas vraiment.

– Alors laisse tomber. »

Un panneau vert apparut.

Jayne Avenue
1 km
Pleasant Valley
prison d'État

« Dans un kilomètre... » commença le téléphone.

Amy coupa le son.

La dernière portion d'autoroute avant la sortie traversait des vergers d'agrumes : rangée après rangée d'arbres ronds, chargés de fruits pas encore mûrs. Il aurait été facile de faire semblant qu'on s'apprêtait à passer une bonne journée : une visite à la ferme, suivie d'un pique-nique et d'une sieste sur une natte à l'ombre.

Puis nous traversâmes le lit d'une rivière à sec et le paysage s'affaissa et s'atrophia, se muant en une terrible immensité déserte, brûlée et stérile. Seuls les bas-côtés sablonneux de la route et les lignes électriques avachies nous séparaient du néant.

C'était une vision d'enfer.

Je tendis le bras vers Amy et elle me prit la main.

Le complexe de la prison se révéla par strates. Des barbelés, qui ne protégeaient rien que des hectares de vide ; des transformateurs électriques vert délavé, des plots de circulation orange et deux signaux lumineux jaunes pour nous avertir du carrefour imminent. Des structures basses en béton : un établissement annexe, l'hôpital carcéral pour les malades mentaux et délinquants sexuels.

La file pour tourner à gauche s'étirait sur des centaines de mètres, comme pour vous laisser le temps de changer d'avis.

Je mis mon clignotant.

L'approche jusqu'à la guérite du gardien était longue, elle aussi, bordée d'agaves et de rochers.

Amy serra ma main dans la sienne.

« Toi, tu sais faire la cour à une femme, dit-elle.

– Attends de voir ce que j'ai prévu pour notre troisième rendez-vous. »

Le garde vérifia mes papiers d'identité, souleva la barrière.

« Tout de suite à droite », dit-il.

Je relâchai la pédale de frein.

Le parking visiteurs était déjà bondé, et des gens à la mine hagarde se faufilaient d'un pas traînant entre les voitures ; on aurait dit la

dispersion d'une rave party sauvage au petit matin. Les habitués savaient qu'il fallait arriver tôt.

Je coupai le moteur. En quelques secondes, une chaleur suffocante nous assaillit à travers le pare-brise.

Je me tournai vers Amy.

« Prête ? »

Plus facile de lui poser la question à elle qu'à moi-même.

Nous descendîmes de voiture, elle me prit la main et nous rejoignîmes la queue de mécontents qui progressaient petit à petit vers la porte sous un soleil de plomb. Nous pénétrâmes dans une pièce en béton qui résonnait terriblement. Franchir le portique de sécurité supposait de lâcher la main d'Amy, mais elle m'attendait de l'autre côté, la paume tendue, et elle ne me quitta pas d'un pouce tandis que j'approchais de la guérite et du visage impassible derrière la vitre en Plexiglas.

Je la sentais marcher juste derrière moi, et je sentis ses doigts se resserrer autour des miens alors que je prononçais les mots : « Clay Edison, je viens voir mon frère. »

Remerciements

Jesse Grant, Ariana Heller, Sam Ginsburg, Jeff Shannon, Lauri Weiner, Janice Thomas.

Le shérif du comté d'Alameda, Gregory Ahern.

Capitaine Melanie Ditzenberger, lieutenant Riddic Bowers.

Officier Rebecca Lorenzana, sergent Howard Baron, et tous les membres du bureau du coroner du comté d'Alameda.

Un merci tout particulier à l'officier Erik Bordi.